



Léo HENRY
Jacques MUCCHIELLI

Laurent KLOETZER

Stéphane PERGER

Récits d'exil

TADJÉLÉ

Récits d'exil

TADJÉLÉ



Dystopia Workshop

Tadjélé

Léo Henry, Jacques Mucchielli,
Laurent Kloetzer, Stéphane Perger

Ouvrage publié sous la direction de Bertrand Bonnet
Couverture et illustrations : Stéphane Perger

© Dystopia Workshop 2012
11, square Lamartine 91000 Évry
www.dystopia.fr

Imprimé par EMD, SAS, 53110 Lassay-les-Châteaux
Maquette : Laure Afchain
Dépôt légal : novembre 2012
ISBN 979-10-91146-00-5 EAN 9791091146005

T A D J É L É

Récits d'exil

Léo HENRY / Jacques MUCCHIELLI

Laurent KLOETZER / Stéphane PERGER



Septième exode

Timotei Kahveci n'a pas été plus loin que le no man's land entre le point de contrôle numéro vingt-et-un et la mer Noire.

Krasimir Yotov avait été obligé, pour entrer dans la milice, de se convertir, et la sueur lui dégoulinait dans les yeux, inarrêtée par ses sourcils absents. Quand les autres se sont mis à tirer, il les a imités. Il a pointé le canon de sa kalachnikov dans la direction des expulsés parce qu'il avait peur qu'en visant trop haut ou trop à côté, quelqu'un le remarque et se dise qu'il était un lâche, ou un traître. Mais il a prié pour ne toucher personne, il a évoqué les saints stigmates dans son cœur comme on le lui avait appris, il a récité le vingt-et-unième sermon de saint Jude. Il s'est dit que les fuyards étaient déjà loin, que même en le voulant la milice n'aurait pas pu les abattre. Il a pensé au corps de Kasiz Melekovitch, à sa peau pâle, et il a appuyé sur la détente.

Sur la plaine de gravats plantée de carcasses de véhicules calcinés, où les dix-neuf Adiniens fuyaient, Vasil Sert, Filip Sert et Petar Celik ont répliqué aux tirs, avec leurs vieux pistolets que la distance rendait inutiles. Timotei Kahveci a tremblé de peur, puis un frisson lui a grimpé les reins jusqu'aux épaules, le même froid insupportable que quand on se lève la nuit, avec la fièvre, pour chercher un verre d'eau en cuisine. Il est tombé en avant, la tête fracassée, l'arrière du crâne ouvert en deux par la balle de Krasimir Yotov.

Ioana Kahveci s'est mise à hurler, s'est laissée tomber à genoux près du corps de son mari, a approché une main de la bouillie qu'était devenue sa tête, l'a retirée aussitôt. Stefan Pehlivan l'a agrippée, l'a forcée à se relever et à courir avec les autres sous la mitraille.

Malgré le vacarme des rafales, Krasimir Yotov a entendu sa lamentation, son désespoir. Kazia le regardait avec admiration, avec envie. Il s'est retenu de vomir, de fermer les yeux, de pâlir. Il a souri et a adressé une prière silencieuse pour que Timotei Kahveci soit celui qui avait trahi les Adiniens, celui qui avait vendu leur cachette à la milice, pour que les pleurs de ses compatriotes soient inappropriés et que, au moment où chaque goutte de sang versé sera comptée, quand viendra le royaume du dieu vivant, tous sachent que son crime n'en était pas un.

Puis le capitaine a crié «À mort les fous et les traîtres!» et les miliciens ont crié avec lui.

Tereza Bilgili n'a pas été plus loin que la cale du Vatansever.

Elle était enceinte quand les Adiniens ont été chassés. Une mauvaise grossesse, faite d'inquiétude et de souffrance. La poche des eaux s'est déchirée, avec sept semaines d'avance, pendant la traversée vers Sébastopol. Les Adiniens étaient cachés dans un container et, quand Tereza Bilgili a vu que le sang ne s'arrêtait pas de couler, elle a supplié en vain qu'on aille chercher de l'aide. Yasemin Atanasoff est la seule qui a esquissé un pas vers les portes d'acier mais Alim Atanasoff l'a prise par le bras, l'a retenue, a baissé la tête pour ne pas croiser son regard.

Kiril Pehlivan, qui avait presque terminé des études de médecine, a essayé d'arrêter l'hémorragie mais il a vite compris qu'il était impuissant, que rien ne pourrait la sauver. Il a épongé son front moite et a murmuré qu'il était désolé. Todor Dertli l'a alors attrapé par le col, lui a hurlé de faire quelque chose. Les autres les regardaient, incapables de trouver la force de les séparer et Tatiana Pehlivan s'est mise à pleurer. Alors, Konstantin Kahraman s'est glissé entre les deux hommes, a serré l'épaule de Todor Dertli. Ioana Kahveci, qui n'avait plus prononcé une parole depuis la mort de son mari, qui était restée dans le container les genoux embrassés dans ses bras trop maigres à regarder la rouille se décoller des parois, a pris Tatiana Pehlivan par la main, a rassemblé les autres enfants, Melek Atanasoff, Yuliya Celik, qui n'était qu'un bébé, et Andreï Celik, et les a emmenés derrière la bâche sale qui faisait un espace au fond où les femmes pouvaient se déshabiller sans être vues.

Plus tard, plusieurs heures après, Tereza Bilgili a retiré sa main de celle de Todor Dertli et a murmuré «traître», sans que les Adiniens sachent bien si cela voulait dire qu'il l'avait abandonnée en la laissant mourir, ou si cela voulait dire que c'était lui qui avait parlé à la milice. Ensuite, seulement, elle est morte.

Vasil Sert, Filip Sert et Konstantin Kahraman n'ont pas été plus loin que Sokhoumi.

La route de Sochi vers Grozny était coupée par des combats et Anton Celik, qui avait appris le tchéchène pour comprendre ses ouvriers quand il travaillait sur le chantier de l'aéroport international de Mycronie, s'est fait expliquer par Vaja Mdivani qu'il valait mieux descendre jusqu'en Géorgie et, de là, couper à travers l'Abkhazie. Le paysan les a faits s'entasser à l'arrière de son camion, les a dissimulés derrière un empilement de barriques qui puait le bitume chaud.

La route était cahoteuse, le voyage inconfortable, serrés les uns contre les autres, brinquebalés à chaque ornière, puis le poids lourd s'est immobilisé. Une première heure a passé, où l'inquiétude s'est muée en peur, a commencé à glisser vers la panique. Konstantin Kahraman a chuchoté : « Nous sommes sûrement arrivés à la frontière, il y a des contrôles, ça n'a rien d'étonnant. » Il a ajouté : « S'ils comptaient fouiller le camion, ils l'auraient déjà fait. » C'était absurde mais il n'y avait rien d'autre à quoi se raccrocher, et on fit semblant de penser que les paroles de Konstantin Kahraman n'étaient pas ineptes, on prétendit que, si on avait survécu jusque-là, on survivrait encore, que Tereza Bilgili serait morte de toutes façons, même dans d'autres circonstances, et que ceux qui restaient n'allaient pas subir le même sort. Qu'on s'en sortirait. Que, bientôt, tout irait mieux.

Le camion a redémarré une demi-heure plus tard et, à la nuit tombée, s'est arrêté à nouveau. Vaja Mdivani a fait sortir les Adiniens, a pris leur argent et leur a offert un dernier conseil : profiter de la nuit pour traverser le plus de pays possible.

Une patrouille les a interceptés vers une heure du matin.

Ils n'étaient qu'une douzaine mais ils étaient armés et ils avaient le même regard que celui des hommes de la Milice du Sang Présent, cette absence de lumière au fond de l'œil chez qui a été témoin de trop d'atrocités, au point qu'il n'est plus capable de comprendre l'horreur de ses propres actes.

Pendant qu'ils aiguillonnaient les Adiniens à la pointe du fusil vers des camions bâchés kaki, Filip Sert a bousculé le mercenaire à sa gauche et s'est emparé de son arme. Aussitôt, Vasil Sert, qui était aussi impétueux que son frère, quoique plus lent, a assommé

un milicien d'un coup de poing sur la tempe. Les deux frères, côte à côte, avaient désormais chacun une arme en main et tenaient en joue la troupe. Les hommes se jaugèrent : à deux contre dix, les deux Adiniens n'avaient aucune chance mais, dans l'autre camp, personne n'avait envie de mourir.

Puis on entendit un sanglot.

Andreï Celik tremblait de terreur, un canon graisseux pointé sur sa nuque.

Les frères Sert ont hésité mais, face aux supplications de la mère du garçon, Nikolina Celik, ils ont rendu les armes. Ensuite, ils ont été battus.

Au quartier général des forces abkhazes, on a parqué les Adiniens dans une vaste cellule aux murs de béton jaunâtres, piquetés de moisissures, une peau de citron gâté. Nikolina Celik a accusé son beau-père, Anton Celik, d'être responsable de ce qui leur arrivait et le vieil homme s'est mis à pleurer, en répétant qu'il était désolé. Konstantin Kahraman avait disparu, profitant de la confusion de la lutte pour sauter au ravin qui bordait la route poussiéreuse et ramper à travers champs. On n'entendit plus jamais parler de lui.

Des heures ont passé puis Ethéry Babluani est venu voir les prisonniers, gras sous l'uniforme galonné, les mains gantées de cuir. Il les a regardés pendant de longues minutes, puis a ordonné qu'on les fasse sortir.

Dans la cour, il a fait séparer Vasil Sert et Filip Sert du reste du groupe puis il a dit : « J'ai ma propre vermine à exterminer, je ne vais pas faire le travail des autres... Dégagez de mon camp, racaille yirminite, dégagez de mon pays ou je ferai une exception. »

Puis, il a relâché les Adiniens, après avoir fait fusiller Vasil Sert et Filip Sert.

Stefan Pehlivan n'a pas été plus loin que Grozny.

Les Adiniens sont restés deux semaines dans la capitale éventrée par la guerre civile, recueillis par des partisans rouges. Grozny, l'orage en russe, un champ de bataille encore une fois. C'était déjà l'hiver

et la neige étouffait les sons des détonations, des coups de feu. Mais l'air vibrait, grondait, semblait se gonfler dans l'attente de l'orage terminal. Les partisans étaient maigres et sales, et ils attendaient la fin eux aussi, leurs regards étaient hantés par la défaite, toute proche à présent.

Quand Svetlana Pehlivan a poignardé Djokar Oumarov à l'épaule parce que le combattant avait cru que son visage dévasté en ferait une fille facile, que partager une bouteille de vodka lui donnait des droits sur elle, tout le monde a compris qu'il fallait partir. Mais Stefan Pehlivan, lui, a décidé de rester, de se battre aux côtés des Tchétchènes rouges. Kiril Pehlivan a essayé de le raisonner, lui a dit « Petit frère, ce n'est pas notre combat, tu dois penser à tes compatriotes qui ont besoin de toi pour continuer à fuir, à tes sœurs qui comptent sur toi pour les guider quelque part où il n'y a pas la guerre. » Mais Stefan Pehlivan lui a répondu que la guerre était partout ou que, du moins, il ne pourrait plus jamais penser que la paix existe, que cette partie de son cerveau qui reconnaissait la quiétude des espaces et des temps où l'on ne va pas être exterminé était morte. « Mais, a dit Kiril Pehlivan, alors au moins bats-toi aux côtés de ton peuple, les Adiniens. Nous avons plus besoin de toi que ces étrangers. » « Notre peuple n'est plus, a répondu Stefan Pehlivan, ou plutôt notre peuple c'est celui de ceux qui se battent malgré tout pour ne pas disparaître, qu'ils soient Adiniens, Mycrøniens, Tchétchènes ou Ibürs. Servir mon peuple, grand frère, c'est choisir mon camp. »

Alim Atanasoff, Yasemin Atanasoff et Melek Atanasoff n'ont pas été plus loin que Balkhash.

Todor Dertli a marché de longues heures dans la steppe jaunie par le soleil, en évitant de regarder les collines de Kounrad et le lac. Ici, se disait-il, on ne tue pas les Adiniens. Ici, il n'y a pas d'endroit où la milice puisse se cacher, vous tendre une embuscade. Ici, je les verrai arriver de loin. Il dormait peu, mal, et il savait qu'on murmurait dans son dos, qu'on se souvenait des dernières paroles de Tereza Bilgili. Tout le monde le soupçonnait d'être celui qui, alors

qu'on espérait encore pouvoir survivre caché dans les égouts de Yirminadingrad, avait dénoncé ses camarades. Mais pourquoi, se demandait-il, aurais-je fait cela ? Pourquoi aurais-je trahi les miens ? Qu'est-ce que ça m'aurait apporté ?

Alim Atanasoff était son ami, son meilleur ami, depuis l'école primaire mais, depuis la mort de Tereza Bilgili dans la soute du Vatansever, il l'évitait. Il avait retrouvé à Balkhash Assan Altin, un lointain cousin du côté de sa mère, qui avait accepté de l'héberger et allait sans doute leur trouver du travail à la mine de cuivre, à lui et à son fils Melek Atanasoff, qui n'avait que quinze ans mais était déjà grand, déjà fort, assez en tout cas pour travailler. « Qu'est-ce qui s'est passé, avait demandé le cousin, tu étais là quand il y a eu l'Accident ? » Alim Atanasoff avait secoué la tête, les larmes lui étaient montées aux yeux : « Ce n'était pas un accident... Oh non, c'était tout sauf un accident. »

Todor Dertli a pleuré, a supplié, s'est humilié devant son ami pour qu'il lui fasse une place aussi, qu'on le laisse s'installer sur un bout de steppe, une bande aride sur laquelle rien de menaçant ne pouvait surgir. Mais Alim Atanasoff n'avait plus confiance, comment aurait-il pu alors que Todor Dertli, quand il lui avait demandé, en ami, en frère, s'il les avait trahis, n'avait su que répondre, en détournant le regard : « Je ne crois pas. »

Todor Dertli ne vint pas dire adieu à Alim Atanasoff, Yasemin Atanasoff et Melek Atanasoff avec les autres. Il resta à l'écart, un sanglot bloqué dans la gorge, inapte à le laisser s'échapper, à s'accorder le soulagement des pleurs. Et il pensait : pour Tereza Bilgili, j'aurais pu le faire. Parce que, dans un camp ou en exil, elle avait plus de chance de trouver un médecin qui la sauve. Parce que je ne voulais pas qu'elle meure. Oui, pour Tereza Bilgili, je l'aurais fait.

Svetlana Pehlivan n'a pas été plus loin que la province de Darkhan-Uul.

Les Adiniens étaient arrivés un jour de pluie. La taïga était sombre, l'eau crépitait sur les feuilles mortes. Un bon présage, en

ces terres d'ordinaire arides. Un signe que l'arrivée des étrangers était bienvenue, qu'ils avaient quelque chose à apprendre aux Mongols.

Mais ils ne vinrent pas à leur rencontre. Ils attendirent, selon la coutume, que les Adiniens s'approchent des gers. Un hémione broutait sans se préoccuper d'eux. Svetlana Pehlivan entendit alors un grondement, un aboiement étouffé. Elle attira contre sa hanche Tatiana Pehlivan et cria, en russe, que l'on retienne le chien. Elle jeta un regard nerveux à Kiril Pehlivan, vit l'étonnement dans ses yeux, sans comprendre. Galsan Tögsbayar, sec et vouûté, sortit alors de la tente et invita, dans un russe hésitant, les Adiniens à venir prendre le thé.

Quand Svetlana Pehlivan s'avança vers le ger, elle sentit que le vieillard l'observait. Elle y était habituée, son visage défiguré qu'elle refusait de cacher attirait l'attention. Cependant, l'homme regardait ses jambes, ses pieds, sa démarche. Elle releva le menton et pénétra dans la tente à grands pas, décidée à ne pas se laisser impressionner. Quand elle enjamba le seuil, l'homme lui sourit. Dans le ger, il n'y avait pas de chien.

Plus tard, au moment où elle allait s'endormir, un aboiement la fit sursauter. Vertige, impression de suffoquer : elle se souvenait du molosse que le milicien avait attaché à un anneau d'acier pris dans le ciment de la salle d'interrogatoire. Elle se souvenait des coups, des coupures, des brûlures de cigarette. De ses tortionnaires au crâne et aux sourcils rasés, haletant sur elle à tour de rôle. Elle se souvenait des questions qu'ils lui posaient. Les autres avaient pris sa défiguration pour une preuve d'innocence : les miliciens en étaient arrivés là par vengeance, parce qu'elle était trop forte, qu'on ne pouvait pas la briser. Mais, pensait Svetlana Pehlivan, ils ne savent pas, ils ne peuvent pas comprendre. Quand on vous brûle le visage à l'acide, il n'y a plus de courage. Elle se souvenait de tout, sauf de ce qu'elle avait dit, après qu'ils avaient pris sa beauté, en plus de tout le reste. Elle ne se rappelait plus si elle avait, à la fin, parlé.

Svetlana Pehlivan est sortie. Il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis leur arrivée. Pieds nus dans l'herbe humide, elle a basculé la tête en

arrière pour recevoir la pluie dans sa bouche, en priant la Déesse que les flots lavent la souillure, lui rendent son visage sinon sa mémoire.

D'un ger résonnait un tambour, un ronflement sourd, comme le brame du cerf. Sans réfléchir, Svetlana Pehlivan a pénétré sous la tente. Le noir, total, la sensation que son cerveau s'embrasait : Svetlana Pehlivan s'est évanouie.

Dans sa vision, elle revécut ses interrogatoires, les séances de torture l'une après l'autre. Le moment où l'acide avait mordu la chair, l'impression que ses os mêmes étaient en feu, la peur et la honte. Puis, ses tortionnaires lui coupaient la tête, la posaient sur la table et, de ses yeux morts, elle les voyait la dépecer, tailler son corps en pièces, offrir sa chair au chien, au loup, au cerf, à l'ours. La douleur disparut, laissa place à un grand calme ; les lèvres de Svetlana Pehlivan s'entrouvrirent et elle cracha : « Jamais. »

Quand elle rouvrit les yeux, au milieu des Mongols qui veillaient sur sa transe, elle sut qu'elle resterait.

Anton Celik n'a pas été plus loin que Iakoutsk.

Il s'est affaibli, petit à petit, pendant la traversée de la Sibérie. Il s'est mis à tousser un matin au réveil, une toux grasse qui secouait sa poitrine, lui donnait l'impression que des tiques dévoraient ses poumons. Puis la fièvre, l'impossibilité de respirer normalement, à happer l'air comme un poisson rejeté sur la berge. Arrivé à Iakoutsk, chacune de ses inspirations était un râle, un bruit de pas dans la neige, de sel jeté au feu. « Il a du liquide dans les alvéoles pulmonaires, a dit Kiril Pehlivan. Il a besoin d'antibiotiques et, même là, je ne sais pas s'il va s'en sortir. »

On a hésité à l'emmener à l'hôpital. Iakoutsk était loin des massacres, loin des purifications ethniques qui ensanglantaient la Fédération. Ici, on n'avait jamais entendu parler de Yirminadingrad, de l'Accident, de la Septième Purge. « Mais, a argumenté Ioana Kahveci, on ne peut pas être sûrs. C'est un étranger, un clandestin, ils feront un rapport aux autorités. Et si un fonctionnaire zélé remontait les infos à la capitale ? Je vous rappelle de quel côté sont les

Russes... Non, nous ne nous pouvons pas prendre le risque. » Todor Dertli a protesté mais Ioana Kahveci l'a foudroyé du regard : « Silence, assassin... Tu n'as pas le droit à la parole, tu n'as même pas le droit de vivre. » La souffrance pointait dans sa voix, par-delà la colère, elle n'avait toujours pas accepté la mort de son mari, Timotei Kahveci. Todor Dertli a baissé les yeux, a rougi. Kiril Pehlivan l'a regardé et il a senti la nausée étreindre sa gorge, l'envie de tuer le traître sur-le-champ. Mais la discussion avait repris. Petar Celik a plaidé pour son père et, finalement, les survivants ont décidé de chercher de l'aide.

Piotr Sakha ne leur a pas demandé de papiers. C'était un homme grand, sec, le visage creusé d'épuisement. Il a donné un lit à Anton Celik dans la salle commune, l'a examiné, puis est venu annoncer à Petar Celik qu'il était trop tard.

Pendant la nuit, quand tout le monde a fini par s'endormir dans la maison abandonnée dans laquelle les Adiniens s'étaient installés, Todor Dertli s'est levé, est sorti sans faire de bruit et est allé au chevet du mourant. Il a arrangé ses oreillers, pris sa main dans la sienne, puis a raconté son rêve :

« Il fait trop chaud et noir, trop noir. Une voix me parle et, comme c'est la mienne, je ne peux qu'y prêter attention. Au moins faire semblant d'écouter. Mais je ne comprends pas ce qu'elle dit : c'est en espagnol, en allemand. En mycrøzien ou en dialecte 17, peut-être. Je ne sais pas : je n'ai jamais été doué pour les langues et, en plus, ça n'existe pas, le mycrøzien.

« Alors, parce que je ne peux pas espérer rester dans les ténèbres pour l'éternité, j'ouvre les yeux, et c'est pire : il y a de la lumière, une sorte de lumière presque aussi sombre que la nuit de mes yeux clos, et plus terrifiante parce qu'elle ne vient plus de moi mais de ce qu'il faut bien, faute de mieux, appeler la réalité.

Poursuivre la lecture de
Tadjélé - Récits d'exil de Léo HENRY, Jacques
MUCCHIELLI, Stéphane PERGER, Laurent KLOETZER

«J'ai trop chaud mais il me semble moins difficile de refermer mon manteau jusqu'en haut, de rabattre la capuche sur ma tête, que de faire le contraire. Sous le tissu molletonné, je sue à grande eau, de manière dégoûtante, comme un animal mais de façon moins naturelle, plus répugnante.

«Je me demande depuis quand je suis un informateur.

«Le papillon de nuit bat des ailes contre le voile qui recouvre la cage. Puis il s'arrête et me regarde, profitant d'être encore non-mort pour me faire des reproches de son regard d'insecte. La sueur dégouline jusque dans mes chaussettes, mon pantalon de treillis colle aux mollets. J'hésite à me gratter à travers le tissu ou à le remonter, puis je renonce à faire quoi que ce soit.

«J'attends que quelqu'un ouvre la porte, moi ou un autre.

«Je me lève, me rassieds et patiente, dans les ténèbres non accueillantes, j'attends que l'on vienne me prendre, que l'on vienne juger mes fautes, que l'on vienne me condamner.

«Mais plus rien ne se passe, pendant un très long temps.»

Todor Dertli pleurait. Il s'est penché sur Anton Celik et, d'un geste tendre, a refermé les paupières du mort.

Kiril Pehlivan et Tatiana Pehlivan n'ont pas été plus loin que Magadan.

Le port était surplombé de montagnes enneigées. Les pêcheurs, les ouvriers des chantiers navals étaient accueillants, et les Adiniens ne pouvaient s'empêcher de songer, en marchant dans les ruelles de la vieille ville, à Yirminadingrad. Comme ils n'avaient plus d'argent pour payer la traversée vers l'Amérique, ils durent trouver du travail.

Todor Dertli et Petar Celik se sont engagés comme manœuvres sur le port, Kiril Pehlivan a trouvé une place de brancardier à l'hôpital, Nikolina Celik a fait des ménages, et Ioana Kahveci s'est occupée des enfants, parce qu'elle ne voulait pas travailler pour des étrangers. Elle leur a raconté l'histoire de Yirminadingrad, la fondation de la cité par Adina, venue de la mer avec ses enfants nouveau-nés, après la mort de son époux. Elle leur a dit comment, avec dix-neuf gouttes

de sang recueillies sur le cadavre de Yirmi, elle avait fait pousser les dix-neuf ormes qui surplombent le Mont des Algues. Elle leur a parlé de toutes les purges, jusqu'à la septième, celle qui les avait mis sur la route, celle qui avait finalement eu raison des derniers Adiniens, et elle leur a expliqué pourquoi il fallait se méfier des étrangers. Puis, elle leur a parlé des vingt-et-un enfers périphériques qui attendent les pogromistes, les impies et les traîtres. Elle leur a décrit en détail celui qui attendait les criminels de guerre, celui qui attendait Todor Dertli : les ruines, les gravats à déblayer, le fleuve gris qui refuse d'apporter l'oubli.

Tatiana Pehlivan a été sa meilleure élève, la plus attentive à l'histoire d'Adina. Elle est restée des heures, le soir, à l'écouter parler en attendant que son père, Kiril Pehlivan, rentre du travail. Et Kiril Pehlivan rentrait de plus en plus tard : à l'hôpital, il avait rencontré Olga Dazdraperma. C'était une fille de pêcheur, franche, têtue, drôle. Elle lui rappelait Svetlana Pehlivan du temps de sa beauté, elle arrivait à lui faire oublier que sa famille avait été disloquée par l'exil, à lui faire se demander pourquoi il devrait fuir encore.

Tatiana Pehlivan a pleuré, a crié, a dit qu'elle voulait partir avec Ioana Kahveci mais Kiril Pehlivan était amoureux : il est resté à Magadan.

Petar Celik, Nikolina Celik, Yuliya Celik et Andreï Celik n'ont pas été plus loin que San Francisco.

On venait de terminer la reconstruction de la partie manquante du Golden Gate quand les derniers Adiniens arrivèrent à San Francisco. On était enfin au bout de la route : le rêve américain, la République de Californie. Bien sûr, les Lois Spéciales rendaient les choses plus difficiles aux immigrés mais elles étaient, de fait, destinées avant tout à lutter contre la menace mexicaine et les Adiniens ne pouvaient pas être confondus avec les terroristes du sud de la frontière.

Nikolina Celik était à nouveau enceinte. Petar Celik a dit : « Nous l'appellerons Anton, comme mon père, Antonia si c'est une fille. » Il a déposé une demande de naturalisation, a trouvé du travail dans une usine de production d'agrumes et a fait inscrire ses enfants à l'école.

Il leur a fait répéter l'hymne californien tous les soirs, a accroché le drapeau à sa fenêtre, a commencé à parler de « la menace narco ».

À l'inauguration du Golden Gate, il a acheté du pop-corn à ses enfants et a applaudi le plus fort possible au feu d'artifice. Il était heureux. Puis, un clochard qui ne se souvenait pas de son propre nom l'a attrapé par la manche, a fixé ses yeux bigles sur les siens, et lui a parlé, en langue crypte : « Tu viens de là-bas toi aussi ? Tu y étais quand il y a eu l'Accident ? Tu sais ce qui se passe à Yirminadingrad... S'il y a des survivants ? » Petar Celik a décroché les doigts sales du tissu de son pardessus et lui a répondu, avec son meilleur accent californien, qu'il ne parlait pas la langue. Puis il a pensé : John, c'est un bon prénom pour un garçon. Oui, un très bon prénom.

Ioana Kahveci n'a pas été plus loin que North Bend.

Elle a fait le chemin, en train, aux côtés de Todor Dertli, sans lui adresser la parole. Ils ont marché dans la forêt sans parler. Ils ont loué une voiture pour aller contempler les chutes de Snoqualmie dégringoler de quatre-vingts mètres sans rien se dire. Puis, un jour, Ioana Kahveci a demandé à Todor Dertli de se garer devant une armurerie. Elle n'y est restée que quelques minutes et en est ressortie avec une carabine, sans même chercher à la dissimuler.

Le soir même, Todor Dertli est allé la voir dans sa chambre de motel et elle a pointé l'arme sur sa poitrine : « Tu nous as vendus, Todor Dertli... Mon mari, Timotei Kahveci, est mort par ta faute. Ils sont nombreux à être morts par ta faute et les autres sont dispersés. Tu as détruit ce qui restait du peuple de Yirminadingrad. »

Todor Dertli a haussé les épaules.

Ioana Kahveci s'est mise à pleurer.

« Dis-le ! Dis-le-moi... Dis-moi pourquoi tu nous as fait ça, Todor Dertli, je t'en supplie... C'est toi, c'est vrai ? C'est toi qui nous as trahis ? »

Todor Dertli a fait un pas en avant et a dit : « Je ne sais pas », puis il a pris le canon dans sa main et l'a posé contre sa poitrine : « Tire, si tu le dois. »

Il a attendu, il a attendu longtemps. Puis il a pris l'arme des mains de Ioana Kahveci et il est parti.

Ioana Kahveci s'est assise au pied du lit, les épaules secouées de sanglots. Elle s'est excusée auprès de Timotei Kahveci de n'avoir pas su le venger. Puis, elle a commencé à penser à son avenir.

Todor Dertli n'a pas été plus loin que Winnipeg.

Il y a vécu un an, à passer de petits boulots en petits boulots, à boire, à rêver, à regarder la carabine de Ioana Kahveci accrochée au-dessus du manteau de la cheminée, à se demander s'il était, oui ou non, un traître.

Dehors, la neige essayait de se frayer un passage, on aurait pu croire que les fenêtres, que la porte même, ne résisteraient pas à ses coups.

Todor Dertli s'est dit : si je suis coupable et que je n'en ai aucun souvenir, comment pourrais-je me punir ? Rien ne prouve que je sois le traître, ça aurait pu être n'importe qui. Konstantin Kahraman par exemple, qui a disparu. Ou Stefan Pehlivan. Et pourquoi pas, s'il y a des dieux qui jugent nos actes, Timotei Kahveci ? Je n'ai aucune preuve. Des rêves délirants, l'angoisse, la culpabilité du survivant. Rien de plus.

Todor Dertli s'est dit : moi aussi, j'ai tout perdu. Mon pays, Tereza Bilgili, la seule femme que j'ai jamais aimée, et mon enfant encore à naître. J'ai déjà suffisamment souffert comme ça. Qui, homme ou dieu, aurait le droit de me juger ?

Todor Dertli s'est dit : et si je l'ai fait, en quoi est-ce une faute ? Ils nous auraient trouvés, un jour ou l'autre. Nous comptions vivre sous terre, comme des rats, pendant combien de temps ? Il fallait bien sortir, il fallait bien qu'on nous jette sur la route parce que, sinon, Yirminadingrad aurait cessé d'exister pour de bon. Il n'y aurait plus eu personne pour la raconter. Plus rien à dire.

Il a pensé ensuite à ceux qui étaient morts en route, il a pensé à ceux qui s'étaient donnés une nouvelle chance, à ceux qui, en survivant, avaient permis que Yirminadingrad continue à être.

Todor Dertli a pensé à Tereza Bilgili, à Timotei Kahveci, à Ioana Kahveci, à Stefan Pehlivan, à Kiril Pehlivan, à Tatiana Pehlivan, à Svetlana Pehlivan, à Alim Atanasoff, à Yasemin Atanasoff, à Melek Atanasoff, à Vasil Sert, à Filip Sert, à Konstantin Kahraman, à Anton Celik, à Petar Celik, à Nikolina Celik, à Yuliya Celik, à Andreï Celik et à Todor Dertli.

Puis, Todor Dertli a souri et il a appuyé sur la détente.



**Il y vient aussi des ombres,
que la nuit dissipera**

D'elle, on peut dire d'abord qu'elle est vieille. Qu'on ne l'aurait pas crue capable d'autant racornir. S'il avait fallu choisir, on n'aurait pas parié : trop pressée pour un troisième, un quatrième âge. On se souvient du mariage, la première fois qu'on l'a vue, avec les jumeaux qui marchaient déjà, qui parlaient, pas si contents de leur nouveau papa. Et elle qui roulait son ventre entre les tables couvertes de photophores, ses yeux brillants comme patinés d'humeurs. Elle avait déballé une partie des cadeaux, sans vraiment regarder. Un coquetier en faïence lui avait glissé des mains et était tombé sans casser. Vous voyez ce que je veux dire : on ne sentait pas en elle de quoi poursuivre si longtemps. Elle est vieille d'un certain côté, usée. Mais sous un autre jour elle est simplement là, sans passé ni histoire. On brille différemment selon la façon dont le soleil nous frappe. Selon l'angle que dessinent nos facettes et le regard porté.

Elle rentre à la nuit, avec la pluie. Peut-être qu'elle s'est laissé surprendre. L'averse enfle au sein de nuées grises, énormes, plus hautes que le village. Le bois la protège un peu, mais elle ne court plus, désormais, à travers prés. Elle trotte, courbée, dans les mottes gagnées de mauvaises herbes. Les sillons plus jamais refaits ont figé ouverts, le chiendent y fait son lit. Elle ne rabat pas la capuche de sa doudoune, trop concentrée pour y penser. La pluie tombe raide, drue, elle crible son crâne aux cheveux noirs, fins comme ceux d'un nourrisson. Pliée en deux, elle avance vers la lumière allumée nuit et jour de la lampe posée sur la télé. Des feuilles de platanes chuintent au sol, mains gorgées d'eau par le vent décollées. On croit sentir l'odeur froide du grand pourrissement automnal. Celle des mondes souterrains, de la bogue crevée, du brou noircissant. Celle du champignon obèse et du fruit chu, gluant de mois. Quand elle passe la porte, c'est peut-être ça qui s'engouffre avec elle. Ça et le grésil par une bourrasque poussée, et un jus orangé qui bave aux semelles de ses croquenots.

On connaît les gestes, ils varient peu. Au point qu'on pourrait croire que l'âme a de longtemps quitté le corps. Qu'il n'est plus,

comme celui des oiseaux, qu'une mécanique, plus complexe à peine que celle de l'horloge-baromètre ou de la pompe à fuel. Ce n'est, là encore, qu'une facette. Même le rituel de la télé morte, allumée sur de la neige depuis que les émissions passent par un câble, doit peut-être plus qu'à l'habitude, qu'à la sénilité. À certains des mouvements de la vieille, on pourrait la penser absente, morte à elle-même. À certains autres, on dirait qu'elle attend, qu'elle poursuit sa vie au ralenti, dans la perspective d'un à-venir. Il reste d'autres faces à polir, d'autres biseaux à lustrer. En ôtant la poussière on découvre des éclats inédits. Il y doit y avoir une raison pour qu'elle soit la dernière. Le rôle de gardienne n'a pu lui échoir par hasard.

Dans la maison nombre d'objets persistent. Des tableaux à l'huile peints à grosses touches, des machines entêtées. Des photos couleur dans des sous-verres décoratifs, des cadres brodés, souvenirs au point de croix, motifs de poissons surtout, et de lettrines ornées. Les rideaux sont en tissu lourd, empesés, ils tombent sur le jour. La table en aggloméré laminé formica, les couverts en acier inoxydable et plastique mâchonné. Le dernier verre en pyrex utilisé est opaque à force de calcaire et de vaisselles. On croirait le mobilier assoupi ; il grince pourtant. Chaque jour, les outils remplissent leur tâche entre des mains usées. Elle les a douces au-dedans, polies par l'usage. On les sait froissées au verso, chiffonnées, tavelées comme des cartes sur parchemin. Parfois elle prend l'éponge humide, celle qui n'a pas de grattoir, qui pue le croupi et la fibre noyée et, d'un coin, elle fait briller les facettes, elle abolit les dépôts. Ses doigts sont des grues, alors, de formidables engins de chantier à la précision émouvante. On voudrait évoquer des mains roses, blanches aux ongles brillants, ses mains d'avant la vieille, mais ce serait biaiser. Ce serait choisir de ne garder qu'un profil, occulter la paupière assombrie qui palpète sur l'œil gauche. Elle est vieille, assurément, on ne peut pas le nier.

Le calorifère, de loin en loin, craque. Autrefois, le sifflement de la télévision était couvert d'un brouhaha de voix. Nu désormais, il

emplit les volumes, doublé d'un souffle égal de parasites. La vieille respire mal et fort, comme l'animal qui rêve. On aimait les bruits du feu. Les chuintements d'humidité filant à travers l'écorce des bûches, le ronflement des hautes flammes. Il n'y a plus, aujourd'hui, que les heurts de la lucarne dans les vécés, la vitre qui bat sous la poussée du vent dans son cadre de mauvais mastic. On pourrait penser que tout défaille par négligence, par manque d'entretien. En réalité, c'est la maison entière qui est mal bâtie. Assemblée sans soin, matériaux au rabais. Il est sans doute ironique qu'elle soit la dernière du hameau à encore être habitée. Que les maisons de maître, les corps de ferme centenaires s'affaissent désormais, dévitalisés, noircis, inutiles et tristes dans leur prétention, leurs souvenirs balbutiés que le vent d'automne disperse. Dans les fauteuils aux accoudoirs râpés, tête trop lourde pour la nuque épuisée, elle dort.

On l'imagine, un midi gris, au haut de la côte près de l'église, humant l'air mouillé qui monte des bois. Cela fait plus d'un mois que les derniers estivants sont partis. On voit des volets clos, lames plastique bien jointes sur des villas aux serrures neuves. Les panneaux de PVC, aux clôtures, portent menaces, avertissements imprimés à l'usage des intrus. Dans les potagers bêchés, les fleurs d'été agonisent. Autour, des murs crevés, fendus de noir. Des portes écaillées qui baillent. Des générations de pies, chouettes et mulots ont conchié les carrelages. Ça sent la litière, l'étable, on devine des prospectus gondolés aux photos blanchies, des placards grands ouverts aux tablettes doublées de toile cirée, des cercles concentriques, comme de café renversé, marquant aux murs les endroits où la pluie ne se lasse pas de couler. Et puis, à l'étage, derrière un sommier rouillé, yeux exorbités, trop gros pour le crâne émacié, la face de grigri tragique : une carcasse immonde de veau crevé, incapable de redescendre les marches et mort de soif ou de panique. Ça n'est, bien sûr, qu'une hypothèse. On n'a pas entendu meugler la bête agonisante et la vieille, sans doute, aurait remarqué sa tête résignée, dessinée contre le noir d'une chambre désertée. Elle aurait fait en sorte que l'animal

ne souffre pas, malgré son âge, la faiblesse de ses membres et son empressement à courir vers le soir.

Elle s'éveille avant le jour, par les mains douces au-dedans, qui rampent dessus et dessous le plaid. Tâtonnent, palpent ce qui demeure de réel. Après le déjeuner et la toilette, après le rien de vaisselle, elle s'habille, elle sort. Si on ne la voit plus jamais dénudée, ce n'est pas par pudeur sans doute, ni par frilosité. Peut-être est-ce parce que son corps a cessé d'exister. Qu'il n'est qu'une somme de limites, de douleurs, de fonctions et d'embarras. Plus vraisemblablement a-t-elle gagné une densité de marbre, une dureté de nœud de bois, s'est-elle couverte de lichens, porte-t-elle l'étrange manteau de vieillard sur un squelette de verre poli. On s'en souvient moins antique, et l'on voyait ses seins alors, ses fesses, la cicatrice pâle au-dessus du pubis. Elle traversait le séjour à grands pas. Sa peau portait, en impressions fugaces, le dessin de draps froissés desquels elle se tirait à peine. D'une certaine façon, cette présence s'est évanouie, a été dévorée vive par le temps. D'une autre elle brille encore, d'un éclat plus blanc de n'être qu'un fragment.

On la suit. La voit descendre un talus avec prudence. Ses appuis sont peu sûrs dans la terre noire. Elle s'agrippe à des branches lustrées de pluie, qui laissent un dépôt sombre aux paumes en plus du râpeux de l'écorce. Elle met le temps qu'il faut, à pas latéraux, perpendiculaires à la pente. Au bord du ruisseau, la progression est plus aisée. La combe se ferme sur elle, les arbres font voûte. Des bris de bois, des épines, des pignes par le courant entraînés roulent aux cailloux du fond, se coincent au barrage, s'agitent dans le glouglou continu. Elle regarde, en tire peut-être une conclusion. On pourrait décider que c'est là qu'elle entend les voix, pour la première fois. Qu'elle croit d'abord à un jeu de son oreille, du fait des bruits du ru, comme ces questions-réponses qu'elle invente dans le bruit blanc de la télé morte.

De là où elle est, on ne peut pas imaginer qu'elle en ait vu grand-chose, d'abord. Ils sont trois. Quatre avec le chien. Des silhouettes,

vertes, sombres derrière le maillage des branches. À pied sur le sentier en surplomb. Ils portent des chaussures en cuir montantes, lacées haut sur le pantalon. Ou des grosses baskets sans marque, aux caoutchoucs maculés, aux tissus déchirés par endroits. Ils marchent très vite, le souffle court, leurs phrases sont brèves et hachées. La chienne, une femelle berger belge, quelque chose de bâtard dans le port, halète à la remorque. La vieille a sans doute remarqué ça dès cette toute première fois : la bête est grosse et épuisée. Quant au patois des nouveaux venus, à la teneur des propos, on veut croire qu'elle ne s'est pas tout de suite posé la question. Trop loin d'elle, trop près de l'eau, cachée par la forêt craquante et chuchotante, leur échange n'avait pas plus de sens que l'écho d'une pierre qui roule, que la fuite d'un bestiau dans le froissement d'un fourré. Elle est restée sans bouger. Ils sont passés sans la voir.

Ses mains brunes, superlativement plissées, coupent l'oignon, éminent l'ail, brossent les chapeaux des bolets et pèlent leurs pieds laiteux. Dans la télé, le blizzard infini retient son souffle. Il fait très sombre, dehors. Le ciel refuse de se découvrir. On l'a vue si souvent accomplir les mêmes tâches qu'on les croirait de tout temps. On en oublierait les fois où le vieux faisait à manger, quand elle avait encore un homme et les enfants un genre de père. Les bibelots n'étaient pas alignés sur le dessus d'une commode mais derrière la vitrine du buffet chinois, à l'abri des dépôts et des courants d'air. On pourrait réinventer un passé idyllique, un âge d'or révolu, ou ne peindre ses souvenirs qu'en gris. On parlerait de la cave, alors, des nuits blanches, des absences. Des discussions apparemment calmes et sensées qui finissaient en faibles cris, en sanglots courts. Le moulin à poivre est presque vide depuis longtemps : il grince mais rien ne tombe. Elle n'en donne pas moins trois tours.

Au bout de quelques jours, on ne peut plus ignorer les bruits. Ce ne sont plus ceux de l'automne sur le village évidé. Ils viennent en plus, se mêler aux hululements, aux tapotis des averses. Ils couvrent le rogomme des vents de nuit et le pas furtif du gibier dans le verger

aux troncs bizarres. Leur fourgonnette peine dans la pente, les roues patinent, jettent des gravillons. Ils parlent de plus en plus fort sur le chemin du vieux lavoir. De la maison où ils ont fait leur camp, la chienne aboie un peu et gémit plus. La vieille devine quand ils vont sortir, se calque sur leur rythme sans paraître y penser. Elle ne les croise jamais. Elle attend qu'ils soient loin pour poser sa doudoune aux épaules. Le manteau sent le feu de bois, le placard, le plastique mouillé, et la porte râle. Ses gonds aussi sont de mauvaise qualité.

De loin, cachée par le mur bas d'un enclos à porcs, elle cherche sans doute à comprendre. Le jour est à peine gris. On l'imagine plissant son œil vaillant pour discerner les couleurs de l'immatriculation. Ou retenant sa gorge de siffler pour écouter la bête en couches qui se lamente. Ils sont deux hommes et une femme, jeunes. On ne peut que conjecturer sur leurs relations. Une famille ou une bande. Un groupe d'amis, de complices. Des rivaux ou des condamnés, liés par une faute partagée, un pacte secret. Elle regarde sous tous les angles, en tournant le problème lentement, face à la lumière. Les facettes, l'une après l'autre, brillent d'un éclat différent. Ils parlent une langue étrangère. Ils ont des traits étrangers. Le plus mince joue avec un couteau, une lame outil de paysan, à manche en bois, à l'acier bleu, au fil mat. La fille a les cheveux coupés courts, n'importe comment. Ils ont remis un poêle en marche et calfeutré les ouvertures, la cheminée tire à demi. Ils ont condamné les fenêtres avec des planches de clôtures, bouché les interstices avec des couvertures, du kapok d'édredons. Ils ont clos leur refuge. Quand ils vont et viennent, ils laissent la chienne enceinte dans l'obscurité. Pas une fois ils ne s'arrêtent devant la maison de la vieille, malgré la lampe à abat-jour en laine, qui brûle nuit et jour. Ou peut-être qu'ils profitent de son sommeil, une sieste, une nuit à l'étage, pour coller au carreau leurs faces métèques, disques d'haleines sur le verre froid, et jauger du contenu de la demeure.

On se souvient d'un temps où tout ici était en vie. Où des regards neufs portaient sur les objets. Où la parole répondait à la

parole et les échos gardaient leur juste place. Il n'y a pas si longtemps, les jumeaux fêtaient leur anniversaire, le vieux découpait des articles dans les journaux, les voisines aidaient à écosser les haricots pour les conserves d'hiver. On tranchait le gigot, on pleurait dans une manche, on trinquait, on faisait l'amour, on se levait, s'asseyait et on tirait les meubles pour couvrir de peinture le mauvais papier peint, effacer les cadres jaunis par les fumées, uniformiser les teintes, prétendre, un instant, que le monde était neuf à nouveau, et intact, immaculé. Rien de cela n'existe plus, et qui est-on pour prétendre que c'est dommage, qu'il valait mieux la cave, le chiffon doux, les ronflements, qu'il valait mieux ces cauchemars où la vieille découvrait qu'elle avait toujours vécu tête-bêche, que sa maison, que le village entier, étaient comme des tubercules enfouis à l'envers dans un terreau infiniment noir, chacun relié à tous par des rhizomes poilus, et que ce que nous prenions pour le ciel n'était qu'un puits d'insondables ténèbres, la vraie lumière gisant en fait sous nos pieds, pour toujours inaccessible ? Dans la nuit singulière, le cri qui détruit le silence ne renvoie à rien, n'a pas d'équivalent dans nos mémoires. La vieille s'assied dans le lit, sans doute, la couverture froissée dans ses mains sèches. Et le cri se prolonge. Il enfle. Gagne les murs. Vibre aux tuiles. Emplit la nuit. Et quand il cesse, c'est pire encore, peut-être. Le cœur bat trop fort, la bouche brûle d'être sèche et le silence, soudain retrouvé, siffle. Puis, les chiots se mettent à chougner, à cinq voix, en cacophonie douce. Et, dans le séjour, le balancier pivotant de l'horloge sous cloche poursuit ses va-et-vient. Il fait nuit encore mais de petites mécaniques, à peine, se sont mises en route.

La vieille a bu son infusion. Elle a séché ses cheveux et lavé sa tasse. Brossé ses ongles. On voit la pluie, comme un brouillard léger, flouter l'arrière-fenêtre. On imagine les gouttes, leur inertie, leur ruissellement. La vieille met son manteau, toujours humide et peine à ramasser le sac poubelle à demi vide. On croit l'entendre grincer, une vieille mal bâtie, avec de mauvaises fibres. Elle laisse la porte claquer derrière elle. On la devine qui va vers le verger, qui coupe à

travers prés jusqu'à la départementale, l'arrêt du bus et le container d'ordures. Elle regarde où elle met les pieds, se souvient d'être tombée, déjà, d'être restée jusqu'au soir couchée dans un fossé, haletante sous un ciel inutile. Sans doute n'a-t-elle aucune idée de ce qui l'attend sous le vieux prunier. Et aussi bien, peut-être, le sait-elle parfaitement. Peut-être qu'elle n'est sortie que pour ça. La fille, l'étrangère, est affairée sous le gros arbre, ses cheveux jaunes tout hérissés. Elle est agenouillée dans une boue grasse, collée en bloc par le temps. En regardant mieux on voit des traces de doigts, dans la terre autour d'elle. Des creux là où elle a enfoui ses poings. Et assez de gadoue, de cailloux, des bris de racines en vrac, pour supposer qu'un trou, jadis, a été creusé ici. Que quelque chose y a été enfoui, vient d'en être exhumé. Malgré son œil mauvais, on pense que la vieille voit aussi le sang, à l'endroit où les ongles ont cassé, où la peau a fendu. Et sans doute qu'elle voit les larmes qui, dans la face poudrée de noir, ont ouvert des sillons triangulaires comme des deltas de fleuves. Elle n'approche pas. À bonne distance, elle se contente d'attendre que la pleureuse se lève et s'en aille. Plus tard, la vieille marche sur la terre dérangée pour y retracer le cercle et tasser les mottes. Après seulement, elle reprend sa route, le nez au sol, comme si de rien. On ne peut jamais savoir ce qui niche au-dedans des crânes.

On la voit pétrir, la main droite plongée dans la pâte, bête beige et brune qui trépigne et se contracte. De la main gauche pleut la farine un peu aigre, l'eau tiède. Les bouts de beurre, en fondant, glissent aux doigts et la pâte chuinte comme si elle était vivante. À la même place, la petite, quand elle était là, touchait la glaise et pétrissait ainsi. À la même place, les jumeaux faisaient germer des pois sur des lits de coton humide. Le pâton colle à la peau, se déchire comme une squame. La main propre se souvient d'entrailles de poisson tirées avec les doigts, de lapins tièdes du dedans, d'une odeur âcre de bile répandue. Le vieux, avec un tissu doux et de la cire sucrée, faisait briller les cuivres. Il nettoyait les argenteries, époussetait les bibelots. Elle malaxe des deux mains, à présent. La pâte est pâle et jaune, chaude

de sa chaleur à elle, lisse et douce, elle est comme le nourrisson que l'on tient dans le bain, l'amant serré à soi jusqu'à en suffoquer. La boule tombe de ses mains, choc sourd au fond du saladier. On la voit regarder. Peut-être est-elle perdue dans un souvenir. Ou bien dort-elle debout, en mode veille. Il fait nuit depuis longtemps. Le chauffage se remet à souffler. Rien ne se produit. Et puis la farine pleut sur la table. La vieille ramasse le rouleau, écrase de la main le fond de tarte. On se rappelle les nuits entières passées dans la cave, avec le vieux, quand les jumeaux étaient internes. La petite mettait la télé très fort pour ne rien entendre. Elle essayait d'appeler, parfois, au début, de pleurer. Ou bien elle criait et cassait ce qu'elle pouvait. Elle sortait et marchait jusqu'à l'aube. La gosse a été la première à partir du village. La vieille dispose les quartiers de pomme et les bris de noix. Elle bat encore une dernière fois l'appareil, verse le bol d'un geste circulaire, saupoudre de cannelle et à sa paupière basse, la larme qui point n'a pas d'origine. Elle n'est due, sans doute, qu'à un dysfonctionnement glandulaire sans gravité.

Ils arrivent plus tard que prévu. Ils viennent en camionnette. Peut-être parce qu'ils montent de la ville. Peut-être parce qu'ils préfèrent être précédés du toussotement d'un moteur, du cru de deux phares faisant pétiller la flotte. Le ronron se tait. Les portières claquent. On devine des chuintements, des trébuchements dans la gadoue, puis le silence. Sur la volette, la tarte sera bientôt froide. La vieille est immobile. Les parasites, dans le poste, bleussent son visage et grouillent. Puis un coup à la porte, timide. Elle se redresse. Quand on frappe à nouveau, elle se lève et va ouvrir. Les voilà dans le cadre, les gouttes jaunies par la lampe à abat-jour en laine. Les gars sont élargis par leurs ceintures, les épaulettes de leurs vestes militaires. La fille vient cachée derrière. Celui au couteau porte des lunettes noires malgré la nuit. L'autre sourit et il lui manque une canine. Il dit :

— Bonsoir la vieille. Pas vrai que tu nous attendais ?

De la vieille on ne voit pas grand-chose, sa nuque, un peu de son oreille, la peau fine à la tempe. On n'imagine pas qu'elle rende un sourire, qu'elle manifeste de la peur ou de la surprise. Celui qui parle

parle mal, il faut le dire. Il a un accent épais, étranger, et ses mots n'ont pas tout à fait la bonne forme, pas le bon sens. Ils restent sous la pluie, sur le seuil. La vieille se détourne. La fille chuchote quelque chose, susurre à peine plus fort que les gouttes qui dégoulinent du toit, dedans et dessus la mauvaise gouttière. Ils ne bougent pas.

— Entrez, finit par leur dire la vieille.

Elle plonge des herbes dans l'eau frémissante.

— Fermez derrière vous.

On peut penser que quelque chose, à la cave, se met à remuer. À ramper, pourquoi pas. À creuser. Les étrangers sont dans la maison. Ils ne s'asseyent pas. La pluie continue de couler, celle de leurs habits et de leurs cheveux. On se souvient d'un temps où le vieux battait les tapis. Où il bassinait le carrelage, frottait les vitres avec du journal en boule.

— Comment vont les chiots? demande la vieille.

— Ils vivent.

— Et la mère?

Celui aux verres fumés étudie alentour, déambule. Il jauge les livres de cuisine aux tranches grasses, les tomes reliés aux fils qui sortent. Son regard, s'il en a un, glisse sur les tableaux, les souvenirs, les objets fragiles.

— Elle vit aussi... Écoute, la vieille. Tu sais pourquoi on est ici.

Elle jette du sucre dans l'infusion. Balance doucement la casserole pour que les herbes tournent. L'eau les assombrit, on dirait des orties ou des algues.

— Je sais. Mais vous allez me le dire.

Celui au couteau rechigne toujours à s'asseoir. De très près son visage est délicat, un peu effrayant. On l'imagine servant la messe, enfant. Étudiant chic et un peu snob. Courtier en assurances. Cadre militaire rendu fou par le danger.

— Toi aussi, viens là.

La vieille sert la tisane. Elle coupe la tarte avec une lame torse, opaque de calcaire.

— C'est votre père? finit par demander la vieille quand l'autre, enfin, s'est attablé.

— Mon mari, fait la fille.

— Notre frère, sourit encore le troisième.

— Racontez.

La vieille ouvre les mains et montre ses paumes, en coupe. Elles sont très pâles au-dedans et infiniment ridées, comme un coquillage froissé.

— Il a commencé à saigner du nez deux jours avant le départ. Il a mis des bouchons en coton et gardé la tête en arrière. Il nous disait de ne rien changer au plan. Les réfugiés étaient de plus en plus nombreux dans l'est de la Hongrie, on savait que la situation allait bientôt empirer. Sur la route, il ne pouvait pas conduire. On a dû le cacher avec les bagages. On avait appris à camoufler l'accent fédéral, mais nos laissez-passer n'avaient pas de volet maladie. Il a commencé à avoir de la fièvre, des absences. Il parlait à des gens qui n'étaient pas là, à notre mère. La nuit, dans les haltes, les abris d'urgence, dans les forêts, on lui répétait les phrases à dire aux douaniers. On essayait de le faire revenir, on lui parlait des alertes à la bombe. Il appelait maman, morte il y a douze ans pendant l'embargo. On attendait qu'il dorme pour parler de ce qu'on devait faire. Personne ne le disait, mais on avait peur qu'il trahisse. Que son état de santé l'empêche d'entrer en Allemagne. Qu'est-ce qu'on aurait pu faire, alors? Le matin où on l'a trouvé, il était froid, on avait tous dormi comme des pierres. On s'est détestés d'être si calmes. On l'a mis sous un arbre, en Bohême. Il était gris et léger quand on l'a porté au trou. Le sang caillé lui faisait une moustache, une croûte sur la lèvre. Il n'y a pas un caillou pour marquer l'endroit. Maintenant il a vingt-sept ans. Il vit dans la terre. C'est impossible à supporter. Quand ils nous ont laissés entrer en zone neutre, personne n'a demandé où était le quatrième. Personne n'a voulu savoir. On a répondu oui à toutes les questions. Ses derniers mots étaient pour la chienne. « Va jouer au fond du jardin », a-t-il dit avant de s'endormir. « Là-bas personne ne viendra te chercher. »

On peut voir qu'ils n'ont pas touché à leurs assiettes. La fille a goûté l'infusion brûlante, a reposé la tasse. Celui aux lunettes noires

se balance sur sa chaise. On le croirait hautain, méprisant. Peut-être est-il seulement gêné. Peut-être sent-il le tremblement, en dessous du plancher, sous le sol de la cave. C'est lui qui finit par dire à la vieille :

— On veut que tu lui parles.

Elle, elle mâche, appliquée. Elle broie de ses mauvaises dents le bord sableux de sa part. L'œil presque fermé, elle cueille de la langue les petites miettes nichées à la commissure de ses lèvres. Puis, à grandes gorgées, vide son breuvage.

On ne sait comment, le couteau-outil est maintenant posé, ouvert, sur la toile cirée. Sa pointe aiguë semble percer le cœur de la pivoine qui y est imprimée.

— On sait que tu le fais. Que tu parles à ceux qui sont en terre. Demande-leur où est mon mari. Il faut lui parler.

— C'est inutile, fait la vieille.

Elle garde longtemps les yeux fermés.

— Il ne vous dira rien.

On imagine que quelque chose se produit, loin en deçà, dans le monde des grottes, des terriers et des crevasses. On pourrait croire à une volonté à l'œuvre, remuante et chtonienne, à un grondement sensible, énorme, terrible. Mais rien ne remue, en réalité. Que le sang qui bat à la gorge. La narine qui, malgré nous, palpite.

— Tu mens, sorcière.

C'est le plus jeune. Il a crié. Ne sourit plus du tout. Du dos de sa main, il casse le nez de la vieille. La bague portée au majeur coupe un peu dans la pommette. La fille a une main dans la bouche, quatre doigts pliés en bâillon, comme pour les manger.

— Les morts ne me parlent pas, dit la vieille, sans se redresser.

Elle est en biais sur la chaise, retenue de tomber par on ne sait quelle racine. Et sa voix est indemne, calme.

— C'était le vieux qui savait. Il pouvait les toucher. Il leur offrait de l'eau, du lait. Creusait des trous avec ses doigts nus et chuchotait pour les jeunes pousses. Il murmurait pour les racines, pour les vers aveugles, les pèlerins invisibles. Le vieux aimait si fort ses spectres qu'il lui arrivait de dormir nu, à plat ventre contre le sol de la cave.

La salive qu'il crachait n'était que pour eux, les larmes qu'il versait. Le vieux est parti et les morts sont retombés dans le silence. Retournez en Bohême, si vous croyez devoir vous faire pardonner. Ou allez au diable. Il n'y a plus personne ici. Tout le monde est parti.

Quand on la frappe à nouveau, la jeune fille crie un peu, mais ça ne change rien, la vieille ne dit plus mot. Alors ils commencent à casser. Ils font tomber les cadres, ils renversent les tiroirs, brisent les mauvaises fenêtres. Ils balaient les bibelots, qui roulent au tapis. Certains cassent sous les semelles. La télévision crève, face bombée la première. On pourrait croire qu'ils font ça par frustration, pour apaiser une trop forte douleur. Ou bien que tout n'était que prétexte. Un drame en faux semblant. Et puis ils partent, bien sûr. Au bout d'assez de temps, ils finissent toujours par partir. La porte derrière eux reste grande ouverte.

D'où on est tombé, on peut voir à présent un bout de jour entrer dans la maison. L'aube est très froide et cotonneuse, un de ces petits matins de gel qui annoncent les premières neiges. Il y a un garage abandonné, de l'autre côté du chemin, l'enseigne était déjà usée du temps où il était encore ouvert. À droite, dans un jardin aux mauvaises herbes à mi-cuisse, une baignoire emplie d'eau tenait lieu d'abreuvoir. Plus loin derrière il y a le sommet noir des pins, et puis un rien de bleu, dans l'écrasant des nues entrouvertes. On tend l'oreille. Le vent coule dans le séjour. Il joue avec les morceaux, comme en propriétaire. Rien d'autre à entendre. Pas un bruit dans le village. De la cave, ne monte pas même le trottement précis d'une souris domestique. Ça n'est pas grave. On attendra le temps qu'il faut. Peut-être la vieille va-t-elle encore se relever. Peut-être que, résignée alors et plus tassée que jamais, elle entreprendra de réparer les dégâts. Refermer les ouvertures, ranger les objets en vrac, balayer les débris de ce qui a cassé. Reposer sur la commode, étrangement intact malgré la chute et les coups, malgré le temps qui passe, le cygne en verre taillé qu'on-ne-sait-plus-qui avait offert, faute de meilleure idée, à l'occasion de leur mariage.





Si ce n'est pas Byzance...

Mer Noire, trois heures au large d'Istanbul... Pluie horizontale, le chalutier qui gîte ; le pont formerait un angle pas naturel du tout avec l'horizon s'il y avait encore un horizon derrière ces murailles de flotte noire, qui tombent, s'écroulent sur le bateau par cargaisons entières, semblent plus solides, plus dures que les ferrailles rouillées, et les vitres, bordel, qui, soi-disant, protègent l'équipage... La perspective déconne à plein pot, le monde est tordu dans le mauvais sens et, à l'intérieur aussi, vos organes ont perdu l'équilibre... votre estomac le premier, qui croit être à l'envers alors qu'il est juste deux fois trop gros pour votre putain de carcasse... Des creux de huit mètres, du vent à cent vingt et on ne voit plus le reste de la flottille ; parfois, on devine un mât qui dépasse d'un ravin liquide... Le bateau : un mégot jeté aux chiottes, tirez la chasse et essayez de ne pas vous ouvrir le crâne contre un mur quand vous lâchez prise et que vous êtes balancé d'un bord à l'autre... Maalik gueule dans la radio et ça grésille des réponses incompréhensibles dans l'autre sens... Il n'a pas l'air d'avoir peur, aucun d'entre eux n'a l'air d'avoir peur, même s'ils savent que le bateau peut se disloquer d'un moment à l'autre... ils montrent les dents à la mort – et plus joyeux que cinglés encore – sauf Maalik qui, lui, ne sourit jamais... les Malaikas, les anges qui veillent sur cet enfer liquide, contrebandiers, pirates, hors-la-loi, une bande de mauvais garçons préférant se jeter dans la tempête plutôt que d'abandonner le stock aux flics... La mer nous croque, nous avale, nous recrache et nous vomit un peu plus loin... un bateau ivre, mon cul : c'est le grand Neptune lui-même en bordée noire, un million de litres de gnôle dans le gosier, qui nous expulse de son estomac en pleurnichant des tonnes de pluie... Des nuages de fin du monde, des trous noirs qui sucent l'air... puis un éclair tombe, tout droit, en plein dans la mer, flashe la nuit, la coupe en deux, avec le tonnerre qui vous explose les oreilles pile quand vous devenez aveugle, le vacarme d'une sept cent cinquante centimètres cube lancée à deux cent cinquante dans une ligne droite ou, plutôt, ce que doit entendre le type attaché sur la voie, une microseconde avant que le train ne le réduise en bouillie... On épaulé les vagues à la montagne russe pendant encore un temps, une

éternité, puis ça faiblit et Maalik prend le risque, profite de la vitesse gagnée en surf à dévaler une vague presque verticale pour tourner le cul au vent, les moteurs à fond, à la course contre la tempête, contre les vagues qui essaient de venir s'écrabouiller sur la poupe du chalutier, jouer les passagers clandestins dans nos arrières et tout envoyer par le fond... Et ça marche, on transperce le grain, au revoir et merci, ça passe et on le largue, de plus en plus loin... Darwin avait vu juste : *« Je déteste la mer et tous les bateaux qui vont sur l'eau. »*

✱

Se venger est la première loi des Malaikas, vivre de rapines la seconde, insulter Dieu la troisième. Ce ne sont pas des hors-la-loi ordinaires : ces sauvages n'ont aucune idée de ce que peut bien être la loi.

– *Hüseyin Kutluay, journaliste à Hürriyet.*

Nous avons été jetés en enfer et ils voudraient qu'en plus, nous soyons bien sages ?

– *Un Malaika anonyme.*

✱

Le port d'Istanbul fait penser au Tanger années quarante de Burroughs, cette Interzone où *« rien n'est vrai, tout est possible, tout est permis »*. La ville a dévalé la péninsule pour s'installer à ras des eaux sur les deux rives du Bosphore ; mosquées et immeubles côtoient les mouillages où s'entassent, s'empilent, embarcations de toutes sortes, marchandises en tout genre et êtres humains de tout poil. Ça sent la mer, le sel et le diesel, les épices, dans la lumière dorée, au pied des quartiers neufs comme dans les dédales mal pavés des ruelles portuaires. Et, comme dans tous les ports du monde, le désordre règne ; un désordre plus bariolé que ceux auxquels l'œil occidental est habitué, mais le même chaos fondamental de la vie qui grouille,

qui attend l'accostage des porte-conteneurs, le déchargement des marchandises pas toujours légales, le débarquement des foules.

Entre les minuscules boutiques, cireurs, écrivains publics, porte-faix, épiciers ambulants, marchands d'eau vont et viennent, se frottent aux marins, aux types louches à peine débarqués. Car c'est là que ça se passe ; les rives sont toujours des marges. Tout ce qu'Istanbul compte de malfrats, d'arnaqueurs, de gangsters semble s'être donné rendez-vous là où la ville se dissout dans ce qui est déjà une frontière, ce qui est toujours un ailleurs.

*

Un port, structurellement, résiste à toute tentative de pacification. Espace théoriquement voué à la circulation de la marchandise, conçu idéalement comme simple lieu de passage, de transition, comme espace où se nouent et se dénouent les flux, simple interface entre dedans et dehors, le port agrège, au bout du compte, le reste irréductible du commerce : les classes laborieuses et dangereuses. La marchandise elle-même est ralentie par le marchandage, la facilitation des circulations ne facilite que l'opacité, le commerce prend le visage du trafic. Le port ne peut jamais être le lieu vide de l'échange, il se constitue d'une collection sans solution de continuité de fragments de vie, de passion, de mort.

– *Mike Davis, Floating suburbs.*

Les gangs sont partout, sur le port. C'est là que passe tout ce qui les fait vivre : drogue, prostitution, armes. Il y a les Kurdes, les Arméniens et les Yirminzenès. On dirait qu'ils n'ont pas peur de nous, pas peur d'aller en prison, pas peur de se prendre une balle. Ils sont cinglés.

– *Bahadir Kelkit, policier à l'antigang.*

*

Yirmizenis a toujours été source de dispute entre la Bulgarie et la Turquie. La population locale, dont les origines remontent aux Thraces, qui parle aussi bien le turc que le bulgare, s'est appuyée pendant des années sur la rivalité des deux nations pour conserver son indépendance. Puis la Bulgarie est devenue une démocratie populaire et, en 1947, dans sa volonté de construire le socialisme, a envahi Yirmizenis sans que les Turcs n'osent intervenir, sans doute peu désireux de se frotter au grand frère soviétique. La population turcophone a été expulsée vers les terres ottomanes où elle a reçu un accueil pas franchement chaleureux.

Aujourd'hui, en l'année de grâce 1991, il ne reste que quelques milliers de Yirmizenès dans toute la Turquie, dont la plus grande partie à Istanbul. La plupart sont bien intégrés mais une minorité constitue ou soutient un des gangs les plus actifs de la capitale ottomane, les Malaikas, passés en quelques années du statut de minorité surexploitée, populace à tout faire du port, à celui de menace majeure pour la sécurité publique.

Maalik, leur leader, a une trentaine d'années et n'a jamais mis les pieds à Yirmizenis. C'est un type pas très grand, tout en nerfs et muscles, qui ne sourit jamais. De l'intérieur de son poignet gauche jusqu'à l'épaule s'enroule en noir et jaune le tatouage d'une scolopendre qui ne compte que dix-neuf paires de pattes, le symbole de son appartenance aux Malaikas. À son sujet Maalik raconte : *« C'est la bête au centre du monde, le monstre qui vivait dans les boues primordiales et qui, en se retournant dans son sommeil, faisait trembler le monde au point que tous étaient obligés de vivre sur les eaux, dans de grandes cités flottantes. »* Maalik crache des ronds de fumée, les regarde s'évaporer au plafond de la cabine silencieuse. La façon dont il commande à ses hommes brutaux et impitoyables ressemble à la manière de certains Indiens d'Amazonie. En période de calme, il est plus au service du clan qu'à sa tête ; il s'occupe de chacun, des éclopés, des prisonniers. Et, comme chez les sauvages, il raconte des histoires, il raconte leur histoire collective qui seule donne sens à leurs vies individuelles.

« Un jour, Yirmi prit l'épée de son père et alla tuer la créature. Il abandonna son village, sa femme qui était enceinte, et s'enfonça dans les cavernes humides qui sont sous le monde. Dans son combat, il coupa deux paires de pattes à la bête, puis lui planta l'épée de ses ancêtres en plein visage. On dit que, alors, le sang de la scolopendre durcit les boues premières et que le monde, enfin, fut libéré des tremblements de terre, que le monde devint ferme, fertile, prêt à accueillir les fils des hommes. » Maalik fait une pause pour écraser sa cigarette ; autour de nous, les Malaikas écoutent en silence, les yeux baissés, en se tenant les mains comme des enfants sur le chemin de l'école, avec une tendresse d'amants. Maalik ferme les yeux, sa mâchoire se crispe, une veine gonfle à sa gorge.

« Alors, Yirmi rentra chez lui, couvert du sang de la bête, où il découvrit que sa femme était morte en couches, et les enfants qu'elle portait avec elle, au moment même où il achevait le monstre. On dit que ses larmes, mêlées au sang qui dégouttait encore de sa lame, changèrent son village qui était un navire, l'enracinèrent dans la mer, transformèrent le bois des flotteurs, la corde des amarres, le métal des câbles. Yirmizenis, notre patrie, était sortie de mer et tous se réjouirent ; tous sauf Yirmi qui, à compter de ce jour, ne versa plus jamais une larme, ne sourit plus jamais. »

La fin de l'histoire est accueillie par un soupir collectif. Les Malaikas se lâchent les mains pour attraper des bouteilles, certains ont les larmes aux yeux quand ils s'abouchent aux flacons de gnôles frelatées.

Maalik a raconté d'une voix basse, posée, sans effets, mais à l'écouter, mes tripes se sont nouées. Ceux qui ont connu les grands concerts des années soixante connaissent cette sensation ; ce moment où un chevelu à moitié défoncé montait sur scène pour vous expliquer que le mouvement ne pouvait que gagner, que le destin lui-même irriguait le moteur, et où vous compreniez que vous saviez, depuis le début, qu'il avait raison, que ce que vous faisiez était la chose à faire. Quand Maalik parle, même si son histoire ne vous concerne pas, il se passe quelque chose du même ordre. Ce ne sont cependant pas ses mots, ni ce qu'ils signifient ; sa mythologie bricolée contée

sans l'éloquence colorée qu'on imagine des voyous expérimentés, ceux des fonds de bar à l'anecdote puant le sang et la sueur, n'a rien pour provoquer l'enthousiasme. Mais la façon qu'a Maalik d'être là, d'occuper l'espace, d'être présent, simplement, vous accroche. Il bouge à peine et vous êtes suspendus à ses lèvres enfumées. Il s'étire et chaque muscle qui roule sous la peau brune est une menace qui fait mouiller les petites culottes, une promesse qui terrorise les flics et les gangsters. Ce type transpire un charisme à vous coller la migraine.

Pour information, il existe dans la région une autre version de la légende dans laquelle Yirmin, avec un n, et la bête s'entretuent et finissent tous les deux par « *durcir les boues primordiales* ». Dans cette version de l'histoire, sa femme, Adina, quitte le navire familial et va s'installer avec son nouveau-né sur la côte bulgare pour y fonder la première ville du monde. Mais, un conseil, n'allez pas raconter ces salades à un Yirmizenès, un « *né de Yirmi* ». Car s'il y a un truc que les Malaikas détestent plus que les Bulgares, ce sont les Yirminadiniens. Et les Malaikas ont ce que tout bon citoyen respectueux des lois et qui paye ses impôts considérerait comme un problème avec la violence : ils n'ont aucun problème avec la violence.

*

Tous les 7 juin, depuis maintenant trois ans, des centaines de Stambouliotes et de nageurs venus de dizaines de pays différents relèvent un défi incroyable : passer de la rive orientale à la rive occidentale du Bosphore à la nage ! Cette année encore, des centaines de participants ont traversé les 6,5 kilomètres qui séparent Kanlica de Kuruçesme.

– *Newsweek*, juin 1990.

*

Les Malaikas nagent le détroit depuis que Maalik les a organisés, il y a une dizaine d'années. Mais, loin d'être une pratique sportive,

il s'agit pour eux d'une épreuve, d'une initiation. Nous sommes en mars et la température extérieure est d'un peu plus de dix degrés Celsius. Les jeunes Yirmizenès qui veulent rejoindre le gang – ils sont sept, de quinze ou seize ans – se glissent sur la grève du mouillage de Poyrazköy, à quelques kilomètres au sud de l'estuaire de la mer de Marmara. Leur destination est Rumelifeneri, un petit port de pêche de l'autre côté du détroit. Quatre kilomètres dans une eau glacée, à nager contre le *poynraz*, ce vent froid qui dégouline de la mer Noire, sous le regard de leurs aînés, embarqués sur le Yirmizenis, le bateau de Maalik.

Au signal, deux des jeunes gens renoncent, restent à regarder leurs camarades affronter les premières vagues turquoise. Les autres restent groupés, nagent tous ensemble à quelques brasses les uns des autres. Il faut de longues minutes avant que les silhouettes de ceux qui ont failli ne disparaissent derrière nous : « *ils pourront tenter leur chance l'année prochaine* », dit un Malaika. À regarder les adolescents battre les flots froids de leurs membres trop maigres, on ne peut s'empêcher de contracter nerveusement ses propres muscles, de mimer dans l'infime leur effort, de grimacer quand des dunes de mer les percutent.

Au bout d'une demi-heure, les garçons sont presque arrivés au milieu du détroit et on sent que leurs mouvements faiblissent. Le plus jeune, le plus maigre, peine à bouger les bras, est soutenu par ses camarades qui soulagent son effort sur quelques centaines de mètres. « *Il ne s'agit pas de prouver sa valeur individuelle* », me baratine Maalik, « *les Malaikas sont une famille. Ceux qui auront affronté ceci ensemble, qui auront trompé la mort ensemble, rien ne pourra les séparer, ni les hommes, ni les dieux.* »

Il commence à pleuvoir.

Maalik scrute le ciel, sans expression sur le visage, puis les nageurs déjà épuisés. La fine pluie les aveugle, augmente encore le froid. Continuer est à présent un exercice de pure volonté ; on ne peut qu'imaginer la fatigue qui hante les membres, la brûlure de l'air glacé dans les poumons, les nerfs et les tendons à l'agonie.

Les jeunes idiots continuent. Au bout d'un kilomètre peut-être, celui qui était plus tôt en difficulté semble renoncer ; il essaie de nager encore et toujours mais ses gestes sont si lents, une brasse au ralenti, qu'on a l'impression qu'il n'avance plus. Deux garçons se portent à ses côtés et l'épaulent, lui flotte entre eux, qui nagent alors d'un bras. Le groupe est si lent qu'on ne perd rien de ce qui passe dans leurs yeux : la peur, la souffrance, la détermination aussi. « *Les règles sont simples, explique Maalik, ne jamais abandonner les siens. Ne jamais s'arrêter.* »

Le but est proche maintenant, la pluie s'est tue, et, sur le bateau, on se prend à sourire. Le nageur à la peine semble retrouver des forces, se détache de son radeau humain, affronte la houle avec un courage nouveau.

Puis ils ne sont plus que quatre, un des garçons a disparu, emporté sous une vague. Les murmures se taisent sur le pont et je regarde Maalik qui ne réagit pas. La mer fait comme un bruit de bouteilles qui s'entrechoquent, roulent du sommet d'une colline. Les nageurs interrompent leur course, examinent le bouillon de mer pris de vent.

Du temps passe.

Et encore.

Un bras crève la surface, disparaît aussitôt. Un adolescent plonge, se perd lui aussi sous les eaux, puis un autre, qui ne remonte qu'au bout de quelques secondes et regarde autour de lui, éperdu.

Imaginez, les poumons envahis, l'air qui se liquéfie, votre conscience qui elle aussi se noie.

Maalik fait un signe, un Malaika se précipite au bastingage, prêt à se jeter à l'eau, arrêté dans son geste par un *hourra* qui monte du pont. Les deux garçons ont percé la surface, l'un dans les bras de l'autre, qui le porte, inconscient, le tire jusqu'au navire où il est halé par les membres du gang.

Puis, les jeunes candidats reprennent leur lutte contre le détroit et, bien plus tard, remportent la victoire. Il leur aura fallu presque une heure et demie pour traverser. On les félicite, ils passent de torse en torse, serrés dans des bras qui ont un jour vaincu de la même manière, puis on les emmène pour les tatouer, les accepter dans la fraternité Malaika.

Le garçon qui a failli se noyer ne rejoindra quant à lui pas le gang. « *Il n'est pas obligatoire d'aller jusqu'au bout pour devenir l'un des nôtres* », me dira plus tard Maalik. « *Mais celui-là n'en sera jamais un ; il nageait au-dessus de ses forces, il ne voulait pas de l'aide des autres. Sa fierté les a mis tous en danger. Et la vie d'un Yirmizenès est trop précieuse pour être risquée sur l'autel de l'arrogance.* »

*

Les Malaikas, dans la tradition musulmane, sont les dix-neuf anges de Maalik qui veillent sur les Enfers. Pour les Yirmizenès, l'Enfer est notre exil, le fait d'avoir été arraché à notre terre, chassé de chez nous. Nous sommes seuls, ici, au milieu de nos ennemis, et il fallait bien que quelqu'un se charge de veiller sur les nôtres.

– *Maalik, en réponse à une question.*

*

« *Je pourrais dire que c'est quand les Loups Gris ont brûlé le bateau de mon père sous le regard bienveillant de la police, à la fin des années soixante-dix, que j'ai décidé de devenir un hors-la-loi* », raconte-t-il. « *Mais ce serait faux. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu le goût des sales coups, une allergie à l'autorité, le sentiment qu'Istanbul n'était pas pour nous un refuge. Que j'étais un étranger ici et que la seule place qu'on m'accorderait jamais, je devrais l'arracher.* » Et, de fait, le délinquant juvénile s'est fait sa place au soleil, celle de repoussoir pour tout ce qu'Istanbul porte d'hommes en uniformes.

« *Nous savons que ces enculés peuvent décider du jour au lendemain de nous annihiler* », dit Bora, « *mais ils savent que nous partirons les putains d'armes à la main, que notre destruction fera son lot de putains de veuves et d'orphelins.* » Bora sort de prison. Il a passé cinq ans à la maison d'arrêt d'Üsküdar Paşakapısı pour coups et blessures. C'est un des cinq membres de la Main, les lieutenants de Maalik ; un bon

marin, capable de traverser la pire des tempêtes, doté d'un tempérament de catastrophe naturelle.

L'histoire de son arrestation est exemplaire : *« Je traînais dans les bars du vieux port et j'ai remarqué qu'un espèce de fils de pute me suivait. Enfin, peut-être que c'était le hasard, mais c'était le deuxième putain de bar où je remarquais sa sale gueule de con. Je n'avais pas vu qu'il était accompagné par ses potes, des sacs à merde de l'armée, et quand je suis allé lui dire d'aller se faire mettre, ils me sont tombés dessus à huit. Je me suis réveillé au poste, saignant comme un putain de steak, un œuf de poule gros comme le poing derrière une oreille. Maalik m'a passé un de ces putains de savon, parce que j'étais sorti tout seul... Et puis j'ai fait mon temps. En taule, personne ne nous cherche d'histoires : on y est trop nombreux, trop bien organisés. C'est comme avec les enfoirés de flics, on tient les autres bâtards en respect parce qu'ils ont la trouille. »*

Maalik, lui, sait que la peur que le gang inspire aux autorités n'est pas la seule cause de leur relative impunité : *« Notre existence justifie la mainmise de la police sur les activités légales du port, elle est une bonne excuse à la corruption officielle. Et nous sommes le seul groupe à être en mesure de tenir tête aux Loups Gris ; notre disparition les renforcerait et le gouvernement actuel ne tient pas à ce qu'ils retrouvent leur influence d'avant le coup d'État. »* Les Loups Gris, la Némésis de Maalik, sont issus de la branche jeunesse du Parti d'Action Nationaliste, une organisation d'extrême-droite. Fondés à la fin des années soixante, les Loups comptaient deux cent mille membres dans tout le pays, et près d'un million de sympathisants, au moment du coup d'État de 1980. Après la réussite du putsch, ils ont été accusés par les autorités d'être responsables de près de sept cents assassinats de militants, intellectuels et universitaires de gauche entre 1974 et 1980. Ils ont été condamnés, envoyés en prison pour certains et graciés pour d'autres à condition de combattre les séparatistes kurdes et arméniens. Mehmet Ali Ağca, un ancien Loup, a atteint la postérité en tentant d'assassiner le pape en 1981. Aujourd'hui, l'organisation a perdu la plupart de ses cadres et de ses militants au profit de partis nationalistes plus modérés ou de groupes islamistes. Mais

les vieilles habitudes ont la vie dure et plusieurs centaines de Loups Gris, acoquinés avec la mafia turque, patrouillent encore Istanbul, protégeant les commerçants de la « racaille étrangère », Arméniens, Kurdes et Yirmizenès en tête.

Les Malaikas ont toujours été en guerre avec les Loups et ont aggravé leur cas en faisant du trafic d'armes avec les Kurdes. Les Soviétiques soutiennent les séparatistes mais, pour ne pas avoir l'air de s'en mêler, le boulot est sous-traité aux Malaikas qui « achètent » du matériel militaire russe à des « contrebandiers » du sud de la Crimée et le « revendent » en Géorgie, d'où il est acheminé jusqu'au Kurdistan. Tout se passe dans les eaux soviétiques et les autorités turques n'y peuvent mais. L'URSS répond à leurs protestations en affirmant n'avoir aucune part dans cette affaire, que les Malaikas sont des « bandits » activement traqués par la police mais que, malheureusement, ils n'ont pour l'instant jamais réussi à leur mettre la main dessus. De fait, les seuls risques que prennent les hommes de Maalik concernent certains chargements à destination des gangs kurdes d'Istanbul mais, à ce jour, la police turque n'est jamais parvenue à saisir une telle cargaison. Quand on demande à Maalik si le fait de travailler pour les Soviétiques, ceux qui ont rendu possible l'invasion de Yirmizenis, ne lui pose pas de problème, il répond que son seul problème vient de l'irrégularité des livraisons depuis la chute du Mur de Berlin : « *Les armes sont des armes* », dit-il. « *Elles servent à se battre, d'où qu'elles viennent. Leur origine m'importe peu, c'est ce qu'on en fait qui compte et je sais, comme les Kurdes, ce que c'est de ne plus avoir de pays.* »

*

Özkan a roulé la manche gauche de son t-shirt jusqu'à l'acromion. Quand il parle, il fait jouer les muscles de son épaule pour attirer le regard sur le tatouage à peine cicatrisé : « *Quand Kemal a coulé pour la deuze, Devrin et moi on a plongé recta. On était déjà à la ramasse, du froid partout, jusque dans la barbaque, jusque dans les yeux. Par-dessous, la flotte était vert noir, on voyait keud et, niveau oreilles,*

t'avais l'impression que le bruit essayait d'entrer comme par effraction. Par contre, pour les vagues, c'était mieux, plus doux, tu vois. »

Les Malaikas fêtent ce soir leurs nouveaux membres. C'est un boui-boui étroit sur le vieux port, une obscurité à peine trouée de vagues lampes jaunes, enfumé au point d'en opacifier la vitrine. Le raki, cette eau-de-vie de raisin aromatisée à l'anis, est servi dans des grands verres qu'on fait passer à grandes goulées d'*Efes Pilsen* glacée, la bière locale. On fume et on boit depuis deux heures déjà et il semble interdit d'avoir un verre vide devant soi.

Özkan est ivre mort, s'accroche à la table en bois grossier d'une main, n'arrive plus à fixer son regard plus de quelques secondes. *« Et puis, la panique, comme ça, l'impression d'avoir déjà litres et litres d'eau qui t'engrossent les poumons, la sensation que si tu ne fais pas quelque chose, là, tout de suite, tu vas crever. Alors, tu cherches la surface, tu vois, mais tu ne sais plus dans quelle direction elle est, sens dessus-dessous, sens dessus-dedans. Et finalement, tu fais comme une bulle à la surface, ploc, et l'air à nouveau, que tu avales avales, tellement content d'être vivant que tu as envie de chouiner... Et puis, la trouille revient, plus lente, mais pour ton pote maintenant, et heureusement Devrin l'a remonté. »* Özkan est obligé de fermer les yeux pour se relever, s'appuie d'une paume sur la table qui manque de valdinguer. Il veut faire un pas sur le côté mais se vautre, le bruit de sa chute couvert par les gueulantes, les éclats de rire des fêtards. Un Malaika dont je ne me rappelle plus le nom vient l'aider à se remettre sur pattes, l'emmène dehors prendre l'air.

Après le premier litre, on commence à avoir l'impression que le raki est buvable. C'est une ivresse qui ressemble à une cuite au mescal, en plus embrumée, sans ce sentiment d'éveil et d'énergie que vous donne l'agave... Tout le monde tangué, hésite, s'accroche à son prochain... Les Malaikas sont souvent dans les bras les uns des autres, ont des gestes d'affection pour leurs camarades : *« Ils se font des câlins, des bisous. Une vraie bande de pédales »*, me disait un mafieux stambouliote.

« Il m'a chopé dans le gras du bide, un couteau long comme ça, avant que les autres lui tombent dessus », me dit Asil, sans prendre la peine de respirer, *« douze points de suture, j'ai encore la cicatrice, et puis les*

matons ont débarqué et ont séparé tout le monde, alors j'ai regardé ce fils de pute, j'ai écarté les lèvres de ma blessure d'une main, j'ai glissé mon index dans la viande et je l'ai ressorti pour lui faire un doigt couvert de sang. » Bora éclate de rire, à renverser la moitié du raki à côté de mon verre... Maalik, lui, éructe un « *ah! ah!* » grave qui signifie son approbation du caractère comique de la chose, toujours sans sourire... Il est aussi ivre que les autres. Et son visage reste toujours impassible, sous contrôle... Une maîtrise de soi telle que ça vous donne envie de vous planquer sous la table.

« *Cul sec, le touriste* », me dit le type flou qui me tend à boire... En tremblant, le verre qui claque aux dents... Impossible, au goût, de savoir si c'est de la gnôle ou de la bière.

Dehors... à pisser contre un mur... une main posée à plat contre le crépi gluant.

Les sons s'éloignent, se carapotent loin de mes oreilles, se planquent pour que je ne puisse les entendre.

Ça grimpe de l'estomac... remonte par la nuque jusqu'au cerveau comme un vertige... et puis du feu liquide dans le gosier force la sortie de la bouche... gorge brûlée... œsophage spasmodique... Un dégoûtage si acide que je me demande si ça ne va pas me déchausser les dents.

« Et à ce moment-là, je l'ai vu cet enculé, qui trottinait au flanc de la montagne, ses deux pattes plus courtes vers le haut de la pente... Mais Besim était sur sa route, avec la clochette, j'ai pris mon fusil et »

Bora se casse des bouteilles sur le crâne.

« Yirmi, Yirmi, Maalik resulyirmi! Kabul olsun! »

La vitrine éclate, des échardes de verre partout. Les Malaikas sont debout, sur le pied de guerre. Par la béance dans la vitre, des silhouettes noires sur noir. « Loups Gris ». Les hommes de Maalik partent en chasse, Özkan passe en courant devant moi... J'essaie de me lever, me casse la gueule. Maalik : « *Il faut partir maintenant.* »

Extinction du signal lumineux.

*

Je jure devant Allah, le Coran, la patrie, et le drapeau.

Que mes martyrs et mes blessés en soient convaincus en tant que jeunesse idéaliste turque, face au communisme, au capitalisme, au fascisme et à toute sorte d'impérialisme, je ferai face.

Notre combat continuera jusqu'à notre dernier militant, jusqu'à notre dernier souffle et jusqu'à notre dernière goutte de sang.

Notre combat continuera d'une Turquie nationaliste jusqu'au touranisme.

En tant que jeunesse idéaliste turque,

Jamais nous n'abandonnerons, jamais nous ne nous écroulerons, nous allons réussir, nous allons réussir, nous allons réussir.

Qu'Allah protège les Turcs et les glorifie.

Amin.

– « *Serment idéaliste* » *affectionné par les Loups Gris.*

*

Özkan est mort.

Je me suis réveillé en sursaut, avec une gueule de bois à se taper la tête contre les murs et j'ai vu son corps, allongé sur le sol, la poitrine déchirée par une décharge de chevrotine. Bora m'a aidé à me relever et m'a mis dehors, sans un mot. Je suis retourné à mon hôtel et j'ai attendu.

Une semaine, deux.

Sans trop savoir si je devais rentrer, sans oser me montrer.

Alors j'ai bu.

*

Ils ont arraché les citronniers pour les jeter au feu
et tu me dis que Dieu est amour.
Ils nous ont jetés hors de chez nous
et tu me dis que Dieu est pardon.
Ils ont fusillé mon ombre
et tu oses me dire que Dieu existe.
– *Törelle (chant pour les morts) traditionnelle, par Bora.*

*

Ils sont venus me chercher au bout de dix-neuf jours. Le deuil des Malaikas se déroule en privé, on pleure chez soi, sans témoin. Mais l'appel à la vengeance se fait toujours en public. Les hommes de Maalik ont pris possession d'un bar à touristes en centre-ville et en ont délogé la clientèle. Dehors, un escadron de police veille à ce que la cérémonie ne soit pas interrompue, à ce qu'elle ne déborde pas dans la rue. Des dizaines de Yirmizenès sont massés devant le débit de boissons, tendus, en colère.

À l'intérieur, Maalik, couvert de crasse, les cheveux poisseux, les yeux rougis, se tient torse nu au centre de la salle, buvant à grandes goulées. Ses lieutenants et deux phalanges de sept hommes l'entourent, déjà ivres, à chanter pour le mort : pleurs sur sa vie perdue et clameurs de revanche. Dehors, on joue de l'épaule pour apercevoir ce qui se passe à travers la vitrine.

La première chose qu'ils brisent, c'est le grand miroir derrière le zinc ; Mehmet balance un tabouret en travers et le reflet des Malaikas éclate ; une clameur monte de la rue. La foule hurle le nom du défunt pendant que les hommes de Maalik détruisent méthodiquement bouteilles et verres, tables et chaises, arrachent les éclairages des plafonds, lacèrent les murs tendus de toile à coups de tessons. Je suis sur le chemin et on me déplace, on me jette dans un coin comme si j'étais un élément du mobilier. La décharge électrique qui naît à mon flanc et remonte jusqu'à mon épaule me signale que j'ai au moins une côte cassée. Et une putain de trouille.

Au milieu du chaos, immobile, Maalik pleure.

Je rampe.

Puis, chacun leur tour, ses fidèles se tournent vers lui et le frappent au visage. Il vacille sous les coups, ses traits se déforment d'ecchymoses, le sang se mêle à la morve, goutte de son menton. Il reste debout.

Maalik: « *Nous sommes faits de lumière* », hurle-t-il. « *Maudits soient ceux qui face à la vérité détournent le visage! Nous sommes les fils de Yirmi, nous n'acceptons la loi d'aucun homme, d'aucun dieu. Notre seule loi est la vérité, notre seule loi est la vengeance!* »

Dehors, on se bat avec la police et il est temps de tirer sa révérence. Parce que, alors que ce rituel terrible touche à sa fin, alors qu'on glisse un long couteau recourbé dans chacune des paumes de Maalik et que les premiers effluves de gaz lacrymogène fleurissent au ras des pavés, je vois quelque chose que je n'aurais jamais pensé voir, quelque chose qui me colle une frousse écœurante à m'en décoller la plèvre, à me donner des envies de sobriété.

Le putain de sourire de Maalik.



**Nous détruirons
votre monde morbide**

Zacharie ne dit que la vérité.

Il est beau du dehors, avec ce genre d'yeux clairs qui donnent l'air de voir et de comprendre. Depuis qu'il est en France il se laisse pousser la barbe, les cheveux, même si pour l'instant ça n'est pas très impressionnant. Il a de belles mains, aussi, une belle gueule.

De l'extérieur, on ne trouve rien à lui reprocher.

C'est samedi. Les gens glissent dans le crachin, silhouettes qui se frottent, manteaux humides, coupoles bleu nuit des parapluies. Un klaxon joue la cucaracha. Les amis de Jean-Louis font la queue, têtes nues, et fument des cigarettes. Le néon, dans les flaques, écrit le nom de la boîte, plusieurs fois, à l'envers. C'est rose. Paris a froid.

Zacharie voudrait s'en aller mais la fille l'a vu et lui fait signe. Elle s'appelle Isabelle, Isa, Zabou. Jean-Louis dit d'elle :

— La guerre la fait mouiller. Quand tu veux tu te la tapes.

Il y a un couple en patins à roulettes, aussi, et un Kabyle tout petit qui rigole. On fait les présentations. Isabelle a les tifs blond poussin, avec des splashs roses, verts, bleus. On dirait quelque chose de malade. Elle dit :

— Zach vient d'arriver de la Fédération. Il a fui Yirminadingrad.

Il baisse la tête. Regarde les lacets jaunes qui ferment les Doc Martens d'Idrissi et dit :

— C'est vrai. Je suis là depuis moins de trois mois.

Il parle très bien français, on s'en émerveille à mi-voix. Le videur est un Rital un peu gras, il ouvre grand ses bras en voyant l'équipée.

Zacharie a été choisi pour ça. Parce qu'il parle bien le français.

Ici ça s'appelle boîte de nuit, là-bas ce serait plutôt un bar. Ce qui est différent c'est la taille, trois étages, et les drôles de statues en stuc, les drapés violets, les gens sur les marches qui se pelotent. La musique, aussi, et cette manie des Parisiennes de danser poings serrés. On voit des mecs qui s'embrassent. Les drogues sont différentes. Au pays, Zach fumait du rouge libanais, inhalait de l'acétone, prisait l'héro du Kurdistan. Ici c'est speed, pollen du Rift, benzédrine et champagne.

Il n'aime pas les strobos et ferme les yeux. Il pourrait faire croire que c'est la faute aux bombes, mais il ne sait pas mentir. Isabelle passe les bras autour de son cou, haleine de scotch et de tabac. La lumière violette poisse alentour comme du vin renversé. C'est un slow enlacé. Là-bas il écoutait les Clash, King Crimson et Devo.

La fille est frêle, il sent ses côtes sous les doigts, ses seins quand elle le serre. Une langue rapide lui lèche la lèvre. Elle rit :

— Je m'en fous, tu sais, que tu aies tué des gens.

— Je n'ai tué personne, répond Zacharie.

Il la tient plus fort qu'il ne voudrait, oisillon, et à elle ça lui plaît plutôt.

— Tu es une enfant.

Sa chambre est celle d'une petite fille. On tient mal à deux sur le lit. Zacharie est debout, son corps nu est blanc, sans traces de coups, sans cicatrice. Il est musclé et sec, avec des épaules solides, beau encore ainsi.

Isabelle fume dans les draps bleus tire-bouchonnés. L'oreiller est par terre, l'ours en peluche a volé. Sur le bureau il y a une trousse en cuir couverte de signatures, une copie double manuscrite, le Lagarde et Michard du XIX^e siècle.

— Tu vas au lycée. Tu es mineure.

— Je redouble ma première. J'ai eu dix-huit ans en août dernier.

Zacharie joue avec le stylo-plume. Dans le hall, il a vu l'armoire avec les fusils de chasse. Il croit entendre le plancher grincer sous des pieds nus, s'imaginer en joue au bout d'un canon double.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça t'a pas plu ?

Elle glisse aux toilettes, laisse à sa place une empreinte froissée, foncée de sueur. Comme les anges qu'on dessinait, là-bas, dans la première neige. Le séraphin a saigné brun, une tache ovale au contour plus net. Sur la peau du sexe de Zach, un hâle.

— Tu es... tu étais vierge.

— Sois pas con, Zacharie. Je vais juste avoir mes règles.

Elle n'a pas fermé la porte. Il l'entend qui s'essuie, qui tire la chasse.

— Il faut que j’y aille.

À peine après il est dans la rue, un quartier qu’il ne connaît pas, aux façades très hautes et infiniment monotones. Il n’a pas regardé les armes en repartant. Il tournait le dos à Isabelle tandis qu’il se rhabillait, n’a pas retrouvé son maillot de corps. Elle a juste dit :

— Appelle-moi. Il faut que je te présente les camarades.

Une Vespa passe au carrefour lointain. Le pull, sur sa peau nue, le gratte.

Zacharie est une merde qui ne vaut pas l’air qu’il gâche.

Il vit à l’arrière d’un J7 avec Mireille, une grosse lesbienne qui a des problèmes d’alcool. Pour le sevrage elle ne s’autorise que la bière, qu’elle achète par palettes et qui gonfle sa gueule plus sûrement que tous les cachets. Elle est partie depuis longtemps quand il se réveille. La couverture du dessus est raide de froid, et Zacharie ne sent plus ses doigts de pieds, qu’il crispe à toute force, sans rien bouger d’autre. Il attend que les fourmis reviennent, et la vie.

Le parking, ils le partagent. Il y a deux caravanes habitées, dont une sans roue. La baraque de chantier sert de stock et de piaule d’appoint à un chiffonnier. Le robinet ne donne plus d’eau depuis dix jours, la ville l’a mis hors gel. Zacharie se débarbouille avec le fond du jerrican.

De l’autre côté de la palissade, à portée de bras, le monde vaque. Zacharie claque des dents, invisible dans l’enclave. Manquerait plus qu’il se plaigne.

Quatre heures d’attente. Deux cafés. Il aligne la monnaie devant lui, range les pièces par ordre de taille. L’horloge Johnny Walker tourne lentement.

Au flipper, un type en cuir, genre motard, n’en finit pas de gagner. À chaque fois que le billard électrique claque une partie gratuite, la taulière sourit à Zacharie. Il voudrait qu’on ne se préoccupe pas de lui. Comme jadis, il aimerait être tout à fait transparent.

— Je vous offre un café ? finit par demander la patronne.

Ses yeux sont cernés et son sourire plus beau encore d'être cassé.

— Je n'ai pas les sous.

— C'est pour ça que je vous l'offre.

Le percolateur siffle, le flipper claque une fois encore.

Dans les bals, là-bas, il pouvait rester au coin sans bouger et sans boire, sans chanter. Il regardait les hommes, les femmes ne sentaient pas son regard. On l'oubliait. C'est parce qu'on ne fait pas attention à lui qu'il a été choisi.

Zach pousse des sous en échange de la tasse.

— Laissez, fait la femme, qui sourit à nouveau.

— Pour des jetons, il répond. Il faut que je passe un coup de téléphone.

Avant de lancer la bille suivante, le joueur le jauge un long moment. Zacharie fixe la tasse des yeux. Il n'a en lui aucun courage.

Cinq cliquetis, tenus dans les bruits blancs des standards. Il les connaît, il les compte. Puis trois sonneries et une voix de femme. Il aime mieux quand c'est l'autre, mais il dit tout de même, en français :

— Cousin, c'est moi. Comment ça se passe, comment vont les petits ?

Il entend qu'elle tape sur les touches de sa console, les bruits étouffés des fonctionnaires papotant par-derrière. Ils sont si loin l'un de l'autre. Peut-elle imaginer ce qu'il regarde, l'alignement des tireuses, les notes fichées au clou, au revers du comptoir, la fumée pisseuse d'un mégot mal écrasé avec son affreuse odeur de cellulose ? Il sait, lui, à quoi elle ressemble, lui a inventé un visage, un passé, une famille. Si on le questionne, il dira la vérité. Avouera qu'il ne sait rien d'elle. Elle parle en dialecte 17 :

— Voici les codes, agent Z. Êtes-vous prêt ?

— Félicitations, bravo, il répond. Tu l'embrasseras de ma part.

Elle entreprend alors, comme une machine, de réciter les chiffres. Laisse un souffle entre chacun, répète la litanie trois fois. Au bout de deux, Zacharie a tout retenu. Il a une très bonne mémoire. C'est pour ça qu'il a été choisi.

Quand la voix reprend à nouveau, il parle par-dessus, dit en français :

— J'ai couché avec une terroriste. Son père collectionne les armes à feu. Elle étudie Diderot et se défonce au quaalude. Et vous ? Vous êtes heureuse ?

La voix termine de redire le code. Il entend plusieurs touches qu'on enfonce encore, le brouhaha derrière, comme un bruit de vagues. Pourquoi imagine-t-il une pièce plongée dans le noir, des murs insonorisés, un bâtiment neutre en bord de mer, dans un périmètre sécurisé ?

— À mercredi, finit par répondre la voix, même horaire.

— Tu me manques aussi, répond Zacharie en français. Remets-toi bien.

Il met longtemps à se décider à raccrocher.

Il raffe la pochette d'allumettes abandonnée sur la tablette du téléphone et sort sans un mot pour la tenancière.

La nuit est déjà là et il n'aime pas trop ça. À leurs crocs en vitrines, il regarde les grands écorchés des canards vietnamiens.

Zacharie marche vite, même quand la foule est dense, il trace, se faufile. Saute un portillon de métro, sort deux stations plus loin. Il s'égaré dans les escaliers, débouche du mauvais côté de l'avenue. Une estafette manque de le renverser. D'un doigt levé il répond au passager qui l'insulte.

Entre l'électricien et l'immeuble du coin, il y a une barrière de chantier. Un coin de grillage est cisailé. Il s'y glisse sans que les passants ne ralentissent. Contourne la bétonnière, saute le parapet qui marque le fond du terrain. Le remblai y est raide et plein de ronces, de seringues, de cannettes, de pécu souillé. L'orange des lampadaires peine dans la fosse. C'est à tâtons que Zach doit retrouver du plat.

Quand ses pieds foulent le ballast, il s'arrête, le temps pour ses yeux d'accommoder. On a pas mal construit, par ici. Il n'y a plus beaucoup de tronçons de voie ferrée à ciel ouvert. Dans les cartes des

immeubles, au-dessus, les lumières percent des codes informatiques. Il se redit les chiffres, pour le plaisir de se sentir infaillible, de savoir qu'il ne mentira pas.

Même quand sa vie est en jeu, Zacharie ne sait dire que la vérité. C'est un malade de l'exact. Sa relation au monde est désespérante.

Dans le tunnel, il s'arrête à l'endroit où plus un rayon ne filtre. La plaque, trouée comme un tamis, est sur la gauche. À peine plus loin il y a un aiguillage, il l'a vu une fois, dans les phares d'une loco. Il ne fait pas bon rester là, dans le noir et les odeurs de gasoil.

Zach gratte aux croisillons de métal, cogne et racle jusqu'à ce que l'autre réponde.

— Qu'est-ce qu'il y a, fils de pute, t'es pas content ?

La voix vient d'en bas, d'un souterrain d'entretien, d'une strate enfouie.

— Bonsoir. C'est moi. Je viens livrer le code.

— Crache.

Il sait que le type du sous-sol n'est pas fâché, qu'il fait semblant d'être méchant. C'est un rôle. Certaines nuits il imagine que c'est son meilleur ami. Jamais personne n'a été aussi honnête avec lui, ni au pays, ni nulle part.

Il redit les numéros à mesure que Zach les débite. Et quand c'est fini :

— C'est bien. Tu es un bon chien. Va livrer, maintenant.

— C'est tout ce que vous...

— Va accomplir ta mission, victime de merde.

Sa façon de parler plaît beaucoup à Zacharie. Sa voix est un baume. Il a envie de pleurer, il dit :

— Merci. Merci. Je reviens mercredi.

Et personne ne répond.

Le tunnel fait un cercle de nuit, tronqué à sa base. Tout le reste n'est que ténèbres et silence.

— Alors ?

— Alors je vais bien, répond Zacharie.

Jean-Louis vient de recopier le code dans son agenda moleskine. Il en claque l'élastique, le glisse dans la poche intérieure de son blazer et rit faux. Il a une peau très fine, laiteuse, des poils roux dans le V de sa chemise entrouverte.

— Avec Isa ? Comment c'était ?

— Effrayant.

Zach finit son whisky, à la recherche d'un mot plus précis.

— J'ai l'impression qu'elle me déteste.

Il refuse le cigare que lui propose son hôte. La guillotine de bureau en décapite le bout.

— Tu avais pris des trucs ? Elle est très souvent chargée, elle a du mal à jouir. N'en fais pas un ulcère.

Il fait d'énormes nuages, joues gonflées. Zach pense à un crapaud, à Miles Davis sur la pochette de *Kind of Blue*. Il se ressert à boire à la carafe, qu'il ne prend plus la peine de reboucher.

— Tu fais du bon boulot, Z, poursuit Jean-Louis en tapotant le carnet dans sa veste. On a besoin de gens d'expérience pour avancer. Tu vois ce que ça veut dire ?

— Non, répond Zacharie, qui ne voit pas.

— Nos cibles sont les mêmes dans toute l'Europe. Dans le monde entier. On ne ralentit pas une machine emballée. On la fait dérailler.

Le rond incandescent clignote dans les bouffées bleuâtres.

Ils tournent en carrousel tout autour de Paris, Tangerine Dream dans le Blaupunkt. L'aiguille de vitesse est calée sur cent vingt, le monde réduit à un lacs de persistances rétinienne. Rouges, blanches, jaunes.

Zach est assis couché. Une fille lui caresse le front et il ignore si ce qui vibre en lui est dû aux acides, ou à la voiture qui vient cogner, régulièrement, sur les sutures du macadam. Les yeux en surplomb sont sans frontière, iris noirs, noir de pupilles dilatées, pris dans une face étrange et couleur de cannelle.

Jean-Louis raconte la guerre qu'il a vue à la télé. Il se retourne souvent, ses mains papillonnent au-dessus du volant, de la fumée

grimpe entre deux de ses doigts. Il dit couvre-feu, clandestinité, arbitraire. Ses dents sont grises et sales, des fils de bave lient sa langue au palais.

Sans parler, la fille dit à Zacharie qu'il est beau, qu'elle l'aime et n'a jamais été si heureuse, qu'elle veut un enfant de lui et rencontrer ses parents, qu'aucun homme ne l'a jamais touchée comme ça, qu'il faudra qu'on les enterre côte à côte. La musique, strate après strate, se pose sur eux comme on coule un plâtre.

Jean-Louis s'esclaffe et parle de rétention, de détention, d'isolement. Depuis longtemps, plus personne n'écoute, les yeux noirs sont fermés, la tête basculée en arrière, mais Zach entend encore la fille susurrer ses mots de sucre, ne prends pas froid, viens là que je t'embrasse, n'oublie pas ton goûter, et il comprend soudain que ce qu'il avait pris pour de l'excitation n'est qu'une terrible envie de pisser.

La voiture stoppe sur les zébras d'une bretelle d'accès, l'air de nuit emplit l'habitacle comme un tambour de machine à laver. Zach se tortille au-dehors, titube jusqu'à la glissière par-dessus laquelle son chauffeur dégoûille. Avec des souffles de taureaux à la charge, les voies du périph croisent leurs grands vecteurs d'acier, de caoutchouc et d'espoir. Lui urine dans le faisceau des phares, pour sentir, qui jaillit hors de lui, l'irréel torrent d'un milliard d'étincelles.

Le lundi, il se réveille dans un garage, tordu sur un gros fauteuil manchot, avec un billet de vingt sacs chiffonné dans le poing.

Il voit qu'il a saigné quand il déplie les doigts, le dos de sa main est écorché. Il n'a pas le souvenir de s'être battu. Là-bas, il évitait toute confrontation, on le savait lâche. On disait de lui qu'il mordait ou griffait quand il était acculé, qu'il visait les yeux, la gorge, les testicules. Ici, il a déjà cassé un nez avec son front et roué de coups de pied un homme à terre.

Au bas de la rue, un marché remballé ses poissons et ses pyramides d'agrumes. Zacharie entre dans le bar opacifié par les Gitanes. Il commande un café, un cognac, deux cognacs. Sérieux, les vieux au coin jouent leurs bénéfices au quatre-vingt-et-un.

— Vous n'avez pas plus petit? réclame le serveur, un Portugais à peine adulte, un sourcil en lieu de deux.

Zach dit non en poussant le billet plus loin, tandis qu'une voix dans son dos précise en mycrønien :

— *Ne vivant que de charité, Il ne peut jamais donner que ce qu'on Lui a offert.*

C'est un tout petit homme en costume démodé, qui le regarde par au-dessous avec des yeux aux coins tombants. Il cite, dans les *Sermons de saint Jude*, le passage de l'Indigne.

— Depuis quand es-tu ici? poursuit-il. Je ne t'ai encore jamais vu dans le quartier.

Zach est incapable de dissimuler, de feindre. Là-bas, on lui a mis un sac en plastique sur la tête. On lui a enfoncé une électrode dans l'anus. On lui a enseigné à ne rien cacher.

— Je suis arrivé il y a deux mois, Monsieur. Je n'habite pas ici.

— As-tu des nouvelles de Noir Central? Est-ce vrai, ce que l'on dit sur les rafles? A-t-on revu les femmes du vingt-et-un juillet?

La monnaie cliquette dans la coupelle, poignées de pièces de dix balles, soupir exaspéré dans son dos.

— Quand je suis parti tout était normal, dit Zacharie.

Il voit des larmes au coin de paupières épaisses, le tour bizarre d'un sourire sur des lèvres trop sèches.

— Ne vous en faites pas, Monsieur.

L'homme a des tavelures sur le front, comme des marques de doigts sales. Zach lui tapote l'épaule et déteste aussitôt ce geste. Avant que l'autre n'ait le temps de reprendre, il dit :

— Il faut que je rentre chez moi.

La mitraille est lourde dans sa poche. Quand il essaie de prendre congé, on l'attrape par un pan de veste, on l'ancre dans le sol.

— Petit! Si tu croises d'autres exilés, dis-leur...

L'éclat de voix attire l'attention. Les dés se suspendent au-dessus des tapis circulaires, les allumettes se consomment dans le vide. Zach, là-bas, n'avait jamais de comportements discourtois. On l'avait choisi pour sa discrétion, sa retenue.

Il tire le vieux à lui, à sa basque pendue, pour frapper au menton du plat de la main. En un coup sur le cul, stupéfié, le vieux s'écarquille sans pouvoir parler. Murmures alentour.

— C'est un réfugié, explique Zacharie en français. Il est fou. Il n'a nulle part où aller.

Personne n'intervient. Personne ne l'empêche de sortir.

L'effet de l'alcool s'est déjà estompé et la rue est blafarde.

Mireille, dans le camion, frotte ses sous-vêtements avec un cube de savon. L'eau de la bassine éclabousse un peu et ses épaules roulent, roses de froid.

— Ferme la lourde, merde.

Zach pose les courses et claque le hayon, puis va s'asseoir dans un coin où il se statue. Bras autour des genoux, respirant le moins possible, il espère que sa chaleur restera alentour. La femme tord une grande chaussette pour la vider de sa flotte, puis la balance vers une boîte en carton, posée là où elle couche sa tête.

— Une petite pute est passée tout à l'heure. Elle a laissé ça pour toi.

— Je ne connais pas de pute, fait Zacharie, après avoir réfléchi à la question.

— Une même peroxydée, air de cruche, bouche à pipe. T'ouvres pas ?

Les culottes pendent au fil rêche, tendu dans la largeur. Malgré l'énergie déployée à l'essorage, elles gouttent au sol, de temps en temps.

— Si, dit Zach en soulevant le couvercle.

Sur son maillot de corps lavé, assoupli, repassé, plié en quatre, il y a un Manurhin MR73 Défense, avec barillet de neuf millimètres. Le ressort du chien a été tendu pour affiner la détente, les numéros de série décapés à l'acide. Les surfaces d'acier poli sont vierges d'empreintes.

— Ben mon salaud. T'en as de drôles de fréquentations.

Il y a de l'admiration, dans la voix râpée de Mireille. L'arme en main, il dit :

— C'est vrai.

C'est qu'elle ignore que Zach n'est qu'un déchet. Une merde pathétique.

Marche droit, le mardi, au bord du canal, les deux mains prises aux poches. Le flingue est tiède. Coincé dans sa ceinture, il appuie contre sa vessie. Le vent aplatit des fumées d'usine.

Les flammes jaillissent de carcasses de voitures, des containers à déchets. Elles montent en torche depuis les empilements de palettes, les rez-de-chaussée. Elles dessinent en halos brouillés les habits, les silhouettes embrasées des cadavres.

Terrible zef de mer, là-bas, cette fameuse nuit, et les mouettes qui tournent en surplomb des foyers attisés, comme des bouffe-cadavres. Et Zacharie, sur le quai, alors que le port flambe, qui répond :

— Bien sûr que j'ai peur.

Le contact lui remet les papiers. Permis de conduire, bon de conscription, carte du parti.

— Tu te souviendras de tout ? il demande. Tu n'oublieras pas, le moment venu ?

— Je ne sais pas, fait Zach. Je ne suis sûr de rien.

La surface des eaux est opaque. Elle mange toute lumière. Il jette les cendres des dossiers détruits. Les milliers de chiffres appris par cœur. Retenir. Effacer.

— Personne ne peut être au courant de ta mission, lui dit le contact, pour la troisième fois. Moi-même je m'efforcerai de t'oublier.

— Je sais, répond Zacharie.

Il regarde, sur le grand visage rond, les masques mouvants des ombres. C'est le dernier soir.

Zach s'arrête, à l'abri des regards, sous la tôle d'un entrepôt. Le cours de l'Ourcq, lentement, glisse. Il pourrait y jeter son arme. L'eau se refermerait sans garder de marque. Pas un indice, pas une cicatrice. Accroupi dans le froid, Zacharie attend longtemps. Il ne se demande pas où a disparu le reflet de son visage.

À un autre moment, il s'apitoie sur lui-même.

Il franchit un porche *entrée interdite*, descend des marches de béton couvertes de feuilles mortes. Au vasistas d'une porte close, il voit luire les tuyaux de soufflerie. Douce chaleur sous la terre. Il renifle une morve jaune, tousse et pleurniche. Personne ne peut le voir, ici, et le revoilà comme un enfant.

— Tu n'es rien, dit la voix rassurante, celle des ténèbres. Pas même un animal. Tout ce que je veux, tu le fais.

— C'est vrai, répond Zach. Tout ce que vous voulez.

Il a du mal à se réchauffer, du mal à sourire au travers de la crasse.

— Parlez-moi encore.

— Crevure. Balance. Couille molle.

Dans le Centre, il faisait trop chaud et trop sec. La soif, autant que la lumière, l'empêchait de dormir. La soif, autant que la douleur.

Quand le bus s'arrête au barrage, il n'a plus rien sur lui, il a tout effacé. Retenu ce qu'il devait. Oublié tout le reste. La veilleuse du car cligne verte dans la travée.

Renard et Corbeau montent à bord. Ils ont des bottes ferrées. Des rictus.

Ils vont droit sur lui parce qu'ils savent.

— Tu cherches à nous nuire, disent-ils.

— Tu voudrais nous trahir, disent-ils.

Sur le fauteuil d'à côté, un petit enfant au crâne rose pisse sous lui de terreur. Il n'ose pas appeler, ni respirer.

— Non, ment Zach. Je ne suis pas celui que vous croyez.

C'est la dernière chose fausse qu'il dit dans cette vie. Au Centre, on lui apprend à se mieux comporter.

— Tu t'es vidé comme un gros sac de merde, continue la voix qui sait l'apaiser. Tu n'as aucune espèce de volonté. Incontinent de l'âme.

Zach se balance doucement. Il mouche et se berce encore.

— Tu n'es que ce que je veux. Tu n'es rien.

Zach prie pour que ça ne s'arrête jamais, que la voix continue. Que le sommeil le prenne ici et l'emballe comme un mort.

Plus tard, un type en salopette orange vient le déloger. Il dit :

— Ça va pas bien, il ne faut pas rester là, vous avez pas vu les panneaux, les risques toxiques ?

— Je n'ai rien vu. Pardon.

Quand Zacharie se relève, le revolver manque de tomber. Il s'attrape le ventre, comme pris de crampes.

— Ça va ?

— Je n'ai pas vraiment mal, il répond en s'éloignant. Je fais semblant.

Tous fument, sauf lui. Sous la table un pied précis lui caresse le mollet. Il boit du Cutty Sark sans en sentir le goût. L'éther qui a brûlé son nez lui tourne encore la tête. Un jeune en jean dit tout haut ce qu'il y aura après la révolution, ce qu'il n'y aura plus, tandis que la radio joue un truc de Coltrane, alambiqué comme une nuit blanche.

Jean-Louis, penché à son oreille, lui souffle à la gueule les mille plantes de son Fernet Branca :

— J'ai trois volontaires pour la formation au maniement des armes. On a le matériel. Je sais où aller.

Il tapote la cuisse de Zach, puis y laisse sa main posée, assez longtemps pour que le contact pique. Isabelle, en face, humecte ses lèvres avant d'y planter une américaine à filtre blanc. Il n'arrive pas à accrocher ses yeux, mais dit :

— Tout est si différent, ici.

— Non. C'est pareil, fait Jean-Louis en ôtant sa main. Les rapports de force sont les mêmes. Ce sont les agencements qui varient. On ira faire un tour demain.

La seule chose qui tienne encore le monde en place, c'est le walking bass et les gros carreaux rouges au sol du bistrot. Quelqu'un crie tandis que son verre se brise.

Autour de la table, les gens semblent heureux à peu de frais. Personne ne l'entend dire :

— Je ne peux pas vous aider.

Et c'est la seule chose, au fond, qui leur permette de garder une bonne opinion de lui.

Ils sont trois ou quatre, près du J7. Des types qu'il n'a jamais vus et qui, de loin, ont l'air de causer avec Mireille. C'est vraiment ce qu'il croit, d'abord, parce qu'il est un peu bourré, et qu'eux ne bougent pas trop. Puis il voit les portes ouvertes, la Peugeot 504, les sacs de courses pleins à ras. Ils se sont mis à deux pour tordre dans le dos les bras de la grosse.

— Zacharie! elle dit quand elle le voit. Fais dégager ces connards!

On lui a éclaté la lèvre et elle postillonne un peu de sang. Derrière, les vitres des caravanes sont brisées, la porte de la baraque pend.

Le type qui fait face à Zach n'a pas peur, petite tête triste à l'oreille rognée. Le cran d'arrêt est si fin que la lame semble plus longue que le manche.

— Tu vas pas bouger, il fait seulement, tandis que ses collègues finissent de dépouiller le camion de ses maigres richesses.

— Je ne bouge pas, confirme l'autre.

Il est planté penaud dans le cône jaune du lampadaire. À son ventre, il sent battre son cœur contre la crosse du revolver. Ça dure encore quelques minutes, avec juste les halètements de Mireille et ses crachats rouges, épisodiques. Pas particulièrement longtemps, en fait. Et ça n'est pas désagréable.

Zacharie adore obéir aux ordres injustes. Être en danger l'apaise.

Plus tard, la grosse femme l'insulte, lui dit qu'il est lâche et pathétique, qu'elle lui en veut, qu'elle lui pardonne. Couchés sans protection, à même la tôle gelée, ils ne dorment pas. Ils passent la nuit à écouter le trot des bêtes contre le macadam usé, le tapotis de serres sur le toit du camion.

— Où est-ce qu'on va? finit par demander une fille, après une heure et demie de route.

C'est la plus âgée, de loin: du khôl autour des yeux et *TINA*, en capitales, cloué au dos de sa veste. Ils sont cinq dans la fourgonnette, lui compris. Sur ses genoux, Isabelle flatte deux fusils de chasse démontés, roulés dans une couverture.

La brume de midi colle au pare-brise et floute la campagne. Les champs sont plus nets, mieux ordonnés que là-bas. Zach a les sinus à vif. Un peu de fièvre, peut-être.

— On se met au vert, répond Jean-Louis. On sort prendre l'air.

Le théoricien est à la place du mort, il roule un joint de shit noir odorant. Ses doigts tremblent, il a l'air fatigué.

Quand Zacharie renifle, il a l'impression qu'on lui touille derrière l'œil avec une pique à brochette. Il tousse, mais le bruit se perd dans les éclats du moteur.

On s'arrête chez Esso, à l'entrée d'un bourg. Le monde est sombre et blanc. La boutique comme un vaisseau fantôme.

— Reste là, ordonne Jean-Louis.

Et Zach :

— Il faut que je téléphone.

La cabine est à vingt mètres, de l'autre côté de la départementale. Quand il se retourne il ne distingue plus grand-chose derrière lui. De vagues lumières, le cube long de l'estafette. À la fenêtre d'une maison voisine, un genre de grand chien le regarde, au chaud dans son bocal orange.

Zach compose le numéro, il compte les cliquetis. Une morve tiède coule sur sa lèvre. Il la tartine d'un revers plutôt que de ravalier. Ça sonne, ça sonne, et puis :

— Voici les codes, agent Z. Êtes-vous prêt ?

— Je ne sais pas, il répond en français. Je ne suis pas sûr.

C'est la femme, cette fois encore, et chaque chiffre qu'elle énonce éclot dans sa tête comme un symbole, un signe ardent. Elle les dit tous, une première fois. Mais au moment où elle reprend du début, Zach réalise qu'il n'a fait que jouer, du bout des doigts, dans la tache opaque que son haleine porte sur le verre.

— Attendez, il fait en français. Je n'ai rien compris.

La voix continue pourtant, imperturbable. Les numéros qu'elle énonce en langue maternelle sonnent comme des bruits, comme des coups, il crie en dialecte 17 :

— Stop! Arrêtez! Taisez-vous!

Elle en dit une dizaine encore avant de se taire. Il n'y a pas de silence.

— Tu es content de toi? enchaîne la voix du souterrain.

Juste là, dans l'écouteur et le cornet de son oreille.

— Tu crois qu'on a du temps à perdre avec des déchets en ton genre?

Zacharie prend peur. Il n'entend plus le cliquetis des claviers en arrière-plan. Les murmures du standard. Il a très peur de se souiller, peur de ne plus pouvoir partir. Peur que personne ne lui parle jamais plus.

— Je ne sais pas comment vivre, il geint.

— Mais crève donc. Tu ne sers à rien. Tu n'es rien.

Zacharie cligne des yeux, encore, et encore. Dans sa main, les pièces de deux francs sont chaudes, depuis le temps qu'il les tripote. Il n'en a pas glissé une dans le monnayeur. La bakélite est muette à son oreille, pas même une tonalité.

Il voit alors, au-dessous du cadran, gribouillé à la hâte, le papier un peu déchiré par la pointe d'un bic, un mot qui indique: *hors-service*.

De derrière la porcherie part un chemin terreux, tracé droit dans le champ en repos. Il va se perdre au niveau du sous-bois. Les gars, loin devant, portent la cantine à bout de bras. Jean-Louis et Zacharie traînaient près du véhicule.

Le rouquin allume une Gauloise. Flamme rouge au creux des doigts il dit:

— Alors?

Zach sent la sueur malade qui lui roule au front. Son crâne est une cocotte.

— Il n'y a pas de code, aujourd'hui. Il n'y en aura plus.

Jean-Louis passe un bras autour de son épaule. Il veut lui tenir chaud, peut-être, ou calmer ses tremblements de fièvre. L'inviter à avancer.

— Ça veut dire quoi, Z? Qu'il n'y aura plus de consignes? Qu'on est libre de mener la lutte comme on l'entend?

Ils longent le clos d'une ferme en déshérence. Du coin de l'œil Zach aperçoit quelqu'un, dans la brume de la cour. Il n'y regarde pas à deux fois. Appuyé sur une fourche, l'homme a un képi sur le crâne. Un museau fétide et des plumes crasseuses.

— Je ne sais pas, il répond, tandis que Jean-Louis l'entraîne. On ne m'a rien dit. Je ne peux pas inventer.

Zacharie n'est qu'une merde. C'est pour ça qu'on l'a choisi, là-bas. Pour ça qu'on l'a financé et entraîné. Le chuintement du latex froissé, quand Corbeau enfile ses gants. Le cliquetis des instruments dans la trousse de Renard. Presque rien suffit à tordre au-dehors tout l'intérieur de sa tête.

Le théoricien fixe des cocardes sur les gros troncs des chênes. Sans parler, les soldats s'éloignent de vingt mètres. On a graissé les mécaniques, chargé les armes, dressé les tentes. Isabelle tète un trois quarts qu'elle fait passer, le fusil calé sur une épaule frêle.

— Zacharie va vous montrer, dit Jean-Louis.

De son mocassin jauni, il aplatit au sol une demi-cigarette.

Il en éteint le foyer minuscule. L'écrabouille et le disperse. L'annihile comme un déchet.

— Il va vous montrer s'il en est capable, poursuit Jean-Louis en mycromien. S'il ne s'est pas vendu tout entier. S'il n'a pas renié ce qui lui restait d'humain. S'il n'a pas choisi de vivre en lâche plutôt que de mourir en héros.

Zacharie a très mal à la tête.

Bras tendu devant lui, à six reprises, il tire.



Confessions

I.

Elle faisait quatre mètres de haut et des ailes de néon se déployaient de ses omoplates.

Les conducteurs freinaient quand ils la voyaient, hommes et femmes : un mandala d'embouteillages aux pieds d'un ange. Il a été question de retirer la pub de Times Square mais Calvin Klein n'a rien voulu savoir. En 1996, ils ont écoulé près de cinq cent mille soutiens-gorge transparents couleur chair. Le modèle que portait Veronika sur l'affiche s'est mieux vendu. Je n'ai pas les chiffres exacts, il faudrait demander à ma femme.

Alison – mon épouse, elle tient un blog très pointu sur les chaussures pour Vogue – m'avait traîné au Bryant Park pour la fashion week. Veronika défilait pour Betsey Johnson. Elle a avancé sur le podium et je me suis redressé, j'ai vérifié le nœud de ma cravate. Un pur réflexe, le genre de gestes automatiques que j'ai appris à Saint Mary : toujours être présentable, toujours faire bonne impression.

Veronika est arrivée au bout du podium, elle a tourné sur elle-même, deux fois, puis est repartie. C'était l'époque où les mannequins n'avaient pas le droit de sourire. Entre ses deux demi-tours, elle a fait une pose, une main sur la hanche, et a baissé les yeux sur le public, a échappé aux flashes pendant un instant. Nos regards se sont croisés et j'ai cru apercevoir une lèvre se retrousser, un éclat d'email parfait.

Je ne crois pas au coup de foudre. C'était plus prosaïque que ça : j'ai passé la fin du défilé à dissimuler une érection douloureuse sous le programme. À l'entracte j'ai entraîné Alison aux toilettes et elle m'a sucé. Au moment de jouir, je n'ai pas pensé à Veronika, j'ai pensé à la vue sur Central Park, par la baie vitrée de mon nouveau bureau.



La mode m'emmerde, un truc de dingue.

Mettre des meufs à moitié à poil – vise ce décolleté – pour vendre des magazines, faire la réclame de chaussures à 500 £, c'est un truc de plus qui rend ce monde de merde insupportable. Mais, mea culpa, j'assume : je ne me fais pas d'illusion, j'achète juste ma liberté et, si j'arrive de temps en temps à faire passer un truc qui claque, un projet pas trop dégueu... Je fais de la merde trois cent soixante-quatre jours par an pour me permettre parfois un instant de création. Mais, comme dirait l'autre, « de chacun selon ses capacités » et, moi, la seule chose que je sache faire, c'est tripatouiller des images sous Photoshop.

Tout ça pour dire que j'avais accepté ce taf, en 2006, pour GQ : quatre pleines pages pour vendre les nouveaux modèles de soutifs CK, le truc naze par excellence. Mais, de une, ça allait mettre au bout pour la caution de mon nouvel appart à Whitechapel et, de deux, Dylan, l'éditeur anglais dudit torchon, un type bourré de talent mais clairement tory, me devrait une putain de faveur, ce qui est toujours bon à prendre.

C'était, comme d'habitude, à rendre du jour au lendemain. Je me suis calé devant mon MacBook Pro, une tasse fumante d'Assam commerce équitable de chez Jackson of Picadilly en main, et j'ai attendu que les photos se téléchargent. Je me suis collé sur les oreilles mon casque Bose chiné sur eBay, et j'ai mis Architecture in Helsinki à fond avant d'ouvrir le premier fichier attaché.

Cinq minutes plus tard j'étais au téléphone avec la rédac de GQ, à leur demander s'ils ne me prenaient pas, par hasard, pour un con : les photos avaient déjà été retouchées, la fille qui posait, le soutien-gorge débordant, était juste parfaite. Vida, dans *L'Avortement* de Brautigan. J'ai fini par avoir Dylan qui a réussi à me convaincre que la fille était comme ça, genre, dans la réalité, dans le monde sensible dans lequel nous vivons vous et moi, celui où on a mal aux dents et où Tony Blair est censé être de gauche :

— Je te donne ma parole, mec. Je l’ai croisée en vrai et elle est vraiment, totalement, indiscutablement, parfaite.

Sérieux. Les yeux Pantone 293, des courbes et des lignes sorties d’un fantasma de designer, le genre de forme qu’il imagine en rêves et n’arrive jamais à reproduire sur sa table à dessin. Elle n’était pas juste belle, elle avait quelque chose d’harmonieux, de pur. La même sensation que devant un logo qui fonctionne, quand tout semble exactement à sa place, qu’on se dit qu’il n’y a rien à y ajouter ni à y enlever. Un koan zen, mais en chair et en os.

2.

Alison et moi nous rapprochions de nos trente-cinq ans sans angoisse particulière. Je suis plus vieux de sept mois, c’est un sujet de plaisanterie entre nous. Nous étions dans la même promotion en école de commerce. Alison n’a pas été au bout, elle est entrée chez Vogue en 95 : Anna Wintour était une amie de son père. Nous venions tous les deux d’avoir une promotion. Nous avons déménagé en banlieue. Nous avons décidé de remettre encore une fois à l’année prochaine la discussion sur le fait d’avoir ou non des enfants.

À la réflexion, je ne pense pas que j’aurais pu assumer le contraire, me marier avec une femme plus âgée que moi.

J’avais continué à m’intéresser à Veronika. Vingt-et-un ans, née en Bulgarie, soi-disant sortie pendant quelques semaines avec Dalton James. Arrivée à New York à seize ans, elle avait à peine eu le temps de faire les castings. Oscar de la Renta, gros contrat chez Ralph Lauren, puis le coup : le passage chez l’ennemi, égérie de Calvin Klein à 20 ans.

Alors, j’ai vu la fameuse photo, qui faisait la une de tous les magazines à scandale. Ils n’avaient rien à se mettre sous la dent – un truc de temps en temps sur le passé gauchiste de sa famille, des allusions au fait qu’elle avait parmi ses parents des supposés terroristes – mais, à force de harcèlement, ils avaient réussi à la faire pleurer devant leur objectif, un soir où elle rentrait chez elle après un shooting, sa

voiture empêchée de passer le portail de la propriété par une masse d'appareils, des sables mouvants de flashes.

Quand j'ai vu son regard troublé, rendu plus sombre par les larmes, un shrapnel de mascara sous les yeux, j'ai fait comme des centaines, des milliers de gens sans doute : je lui ai envoyé un mail de soutien à partir de sa page Facebook. Elle a répondu deux jours plus tard, un message automatique sûrement, mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai continué à lui écrire.

✱

Dylan m'a renvoyé l'ascenseur en me dégottant une invite pour la teuf de Luella, en marge de la fashion week 2007. Je savais que Veronika serait là et j'avais envie de voir de mes yeux si elle existait vraiment. Mec, j'avais besoin de vérifier si quelque chose dans ce monde pourri était effectivement parfait. En tout, on devait être genre trois à ne rien porter qui coûte moins de 300 £ et qui ne porte pas l'étiquette qui fait bien, mais le champagne était bon, en plus d'être gratuit, et les petits fours, à leur manière radine, déchiraient.

Je ne connaissais pas grand monde alors j'ai fini par traîner avec les modeux journalistiques, les gonzesses de Vogue US qui n'avaient visiblement pas encore compris que Prada était une faute de goût caractérisée et les branchouilles over-the-top de Trax. Tout le monde était végétarien mais ils ont quand même trouvé le moyen de s'embrouiller sur pourquoi il ne fallait pas manger de viande – le choc des cultures, arrête...

— La consommation de viande est responsable de dix-huit pour cent des émissions de CO₂.

— La cruauté dont sont victimes ces pauvres bêtes. Ils égorgent les porcs encore vivants, à peine assommés.

— De toute façon, la viande est bourrée de produits chimiques... C'est un problème de santé publique.

— Il faut interdire le gavage des oies, c'est monstrueux.

J'écoutais à moitié, draguais vaguement une des grandes blondes américaines et essayais de trouver un moyen d'aller parler à Veronika. Ça fait beaucoup, surtout après une bouteille de champagne mais c'est le monde moderne, tu vois, il faut s'adapter : multi-tâches ou tâche de fond, fais ton choix. Calvin Klein a fini par la lâcher et j'ai tenté ma chance, pour me retrouver comme un con, privé de parole, mis en pause par la façon dont son cou s'étirait, par la courbe parfaite de sa clavicule, par le grain de sa peau.

Elle me parlait et j'entendais sans comprendre, incapable de me concentrer. Elle me disait des trucs sur sa ville natale et je faisais des efforts, genre surhumains, pour acquiescer au bon moment, ne pas trop passer pour un con.

Ça a duré, quoi, trois minutes puis on s'est rendu compte que je n'étais personne. Un grand type pas cool du tout, une vraie tronche de tueur en fait, l'air aussi à l'aise dans son costume sur mesure que ma grand-mère devant le web, l'a entraînée loin de moi. Un de ses cousins, Dylan m'en avait parlé, qui ne la quittait pas d'une semelle.

Bref, ma chance était passée. J'ai continué à boire gratuit et j'ai ramené une fille dans mon loft. J'ai essayé de fusionner un calque de Veronika sur son corps sculpté au fitness mais c'était contre-productif. La beauté de Veronika était trop abstraite.

3.

Nous nous sommes envoyé des mails pendant quelques semaines, puis nous avons commencé à discuter sur MSN et, début 2008, par Skype. Je n'y croyais qu'à moitié. Je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était une chargée de communication qui en profitait pour se prendre pour une star aux dépens d'un fan trop crédule. Cependant, j'avais moi aussi envie d'être cet admirateur qui développe une relation avec son idole, et j'essayais de ne pas y penser, d'en profiter quitte à ce que ce soit un mensonge. Ce qui me troublait le plus était son refus de discuter par webcams interposées. Je me disais qu'elle avait peur que j'enregistre les images pour les revendre au plus offrant.

Quand elle a appris que j'étais opérateur de marché, elle m'a demandé si j'étais plus Patrick Bateman ou Eric Packer. J'ai répondu que j'étais un peu des deux, avec un smiley ironique. Plus tard, j'ai fait des recherches sur Wikipedia, j'ai téléchargé *American Psycho* et acheté *Cosmopolis*. Pour être honnête, j'ai trouvé le film à peine regardable et je n'ai jamais terminé le livre, trop ennuyeux. Mais j'ai vu qu'il y avait un point commun entre Bateman et Packer, et j'ai espéré que ce soit ce à quoi elle avait fait allusion.

C'est sans doute ça qui m'a poussé à insister, à répéter à Veronika que j'avais besoin de la voir. J'étais excité comme un adolescent à l'idée d'enfin perdre son pucelage. Je me souviens parfaitement de ce qu'elle m'a répondu : « J'en ai assez d'être une image. J'ai l'impression de devenir en deux dimensions, enfermée entre les quatre murs des affiches, des écrans. Je suis un corps sans épaisseur, une surface lisse sur laquelle on projette ses désirs. Je n'ai pas d'histoire, plus d'histoire, mon peuple est vaincu et, comme lui, je suis sans voix... Toi, au moins, je veux que tu m'écoutes. »

J'ai laissé passer quelques secondes, je ne savais que dire. Puis l'icône de communication par webcam s'est mise à clignoter, j'ai cliqué et j'ai vu Veronika.

Elle était nue.

Sous son téton gauche, il y avait une coupure encore fraîche.

*

Veronika me donnait envie de me remettre à la photo, au dessin. Le boulot m'ennuyait de plus en plus : c'était juste tellement sans intérêt, les clients étaient de purs abrutis, incapables de comprendre l'élégance d'une typo, paralysés de terreur à l'idée de prendre le moindre risque créatif. J'avais de plus en plus l'impression de perdre mon temps, de me perdre moi-même, de m'assécher. Lyotard avait raison : j'étais un artiste, d'accord, mais un artiste subordonné et on exigeait de moi « une humilité de serviteur, une humiliation peut-être ».

Je me tapais des meufs bizarres, des hystériques de l'engagement, des paranos de la relation libre – je les faisais fuir au bout de deux semaines, épuisées par mes atermoiements, mes « je ne sais pas », mes « il faut que je réfléchisse », mes « ma vie est compliquée en ce moment, tu vois, je me sens pas de me poser ». J'avais abandonné mon projet de web comic, encore une fois. Je me sentais fatigué de créer moins pour vendre plus. Il pleuvait des cordes sur Whitechapel, mon épicier pakistanais avait vendu sa boutique à un galeriste, j'avais péché l'écran de mon iPhone – la déprime, totale et abjecte.

Alors j'ai appelé Dylan de GQ et je me suis vendu comme jamais je ne l'avais fait. Je lui ai arraché un budget pour un blog qui me forcerait à des week-ends de freelance pour payer mon loyer mais avec une partie défraiement conséquente :

— Imagine, mec : l'actualité de la mode vue par un type brillant qui déteste ça. C'est le vingt-et-unième siècle, mon frère, tu as besoin d'ironie post-moderne, de décalage, de surfer la vague des changements de paradigmes en temps réel... Tu as besoin de hype et, plus hype que moi, tu meurs.

Je ne lui ai pas dit que je comptais organiser mes déplacements en fonction des apparitions, trop rares, de Veronika, que le taf ne serait qu'une excuse pour la suivre partout en Europe, pour la voir de près, pour essayer de déchiffrer l'énigme de son corps, le mystère qui m'empêchait de dormir.

4.

Alison et moi sommes très compétents, sexuellement parlant. Nous avons été éduqués comme ça, pour la réussite, et nous savons être efficaces dans le travail et les loisirs comme au lit. Parfois, je ressentais un profond désir d'échec. Foirer une transaction et faire perdre des millions à un client ; disputer une partie de golf en dilettante, sans ce besoin de gagner qui me ronge les tripes et tire le meilleur de moi ; attraper une MST auprès d'une prostituée. Mais j'ai été formé

pour gagner, je me sens coupable quand je ne fais pas les choses à cent pour cent. Je n'ai jamais osé me laisser aller.

Au début, la culpabilité a failli prendre le dessus. Quand je me retrouvais seul, j'avais l'impression d'être espionné. Il y avait un nombre délirant de SUV aux vitres teintées dans les rues, j'avais l'impression qu'ils me suivaient. Veronika n'avait jamais rallumé sa caméra, mais nos conversations étaient passées brutalement des vagues allusions sexuelles à la pornographie la plus pure.

Au travail, c'était le chaos. J'avais été chargé de vendre le plus de créances titrisées possibles alors que j'avais été engagé pour en monter. La pression du Board était énorme, on parlait de licenciements, on se murmurait le nom des filiales qui seraient vendues les premières. Tout le monde avait une histoire à raconter sur le type du bureau d'en face qui se préparait à rejoindre la concurrence, le collègue qui spéculait à son compte sur l'effondrement des produits financiers adossés aux crédits immobiliers à risques. Les apôtres de la scientificité des opérations de marché, comme les adeptes du « tao du pognon » qui considéraient notre travail comme une pratique martiale, une sorte de jiu-jitsu financier, étaient sans mot. Le réalisme comme la mystique échouaient à saisir ce qui se passait. Personne ne pouvait imaginer ce qui allait nous arriver finalement mais, déjà, nous vivions dans la peur. Alison essayait de me rassurer en vain, quant à Veronika, elle se moquait de moi, elle répétait que notre monde disparaîtrait bientôt aussi sûrement que le sien avait été réduit en cendres. Je n'aimais pas ce côté de Veronika, son mépris pour ce que je faisais, pour l'Amérique. Nous avons cessé d'en parler.

De toute façon, nous ne discutons plus que de sexe. Veronika m'avait fait rapidement comprendre ce qui l'excitait. Ça avait commencé avec une simple fessée, puis elle m'avait demandée de l'attacher et je dois avouer que son côté pervers me plaisait. Puis nous sommes passés aux coups de ceinture, à la strangulation.

Dans d'autres circonstances, je crois que j'aurais refusé. Mais ce n'était après tout que des mots, et je me suis vite rendu compte que

la violence de mes jeux avec Veronika parvenait à étouffer la trouille qui se réveillait en même temps que moi tous les matins, qui s'étirait dans mon estomac à remonter jusqu'à ma gorge lors du trajet vers Manhattan. Je ne dis pas que ce n'est pas quelque chose que j'avais en moi, mais je n'en aurais jamais rien su si Veronika n'avait pas été là, ou si je l'avais rencontrée à une période moins étrange.

Bientôt, il ne fut plus question de sexe, plus vraiment. Il n'y avait que deux choses que Veronika voulait encore lire de moi, pendant que je l'entendais pleurer à l'autre bout de la ligne : le claquement de ma ceinture sur son corps et la pression de mes mains sur sa gorge.

*

Un timing plus serré qu'un expresso italien : j'avais une réunion à huit heures du mat avec des types pour un boulot de graphisme dont je ne savais rien à part que, si ça marchait, j'aurais six mois tranquilles devant moi pour me consacrer à Veronika, et l'Eurostar de onze heures pour Paris, défilé de lingerie CK.

Le cinquantième étage du One Canada Square était inondé de lumière blanche. Regarder par la fenêtre était douloureux, ce qui me convenait parfaitement vu que j'ai le vertige. Deux types sont entrés, costards blancs, immaculés à me faire prendre conscience de ma barbe de trois jours, de mes ongles rongés, de ma chemise pas repassée. Un des deux a sorti un petit portable, deux fois plus fin qu'un MacBook mais avec, excusez du peu, un mini vidéoprojecteur intégré. Ils m'ont montré une série d'ébauches de logos et j'ai écarquillé les yeux – il me fallait ce boulot.

— Il s'agit de représenter une marque, une identité absolue. Une entreprise, voire l'Entreprise, si on se la représentait comme objet mythique. Créer un logo capable de représenter tout cela à la fois ; capable de figurer cette puissance omniprésente et pourtant insaisissable ; capable, enfin, d'échapper à toute définition.

C'était la première fois depuis des années que je voyais quelque chose d'aussi puissant. Je ne savais même pas ce qu'il devait vendre

mais c'était juste sans importance, j'avais l'impression qu'il promouvait sa propre idée, le simple concept de son existence.

— L'abstraction. Concevoir un logo uniquement de contours, de traits eux-mêmes éthérés, de géométrie complexe.

Cela me faisait penser à Veronika, cela participait de la même perfection formelle mais, en même temps, quelque chose clochait, une sensation de malaise diffuse. Une image se formait dans mon esprit : Veronika reflétée dans un miroir brisé et, à l'arrière-plan, le logo traversé par la ligne de fracture.

Un des types a pris un appel sur son oreillette. Il a écouté pendant peut-être dix secondes puis a fait un signe à l'autre qui a replié son portable et s'est dirigé vers la sortie. L'entretien était terminé, je ne comprenais rien.

— Nous sommes désolés de vous avoir fait perdre votre temps. C'était une erreur ; la nôtre, je vous l'assure... Un dernier conseil, jeune homme : certaines choses en ce monde sont incompatibles. Chercher à résoudre des contradictions essentielles ne permet jamais la production d'un tout, cela ne mène qu'au chaos.

Puis, ils sont partis.

5.

J'avais reçu un énième mémo qui me menaçait des pires tourments si je parlais des problèmes de la banque à qui que ce soit, y compris à nos propres actionnaires. Ma secrétaire avait démissionné. J'avais ruiné une cravate à quatre cents dollars. Une mauvaise journée.

Alison était assise sur moi, je regardais mon pénis aller et venir dans son vagin quand la vue de son sexe lisse m'a soudain mis en colère. Je l'ai attrapée par les cheveux d'une main et elle a souri. Alors je l'ai giflée, le plus fort possible. Elle a basculé sur le côté et je me suis retiré. Je pense que si je l'avais entendue sangloter, je l'aurais violée. Mais elle était sans doute trop étonnée, et à moitié assommée aussi, pour verser des larmes. C'est moi qui me suis mis à pleurer, en gémissant d'une manière tout à fait pathétique. Je me dégoûtais.

Alison a fini par me prendre dans ses bras, elle m'a caressé la nuque jusqu'à ce que je me calme. Nous avons discuté toute la nuit. De mon travail, du stress auquel j'étais soumis, de l'avenir.

Je ne lui ai pas parlé de Veronika.

Nous étions fin juillet et, ensuite, je n'ai plus eu de rapports avec elle. J'ai détruit ses emails sans les lire. J'ai vu un prêtre. Je sais aujourd'hui que je ne suis pas le seul responsable. Veronika était profondément malade et elle avait ce don pour tirer le pire des gens, pour les attirer dans sa dépression. Je ne lui en veux pas et je ne regrette rien, sauf peut-être de n'avoir pas su, contrairement à ce qu'elle pensait, écouter. J'ai senti plusieurs fois qu'elle souffrait et je n'ai rien fait.

Je me souviens qu'une fois, elle m'avait parlé de son enfance, en Bulgarie, de comment sa famille avait été chassée de la ville alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente. Il y avait ces gens, dont son arrière-grand-père avait fait partie, après la Seconde Guerre mondiale. Ils avaient établi une commune à Yirminadingrad, une micro-dictature communiste, pour finir par être purgés par leur propre gouvernement prosoviétique: trop extrémistes, vous imaginez? J'ai lu que, dans les années soixante-dix, la commune a inspiré un groupuscule nihiliste, le Mouvement Adinite de Libération, des terroristes – ils avaient beau combattre un régime tyrannique, la démocratie ne se construit pas à coups de bombes et d'assassinats. Veronika et sa famille ont été pris dans la première vague de purification ethnique, au milieu des années quatre-vingt-dix. Yirminadingrad a été rasée et ils ont été déportés.

Veronika m'a parlé des masques noirs, des maisons en flammes. Je pense, mais elle ne me l'a jamais vraiment dit, que les miliciens l'ont battue, l'ont violée. Je pense que l'un d'eux a mis les mains autour de son cou et qu'il a serré, de plus en plus fort, en la regardant dans les yeux, en la traitant de tous les noms, en lui hurlant des slogans racistes. Qu'il n'a lâché que quand elle est devenue molle entre ses doigts, et qu'il l'a crue morte.

Je suis vraiment désolé pour elle.



J'ai fait une crise d'angoisse dans le tunnel sous la Manche. Je suis allé m'enfermer aux toilettes, j'ai aspergé mon visage d'eau glacée puis j'ai fait des exercices de respiration pour regagner mon calme. Au bout de dix minutes, je suis retourné à ma place, j'ai mis le premier album d'Animal Collective à fond sur mon iPod et je me suis mis à bosser mon article sur Yirminadingrad, la ville natale de Veronika. Le problème c'est que j'avais beau chercher partout sur le web, j'étais infoutu de mettre la main sur des photos de la ville : tout ce que je trouvais c'était des portraits de gens à l'air triste, capturés avec une ouverture d'au moins $f/2.8$ qui floutait les décors derrière eux, les rendait indiscernables, inutilisables. La seule image à peu près décente montrait un bateau échoué dans un terrain vague sous un trio de rampes d'autoroutes aériennes. C'était loin d'être suffisant.

Mon texte avait un ton polémique, plus pour faire chier Dylan qu'autre chose : Yirminadingrad était une zone sinistrée, placée en quarantaine depuis plus de dix ans à la suite d'un incident industriel dont les autorités ne voulaient pas parler. Les infos que j'avais glanées à partir de Google parlaient de produits chimiques déversés, d'épidémie, de paysages post-atomiques. Non seulement on ne savait rien de ce qui s'était passé, mais encore l'évacuation de la population après la catastrophe aurait donné lieu à des exactions contre les habitants. Je comptais mettre l'accent sur les groupes écolos qui réclamaient une enquête internationale. J'ai passé une heure à lire un récit de l'exil des Adiniens, puis je me suis rendu compte que c'était publié sur un site de psychopathes, des terroristes nationalistes qui déliraient sur le retour de la population dans la ville contaminée. Il y avait même une vidéo d'un type, il me rappelait les cousins de Veronika, qui prétendait que le désastre n'avait pas encore eu lieu :

— Yirminadingrad n'est pas une nécropole ! Nous vivons ici !

Le train est entré dans la Gare du Nord sans que je m'en aperçoive. J'ai pris un taxi qui m'a emmené à l'autre bout de Coma-sur-Seine,

capitale européenne des nuits sans teuf. Le défilé était, comme d'habitude, sans intérêt, mais j'avais une bonne place au second rang. J'ai sorti mon carnet de croquis quand Veronika a commencé à marcher au-dessus de nous, en talons hauts au-dessus des eaux, et j'ai fait des esquisses rapides d'un mouvement, d'une courbe, d'un détail – des ébauches obsessionnelles qui iraient s'empiler ce soir avec leurs pareilles, récoltées dans d'innombrables autres défilés.

Veronika avançait, rythme parfait, pureté des formes, dans un ensemble de lingerie vaguement sexy, conçu pour paraître provocateur sans l'être vraiment. Le soutien-gorge était par endroits transparent et, sous le voile hyalin, je remarquai soudain une ligne plus sombre que la peau pâle de son sein – une cicatrice, une marque de naissance?

Les sons me paraissaient étouffés, ralentis. La tête me tournait. J'ai senti poindre la crise.

Je suis parti en courant.

6.

Tout s'est enfin écroulé.

Je suis arrivé un matin au bureau, en retard à cause d'un embouteillage à Soho, et, sur le parvis, j'ai vu les gens qui sortaient de l'immeuble avec leurs cartons. Je me suis frayé un chemin au milieu des journalistes, j'ai remonté le flot de mes anciens collègues à contre-courant. Je croisais des gens sans les reconnaître. L'expression de leur visage, ce mélange d'incrédulité et de peur, me rappelait les images de l'attaque du WTC. Certains erraient dans les couloirs, ils n'avaient pas l'air de savoir où aller, de savoir à quoi se raccrocher. Leur monde s'effondrait.

Je me suis assis à mon bureau, j'ai laissé mes doigts glisser sur le cuir du fauteuil, j'ai failli allumer mon ordinateur Hewlett Packard puis j'ai changé d'avis. J'avais l'impression que Central Park, loin de l'autre côté de la fenêtre, miroitait comme un paysage d'incendie. Mes oreilles bourdonnaient.

Un type est entré, sans veste, trois boutons ouverts qui laissaient voir les poils grisonnants de sa poitrine. Il m'a collé une cravate Dior rouge dans la main et il a dit : « J'ai essayé de me pendre avec mais, ça aussi, ça n'a pas tenu. » Nous avons ri ensemble, nous nous sommes serré la main, puis il est parti. J'ai commencé à rassembler mes affaires dans un carton puis renoncé. J'ai abandonné mes clubs de golf Mizuno, le stylo Montblanc que mon père m'avait offert quand je suis rentré à Harvard. Je n'ai pris que le portrait d'Alison. En sortant, j'ai accroché la cravate à la poignée de la porte de mon bureau.

J'ai marché plusieurs heures. Les gens me semblaient différents, étranges, jusqu'à ce que je comprenne que, normalement, je passais ces heures au bureau, que je n'avais jamais mis les pieds dans les rues de New York en pleine matinée. Je me suis senti plus léger, soudain, comme si la catastrophe m'avait retiré dix ans, comme si l'échec, enfin, redevenait possible et avec lui la liberté. J'étais dans Little Italy quand j'ai vu le type avec son panneau : « Nous sommes toujours vivants. Ne les laissez pas nous enterrer. » J'ai pensé à Veronika, bien sûr, mais ça ne m'a rien fait, dans un sens ou dans l'autre. Je ne me sentais pas coupable et je n'avais pas envie d'elle.

J'avais l'impression d'être à nouveau moi-même.

*

J'ai vécu comme un robot, pendant des semaines. Personne ne pouvait dire la différence avec mon moi normal : je souriais, je mangeais, je consommais des gadgets et compensais en achetant bio. Je travaillais, j'étais dans les délais, j'étais sur la même putain de longueur d'onde que mes clients. Je sautais des filles, attendais qu'elles me larguent. Je ne pensais pas, j'étais une poupée mécanique, télécommandée. Et, la nuit, je dessinais Veronika, en écorchée, muscles à vifs, comme si la disséquer en esprit allait me permettre de la comprendre.

Un matin, je renouvelais mon stock de t-shirts à l'American Apparel de Portobello quand un klaxon sur l'avenue m'a fait sursauter. Mon regard, à travers la vitrine, s'est posé sur une affiche où Veronika, les yeux baissés, portait son soutien-gorge CK. Je suis sorti et me suis collé au plexi qui protégeait l'affiche des intempéries et des casseurs de pub : au-delà de la transparence, nulle marque, nul signe, rien. Ce que j'avais vu avait été effacé, ce qui prouvait que, finalement, Veronika était fausse, comme les autres ; ou, pire, que j'avais imaginé cette imperfection. J'avais encore la pile de textiles dans les bras, la vendeuse m'avait suivi et me tirait par la manche depuis un certain temps déjà.

— Monsieur, monsieur ? Vous allez bien ?

Je sus alors, comme une évidence, que ce que j'avais cru deviner ce jour-là était la clé de ses secrets, qu'il fallait que je m'assure de son existence et qu'elle me permettrait, lorsque mes doigts caresseraient la boursouffure de la chair, de décoder le mystère de la perfection de Veronika.

7.

Quelques mois plus tard, j'ai accepté d'accompagner Alison à la conférence de presse de Calvin Klein pour le lancement de sa nouvelle collection de montres. J'avais refusé la première fois qu'elle m'en avait parlé parce que Veronika serait là, assise à droite de Klein, et que je n'avais pas envie d'entendre sa voix un peu rauque, son léger accent. J'avais peur de croiser son regard. Mais, d'une certaine façon, la faillite de la banque m'avait fait prendre conscience de ma force. Ma vie avait changé depuis. Je travaillais pour une agence de notation. Alison était enceinte. J'avais pardonné à Veronika.

Je voulais la revoir, une dernière fois, et ainsi sceller notre rupture.

Je ne crois pas qu'elle m'ait remarqué, dans le public. Je tenais la main d'Alison dans la mienne comme un collégien amoureux. Je me souviens qu'il faisait très chaud, je m'étais fait la réflexion que j'avais bien fait de ne pas mettre de cravate.

La femme à côté de Veronika s'est levée en hurlant. Elle regardait vers le bas en reculant, puis elle s'est évanouie. Veronika s'est levée, titubante, a repoussé la table qui s'est effondrée au pied de l'estrade, puis a vomi, rouge. Il y a eu un grand silence. Le crépitement des flashes s'est tu.

La robe de Veronika était noire de sang, il y avait une flaque écarlate entre ses pieds et ça continuait à ruisseler, le long de ses cuisses.

Quelqu'un s'est mis à crier et les hurlements d'horreur se sont vite répondu en échos. Les appareils photo ont recommencé, pour la plupart, à cliqueter. Des gens se précipitaient vers la scène, d'autres, plus nombreux, vers la sortie. Quelque chose de visqueux et d'ensanglanté, d'organique, pendait entre les jambes de Veronika. Elle s'est penchée sur le micro et a commencé à parler, à crier : « Voilà ce qu'ils nous font, voilà comment ils nous tuent ! » Puis j'ai entendu un bruit obscène, un bruit de viande passée à la déchiqueteuse, et les entrailles de Veronika ont commencé à s'échapper d'elle.

Elle est tombée à genoux, toujours agrippée au micro, sans s'arrêter de vociférer : « Les Adiniens sont vivants ! Yirminadingrad n'est pas encore détruite, Yirminadingrad existe ! » J'ai couru vers l'estrade. Puis une masse de sang a éclaboussé le sol, des bulles rouges ont rebondi dans la mare entre ses jambes, ont explosé, et Veronika est tombée en avant.

*

Je ne sais pas pourquoi j'avais emporté le couteau, un cran d'arrêt que j'avais acheté dans ma période mods aux puces de Camden. Je zonais au fond de la salle, je cherchais un moyen de m'approcher de Veronika après la conférence de presse, j'étais en sueur. J'ai vu que la fille de chez Vogue US que j'avais sautée après la fête de Luella m'avait remarqué et j'ai essayé de me planquer.

C'est là qu'un des cousins m'a repéré et m'a forcé à le suivre à l'écart. Il m'a fouillé et, quand il a trouvé ma lame, il ne m'a même pas posé de question. Son poing m'a cassé le nez, les larmes me sont

montées aux yeux avant même que je ne comprenne, que la souffrance n’embrase mon visage.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu... Au secours!

Le type m’a laissé là et est retourné dans la salle, attiré par les cris de terreur. Il m’a fallu plusieurs secondes pour me relever et, quand je suis entré, j’ai dû repousser une foule qui se précipitait vers la sortie.

Ma mémoire a enregistré certains détails et je sais que je ne pourrai jamais les oublier : au premier rang, une femme au visage maculé de sang s’essuie avec un carré Hermès ; les cousins, au pied de l’estrade, empêchent les gens d’avancer pendant que Veronika se vide ; un photographe vomit à côté d’un de ses collègues qui mitraille la scène avec un Nikon D3X ; un cellulaire sonne, *Paranoïd Androïd* de Radiohead, de plus en plus fort.

Veronika s’effondre, au ralenti, dans une mer de sang, le contraste entre sa peau blanche et le liquide sombre – le logo parfait d’un monde à venir.

8.

On a dit que son suicide était un acte politique, mais c’est faux.

Veronika était une jeune femme brisée, psychologiquement c’était un champ de ruines, et je pense qu’elle voulait mourir. Elle ne s’était pas pardonnée d’avoir survécu à ce qu’elle et sa famille avaient subi lors de leur exil. Cette vie n’était pas pour elle : être vue en permanence sans que jamais personne ne l’écoute. Elle en avait assez d’être muette.

Veronika voulait qu’on l’entende.

*

On a dit que son suicide était un acte désespéré, qu’elle était folle, mais c’est faux.

Elle était parfaite, elle avait tout pour elle. Vous ne comprenez pas, vous ne comprenez rien, c’était une sainte, une martyre, elle

a voulu nous ouvrir les yeux sur le sort de ses compatriotes, sur ce que nous faisons subir à notre planète. Le poison, parce que nous empoisonnons tout ce que nous touchons! Son dernier geste, son sacrifice qui la place au-dessus de nous, visait à nous ouvrir les yeux, à nous sortir de notre aveuglement volontaire.

Veronika voulait que nous voyions.

9.

Non, je ne crois pas que c'était un acte politique.

*

Oui, je pense que c'était un acte politique.



**Analyse de cas
psychogéographique:
Origines hypothétiques
du fantôme de la Caverne
de Phil – Missoula, MT.**

— Des Noires, y en a des belles.

C'était un des frères Jenkins, Burt ou Chuck – pas Rob, pour sûr, vu qu'il était coincé à la sortie de l'interstate, son pick-up embourbé de la gauche dans le ravin, assis contre la calandre, casquette enfoncée jusqu'aux sourcils à s'imbiber de sueur, une canette de Pabst fraîche en pogne, juste sortie de la glacière en plastoque orange qui ne quitte jamais le siège passager du Ford. C'était pourtant un début d'hiver pèle-couilles, à faire ronfler les grizzlis comme l'ours de base, mais le Rob ramenait une bronchite du Woodward Field où nos gars avaient collé une raclée à ces petits connards de Washington Est: dans la cabine du camion accidenté, le gosse s'était senti comme au hammam, alors il s'était extirpé du siège passager pour aller tâter de l'air frais, un vent du genre dont on fait les congères.

Silent Norm, collé au bar depuis le début de l'après-midi, où il séchait des stingers à gestes lents, mécaniques, en attendant le type qui devait lui fournir les faux papelards avant qu'il se tire au Canada, s'est levé. Il s'est approché de la table des frangins, paille sale au crâne, mirettes bleues bovines, carrure d'ouvrier agricole et pour cause. Il a planté son regard dans celui de Burt et a craché sur le plancher fatigué de la Caverne de Phil.

Norm était un grand négro avec des angles osseux en trop grand nombre, des veines comme le petit doigt à battre en surface des muscles secs. L'air pas commode, certes, mais version maigrichonne. Burt s'est levé, et c'est là qu'a commencé le malentendu: Norm ignorait que les Jenkins étaient les neveux du shérif Stiltson du côté de leur père, la branche de la famille avec la gnôle et les flingues faciles; les frères ne savaient pas que Norm avait déjà fait deux tours en Asie, qu'il s'était engagé un soir de bringue pour un troisième et que, même si sa présence dans ce rade de Missoula prouvait qu'il avait retrouvé ses esprits, flashbacks compris, et préférerait filer au Nord pour ne pas trop tirer sur sa chance, ça ne voulait pas dire pour autant qu'il avait oublié ce que lui avait appris le glorieux Corps des Marines, Dieu bénisse l'Amérique, quant au fait que tous les bouseux, jaunes comme roses, sont pleins de jus rouge à l'intérieur et qui ne demande qu'à sortir.

*

Mon père avait engagé cet Européen boiteux, Georgi, pour faire la plonge, nettoyer les chiottes, ramasser les mégots à la fermeture ; il lui fournissait gîte et couvert en échange, et autant d'alcool qu'il pouvait en boire : il aurait mieux fait de lui payer un vrai salaire parce que le gars avait une descente, parole, il enquillait verre après verre de gnôle en gardant l'air aussi sobre que le Pasteur Mitchel – les jours de culte j'entends.

*

Betty Sue, t'es qu'une traînée, une sale petite pute. Tu fais ta belle devant les gars, tu pâmoisonnes, tu les minaudes, mais ils savent pas, ils te connaissent pas comme je te connais, moi. Ils savent rien... Tu me regardes même pas, t'es trop occupée à ton numéro de reine de beauté, et que je t'œillade ces porcs en veux-tu en voilà... Je parie que tu me vois même pas, ou alors tu m'ignores et c'est pire. Tu veux pas qu'ils sachent, c'est ça? Que tout le monde sache que t'es à moi... Et qu'ils t'aurent jamais, qu'aucune chance, que je préfère crever que te perdre.

*

Le colonel avait décrypté les numéros qu'ils avaient gravés sur la cathédrale Saint Dimitar, au pied de la statue de Vassil Ivanov Kountchev, derrière le monument aux morts du Mont des Algues. C'est comme ça qu'on a retrouvé les traîtres. Qu'on les a traqués. Qu'on les a punis tant qu'on pouvait.

*

Burt est venu s'écrouler sur la table de Jim, son blair a percuté le plateau – ça n'a pas du tout fait un bruit comme une branche

morte qui casse mais quelque chose de plus rapide, de plus sale, un claquement d'élastique mouillé. Et il a pas eu trop le temps de saigner sur la table, vu qu'il partait déjà à la renverse, mais ça a tiré Jim de sa rêverie de poivrot.

Jim était de mauvaise humeur, exténué de colère après une après-midi passée à écluser des shots avec Simon. Ces deux-là étaient de grands buveurs et les meilleurs amis du monde, mais ils finissaient toujours par se chamailler, se faire des reproches de souïards et se quitter fâchés jusqu'à la prochaine cuite. Cette fois-ci, la controverse avait porté sur l'ivrognerie, justement : Simon avait accusé Jim d'être un buveur mondain, bien trop préoccupé de conserver sa dignité pour prétendre qu'il avait la moindre idée de ce que ça voulait dire, boire. « Est-ce que tu t'es déjà fait dessus en public, petit ? », il lui avait demandé. « Est-ce que tu as déjà picolé au point où t'en as plus rien à foutre de ce qu'on pense de toi parce que tu en es arrivé toi-même à ne plus te juger, à ne plus te sentir coupable ? » Jim lui avait répondu que ce n'était pas ce qui faisait la différence entre un poivrot et un alcoolique, cette race de buveur qui finit un jour par se contenter de geindre son manque dans des réunions de renonçants, mais plutôt ce qui distinguait un poivrot d'un clodo. À partir de là, la conversation avait dégénéré et Simon finit par tituber hors du bar, avec Jim qui gueulait à son dos : « C'est ça, dégage l'ancêtre... et va te faire foutre ! »

Un quart d'heure et un quart de rye plus tard, la rage s'était transformée en fatigue et de là avait suivi sa pente naturelle jusqu'à la mauvaise conscience et la culpabilité. Mais il restait assez de fureur dans les veines du jeunot pour qu'il prenne la collision entre Burt, sa table et sa mélancolie pour une attaque personnelle. Aurait-il été dans un meilleur jour qu'il aurait sans doute pris la défense de Norm contre les frères Jenkins et leur baratin vaguement raciste. Mais, engnôlé et triste comme il était, il n'allait laisser personne leur taper dessus comme ça : certes, les deux péquenots le méritaient sans doute mais, pour Jim, en bon citoyen d'adoption de Missoula, c'était ses péquenots à lui et nul autre n'avait le droit de leur donner une leçon que les gars du cru.

*

Ça s'appelait la Caverne de Richard, avant, quand c'était mon père qui tenait la caisse, avant qu'il claque en 67 d'une crise cardiaque ; j'ai hésité à changer le nom et je me suis dit que, putain, j'avais vécu toute ma vie dans ce bar, que j'y avais même passé plus de temps que le paternel, à faire briller le comptoir quand j'étais haut comme ça, à faire la fermeture quand j'étais encore à l'école primaire, à servir à boire aux poivrots alors que j'avais pas encore l'âge de passer le permis – j'ai tout vécu ici : ma première fille, Shelly, dans la réserve, ma première et unique cuite et la seule fois où j'ai vu un homme mourir.

*

Le colonel n'est pas descendu dans le trou. Il a envoyé son chien à la place. Il l'encourageait : « Cherche le rouge, cherche le rouge... bon chien ». Les crocs se sont refermés sur le mollet du traître. On a entendu l'os qui se brisait. Mais il n'a pas gueulé, ni rien. Sans doute qu'il avait trop peur pour hurler.

*

T'as les yeux qui brillent, Betty Sue, quand tu les zyeutes se taper dessus, ces hommes des cavernes... Tu te souviens pas quand on se moquait ensemble des frères Jenkins, ou quoi ? Non, c'est l'autre que tu reluques... Tu le voudrais dans ton lit, tu veux sa grosse queue de négro... T'es qu'une moins que rien, une salope, une pute à nègre ! Je te déteste, je te déteste, je te déteste !

*

Le Montana, en hiver, pour un gars qui vient du Sud, comme moi, c'est pire que l'enfer. Au moins, en enfer, il fait chaud, pas vrai ? (Elle est bonne hein ?) Alors, j'étais là, dans le coin depuis trois mois à

traficoter à droite à gauche, au vert comme on dit, à regretter Miami, son soleil, ses gonzesses, et à devoir trois plaques à un gros enfoiré appelé Bubba, un salopard de tricheur pas compréhensif pour un sou, (c'est l'cas de l'dire). Je devais livrer une enveloppe à un métèque, le lendemain midi, dans un bar de Missoula, de la part d'un type que je connaissais d'Atlantic City et qui créchait maintenant à Helena, capitale d'État sans qu'on sache bien pourquoi. Bref, j'avais de l'avance, des thunes en poche, et j'avais entendu parler d'une partie à Butte, pleine de pigeons pleins aux as prêts à se faire dépouiller par le bon gonze. Je me suis dit : Louis, tu peux pas rater cette occasion. Ça se passait dans le motel que gérait un ancien maton, Jens (que j'avais connu du temps où j'avais eu des problèmes dans le coin, dans ma lointaine jeunesse), et le gars me devait un service depuis longtemps. Même s'il n'a pas tant apprécié me voir radiner, il a eu l'obligeance de me faire une place à une des tables et là, mec, j'ai su qu'il y avait un coin de paradis pour moi malgré tout dans ce bon vieux Montana. Il devait y avoir un élevage de caves quelque part en ville parce que je n'en avais jamais vu une telle concentration, des vrais gueules de vainqueurs, du pognon à ne plus savoir qu'en foutre, une collection de tics dignes de débiles légers qui les faisait trembloter, suer à grosses gouttes, renverser des piles de jetons dès qu'ils bluffaient. À l'aube, j'avais déjà ratissé une demi-douzaine de vieux bonshommes et, non seulement ces crétins ne savaient pas jouer, mais encore les cartes me souriaient (comme elles ne m'avaient pas souri depuis ma virée légendaire à Reno, en 66). Je savais que je me foutais en retard pour mon rendez-vous, je savais que je commençais à me montrer trop gourmand mais, d'abord le métèque pourrait bien m'attendre une heure ou deux, et ensuite (Jésus putain de Christ), une occasion comme ça, c'est pas tous les jours.

*

Il a attrapé un tabouret de bar, fait un pas sur le côté et balancé le meuble en bois vernis entre les côtes et la hanche du Norm, un coup

gagnant de frappeur désigné, qui l'a décollé du sol et l'a envoyé valser sur le plancher. Jim n'avait pas mis tout son poids dans l'agression, il avait même relâché le siège juste avant l'impact, de peur de casser en deux sa victime. Sensiblerie et mauvaise estimation de la résistance de sa cible : Norm avait roulé en arrière pour éviter un éventuel coup de latte et se relevait déjà, une grimace de souffrance sur le visage, tirant un couteau de chasse grand format de sa botte, persuadé désormais qu'il aurait à casser la gueule à tout un bar s'il voulait s'en sortir.

Il y a eu un bruit de bouteilles qu'on entrechoque, de verre qui tremble, puis le clic-clac de la pompe du fusil de Phil. « Pas de violence dans mon établissement, messieurs », il a dit, pâle comme un glacier. Dans son dos, les flacons en potence vibraient, les alignements de boutanches et de verres tremblotaient sur leurs étagères. Une rangée de verres à Martini a dégringolé, explosé derrière le comptoir, puis le calme est revenu à nouveau, et un silence de morgue.

*

C'est Georgi qui m'a raconté l'histoire de l'Indienne qui y avait été tuée du temps où la Caverne ne s'appelait pas encore comme ça ; c'était un bastringue qui appartenait alors à la famille Marshal, plus un bordel qu'un débit de boisson, et les soldats y avaient trainé une squaw capturée en marge des combats pour la violer, pendant des heures, avant de se lasser et qu'un de ces courageux gaillards n'ait l'idée, qu'ils avaient tous trouvée foutrement amusante, de la scalper.

*

Pourquoi tu me fais ça, ma Betty Sue ? Pourquoi ? Je t'aime bordel, et je sais que toi tu m'aimes aussi, non ? Tu veux me faire du mal, c'est ça, me faire peur, me punir ? Putain, je m'excuse, je m'excuse de tout ce que j'aurais pu te faire ou ne pas te faire ou te mal faire... Si seulement tu m'expliquais, si tu me laissais comprendre comment je suis de travers... On peut parler Betty Sue, on peut dire, non ?

S'il te plaît. Non ! Retire ta main, merde, ne laisse pas ce connard te toucher ! Tu es à moi, qu'est-ce qu'il a de plus que moi ce cochon ? Tu veux qu'il te baise, hein ? Tu le veux à genoux entre tes cuisses à te renifler, à te laper comme un chien... Sale pétasse, tu veux qu'il langue et qu'il grogne et qu'après il pleure de joie d'avoir pu te toucher.

*

Les manifestations surnaturelles, ça a pour don de calmer les accès de virilité, de réduire les plus belles intoxications alcooliques à néant. Les fusils à pompe aussi, bien sûr. Personne n'a osé bouger pendant un moment, ni rien dire non plus, à part Burt qui se relevait en gémissant pour venir mettre ses grosses pattes sur les épaules de son frère, toujours assis par terre, toujours à respirer comme une truite de deux cent trente livres arrachée à la Bitterroot. Ça aurait pu en rester là si Phil n'avait pas été terrifié à l'idée que, si ça repartait en vrille, le fantôme qui hantait son bastringue, un Nez-Percé torturé et abattu par les hommes du général Miles en 1877 selon la légende, ne se fâche pour de bon. Ce qui était arrivé pour la dernière fois lors d'une descente de police, en 69, un matraquage en règle de hippies politisés qui avait dégénéré en remake de *L'Exorciste*, ce film avec la gamine qui vomit plus qu'un ouvrier qui vient de passer la nuit à fêter son licenciement.

*

Georgi savait ça parce qu'il était un peu médium : c'était venu après la guerre, petit à petit, quand il habitait encore son bled au nom imprononçable – à force de côtoyer les morts, il avait commencé à entendre des voix, faire de drôles de rêves, savoir des choses sur les gens ; ça lui avait valu ses ennuis, d'ailleurs, c'était pour ça qu'il avait dû quitter son pays : il n'avait pas su se retenir de dire ce qu'il savait, d'essayer d'aider les gens, et les autorités avaient fini par le coller chez les fous.

*

On l'a ramené au commissariat. On l'a attaché sur une chaise, dans une salle d'interrogatoire. Personne n'a eu le droit de le toucher. Le colonel voulait se le garder pour lui seul. Je sais pas ce qu'il y avait eu entre eux. La rumeur disait juste qu'ils avaient été à l'école ensemble. Une histoire de fille. Une famille dénoncée par ses voisins. Un secret partagé qu'on voudrait oublier dans le sang de l'autre. Ce genre de chose. Juste des racontars. Personne n'a jamais su pourquoi le colonel le haïssait à ce point.

*

Du coup, Phil a voulu appeler les flics. Jim, calmé, lui a dit d'arrêter ses conneries : pas la peine de mêler la loi à une simple bagarre de bar, d'autant que, pour le coup, la justice aurait encore plus de mal que d'habitude à se montrer impartiale, eu égard à la qualité des gentlemen Jenkins. Un sourire était d'ailleurs revenu sur le visage de Burt à l'idée que, quand Tonton arriverait, il vengerait son honneur blessé et son nez cassé. Mais Phil n'a pas voulu en démordre, il a menacé de son canon un groupe d'étudiants qui tentaient une sortie en douce, à cause que le shérif voudrait sûrement entendre les témoignages de tout ce beau monde, et on est restés là, à se jeter des regards en coin, dans un silence toujours plus pesant, la tension en crescendo à guetter l'arrivée des sirènes.

*

Oui, Georgi était à l'hôpital. Il était soi-disant traité pour schizophrénie torpide, si je me souviens bien.

Il me faisait penser à un petit chat tout déglingué que Maman avait trouvé. Maman l'avait soigné et, parfois, quand on le caressait, il avait un frisson de panique entre deux ronronnements... Je me souviens qu'une fois il était assoupi sur mes genoux, je lui grattais le

sommet de la tête. Il était tellement mignon. Un peu sale, cependant. Il s'est réveillé, s'est étiré en roulant sur le dos pour qu'on puisse caresser son ventre. Sa fourrure était douce, quoique pleine de miasmes, de microbes. J'ai pris ses petites pattes avant dans mes mains, je les ai retournées très vite pour briser les os. Il a crié, a essayé de me mordre, puis de s'enfuir mais, bien sûr, dans l'état dans lequel il était, c'était impossible. Ensuite j'ai pris un tournevis et nous avons joué pendant des heures. Il n'a jamais eu de nom. Je l'aimais beaucoup. J'ai d'ailleurs toujours préféré les animaux aux, entre guillemets, gens.

Non, ce n'est pas pour ça que je suis présentement incarcéré contre ma volonté dans cette institution. J'avais beau avoir cinq ans, je savais déjà éviter les pièges que vous me tendiez, et je suis allé jeter le cadavre dans l'Amélès. Maman a cru qu'il s'était enfui et, pour me consoler, m'a offert un vélo tout neuf. Non, je suis ici pour deux raisons. Officiellement à cause d'un accès de violence que j'aurais eu. Vous voyez, j'étais dans un bar, je suis allé aux toilettes et quand j'ai voulu sortir, le verrou était coincé. Je reconnais que j'ai un peu paniqué. Il faisait chaud, ça sentait l'urine et le vomi, la crasse... j'ai essayé d'enfoncer la porte...

*

J'ai un couteau, Betty Sue. J'ai volé la lame de Clint pendant qu'il était à la douche ce matin... T'étais pas au lycée, il m'a fallu la journée pour te trouver mais maintenant c'est terminé. Je vais venir, bientôt, et tous ces branleurs vont arrêter de sourire, arrêter la pavane quand ils vont voir le brillant du surin... C'est un cran d'arrêt avec la lame qui sort tout droit du manche, je vais me le coller sous la gorge, là où tu disais que ma peau était douce, embrassable, chaude... J'aurais qu'un bouton à appuyer et tu auras mon sang partout sur toi et ma mort sur la conscience... Tu crois que j'aurai pas le courage, Betty Sue, que je vais hésiter? Tu crois vraiment que je peux vivre sans toi? Tu crois vraiment que je les laisserais poser leurs sales paluches sur toi et que je préférerais pas plutôt t'ouvrir en deux, toi, espèce de salope?

*

Le shérif s'est pointé un quart d'heure plus tard, accompagné de Rob qu'il avait récupéré sur la route. Le gosse avait une tronche à faire peur, des cernes bleuâtres de mort-vivant, un teint de fonte des neiges, blanc strié de rigoles de sueur. Ernie Stiltson a froncé les sourcils en voyant le pompe sur le comptoir. Chuck et Burt se sont levés, on aurait dit deux clébardes heureux du retour de leur maître, mais Ernie les a arrêtés d'un geste. Jim s'est renfrogné, a fait faire un quart de tour à sa carcasse pour tourner le dos à la salle, a posé ses grosses pattes poilues sur le zinc. Norm jetait des regards au shérif, au fusil et à la porte du bistrot. Il suintait la trouille.

Ça a failli s'arranger mais il faut croire que c'était un de ces jours où les malentendus s'empilent sur les mauvaises intentions pour vous pourrir l'ambiance. Phil a commencé à expliquer ce qui s'était passé, les frangins qui parlaient mal, Norm qui va les voir, le ton qui monte, Chuck qui porte le premier coup. Si Norm n'avait pas été plus en panique qu'un cerf en fuite avec de la chevrotine dans le cul, il aurait écouté et se serait rendu compte que l'histoire, racontée comme ça, ne lui prêtait pas si mauvais rôle. Il aurait vu la façon dont Ernie considérait sa parentèle, l'aurait entendu soupirer en entendant le récit du crétinisme de ses neveux. Mais il ruminait de sulfiches pensées, moitié justice familiale de patelin raciste où on finit toujours par lyncher un nègre, moitié touffeur sud-asiatique infestée de moustiques et où la sueur poisse le treillis quand ce n'est pas du sang. Alors, profitant qu'Ernie aboyait sur Jim pour le forcer à se retourner, il a tenté un sprint vers la sortie.

*

Mon père avait déjà eu des ennuis avec le FBI, parce que certains de ses clients étaient des gauchistes notoires, comme on disait alors et que, quelques années avant, quand ça se faisait encore, il avait à l'occasion ouvert l'arrière-salle du bar aux cocos pour qu'ils

y tiennent leurs réunions ; à l'époque, McCarthy en était à harceler des généraux et à soupçonner l'armée américaine d'être infiltrée par les rouges – mais, ce fameux soir, c'était pas une simple descente, c'était personnel.

*

Vers midi, j'avais plus de blé en poche que je n'en avais jamais eu pendant ma chienne de vie, des cernes qui me tombaient jusqu'aux genoux, une haleine chargée de whisky et de tabac à en faire dégo-biller un mort. Je commençais à ne plus bien distinguer les cartes et je me suis dit, Louis, il est temps de te faire la malle, tu vas livrer ton enveloppe et direction la Floride (en avion tiens) et on verra la gueule de cet enfoiré de Bubba quand tu lui lâcheras la fraîche. Ensuite, tu te retires, tu t'achètes un petit commerce, un bar sur la plage, tu te trouves une fille gentille (et assez bête pour ne pas se rendre compte que tu vas voir ailleurs) et à toi la belle vie, les coups de soleil, le bonheur. Après ce coup, je me suis dit, après ce coup tu mets les voiles. Le coup parfait, d'ailleurs : le cave en face avait suivi ma relance en louchant tellement sur l'as de pique sorti au flop que j'en avais mal pour lui. Cet abruti n'avait pas vu la putain de quinte que permettait la river, à croire que c'était la première fois qu'il touchait des cartes, et le voilà qui poussait son tapis en tremblotant (sept cents dollars et des brouettes). J'ai suivi et j'allais commencer par poser mon sept, histoire de le faire espérer quelques secondes de plus, quand la porte de la pièce a explosé vers l'intérieur. Trois types avec des cagoules et des fusils de chasse sont entrés, Jens a dégainé son automatique et s'est pris une décharge de chevrotine en pleine poitrine. Un cave s'est levé, s'est mis à courir vers la fenêtre et s'est fait étendre, coup de crosse dans la nuque, puis endormir à coups de lattes pendant qu'il rampait au sol. Moi, j'ai arrêté de bouger. Ensuite, ils ont agi très vite, sans prononcer un mot, comme des vrais pros. Ils ont pris le cash, les montres en or, le contenu des poches (l'enveloppe avec les faux papiers du métèque, bordel), ça a pris trois minutes, et ils se

sont barrés. Je me suis tiré le plus vite possible, à pied. De toute façon j'avais pris un taxi de la gare et, quand bien même j'aurais eu une bagnole, le commando avait pris soin de crever les pneus de toutes les caisses sur le parking. Je n'avais même pas un quarter en poche pour passer un coup de fil ou m'en jeter un derrière la cravate, alors j'ai erré dans Butte avant de m'endormir sur un banc public. J'ai été arrêté pour vagabondage un peu plus tard mais, par chance, Jens ne m'avait pas saigné dessus et ils n'ont pas fait le lien. Alors, ouais, j'ai foiré, mais (putain!), c'était pas ma faute.

*

Certes, j'en suis sorti nu, mais je vous ai déjà expliqué : il faisait chaud. Et quant à la soi-disant agression que j'aurais commise sur la personne de la tenancière de ce bouge immonde, je tiens à préciser que, d'une part, je me suis contenté de lui rappeler quelques consignes de sécurité de bon sens et que, d'autre part, elle le méritait.

Mais nous savons tous les deux que ce n'est pas la vraie raison de ma présence ici. Les faits sont simples : un, on m'a diagnostiqué un trouble de la personnalité dyssociale, or je suis traité avec des médicaments destinés aux paranoïaques – je me contente donc de poser la question : pourquoi traiter un sociopathe avec une pharmacopée inadéquate si ce n'est pour faire des expériences sur ma psyché ? Deux, cet établissement n'a été construit que dans le but de mon incarcération, je ne suis pas dupe. Trois, fait qui prouve par évidence mon deuxième point, ce que vous appelez humanité, vous y compris, monsieur le petit malin, n'est en fait constitué que de corps possédés par des entités démoniaques originaires du centre de la planète Pluton, moi excepté évidemment.

Comment ? Ah, oui, Georgi. Je n'ai rien d'autre à dire sur lui. Il boitait, il n'est resté interné que trois ans, il était persuadé de parler aux fantômes... Laissez-moi rire, les fantômes ça n'existe plus : les Plutoniens n'ont pas d'âme !



Les réflexes de défensive end de Rob ont pris le dessus et il s'est jeté dans les pattes de Norm, le chopant juste au-dessus des genoux, le plaquant au plancher avec vacarme. Phil a levé son fusil par réflexe, Ernie sorti son flingue de l'étui en moins d'une demi-seconde, comme à la parade, et Jim, se méprenant sur les intentions du barman, a attrapé sa bouteille au goulot pour coller un revers dans le canon du pompe. Phil a reculé sous le choc et le coup est parti tout seul. La petite Betty Sue Marshal a hurlé en se prenant la balle perdue dans l'épaule, son cri couvert par les beuglements de terreur de sa petite amie. Phil a mis Jim en joue, Ernie a braqué Phil et s'est mis à lui gueuler de lâcher son arme. Norm a roulé au-dessus de Rob, a attrapé son poing droit de sa main gauche au-dessus de sa tête, dans l'intention évidente de fracasser le visage du gamin. Il y avait du sang un peu partout sur le sol et de la panique un peu partout dans les cœurs, et c'est là que c'est vraiment parti en sucette.

D'abord tout ce qui était en verre dans le bar a explosé : les bouteilles, les verres, le grand miroir derrière le comptoir, les ampoules électriques et le jukebox dans l'arrière-salle, un feu d'artifice de couleurs électriques. Puis, dans la maigre lumière donnée de l'unique fenêtre, on a vu le sang qui commençait à couler le long des murs, à goutter du plafond. Un paquet de gens ont commencé à gueuler mais leurs cris ont été soudain couverts par le bruit du vent, une saloperie de tornade qui rampait du centre de la salle, d'abord assez puissante pour vous cribler d'échardes de verre brisé, et rapidement si violente que les meubles mêmes se sont mis à voler, les tabourets et les chaises ont été raclés au sol, projetés à en faire du petit bois contre les murs. Mais le pire, c'est ce qui se passait dans vos boyaux : ce n'était pas de la trouille, non, c'était pire – la peur vous laisse toujours de l'espoir, même infime, mais, là, on avait l'impression, on ressentait dans notre viande, une impuissance de nouveau-né, froide, insurmontable, incompréhensible. Ça ne ressemblait à rien de ce qu'un honnête homme devrait connaître

dans sa vie. Ça ne ressemblait à rien du tout en fait, ou, peut-être, à la fin du monde...

Ça a duré pendant quoi, trente secondes? Une minute? Après le calme est revenu.

*

Il n'a jamais eu le temps de l'interroger. On a cavale toute la nuit de barricades en postes de contrôle, du siège de la radio à la mairie. Mais, à l'aube, Yirminadingrad était tombée aux mains des rouges. C'est nous qui nous sommes retrouvés dans des cellules. Le colonel, lui, avait disparu. On m'a dit, plus tard, qu'il s'était réfugié à Londres et, ensuite, en Amérique où il était devenu conseiller en contre-insurrection. Quelque chose comme ça.

*

Betty Sue! Betty Sue, je t'en prie, ne meurs pas... Je t'en supplie, Betty Sue... non. Je t'aime putain, je t'aime, tu m'entends Betty Sue? Laisse-moi mourir à ta place, ô Seigneur, prenez ma vie plutôt que la sienne... Je m'excuse, bordel de merde! Je suis désolée, tellement désolée... S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît, Betty Sue, s'il te plaît...

*

Ce dont mon père s'est souvenu par la suite c'est qu'il a entendu un grand bruit à l'intérieur de sa tête et que tout est devenu noir : il sortait les poubelles et ne s'est réveillé que des heures plus tard, ficelé à l'arrière de sa voiture, avec une commotion cérébrale – moi, j'étais à l'intérieur, dans la réserve et j'ai entendu du boucan dans la salle : ça m'a foutu un peu la trouille et je me suis planqué dans ce que j'appelais mon poste d'observation, un réduit au-dessus des fûts de bière pression où une fente dans le panneau de bois me permettait de voir une grande partie du bar.

*

Tout le monde s'était roulé en boule dans son coin, les bras repliés devant le visage, sauf Abigail qui s'était couchée sur le corps de la petite Marshal pour la protéger, et qui maintenant nous regardait tous, des yeux de mère grizzli, un cran d'arrêt ouvert dans sa petite pogne aux ongles rongés. Deux trois ampoules épargnées se sont mises à clignoter, se sont rallumées, ramenant assez de lumière dans le bar pour que chacun constate que, tous comptes faits, il s'en était plutôt bien sorti, quelques égratignures, des ecchymoses pour les plus malchanceux qui s'étaient mangé une table ou une chaise. La blessure de Betty Sue n'était que superficielle, Doc Hayward lui a fait un pansement et elle est restée là, dans les bras d'Abigail qui lui murmurait des niaiseries d'adolescentes à l'oreille, à attendre l'ambulance. Phil s'est mis à faire le ménage. Burt et Chuck ont ramené leur petit frère à la maison, où il s'est fait engueuler par sa maternelle, qui voyait déjà la bronchite du gamin compromettre ses chances de devenir, pour la troisième année consécutive, major de sa promotion. Il n'y avait plus de sang sur les murs.

Par miracle, la tempête avait aussi laissé intacte une bouteille de Bombay Sapphire et, avec Jim, Ernie et Norm, nous avons décidé de passer une fin de soirée plus civilisée, à nous bourrer la gueule en se racontant nos histoires de guerre, de filles et de beuveries. Quand Phil nous a mis dehors, bien plus tard, bien après que nous l'ayons forcé à nous ouvrir la réserve pour continuer sur notre lancée, une aube bleu glacier comme on n'en voit qu'à Missoula, le ciel lui-même transi de froid, nous a vus chacun partir de son côté, complètement beurrés et copains comme cochons.

En somme, tout allait pour le mieux, dans le meilleur des mondes : Missoula, Montana, à l'orée de l'hiver 73.

*

Georgi était à genoux, au pied de deux types en costumes sombres et il parlait dans sa langue incompréhensible mais je n'avais pas besoin

de comprendre les mots pour savoir qu'il suppliait, qu'il mendiait le droit de survivre : ensuite, celui à qui il causait a fait signe à l'autre de partir puis, quand la porte s'est refermée, il a commencé à tabasser Georgi – je ne voyais pas bien ce qui se passait, j'étais trop loin, et le type en costume me bouchait la vue, mais j'ai entendu, nom de Dieu, et ça je ne l'oublierai jamais – le pire, ce n'était pas les hurlements, non, c'était les chocs mats et humides de la chair qui se déforme, des os qui se brisent, du sang qui goutte à goutte au plancher – je ne savais pas quoi faire, j'avais peur pour Georgi, peur qu'on m'attrape, peur de bouger ; j'ai attrapé une bouteille, je crois que c'était du rhum, et j'ai commencé à boire parce que c'était ce que faisaient les adultes en cas de coup dur ; j'ai été vite complètement raide et, merde, ça n'aidait pas, pas du tout : les bruits d'abattoir s'étiraient, rampaient jusqu'à ma soupente, j'avais l'impression que de la viande morte me coulait des oreilles, puis je me suis évanoui – j'ai repris conscience au matin et j'ai vomi en chialant, persuadé que j'allais mourir, la sensation horrible que j'allais me vider entièrement, que mes os mêmes allaient fondre et me dégouliner par la bouche, qu'il ne resterait de moi qu'un costume de peau vide, brûlé de l'intérieur ; plus tard, j'ai jeté un coup d'œil dans la salle : Georgi était mort, j'en étais certain, et j'ai commencé à avoir peur pour mon père, je n'y avais pas songé jusque-là, prisonnier de la situation, du vacarme de la torture, au point de ne plus pouvoir penser – j'ai fini par trouver le vieux, inconscient sur le siège arrière de sa Chevrolet et j'ai appelé les secours – je n'ai rien dit, ni à la police, ni à mon père, parce que personne ne m'aurait cru, parce que je n'étais qu'un gosse, putain ; les types en noir étaient partis avec la recette et les flics ont dit que c'était un cambriolage, que Georgi avait résisté et qu'un des braqueurs devait être un peu cinglé – il a eu un enterrement chrétien au cimetière communal mais ça n'a pas suffi et, parfois, à l'aube, quand je ferme le bar, j'entends son fantôme sangloter et je me sens à nouveau impuissant, malade de peur, perdu comme un gamin de huit ans.



Au sud de la frontière

Les histoires de narcos, il faut toujours en enlever une moitié et en refaire une autre, ne croire qu'en les épisodes les plus bizarres, ceux que personne n'aurait pu inventer, et se méfier des raccourcis. Les gens d'ici n'ont pas le choix d'être des menteurs superstitieux. Qui accepterait de perdre un fils pour mille pesos tombés dans la mauvaise poche, pour avoir raté un bus de ramassage scolaire ou traversé la rue et proposé de porter les commissions de la voisine? Ici, les morts bizarres reviennent toujours à la vie et les bandoleros se changent en anges gardiens dont on grave l'effigie sur les crosses de fusils. Étonnez-vous, après ça, que l'on dédie des neuvaines cinq fois l'an à des saints bricolés et que l'on change de protecteur plus souvent que de draps. Les narcos se rêvent, comme nous tous, et avec plus de ferveur peut-être de savoir que leur existence éveillée les mènera à une tombe prématurée, creusée à la hâte dans la rocaïlle, protégeant mal du froid du désert et de la curiosité des chiens errants.

Si vous en croyez la version officielle, ça a débuté à Mexicali, pendant la quinceañera de Clarita, petite dernière du gros Manoel. Comme la plupart des malfrats, le gordito avait les traditions à cœur, et poussé sa gamine à porter une robe jaune pastel, comme sa sœur, comme leur mère avant elles. Trois groupes étaient payés pour jouer à l'anniversaire, des mariachis, des corrideros, et un trio de beaux gosses à pantalons serrés pour les bachatas de fin de nuit. Talibán, comme on le surnommait dans le milieu, avait invité large parmi les amis et les proches, y compris des collègues de la Famille, qui avaient fait le déplacement depuis Michoacan dans des berlines scandinaves, histoire d'ajouter une touche de business à ce week-end d'agrément. Autant dire que la propriété était dotée en porte-flingues et que, même pour quelqu'un qui aurait oublié la trêve décrétée en fin d'année, quelqu'un qui serait passé outre le respect dû aux fêtes familiales, il avait fallu être sacrément frappé pour gâcher la soirée à coups de fusil. Dérangé, très en colère, ou les deux, et prêt à frapper un grand coup par surprise.

Non contents de blesser grièvement Manoel, les agresseurs réussirent, en trois minutes de mitraillade, à refroidir vingt convives, gamins compris, à éclabousser de rouge le chaste décolleté de la petite et, plus grave encore, à répandre sur les pompes pointues d'un des guapos sur scène des morceaux de la tête de Dos Dedos, invité de marque venu du Sud avec qui le Talibán espérait nouer accord. Les tueurs roulaient dans deux vans volés et avoinaient à l'arrêt depuis le trottoir, d'abord à la grenade puis au fusil d'assaut pour les finitions. Ils n'étaient pas masqués, et les témoins identifièrent sans peine les gars du cartel du Golfe, parmi lesquels une paire de tueurs Zetas. C'était pire qu'une trahison ou qu'une vengeance, pire que des représailles, en fait. C'était la guerre qui commençait, et pas que dans la région, et pas que de ce côté-ci de la frontière. Un conflit idiot entre ceux de Sinaloa et ceux du Golfe, dans lequel les morts se comptèrent vite par centaines, les pertes par centaines de milliers de dollars. Si vous demandiez aux gamins, ce qu'ils vous disaient d'abord c'est que tout avait débuté à la quinceañera de Clarita, une pauvre gamine que le drame et la culpabilité avaient fini par rendre folle, et qui apparaissait parfois, dans la demi-nuit des faubourgs, ses habits de fête souillés, pour pleurer sur les corps troués et les cruches de limonade renversées.

Mais le vrai, c'est que les Zetas avaient de solides raisons de ne pas respecter une trêve qu'ils croyaient rompue par ceux de Sinaloa. Il fallut un moment pour comprendre ce qui avait pu motiver une telle boucherie, réaliser que la présence de la Famille à cet endroit n'était que fâcheuse coïncidence. Pour que tout soit clair, laissez-moi vous redire deux ou trois choses sur la région. Avant la guerre, Mexicali était sans discussion sous la coupe de ceux de Sinaloa. Ils avaient fini par contrôler l'essentiel des points de passage entre Tijuana et Juarez, et commençaient à empiéter à l'est, vers le marché texan, sans trop de casse. Leur dernière épine dans leur pied était TJ, aux mains de ceux du Golfe, et qui avait tendance à y aller fort à l'occasion. En vrai, le vieux cartel peinait à tenir ses Zetas, une tripotée d'anciens militaires des corps d'élite recrutés dans les années 90, et qui avaient monté leurs

propres réseaux en débauchant des vétérans du Guatemala. Pour faire barrage à ces gros oiseaux, ceux de Sinaloa avaient créé leur propre troupe de choc, les Negros, et réussi après quelques coups de force dramatiques à obtenir une paix suffisamment solide pour retourner s'occuper de Juarez. À la tête des Zetas, il y avait un vieux, presque quarante ans, surnommé Tio Caimán parce qu'il avait fait ses débuts en face, dans les marines, avant de rejoindre la section diecenuève de l'Armada. Caimán était fou comme une toupie et pédé jusqu'à l'os, amoureux depuis toujours de Little Mike, un gringo chocolat au lait. Mickey était l'ami, le confident et l'amant du tueur, et on l'avait retrouvé dans son lit, très froid et très abîmé, l'avant-veille des quinze ans de Clarita. Le corps venait accompagné d'un message insultant et sans équivoque.

Les détails du crime, on ne les a connus que bien après et la plupart des gens n'ont pas voulu amender leur récit pour les prendre en compte, tant il était pénible d'admettre que le chef des Zetas avait pu donner son cul et, pire encore, son cœur, à un États-unien ni blanc, ni gangster. C'était aussi que l'ancien militaire avait pris soin de faire incinérer son amant dans le plus grand secret, de liquider les traces du meurtre, et de remuer en lui une rage froide avant de frapper vite et fort, sans s'appesantir sur les conséquences politiques, les blasphèmes et le qu'en-dira-t-on. Quarante-huit heures plus tard, son hacienda de La Paz était dynamitée et, pendant un temps, on le crut mort et le problème réglé. Ça n'était, bien sûr, que le commencement des embrouilles.

On peut dire ce qu'on veut des flics, mais quand il s'agit de démêler les micmacs noués par les narcotrafiquants, ils ont un avantage sur la plupart des criminels : leur absence de parti-pris. L'ambition, la peur, la colère et la superstition ne brouillent pas le dessin sous leurs yeux. Au bout d'une vingtaine de jours d'affrontements, ce sont les responsables de la PM chargés de la lutte contre la drogue qui ont deviné les premiers qu'il manquait une pièce au puzzle.

Deux facteurs de troubles étaient faciles à identifier. D'abord, la réaction en chaîne. Les blessures du Talibán faisaient un trou dans la pyramide de Sinaloa, et les Negros voulaient le combler de leurs hommes avant de partir en croisade contre les Zetas, malgré des réticences du dernier cercle. L'indécision politique engendra une semaine de carence dans l'approvisionnement. Des revendeurs se trouvèrent à sec jusqu'au nord de la Californie, l'argent de la protection oublia de tomber dans les bonnes poches, des types furent abattus dans des caves et des agents véreux retournèrent leur veste pour la troisième ou quatrième fois. Et ça n'était qu'un des nombreux ressorts que faisait jouer la vendetta d'oncle Caimán, modifiant les équilibres déjà précaires du nord du pays, faisant frissonner jusque dans les banques off-shore et les cabinets de distingués décideurs.

Mais il y avait aussi, et surtout, cette ferveur croissante propre aux grands déchaînements de violence. La mystique du crime florissait dans toutes les classes de la population, donnant à cette querelle de gangsters une dimension biblique. On voyait à nouveau se manifester Jesús Malverde, le narcosaint, qui apparaissait au plus fort des fusillades pour recevoir dans la nuque la balle destinée au bandit sous sa protection. Fuyant une scène de représailles, un autre se faisait arracher dans les airs par le militaire ailé Juan Soldado, protecteur des condamnés innocents. Mais la figure qui revenait le plus souvent dans les récits des témoins était celle de Santa Muerte, femme squelette au manteau de Vierge, Sainte Mère des Derniers Jours, prévenant les guetteurs de l'imminence d'un assaut, favorisant une esquive dans la tourmente et protégeant de toute mort violente par son souffle brûlant et le cliquetis de ses doigts d'os. Médailles et images s'arrachaient dans les cités du Nord, on taillait des ex-voto, brûlait de l'encens et priait devant des tas de feuilles de coca, de douilles, de fleurs d'agave séchées. Le sang appelait le sang, la violence engendrait les cauchemars, pain quotidien de ceux dont le destin était de vivre des interstices et de sombres négoes.

Ce qui décida les flics, ce fut le saccage de la marina de Punta Baja, trois semaines après l'attentat de Mexicali : sept cents kilos de ballots de cocaïne éventrés et balancés à la flotte en une nuit, alors que des bateaux de transport étaient prêts à quitter la rade, le ciel dégagé et la mer calme. S'il restait quelque chose de plus important que la mort et la magie pour les trafiquants, c'était bien le pognon. La destruction d'un tel stock était difficile à justifier auprès de qui que ce soit. La même semaine, la police militaire arrêta Caimán devant le columbarium où demeurait l'urne du petit Mike. Leur conversation dura cinq minutes, le temps d'un contrôle d'identité pour stationnement irrégulier. Le tueur était sur une nouvelle piste. Le cartel de Sinaloa n'était pour rien dans toute l'affaire. Quelqu'un semait la discorde entre les factions, montait les clans les uns contre les autres. On soufflait sur les braises jusqu'à l'incendie, puis disparaissait sans s'attarder sur les dégâts. Les jours suivants apportèrent aux policiers de nouveaux signes, des indices plus que des preuves, qu'une main malveillante se jouait des rivalités et des egos. Les tentatives de paix capotaient les unes après les autres. Les meurtres cruels, les assauts insensés se multipliaient. Les soldats, rendus fous par la colère et la peur du surnaturel, montaient à cinq dans une Volkswagen, défonçaient des portes en plein jour pour cribler de balles des rocking-chairs couverts de plaids, des lits superposés, des fourneaux sur lesquels l'eau restait à bouillir.

Le signalement des trouble-fête fut étonnamment facile à obtenir. Moins d'un mois après que les Zetas avaient interrompu la danse chez Manoel, Maria Carmen Melchiades, procureur de l'État de Chihuahua, faisait émettre un mandat d'arrêt international aux noms de Jessica et Evgeny Valamy, ressortissants de la Fédération, résidant illégalement sur le territoire national depuis au moins trois ans. On leur avait trouvé cinq adresses sur la côte est, et les autorités du Belize avaient confirmé au bout de quelques heures que le Nonona, un yacht immatriculé à leur nom, les attendait dans une cale sèche de Punta Gorda. Le couple voyageait avec des passeports fédéraux,

parlait anglais et espagnol avec un fort accent. Les gardes du quartier clos Oro y Plata, dans lequel avait été tué Little Mike, fournirent une copie des permis de conduire, et une description précise de ses compagnons d'un soir. Ils roulaient dans une Cadillac El Dorado coupée, d'un bordeaux limoneux. La fille était jeune et brune, pas bien jolie, yeux sombres assortis à son humeur. L'homme aurait pu être son grand-père, trop grand, maigre, tout en lin blanc, avec un chapeau aux bords immenses pour laisser dans l'ombre sa face aplatie, effrayante. Une tête, comme le dirait un autre témoin plus tard, de laquelle le visage s'était enfui. Le dossier partit très vite vers les agences de sécurité, les postes de douane, les commissariats, et Melchiades se frotta les mains. Elle tenait les coupables, les coupables étaient étrangers. Pas besoin d'envoyer les blindés chatouiller l'un ou l'autre pont du crime, il leur suffirait de serrer la paire, d'envoyer la presse, et de les laisser se faire abattre sur le chemin du tribunal ou de la prison.

Sauf qu'une semaine passa sans qu'on les attrape, puis deux. Los Negros tombèrent à bras raccourcis sur la piétaille du Golfe, en décapitèrent huit, en laissèrent six pendus à des lampadaires. La Famille, qui trouvait qu'on tardait à lui présenter des excuses en bonne forme, rajouta sa couche en bloquant les trafics humains pendant trois jours. Quand les chefs envoyèrent un émissaire pour négocier, ils en récupérèrent le cœur par retour de courrier, farci à la coriandre et au porc haché, cuit au barbecue. Et si Jessica et Evgeny restèrent tout ce temps introuvables, l'info finit par suinter, et bientôt ce fut tout ce que le pays comptait de têtes de pioche qui reprit l'histoire des étrangers à son compte, taillant au duo des habits de légende.

Quand je dis introuvables, il ne faut pas forcément prendre ça au pied de la lettre. Des nouvelles de leur passage ne cessaient de faire clignoter les standards du PER. En moins d'une semaine, on les repérait dans le District Fédéral et à Laredo, à Nogales, à Tucson, Arizona, et même à San Diego, dans un Motel 5 du centre-ville. Ils traversaient un barrage filtrant au nord de Calexico, puis repassaient

la frontière à El Paso, sans que quiconque ne songe à les arrêter. Sur les caméras des postes douaniers, la fille repeignait avec ses doigts des mèches noires et lourdes, l'homme jouait avec une cigarette éteinte. On contrôlait leurs passeports et les laissait passer pour, cinq minutes plus tard, reposer les yeux sur les portraits robots mal imprimés des fifty most wanted. Le temps de donner l'alerte, la trace avait refroidi. C'était à n'y rien comprendre et quand cela se fut répété trois fois, il fallut bien admettre que leurs apparitions tenaient du surnaturel. Les signalements se multiplièrent alors. Les Valamyr se manifestaient dans les impasses et les postes de télé. Ils embarquaient dans votre voiture pour prévenir un accident, faisaient sonner votre portable pour annoncer une descente de police. Leurs doigts froids caressaient les enfants qui ne voulaient pas dormir. Ils vidaient les bières laissées ouvertes sans surveillance et nouaient dans leur sommeil les cheveux des vierges qui dormaient sous les fenêtres.

Les gros bonnets organisèrent des réunions et les premières se passèrent mal. La frontière était à feu et à sang. On ne comptait plus les soldes à régler dans des vendettas personnelles. Mais comme on tenait un bouc émissaire, on finit par accepter de se rasseoir à une même table. L'État participa à sa manière, en fermant les yeux sur certains écarts de parcours, en perdant des dossiers et blanchissant des prévenus, et de ce bel effort faillit naître un accord historique dans le Milieu. Pour un peu, on aurait remercié les étrangers fantômes d'avoir forcé la refonte de l'ancien système. C'est vers cette époque qu'ils revinrent me voir, après un coup de téléphone passé d'Ensenada. « C'est nous, Chino. On est en route. » La voix de Jess était lasse comme jamais et j'entendais, par derrière les brouhahas, les klaxons de la gare routière.

Ils ont déboulé à la nuit, d'abord un grondement sourd, presque inaudible puis, une fois la dernière butte passée, le ronflement du moteur répercuté dans toute la péninsule, tranchant sur l'absolu silence de mon désert côtier. Ça a duré trois bonnes minutes, jusqu'à ce que les portières claquent, que les bottes raclent sur le sol dur,

mais pas une fois les chiens n'avaient aboyé. Ils ne s'étaient même pas réveillés. J'ai regardé mes visiteurs venir à moi, dans la nuit mauve de ce bout du monde, si petits et si noirs comparés aux montagnes, aux falaises, à la phosphorescence horizontale du Pacifique, puis j'ai fait jouer l'interrupteur de la véranda pour les inciter à entrer. Les insectes de nuit aux ailes transparentes se sont rués sur le globe de lumière, le tic tic de leur collision contre le verre était le seul bruit. « C'est vraiment un endroit très isolé », a fini par commenter Evgeny. « J'aime le calme, j'ai répondu, mais les visiteurs sont toujours les bienvenus. »

J'avais préparé des amuse-bouches et des glaçons, mis des bières et des citrons au frais. Dans le séjour, Jess jouait avec les boutons de mon énorme poste de radio, tandis que son époux se mettait à l'aise. Quand je revins avec la tequila, il avait défait le col de sa chemise, et étudiait mes affiches de corrida en sirotant une Tecate. J'essayai de ne pas regarder trop fixement l'absence de nez et de pavillons auriculaires, les boudins sombres des cicatrices courbes, qui dessinaient, en lieu de face, une sorte de schéma de découpe pour pièces de boucherie. « Quelles sont les nouvelles ? » a demandé Jessica en acceptant un shot. « Ça n'est pas à moi de vous l'apprendre » j'ai fait. « On ne parle que de vous, là-dedans. » Elle traversa la pièce pour se glisser entre les bras d'Evgeny, démarche lourde et disgracieuse, parfaite. « C'est embêtant », elle a continué, « notre voyage de noces est bientôt terminé. » J'ai vidé mon verre, une reposado très jaune, âpre comme du silex, et pour la première fois depuis que je les connaissais je les ai devinés monstrueux, inhumains, plus puissants et plus fous que ce qu'affirmait leur légende. « Il faudra que vous vous souveniez de tout, Chino », me dit plus tard Evgeny. « La vérité doit exister quelque part. Être capable de ressurgir un jour pour défaire les mensonges. Vos mots, alors, abattront nos statues. Ils saccageront le mythe, ils replongeront dans l'oubli la geste des amants terroristes. » Il était saoul, alors, avait ôté son chapeau, et Jess, machinalement, suivait de ses doigts plats les sutures de la chair à ses tempes, jusque là où ses oreilles auraient dû se trouver.

Trois jours plus tard, Jessica entrait dans un pénitencier sans présenter le moindre papier. Personne ne la retint de pénétrer dans le quartier haute sécurité, isolé par un no man's land large de cinquante mètres. Les gardiens du super max ne surent expliquer aux autorités comment ils avaient pu laisser cette femme accéder à la cellule de Celso Huerta, dit Serafino, deuxième fils d'Ismael « Molinero » Huerta et héritier d'un empire criminel allant des Caraïbes à l'Équateur. On avait voulu la passation de pouvoir progressive, loin des bras droits du patriarche, et le vieux avait compté sur les prisons fédérales états-uniennes pour protéger son rejeton des querelles de succession. La nouvelle de sa mort porta un rude coup au vieillard, qui fit dissoudre son conseil le soir même. Et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, les affrontements internes au cartel rejaillirent sur le milieu entier. Malgré les efforts conjugués des traditionalistes et des autorités, la guerre des gangs reprit dans la rue et les foyers, embrasant les imaginations comme un feu de broussailles. La Femme Fantôme et l'Homme sans Face, au volant de leur Cadillac, ouvraient le pays en deux pour le dépecer jusqu'à l'os et j'étais le seul, peut-être, à deviner dans ces déchaînements de haine les échos d'une impossible, d'une dramatique déclaration d'amour.

La première fois que j'avais entendu parler d'eux, ils débarquaient tout juste de leur pays et zoniaient sans but à Belmopan, dépensant un argent poisseux, glissant comme un ver. Ils avaient fini par entrer dans le bistrot d'un pote à moi, un ex-détective vétéran de la Corée, qui s'était mis au vert au Belize avec un gros paquet fauché à la Mara Salvatrucha. Evgeny portait un masque filtrant, alors, et Jess s'habillait en garçonne. Je me souviens de leurs mains qui se cherchaient sous la table et de leurs longs face-à-face silencieux, indifférents aux œillades des touristes du coin et des businessmen marron avoinés au whiskey sour. Jamais ils ne semblaient las l'un de l'autre et leur dérangement laideur, leur passion mutuelle se chargeaient d'un érotisme lancinant, aigre comme une fièvre. Ils finissaient par quitter les lieux peu avant l'aube, laissant une liasse sur la table, les armes qu'ils portaient à la ceinture cliquetant, invisibles. Un soir, Milo finit par me les présenter.

Ils cherchaient des locaux pour coucher avec eux contre de l'argent. « Pas des putes, des vrais gens. On paiera ce qu'il faut. » Je connaissais les Nicaraguayens des raffineries et m'étais chargé d'organiser une soirée, de faire en sorte que tout se passe bien avant, et surtout après, quand les types repartaient en tremblant, en pleurant. On ne peut pas dire qu'on soit devenus amis, mais ils ont commencé à me parler plus librement, et Evgeny à enlever son masque en ma présence. « Tu la trouves belle ? » il m'a demandé un soir, pointant Jess endormie dans un fauteuil en rotin, sur la terrasse de leur villa. On avait vidé une bouteille de Wray & Nephews et, même en me parlant sous le nez, son haleine n'avait aucune odeur, pas même le chaud et humide des intérieurs humains. Elle, elle dormait bouche entrouverte, lèvres tombante, avec quelque chose de lourd qui semblait rouler sous ses paupières closes. J'ai suivi le dessin de sa joue jusqu'au cou trop blanc, je la voyais laide et blanche, fade, mais sentais ma bite durcir pour la première fois depuis plus longtemps que je ne me souvenais. Quand j'ai détourné les yeux sans répondre, Evgeny a souri et ça a fait des plis bruns, monstrueux, au milieu de sa face.

Il y eut encore un gros mois de violence après le meurtre du fils Huerta, le petit ange de Michoacan, pour qui on composa des chansons et qu'on ensevelit sous les fleurs coupées au cours de funérailles sans égales. Les véritables héros de l'histoire n'étaient évoqués qu'à mots couverts, entre hommes de confiance et gens de peu, et on traçait des croix en l'air, on bougeait d'un pas pour éviter les représailles des esprits. On tatouait l'homme sans visage sur la largeur des épaules ou le lisse d'un avant-bras, on représentait la femme spectrale sur les carrés des paños, qui sont les retables des détenus. Sur une chaîne câblée de la capitale, un pasteur évangéliste évoqua à plusieurs reprises une immixtion divine dans le narcotrafic, promettant une fin douloureuse à ceux qui s'acharneraient dans cette voie.

La CIA finit de désosser le bateau des Valamy et de recouper les informations. Ils avaient mis deux agents sur l'affaire, qui étaient

restés au Belize vingt jours, jusqu'à être capable de reconstituer heure par heure l'agenda des étrangers. Les résultats étaient cohérents, mais perdaient de leur consistance dès qu'ils cherchaient à remonter avant l'entrée au port du Nonona, à descendre au-delà du départ pour le Mexique. Les autorités de Yirminadingrad, toutes prêtes à coopérer, affirmèrent ne tenir aucune trace tangible de l'existence desdits individus. Un stagiaire put tout de même préciser qu'Evgeny Valamyr était certainement un pseudonyme, le nom d'un héros de livre populaire chez les dissidents avant la Normalisation. Le bar de Milo à Belmopan avait fermé, et quand les agents logèrent le vieux, reclus dans une case de forêt, ils ne purent rien tirer de lui, la tête bouffée de rye, de coke et d'Alzheimer. Ils plièrent les gaules au terme de leurs trois semaines, et deux jours après leur retour à D.C., Madame Melchiades les sonna pour un rendez-vous piscine, plongée et échange d'infos. En temps de crise économique, Oncle Sam se foutait un peu de la guerre civile chez un voisin, qui garantissait aux devises du tourisme de fructifier à domicile. Mais les explosions frontalières avaient des conséquences de plus en plus lourdes sur le Sud, et il semblait que l'Homme était bien décidé à en faire un plat. Alors Palmer et Pulaski prirent leurs maillots de bain, leurs lunettes noires et un moyen-courrier pour Cancún.

Je ne crois pas que l'armée locale aurait réussi, à elle seule, à retrouver ma trace, mais j'ai plusieurs idées de ce qui a pu finir par les amener jusqu'à chez moi. Au début du mois d'août, au plus fort d'un été sec comme une gifle, j'ai vu débarquer les trois superflics dans deux grosses américaines, et suis sorti sous l'auvent avec la carabine, moins pour dissuader mes visiteurs que pour rassurer les clébardes, devenus misanthropes avec le temps et la solitude. Maria Carmen était une femme longue et très mince, jolie à sa façon mais d'un abord trop sec, presque tranchant. Les États-uniens avaient de beaux costumes taillés pour dissimuler les holsters, de grands sourires ordonnés. « Vous êtes Vicente Soares ? » a demandé le premier, dans l'espagnol parfait des académies. « On m'appelle Chino. Que me

voulez-vous?» Je ne pointais l'arme sur personne, mais tous avaient noté le chien relevé et l'index engagé. Ils se sont arrêtés et la proc m'a montré ses paumes. «On est venus pour comprendre, Chino. Pour savoir la vérité.»

Je vois plusieurs possibilités mais aucune d'elles, au fond, ne colle vraiment avec la façon dont j'ai compris les choses. La première, c'est qu'un détail a fuité, quand je suis venu m'installer ici. Une personne qui aurait vu mes papiers de trop près ou touché plus d'argent qu'il n'aurait fallu. Un bavard qui aurait causé à un type qui connaissait un gars et, de là, ceux du Golfe, ceux de Sinaloa ou d'ailleurs, avaient appris il y a bien longtemps que je me cachais ici, au fin fond du dernier caillou. Mais ça aurait voulu dire que les gangs avaient collaboré en très haut lieu avec le PER, et ça ne me rassurait sur l'avenir ni des uns, ni des autres. Il est possible aussi que ce soit Evgeny et Jessica qui aient fait le travail. Un rendez-vous à la terrasse d'un Italien de Cancún, en pleine rue, avec le soleil vertical et la poussière de midi, la rumeur continue de la ville. La voix froide, cassée, de Jess, qui lâche mon adresse et insiste: «Allez voir Chino, lui il sait, lui il vous dira tout.» Mais ça n'est pas non plus ce que je crois qu'il s'est passé. J'imagine plutôt de petits verres de mezcal, des cantinas souterraines décorées d'idoles en céramique, des bains de minuit dans un ressac tiède, suivis, qui sait, de parties de jambes en l'air au milieu de quartiers de citrons écrasés. Je vois des éclaboussures de gnôle, des joints de mota sous la lune bleue, des bagarres dans une arrière-salle. Les gencives en sang de Pulaski, des côtes qui craquent sous les poings abattus, des boutons de peyotl dans une cellophane froissée, un chargeur de .22 vidé dans le cœur d'un ciel rosissant. Ils ont rêvé de moi, là-bas, dans le Sud, et ils ont rêvé de leurs proies. Ils ont écouté ce que susurrait le vent pris aux rideaux de leur suite. Ils ont lu les messages gribouillés dans le noir sans vraiment s'éveiller. Ils ont écouté, ils ont suivi la rumeur, et la rumeur les a menés jusqu'à moi.

La toute dernière fois qu'on a vu Evgeny et Jess de ce côté de la frontière, et pour ce que j'en sais, sur tout le continent, c'était à la salle El Botijo de Tijuana, où ils sont apparus au black jack les armes à la main entre l'as et le valet. On aurait dit une scène de western ou de film noir, tout en clair-obscur, avec la fumée roulant lourde entre les piles de jetons et les moustaches frémissantes des pigeons endimanchés. Il y avait de la colère dans les phalanges blanchies des joueurs, serrant leurs billets de cent, mais aussi une peur primitive, presque enfantine, et la joie confuse que l'on ressent face à une catastrophe naturelle, celle d'en être, celle de voir et de pouvoir raconter. Les Valamyrs étaient terribles sous les abat-jour, et l'on fixait moins les yeux vides de leurs armes que leurs visages révélés, sa triste physionomie à elle, fille sans âge et sans relief, que l'on pouvait regarder sans voir et étudier sans jamais retenir, et puis sa tête à lui, qui tenait du monstre et du squelette, sa boule lisse, son visage accidenté jusqu'à la négation. L'argent plut dans les sacs qu'ils tendaient, d'abord celui des gains et des banques, puis les sous secrets gardés sur le cœur, les pièces fourrées dans les ceintures, les chevalières, les boucles d'oreille, les médailles votives. Autant d'offrandes pour les anges du crime : la dîme des amants criminels. Quand ils passèrent devant elle, Isadora, la femme de Raymundo Diaz, alla jusqu'à tirer de son sac à main un revolver plus court qu'un doigt, pour le laisser tomber avec un sourire blanc parmi les gains de l'étrange quête. Personne ne songea à les arrêter, parce que tous les avaient reconnus et que, demain, on vendrait des cartes peintes à leur effigie et qu'on dresserait pour eux, au fond des cours, des cairns de pierres éclaboussées du sang de la nuit.

Certains disent qu'ils sont partis vers le Nord, d'autres qu'ils ont plongé avec la Cadillac, tous feux éteints, dans le port et les eaux noires du Pacifique. Ils ne sont, en tout cas, jamais revenus me voir et, d'un bout à l'autre de la bande radio, ne me parviennent que les nouvelles neutres des trafics humains, avec leur cohorte d'exagérations, de mensonges et d'affabulations superstitieuses. Mais ils sont quelque part, je le sais, parce qu'on les a déjà dits morts une

fois et que c'est ça, sans doute, qui les a poussés jusqu'à nous. Je reprends une bière, que je vais boire sous le porche. Au crépuscule, l'air refroidit et des brumes de mer, très basses, glissent au-dessus du désert. Si l'on attend assez, le ciel s'opacifie alors, comme la cornée d'un agonisant, et commencent à y luire une, puis une autre, puis la multitude muette des étoiles de la nuit.

« Alors ? » avait fini par demander Palmer, assis très en avant sur le cuir du canapé, comme sur le point de se lever, comme pour ne laisser aucune trace de son passage dans mon séjour. Melchiades et Pulaski gardaient les mains jointes sur leurs genoux, doigts croisés. Au milieu du plateau en verre de la table basse, un dictaphone numérique tournait avec des clignements verts. J'avais remarqué le nacre à peine doré aux paupières de la procureure, la trace mal frottée de rouge à lèvres sur le col de l'agent, mais j'hésitais encore, face à la coque noire, lisse comme celle d'un scarabée. Je pensais leur dire la première rencontre des deux amants par une soirée de tempête, à des milliers de miles et plusieurs mers d'ici, et le goût du café qu'ils avaient partagé, et le teint jaune, maladif, de l'adolescent qui les avait servis, et l'angoisse qui les avait saisis à l'idée de s'éloigner l'un de l'autre, dire leur l'amour qui était un arrangement cannibale, un impossible pacte avec le réel, une union qui consumait les vies, abattait les murs et embrasait les villes, être deux et annihiler les mondes, vivre des noces à jamais inachevées, leur course au travers de l'espace, leurs mémoires sans cesse réécrites. Palmer me regardait comme un chien face à un miroir. Dehors, le soleil entamait sa lente descente, et j'ai souhaité soudain les voir partis, retrouver mon pays nu, mon pays de serpents, de cactus et de vautours. Alors je me suis penché pour que la machine enregistre chacun des mots et j'ai dit : « Evgeny et Jessica Valamyrr n'ont jamais existé. Ils sont la somme de nos espoirs et de nos terreurs, des silhouettes coupées dans cette étoffe dont on fait les rêves. Ils naissent, comme les autres, de l'agencement mental de lieux et de personnes imaginaires. Ils poussent et croissent comme un chiendent. Là d'où ils viennent n'existe pas. Là où ils sont n'est

qu'illusion. Ce sont des poches vides, des boîtes, des reflets. Ce sont des mots. Votre quête n'a pas de sens, parce que tout ce que vous savez d'eux est vrai. »

J'ai vu la Cadillac Eldorado filer sur une route rectiligne. C'était Jess qui tenait le volant et, après chaque changement de vitesse, sa main droite retournait au même endroit, haut sur la cuisse de son amant, posée là simplement, au bon endroit, et pour n'en plus bouger.



De la cécité

Il est arrivé à Lisbonne. Le haut du belvédère Sainte Catherine est baigné de la lumière crue, ambiguë, des matins d'hiver. Sur la terrasse à ses pieds, le serveur débarrasse les tasses à expressos de touristes en-allés. Une cuillère tinte. Les branches d'un laurier frissonnent. L'homme ne bouge pas, plus figé que la roche monstrueuse de la sculpture d'Adamastor. Plus antique, également. Gueule ouverte, yeux exorbités, barbes et cheveux hirsutes, la créature imaginaire s'écarquille et menace en direction du Tage. Le fleuve est gris acier. Des mouettes, jetées, font un piqueté de blanc. Il sent la ville, sous lui, la cité immense avec ses grottes, ses citernes et ses gouffres. Chez le marchand de sommeil il a signé d'un nom d'emprunt. Maintenant, du sommet de la cité, il scrute vers le large. Il sait les navires, le poivre, l'or, il sait l'empereur enfui, la nef magique et le roi caché, les serpents de mer et les roches magnétiques. Il connaît les signes et nous, nous savons qu'il sait.

L'Alfama n'est pas un musée clame la peinture bleue sur le mur rose. De ses doigts, il caresse les lettres, polymères plus lisses que la brique usée. La rue, étroite et raide, descend plus loin en escalier. Dans la vitrine d'un magasin abandonné, les informations recroquevillent sur des papiers brûlés de soleil. Les bois des chambranles décapés semblent des bouts d'épaves recrachées par la mer. Sept collines, comme à Rome, comme à Jérusalem. Au-dessus de ce monde du dessus, le jour est bleu. Il hume l'obscurité qui suinte d'un soupirail, capte le babil d'une radio. Sans son bâton, sa cape et ses deniers, on pourrait ne pas le reconnaître. Il dit s'appeler Espérandieu et prétend venir d'Arménie. — *Bom dia*, fait-il à l'enfant blond, qui frissonne dans le courant d'air. Il a des rides autour des yeux et un sourire patient ; il a tout le temps du monde. L'enfant recule sans répondre. Il ne referme pas derrière lui et dans l'entrebâillement l'immeuble reste noir, d'une profondeur sans fond.

Les gens qui montent au Castelo ne le voient pas. Il est assis sur un banc qui est un bloc de pierre. Le vent atlantique mord des faces

rosies. Les doudounes sont jaunes, bleu électrique, les feutres sombres. Il aimerait, comme naguère, pouvoir se joindre aux hommes. Il est tenté d'arrêter ce couple de retraités, leur dire ce qu'il sait. Combien de temps de vie cela prendrait-il? Voyez ce que tous viennent voir ici : saint Antoine, au centre du triptyque, refaisant le geste que le Christ lui mime depuis les abîmes sacrés de son antre. Aux portes de la tour effondrée, un porc communie sous les deux espèces. Une cigogne noire s'est coiffée du nid où éclora l'œuvre secret. Juchée sur un rat géant, la vieille berce en langes l'enfant alchimique. Dans la ville, des armées noires s'hérissent. Un héros, dans les douves, pourfend le chien hideux. Des diables volettent dans les panaches d'une campagne embrasée. Coloquinte, arbre sec, poissons-vaisseaux, laissez glisser l'œil de vos souvenirs.

Il erre dans la ville basse. Des rayons rasants dessinent les angles en orange et en noir. L'air est de la pureté trompeuse du cristal. Personne, jusqu'au fleuve, pour descendre les trottoirs rectilignes. L'homme accroupi laisse venir à lui le matou et son ombre. Jadis, on déchargeait ici les biens de Goa poussés par la mousson. Avant encore, c'était un quartier de pêcheurs et d'artisans. Il fut un temps aussi, où les Juifs, protégés d'Alphonse l'Africain, y tenaient leurs ateliers de copie. Il y avait les Shem tov qu'Aristote obsédait et le vieux David Qimhri. Le chat passe au large, sans le quitter des yeux, il pue mille diables, odeur de rue. – *Be-simana tova*, dit-il, se souvenant des mots anciens. – *Be-siyya'ta di-shmayya*. Il rit un peu. L'invocation arménienne s'adressait aux lecteurs, la babylonienne aux copistes. Et puis le psaume 121, *'emy 'oshw, Mon secours vient de l'Éternel...* Trente ans de recherches sur le Zohar, quelques succès. Mais de cela non plus, il n'est rien demeuré.

On dîne autour de lui de longs poissons luisants, yeux ternis comme des blancs d'œufs pochés. Le vin vert à la pression luit du dedans, phosphorescent. Les carreaux de faïence bruns et beiges ont été peints à la main. Il écoute, derrière le brouhaha du bistrot, le

clapotis d'eaux souterraines. — *Viens solennel*, traduit-il, *viens solennissime et lourd d'un secret besoin de sangloter. Parce que les âmes sont vastes, peut-être, et les vies étroites. Parce qu'aucun de nos gestes ne sort de notre corps. Parce que nous ne touchons que ce que nos bras atteignent et ne voyons que jusqu'où porte notre regard.* Personne alentour ne lui prête attention. Il a appris, au fil des siècles, à dévorer l'espace sans éclat. Et si on le laisse vivre ainsi, sans doute est-ce parce qu'on ne mesure pas combien il est dangereux. Du bout de ses doigts, il pioche dans une assiette de fruits de mer violacés, qui semblent des fleurs de pierre. Les pousse-pieds, ici, s'appellent *percebes*. Ce sont des *comprends-tu* ?

Nuit noire que trousse le vent, toujours. Les lumières dinguent aux culs des tramways, dans les vitrines de bars de nuit, sur les gros pavés polis. Il retourne à son antre, sans presse, fourbu peut-être, étudiant au-delà des pierres et des visages. Derrière chaque fissure il devine un séisme. Dans chaque regard un gouffre de terreur. Il fait trop sombre pour bien savoir. Dans la salle commune, un bébé noir en couche fait rouler son camion sous le meuble télé. Le présentateur articule les nouvelles, son coupé, tandis que les mots, au-dessous, défilent. — *Qui es-tu ?* fait une voix derrière lui. Il s'arrête à la porte de sa chambre pour répondre au deuxième enfant. Vêtue en garçon, coiffée en fille, quatre, cinq ans, Angolaise elle aussi. — *Ne le sais-tu pas ?* — *Qui es-tu ?* répète-t-elle. — *On m'a nommé Cartaphile, une fois. Yeux noirs. — C'est ton vrai nom ? — Je n'ai pas besoin de vrai nom.* Et, avant de clore derrière lui jusqu'au matin : — *Je ne côtoie personne assez longtemps pour ça.*

Le deuxième jour, il descend au quai. Là où se dressaient les colonnes, un ponton de travaux flotte, chargé de pompes. Des tracts collés sur une palissade de tôle grise appellent à la solidarité entre travailleurs. Il a neigé un peu, la ville est comme estompée. Les irrégularités de chaussées sont autant de pièges. Une vieille trotline, heureuse. Ici se noue le destin du monde. Lis. Prie. Travaille. Il pense

à Bandarra, qui a été cordonnier comme lui et poète, prophète. Qui annonça le retour du roi avant même que celui-ci ne parte. Dom Sebastião pouvait-il échapper à son destin ? Lisbonne, le bon lys, fleur hermétique plantée haut dans la couronne d'Europe. La Lusitanie choisie par Paul de Tarse pour être Lumière des Nations, Jérusalem du Cinquième Âge. Elle devait voir le retour du Calice. C'était à la cour du roi chimérique que s'adressaient les courriers du Prêtre Jean. En 1578, Sebastião disparaît en Afrique et la nation est annexée. Il croyait poursuivre la quête du Port-au-Graal.

D'autres que lui prennent en photo le fort de Bethléem, grand Christ blanc, guerrier dressé sur berge pour défendre sa ville. Les lentilles aux gros clins et les chambres obscures ont cédé le pas aux capteurs électroniques. Il laisse le soleil toucher sa face antique, abrité du vent, miracle répété. Il sait que les mots lumière et espérance sont indissolublement liés dans le langage des hommes primitifs. Promesse solsticiale d'une clarté au-delà des nuits. Un car vide laisse tourner son moteur pour ne pas cesser de chauffer. Dans la Sé, une crèche baroque peignait l'étoile des Mages au cœur d'une constellation, unique parmi toutes, présages multipliés. Sébastien détruisit toutes les idoles du préfet Chromace sans que Dieu n'accorde sa guérison. Dans une chambre secrète, le patricien gardait une représentation du cosmos, mécanique magique grâce à laquelle il prédisait l'avenir. Le saint saccagea tout, les anges fondirent sur terre, le malade se vit sauvé et quatre mille se convertirent.

Il n'a pas faim, repousse l'assiette pleine pour fumer une cigarette. Le petit poêle ronfle à ses jambes, filament brûlant. De gros flocons brouillent l'arrière d'une vitre brouillée. Il n'a pas souvenir d'avoir eu aussi froid. Estomac vide, renversé sur sa chaise, il attend. Se souvient du ballet des navires sur le fleuve. L'Océan Monde est la Méditerranée de Lisbonne. Ses faubourgs sont la Chine, le Mozambique, le Brésil. Et quelques îles éparpillées, témoins du continent englouti. Sur le mur, au-dessus de la porte des toilettes, il y a un fanion du Benfica,

Fatima avec les trois petits. Nostalgie d'un passé en-allé par la mer, de terres abandonnées. Le fado est un écho des destinées. Il écrase son mégot dans la coupelle émaillée, le foyer grésille, puis s'éteint. Le serveur parle fort avec la patronne, dit qu'avec ce temps son père ne peut plus sortir seul. – *Il est presque aveugle, savez-vous ?* Les survivants du monde perdu, sur des bateaux sans voile ni rame, par le phare attirés.

À la fin du service, il suit l'employé de restaurant. Perd sa trace rue Benformoso où journaliers et crackés tournent, ruminent. – *Je peux vous vendre cette montre, celle de ma mère, combien elle vaut, je dis cent euros, pour cent euros...* C'est un bonnet qu'il triture entre ses doigts, laine rayée, trop petit pour couvrir les oreilles. Il parle vite, indifférent à la neige qui fond en touchant son visage, du blanc à l'incolore. Ce passant arrêté, c'est inespéré. Le mendiant tremble de froid, de manque. – *C'est de l'or le boîtier, dedans c'est de l'or aussi, une antiquité vous savez...* – *Regarde-moi*, fait le voyageur. Les dédales d'antan se parcouraient à genoux, ils étaient pèlerinages et croisades, ils n'avaient qu'une seule voie. – *Quand j'étais jeune les filles me laissaient dormir chez elles, elles m'offraient à manger. Je suis vieux et laid, c'est moi qui dois payer.* Le glaucome ternit ses pupilles grises. Ses gestes n'agitent que l'ombre. – *Tu vas me guider tout en bas*, dit l'autre.

Ça neige encore sous la terre, ça poudroie au béton par un trou de plafond. Il y a des fosses, des palans, une odeur d'huile. Lui approche, froid, par les réels et les légendes confondus. – *Je me suis perdu au-dedans de moi-même, chante-t-il, parce que j'étais un labyrinthe. Aujourd'hui quand je me ressens, c'est avec nostalgie de moi-même.* Échos retenus de mouvements assourdis. On dit que, pour lui, le temps n'existe pas. Que, tous les siècles, il reprend l'âge qu'il avait lors de sa rencontre avec le Christ. Il agite par le fermoir la montre de femme volée au drogué, arrêtée sur moins sept, de midi ou de minuit. L'entresol est très sombre et la nuit, pas à pas, fond sur

l'Occident. Nos histoires avancent par rotations, cycles et sympathies. En 1755, le tremblement de terre retourne la ville et abat les statues. Les fosses sont comblées, le su est enseveli, le caché exposé. Dix ans durant, la peste fait rage. Dans le grand pourrissement des corps, c'est encore Sébastien que l'on prie.

Devant lui il porte la lumière, rond clair affaibli en son milieu, couronne de jour dessinant les marches anciennes. Il vient. Ce qui sourd entre les pierres est rumeur à peine : le froid du dehors, la buée aux bouches des vivants. Il descend à nous. Le voilà au-dessus de citernes, de thermes romains par les siècles oubliés. Il sait ce qu'il cherche et marche sans se laisser dévier par les cryptes, les carrières, les caves à l'abandon où les vins noirs pourrissent dans des flasques calcifiées de poussière. Quand il éteint la lampe, il perd la vue. À Ksar el-Kébir la nuit efface Dom Sebastião. Comme Quichotte, le jeune homme a lu Arthur, l'Arioste et Amadis. Sa belle est la Rose-sans-épine, son royaume l'univers. Vieira nous promet son retour par un matin de brume. À la veille du départ pour la guerre, le monarque fait audience à l'émissaire des mondes enfouis. Elle vient au palais avec un cierge éteint, montée sur une génisse blanche. Mais l'orgueil le rend sourd à ses avertissements.

Si le Portugal est la lumière du monde, je préfère vivre dans les ténèbres. Ce dont il rêve est pâle, laiteux, et son corps engourdi d'avoir reposé contre le sol. La troisième aube n'apporte pas de jour. Il est dans un boyau étroit qui descend en spirale, là où les souliers ne marquent plus le caillou. Sainte Lucie de Malte, nus pieds, sort de son panneau pour notre paix. Elle a un rameau sous le bras, un halo illumine son chemin. Sur un plateau, elle porte ses yeux, que les bourreaux ont arrachés. Dans son sanctuaire de l'Alfama, on guérit les ignorants et les muets. Est-ce la même vierge que Paschase condamna à la prostitution ? Est-ce l'épouse de Lug qui, née de l'hiver, ramène aux hommes un espoir de renouveau ? Il chemine encore, pèlerin sans hâte, dans un espace où agencer des pensées n'a guère de

sens. Le noir y est parfait, le froid a cessé. Il n'y a plus un son, plus un mouvement d'air. La vie s'arrête ici. *On ne sauve pas le Portugal*, avance-t-il. *C'est de lui qu'on se sauve.*

Des ailes obscures battent, au-delà du faisceau. Parois usées par d'occultes coulures, voûte de nuit hantée, lac aux eaux immobiles. Sa lampe peine à dessiner les contours de terres inconnues. Il quitte le monde des hommes. Dans cette vaste caverne, il entrevoit enfin les faubourgs du monde interdit auquel, hormis les aveugles, bien peu ont pu avoir accès. Son cœur palpite et cogne quand il monte sur la barque, le bois craque un peu, la nef glisse aux flots. Dans les brefs éclats, les oiseaux tremblent, acérés et vengeurs. Jadis, les petits plantaient des clous dans leurs orbites, criaient pour les forcer à voler, riaient des corps patauds heurtant les murs de grange sans retrouver l'issue. Sur la place du Commerce, les Convertis énucléés se piétinent à tâtons. Une grêle de pierre s'abat, ils vont périr au fleuve. Les rapaces approchent. Il sent leurs plumes à son visage, leurs becs aigus comme des lames. Aucun cri ne sort de sa bouche et, tout alentour, l'eau le tient comme un verrou.

Sur l'autre berge règne l'orage dans un silence parfait. Les éclairs crèvent, laissant deviner les espaces colossaux et les sculptures lithochroniques, tours géantes à l'assaut de cieux sans fissure. La voix dit : – *Tu feras ce que tu estimes meilleur mais n'oublie jamais ceci : nous sommes aveugles, aveugles tout court, aveugles sans rhétorique ni commisération.* La lumière pleut mais ne révèle rien. Dans les anfractuosités brillent mille yeux de chiens agglutinés, regardant passer l'éclaircur. – *Le temps bienveillant et pittoresque des malvoyants est révolu. Désormais c'est le règne dur et cruel des aveugles.* Les bêtes suivent son pas, l'entourent et le précèdent. Des yeux de sa tête coule l'eau amère des désespoirs. Quelque part en arrière, il a laissé tomber la lampe et les chiens lapent ses talons, haleine à ses mollets, pelage à ses genoux. Les pleurs le secouent. L'univers clignote. Et quand il tombe, ce sont mille chiens qui le recouvrent pour lécher sa face et boire ses larmes.

Plus profond encore, il traverse un désert de gemmes et les pierres tintent en roulant sous ses pas. Il recouvre la vue par le biais de ce qu'il sait, qu'il croit et qu'il ignore. Quelque chose en lui susurre qu'il n'a vécu que pour ce moment, que l'avenir n'existe pas. Nous, nous le voyons venir, l'âme dénudée. Le voilà à la porte du sanctuaire, huis de l'hiver, passage nord sous une lune décroissante, un front barré, un soleil noir. Il franchit le seuil. Ce n'est pas la salle d'un palais, mais une grotte naturelle, un sol rugueux et sans lumière. La statue aux ailes déployées, haute comme l'orgueil, arrête sa marche. Le Rébis est mâle pour moitié et femelle, ses deux bouches clament en même temps des vérités dissemblables. Devant l'hermaphrodite il ne peut plus bouger, et nous franchissons à sa place les derniers pas du chemin. Nos doigts touchent sa face velue, les poils de ses mains, les nœuds infâmes de sa chevelure et les globes qui roulent sous l'arrondi de ses paupières closes.

— *Je suis Graal, dit l'idole de pierre. Je suis mystère sans révélation. Je suis le Grand Œuvre. Mes servantes vont glabres, comme l'homme d'avant l'homme. Nous sommes le début des mythes. Ensemble nous régnons sur les gouffres.* — *Vous êtes belles, dit le pèlerin, sans déciller les yeux. Sa voix sonne faux à l'oreille, faible, venue de loin. Veux-tu connaître mon nom?* — *Je sais qui tu es, répond la présence, et sais ce que tu veux. Tu es Damien et Juan, tu es Isaac, Samaël, tu es Jacob, tu es Ahasvérus. Tu es à l'origine et au terme des chemins.* Les mains cessent de le toucher. Il ignore où il est. Un poids lui pèse. Il écarte les bras et se rêve dans un songe. Nous le regardons, perdu en lui-même, cherchant à fuir par l'éveil. — *Les trois jours sont bientôt écoulés. Reprendras-tu ta marche sans m'avoir atteint?* — *Je ne peux pas, s'entend-il répondre. Pas avant d'avoir vu ton visage. D'avoir entendu le son de ton nom.* — *Alors viens, dit la statue vivante. Et nous frissonnons de joie.*

L'estrade compte dix-huit volées de mille marches qu'il monte sans ralentir. Sa cécité s'emplit de nos voix, s'illumine des syllabes

de nos cantiques. Au pied du dieu présent commence une échelle de mille barreaux qui en gravit le corps, du talon à la couronne. — *Permets-tu ?* chuchote-t-il, et nous acquiesçons pour lui. L'invitons à monter aussi haut qu'il peut. Et, tandis qu'il s'élève vers notre vérité, dépassant les genoux ronds, les cuisses dures, le mystère ubique de l'impossible sexe, tandis qu'il monte vers la face jumelle à la bouche double, aux quatre yeux, qu'il chemine vers le terme de ce qui est au-dessous, nous récitons pour lui le credo, aveu de notre crime : — *Nous sommes les Adinites, amantes de l'idole de sang. En dressant Yirmin contre sa femme, Adina contre son époux, nous avons détruit notre monde et toute harmonie. Quand nous avons vu tomber les tours, la nuit se séparer du jour, le savoir se cacher dans l'ignorance, nous sommes venus vivre au plus profond de vous.*

Il n'est plus là. Lisbonne frissonne. Les maisons, appuyées les unes aux autres, montent à l'assaut du ciel. À la terrasse de la Brasileira, le bronze de Pessoa semble écouter. Des pigeons matinaux piquent la neige entre les rails. Une cloche bat sept heures. Soulagé par l'aube, le veilleur de nuit s'endort. Deux policiers attendent du renfort devant une scène de crime. Un molosse aboie au fond d'une cour. Sur les faïences, l'acanthé fleurit, les étoiles brillent, les arabesques se nouent. Dans les fenêtres illuminées, des petites mains se posent aux carreaux. Un rideau de fer roule avec fracas : jarres d'olives, tomates séchées, filets de poissons en tas. Un joueur de poker grille une dernière clope, mains dans les poches, dans l'escalier de Lapa. Le matin pâle, fragile encore, hésite à revenir au monde. Derrière la tenture mauve, une femme tousse dans son sommeil. Un réveil sonne. Les débardeurs sont à l'eau de vie. Sous le fleuve, les noyés baillent. Qui entend nos murmures encore ?





Matamua : il y eut une fois

Sur la plage blonde, des femmes montent leurs chevaux blancs à la pâleur d'incisive et sentent, malgré leurs paréos, les poils drus des poulains râper leurs cuisses tendues. Koke observe, grisé de chants ultra-sauvages et d'absinthe, la mer se jouer de corps d'enfants assouplis au soleil. L'eau a un drapé mauve, une courbe à sculpter, après midi, dans le carré de bois de rose. Sur la rive, les naturels vivent nus sous les tissus qui dansent. L'homme qui fait les hommes rêve au sein de son rêve. Ses doigts de basalte, doigts de tuf, s'érigent comme les mornes d'Ua Pou pour déflorer les reines anthropophages, les faire épanouir comme des boutons de fleurs. Aux plis de leurs sexes, à tâtons, il trie les chairs délicates et lentes, rugueuses dentelles soudain à un détour lustrées. Et leurs visages! Leurs grands yeux noirs qui frisent, leurs regards au-delà! Des langues rouges, des bouches entrebâillées aux lèvres que l'on lèche, que l'on coince à la dent. Brusques peaux brunes, ocre, noires, dorées, brûlantes aux pommettes, écho au rose piqueté des aréoles, au rose ramifié des paumes offertes, au rose secret, nacré, du coquillage rose entrouvert au fin bas de leur ventre. Les vahinés sentent le cumin, l'océan, et jouissent sans cesser de sourire, leurs gloussements ravalés par le flux des écumes. Koke, le peintre, s'est endormi. Les baigneurs s'en sont allés. L'ombre tourne et, bientôt, recuira son corps étranger, à même le sable échoué. Dans son sommeil, une main gratte le genou de sa jambe mourante, s'attarde sur son sexe au travers du tissu. Il n'a pas même commencé de durcir. Koke ne fait plus rien que par les mains et par le souvenir, en pensant, en peignant.

— Nom ?

— Mardrus.

— Prénom ?

— Joseph-Charles.

— Nationalité ?

— Française.

Comme le douanier le toise, il précise :

— Je suis un Arménien d'Égypte. Naturalisé. Vous voulez mon passeport ?

— Inutile. Profession ?

— Médecin. Écrivain. Mettez : poète.

— Poète ?

— C'est exact.

Par la porte ouverte, le fonctionnaire pointe le haut mât du Gasco.

— Votre bateau ?

L'employé est un demi à la peau sombre, aux cheveux presque roux. Sur son menton, trois traits de tatouage bleus lui font une rangée de gallons.

— Il n'est pas à moi. Je suis venu avec. Disons que oui, enfin.

— Et que venez-vous faire en Micronie Australe, Monsieur Mardrus ?

— Sans raison, par curiosité. Vous voulez une réponse officielle ? Cochez la case tourisme. Ou loisir. Voici deux cents francs. Vous veillerez à la sûreté de mon mouillage.

Le douanier coche. Repasse en appuyant bien, pour impressionner les strates de carbone. Pose les formulaires au plus loin que lui permet son bras sur le bureau en rotin. Sort deux Hinano du frigo, allume une Gauloise. Il n'a pas touché aux billets pliés, posés sur le sous-main.

— Eh bien. Dites-moi.

— Pardon ?

— Hiva Oa est une petite île. Les portes des maisons restent ouvertes et, depuis les sommets, la vue embrasse tout alentour. Ce que vous croyez pouvoir cacher finira par être su. Par être fredonné par les enfants et répété par les femmes oisives. Vos rêves mêmes...

La fumée lui sort du nez en longs traits et, sur sa bouche épaisse, on ne saurait reconnaître le passage d'un sourire. Mardrus, émerveillé, reprend son bakchich sans le quitter des yeux. Au mur du cabanon : des cartes de l'archipel, un portrait du Prince régent, la repro d'une gravure des bateaux de Cook. Il lève une cannette humide, mimant un toast :

— Aux rêves, alors. À ceux de ce temps. À ceux des temps passés.

Le médecin boit, pose la bière, se lève.

— Ne vous en faites pas, précise-t-il en quittant le poste. Je connais vos îles depuis fort longtemps. Je sais leurs règles et leurs tabous. Vous n'avez rien à craindre pour vos récoltes, vos chevaux, vos cochons ou vos filles. Ce que je viens prendre ici ne vous manquera pas.

Le mouillage est enclos de falaises, comme celui de l'île des morts de Böcklin. Sur chaque replat, la jungle monotone. Plus loin, une plage rouge et les rectangles blancs, évidés, des cages d'un terrain de foot. Les frégates encerclent le soleil en vols planés, attendant l'heure du pillage sans approcher du monde des hommes.

Koke vit Maison du Jouis, sur l'ubac d'un volcan vieux, à tailler de ses mains dans les panneaux de bois sombre. Sauvages et sauvegeonnes, Èves, idoles, dieu-terre et déesse-lune, et des animaux, et l'injonction : soyez amoureuses et vous serez heureuses ! programme idéal. Il a appris des bribes de la langue micronienne et s'en emplit la gueule. D'ici il aime tout et quand les averses le clouent à sa case, quand suffisamment d'opium calme les brûlures de sa gangrène, il flatte par imagination le cul rond d'Henriette et goûte au souvenir des jouissances de naguère, dans l'éden tiède, immobile, de la boniche à Monseigneur. C'est Teha'amana, cette nuit, qui lui masse les couilles, fait jouer, délicate, les fruits taris et lourds dans le filet de peau. Elle se nomme Teura ou Tehura encore. La main de Koke dans son chignon lissé, la bouche vahinée sur son membre lové. Cela pourrait durer toujours, l'haleine tiède sur le gland nu, les phalanges qui s'égarrent dans le maquis de poils. L'averse déplace un vent coulis et sèche sur leurs corps les sueurs de tantôt. Teura a quatorze ans et veut qu'on la ravisse : elle scrute, attentive, l'animal endormi. Ses hanches sont pleines, ses seins ronds. Quand elle se penche son pagne glisse. Plus loin que la faille qui sépare ses deux fesses, au-delà, dans le noir, sinuent des replis doux assombris de duvet. La fille observe, caresse du bout des doigts l'épaisse virgule qui gît au ventre blanc. Koke a quarante ans de plus qu'elle, le pubis clairsemé. La pluie, au-dehors, redouble. Une flamme tremble, dans son bocal de verre. Les esprits

sont en fuite, le peintre endormi et, allongée sur lui, l'indigène se branle. Elle pense à Fatou, le génie de la terre immense et chevelu, aux pandanus devant la case de ses parents, aux hommes que le peintre dessine et aux vagues énormes par les nuits de lune pleine. Ses gémissements ne réveillent pas le Blanc.

Il a décliné l'offre des locaux et le regrette un peu. La mallette pèse au bout de son bras. La veste, sur son épaule, ne cesse de glisser. Chemin abrupt, juste sous le ciel.

Quand Mardrus s'arrête pour regarder les toits rangés d'Atuona, sa chemise fume comme les flancs d'un bourrin au labeur. D'ici, la mer est plus que turquoise, indigo presque, et comme plaquée d'un acier très fin. La forêt crisse. Deux gamins, nus pieds, le doublent sans cesser de babiller. La queue jaune d'un varan à la sieste à portée de main se balance.

Au-dessus de l'archipel glissent les aéronefs en courbes vastes. Leurs sillages tracent des nuages fins, lignes imaginaires suivies d'île en île par les marins d'aujourd'hui. Auckland – Panama. Lima – Tokio. Diagonales sur la courbure du monde, plus sûres que les voies des requins, le salé des courants et la couleur des flots. Il y a moins d'un siècle, il fallait soixante jours pour rallier un port d'Europe.

Le médecin secoue la tête, effrayant le mille-pattes venimeux qui lorgnait sa tignasse. Son cœur s'est apaisé, et sa respiration, il reprend l'ascension. Bientôt il verra se dessiner le toit rose de la mission, la croix blanche de la chapelle. Dans le pli d'un val, les eaux mystérieuses choient en cascade.

Le sorcier descend à lui avant le col. Il porte un bermuda bleu, un maillot de basket, une cape orange. Les écoliers l'ont prévenu. Il prend des mains du docteur le bagage de cuir noir, à fermoirs dorés.

— Ai-je fait bon voyage? demande Mardrus.

— Tu as fait bon voyage. Les vents sont amènes, en cette saison. L'océan conciliant. Tu as un nouveau bateau?

Le sorcier d'Hiva Oa est vieux de plus d'un siècle. Il a un grand nez aplati. Des fleurs blanches tressées pendent derrière son oreille.

— C'est celui de Stevenson. Je l'ai vu à Fidji. Sais-tu s'il écrit encore?

— Bien sûr, répond l'indigène sans se retourner. Il ne cessera son travail qu'avec la mort.

Ils montent. Une douceur de l'air prélude à la nuit, une pureté de l'air en manière de crépuscule.

Mardrus est plus à l'aise, il respire mieux. Touchant le lobe de son guide il demande :

— Ce sont des tiarés?

— Ce sont des fleurs, Joseph-Charles. Tiaré veut dire fleur. Vahiné veut dire femme.

Et, quelques lacets plus haut :

— Vous êtes si passionné par l'exotisme que vous gardez les termes microniens plutôt que de traduire. C'est vous qui distinguez les tabous, la mana, les tikis, là où nous ne connaissons que règles, que vie et que statues. Après vous venez clamer : mais qu'ils sont mystérieux ! Qu'ils sont purs et sauvages !

Cela fait rire le visiteur, éclats courts et sincères. Il a de petites rides intelligentes aux coins des yeux, des plis de joie. Mardrus a cent quarante ans et du gris dans ses favoris.

— Je suis content de te voir en forme, vieux sorcier. Ai-je des raisons de me réjouir de mon séjour?

— Tu en as de nombreuses. Tu repartiras d'ici satisfait et plus riche qu'à ton arrivée.

Derrière les arbres, des clébards donnent de la voix. La dernière déclivité mène en plein ciel. Des cases, des maisons en dur, et la pleine lune bleutée d'une antenne parabole vissée à la falaise.

Dans la coque creusée, les pétales écarlates, comme sanglants, et quelques doigts dressés de la main au plateau. Elle a les seins très ronds et le visage symétrique. Ses tétons et ses lèvres pâlisent du contraste. Koke touche les femmes, il les couche pour les aimer à plat. Torses nus, elles se penchent et s'allongent, écartent les genoux en feignant de dormir. Elles se cambrent pour boire, pour regarder

un paon. D'une main éclipsent un téton. Le peintre dort beaucoup, à cause des drogues et du mauvais alcool, et parce que les journées sont si chaudes, parce que le soleil cuit ses douleurs. Il a des rêves citron et safran. Des Grecques sans chemise s'y roulent dans les foin bleus, les épaules larges, lourdes comme des proues de galions, chair laiteuse de pays vieux, réglés par les saisons. Qu'il aimait les peaux grises des putains de Marseille et les veines, presque vertes, qui leur couraient à l'aine! Pétrir ces culs locaux comme on monte une pâte et les cris, sans vergogne, de serveuses mi-forcées. Qu'il aimait les Anglaises, aux jours clairs des Bretonnes, et leurs regards qui savent, sans paraître y toucher! Les mains rougies de froid, les doigts encore salés, on triturait son paf, verge dure, maître mât que l'on branlait avec une hâte de garçon et une fermeté d'homme. Il était raide, alors, et pas encore vidé. Pau'ura. Marie-Rose Vahehoho. Amantes adolescentes jamais vierges ni sages, qui tremblaient dans la nuit aux souffles des esprits. Leurs songes restent opaques, comme ce qui les égaye soudain. Lorsque Koke leur parle, c'est là qu'elles veulent baiser, en missionnaire souvent, pour faire plaisir au Père Martin. Parfois elles veulent jouir et d'autres fois voir le peintre venir très vite, paupières écrasées, cou cassé. L'une aime être mordue au cou, aux épaules et aux bras. De l'autre il touche l'anus sans pénétrer, le doigt pris dans la fente, à sentir palpiter un oisillon qui tremble. Annah la Javanaise criait en cinghalais de formidables ordures. Elle crachait dans sa bouche, elle mordait l'oreiller et le massait, de dedans, comme si elle avait eu là de quoi lui caresser le gland. Puis elle se retirait, s'ébattait, l'empêchait de la reprendre et sifflait comme un chat. Annah avait une guenon que ces farces mettaient en joie, que Koke chassait au travers de l'atelier parisien, boitant sur la jambe cassée. Bientôt la gamine filera avec ses derniers biens, les sous et les couleurs, ne laissant que les tableaux, dont le nu au fauteuil bleu, qui fixe à tout jamais leurs désirs sombres et leurs brusques étreintes. Dieu qu'il aimait bander et qu'elles aimaient qu'il bande! Au médecin de Concarneau il avait dit: À mon âge on n'attrape plus rien. C'était six mois avant le diagnostic, avant que la vérole ne l'attaque à la tête et ne pourrisse sa queue. Dans ses rêveries,

encore, il y a de la musique et des hymnes, des chœurs vivants, des fleurs d'orchidées aux pétales épais. Les vahinés y songent, fines et dures sous leurs voiles de chiffons, la main touche une joue, l'œil se perd dans le vide, attendant un amour, le retour à la vie. L'arbre gît sans racine, basculé sur le flanc.

La statuette est en bois sombre. Haute comme une main ouverte et éprouvée par le temps. La face, plate et large, paraît attentive. Du bout des doigts le médecin la caresse, songeur. Puis s'en désintéresse pour trinquer avec son hôte. Derniers rais de jour dans les fentes du nuage. La forêt, de topaze, tourne à l'acier.

— C'était difficile de le retrouver ?

Mardrus ne pointe pas vraiment l'idole.

— Très facile. Il n'avait pas bougé. J'ai envoyé un gamin en haut de l'arbre. Une heure de travail. Cinquante mille dollars.

Le whisky japonais est dense, complexe. On se sourit. Des chèvres rentrent, queue leu leu tremblante. Les herbes hautes ploient dans le soir.

— Tu as reçu le versement ?

— Oui. Tout est là. Qui a payé ?

— L'Hermitage, à Leningrad. Depuis l'Abolition, ce sont eux les leaders en matière de collections recréées. Ils avaient commencé à enregistrer les psychogrammes du temps de la fondation Warhol-Hirst.

— Ah. Les Fédéraux... Grande prudence. Grande méfiance.

— Et grandes gueules.

Ils ricanent, un peu aigres. Ils se connaissent peu et déjà trop bien. Tout ce temps vécu en commun. Au bout d'un long moment sans rien dire, le poète demande :

— Ça t'embête si je vérifie tout de suite ?

Les étoiles de l'Est sortent de l'océan. Derrière eux, le volcan noir roupille.

— Ça ne m'embête pas. Fais comme chez toi. J'ai du travail à finir.

Le sorcier se lève, ressert un verre à son hôte, quitte la véranda avec la bouteille. Avant de tourner le coin, il lâche :

— Quand tu auras faim, monte derrière le verger, au faré de bois jaune. Ma femme t’y servira quelque chose.

Le petit homme glisse entre deux pans de nuit. Mardrus boit. Il ne regarde pas l’idole.

Les îles sont des navires, songe-t-il. Nos archipels dérivent en plein ciel.

Koke pénètre la forêt, par la sente étroite et sombre, et les fourgères, les lianes griffent, le frôlent. Jotépha, toujours devant, est son guide des lourdes moiteurs. Sombres et capiteuses, les odeurs de bois chamboulent les sens, vanille, coprah, taro, fruit pourrissant où l’insecte crisse. L’indigène est grand, beau comme une femme, paré en roi par la flore qu’il froisse. Sous son pas le monde s’ouvre et il glisse, spectre jaune, feu follet de ces nuits végétales, et l’œil de Koke ne quitte pas son dos, ne perd pas sa nuque large et doucement creusée, ni ses bras humides de sueur qui écartent les branches chues sur son trajet. Trille d’oiseaux comme des cailloux lancés, ricochant aux écorces. Koke peint Jotépha du regard, et le chassé de ses jambes fortes, lisses, et le tracé courbe, courbé de la colonne, et le cul rond et dur, sèchement dessiné, fusain presque brutal. Des fesses ambiguës, pourtant, pudiques et dévoilées, sans sexe ni âge et dont les flancs concaves appellent une main ouverte, pour jauger de son plat, pour flatter une peau. Les yeux pâles du peintre lui brûlent, des gouttes salées roulent à son front et dans le froufrou indigo, soudain, il croit perdre son guide, sa silhouette d’ange à la pâleur naufrageuse. Plus tard, à ses côtés, il élaguera l’arbre au bois rose et rugueux. Il tancera, de sa hachette, les écorces odorantes : ahanant, suant, les bras alourdis de fièvre, il battra le tronc mort et cognera encore, frappera jusqu’à se purger d’une honte inédite, à baigner dans ses suc. Jotépha, indifférent, videra le vin offert en paiement de sa journée de labeur avec des sourires de cannibale. Au retour, dans la vasque glissante d’une chute d’eau secrète, ils se baigneront nus. Les branches choisies, érigées en faisceau, veilleront sur leurs pagnes ôtés. L’eau fraîche, blanchie de bulles, leur fera des faces ovales et lisses d’hommes-poissons. Leurs

caresses ne seront que nage, au début, que jeu, que survie. Le sexe de l'indigène sera court et trapu, presque sans poil, le gland rond comme un fruit. Koke le prendra en main comme si c'était le sien et l'air lui manquera, soudain. Son cœur voudra le fuir. Il bandera sous la surface, sera plus dur que Jotépha qu'il n'osera regarder. Il finira par lui guider la main, sans chercher à comprendre. Ils sortiront de l'eau. Se frotteront sur l'étroit lit de galet, léchant tour à tour, heureux de donner, de recevoir. Quand jouiront-ils, s'ils jouiront jamais ? Dans sa maison, ciseau en main, le peintre sculpte le bois coupé en bas-relief. La scène représente un homme mûr avec une jeune fille, il la pénètre, c'est lui avec une vahiné, il la prend, il la contente, lui le soc, elle le sillon. Koke peint les femmes de ce pays femelle et rêve, chaque nuit, d'une érection matinale. Vaincre la maladie, ne plus pisser de sang, voir repartir les mouches, rebâtir une mémoire.

— À ma fenêtre ici en Micronie, à Atuona, tout s'obscurcit, les danses sont finies, les douces mélodies se sont éteintes.

Ils sont assis à l'écart, dans la maison des chants. Accroupis ou assis jambes ouvertes, les naturels se recueillent et fredonnent. Unealebasse de kava passe de groupe en groupe.

— Dès que l'on touche aux rêves, les mécanismes de régulation de notre vie consciente sont envahis par les métastases de l'éternité, et il est déjà trop tard...

Les Blancs regardent de loin, sans curiosité, en tirant sur leurs pipes.

— Depuis quand êtes-vous là ? finit par demander le peintre.

— Je viens d'arriver, répond Mardrus. J'ai toujours été ici.

Les femmes, en se penchant, gonflent des silhouettes le long des nattes. Les chignons sont déliés. De grosses fleurs d'hibiscus coulent, enflent sur les colonnades.

— J'ai l'impression de vous voir pour la première fois.

— Je suis poète. J'ai traduit, jadis, les Mille et Une Nuits.

— Vous êtes Antoine Galland ?

Il y a de l'intérêt dans la voix de Koke. Sa bouffarde grésille. Mardrus a un geste de la main, comme pour lisser une ombre.

— Non. Je suis l'autre.

Une petite voix, une voix d'enfant, s'élève sans que l'on ne voie d'où. Un chant la suit, puis deux, puis cinq, puis trente gosiers. C'est sauvage et familier, un cantique luthérien traduit jadis en micronien.

— C'est bien comme je l'avais imaginé, reprend le visiteur. Vous habitez un pays merveilleux, Paul. Ici, chaque chose peut prendre sa juste forme et demeurer, intacte. Ici les rêves se fondent à la matière.

— Paris me manque, fait l'autre. L'Europe. Les arbres de gel. Mes enfants. Mes amis.

— Vous ne rentrerez plus.

— Je sais.

La veillée se poursuit. Sur les plateaux sculptés, des tikis, bouches ouvertes, mêlent au chœur leurs chants de bois. Berceuses et gloires, légendes sans mots où les notes, seules, racontent.

— Vous aurez beaucoup de visites ici, dans les temps à venir. Je suis venu pour vous en avertir. Des milliers d'inconnus viendront pour explorer vos rêves. Tous ne seront pas respectueux.

— Et pourquoi prendraient-ils la peine ?

— Parce qu'ils vous aiment, Paul. Parce qu'ils désirent Teura et Pahura, la femme à l'éventail, Annah et son singe. Jotépha aux larges épaules... Les rêveurs vous connaissent. Ils vous espèrent.

Chez l'épouse du sorcier, plus tard dans la nuit, Mardrus mange un mitihue collant et capiteux. La statue est dans la mallette, emmaillotée, le bagage fermé posé sur ses genoux. La femme l'a laissé seul, a déroulé pour lui une natte, a sorti une lanterne. Il peut rester ou s'en aller. Un animal geint dans son sommeil.

Mardrus décapsule une nouvelle bière et essaie de trier les odeurs nocturnes qui montent du hameau. Il sait par avance la satisfaction mal contenue de ses clients. Ceux de l'ancienne Fédération adorent les reliques microniennes, le public de leurs institutions plus encore. Les vieilles blessures tardent à se fermer, les rancœurs sont tenaces.

Depuis les hauts d'Hiva Oa, le docteur devine les foules d'Irminites, attendant dans le froid l'ouverture de l'expo. Étudiants aux

joues roses, professeurs à la retraite, femmes au foyer venus se lover dix minutes dans les visions préservées de l'artiste. Les amours, les calmants, le chant coulis de la source à la vasque. Ce qu'il a cru saisir, les miettes réagencées, exposées à même le sol sur un tissu usé, à disposition de qui voudra les prendre.

Mardrus crache une antenne de crevette et bâille. Il n'y a pas de lune, mais le tracé courbe de la voie lactée semble pointer une direction.

Koke par temps d'orage, les veines chargées d'éclairs, sent luire son cœur pompant de l'électricité, et la fille, par-dessus, lassée de sa mollesse, sourit à mordre dents comme pour le dévorer, elle a la toison rêche, trempée d'eau, de sueur, sous les genoux du peintre on sent les vers qui fouissent, les mouches qui trottent pattes, ne cessent de se poser, tu pues dit son aimée dans sa langue natale, ta sueur est morbide, ta dent jaune, ton œil fou, tu es empli de merde et de sang oxydé, ton foie crève, tes cris sont pathétiques, tu ne sais ni ne veux, ne peux plus rien ici, on a tranché ta vie, ton odeur est immonde et je n'ai pas pitié, pleure et je te quitte encore, tes larmes, même tes larmes schlinguent, et puis le soleil, par chaque pore de peau, les paupières cramées, l'âme pleine de rayons tissés par les branchages, les doigts vivants de la ramée, le crissement des puthrimes, la terre sous la tête, sous les doigts, toucher encore, façonner, pétrir, vivre, il voit le dos de Jotépha, ou bien est-ce Teura, les hanches qui s'éloignent et son enfer intime, sortir de la forêt, longer la mer, s'enfoncer dans l'écume, Koke ne respire plus, il râle, au-delà de son corps c'est l'univers qui rit, qui se penche sur lui pour le mieux voir crever, voir le tronc arraché, effondré l'arbre rose dans des craquements sourds, des volées de poussière, il voudrait pouvoir, une fois dernière, crier, mais sa langue est trop grosse dans sa bouche asséchée, les insectes grouillent sur les cuisses, montent pour le hanter, et cela n'a pas de fin, son amant rit encore, cela n'a pas de fin, les chevaux, le sable doré, les chevaux, regarde Koke, essaie de retenir, les mouches vertes, les chevaux, cela n'a pas de fin.

— Qu'est-ce qu'il y a dans la valise ?

— Un souvenir de mon séjour. J'ai été très bien reçu, comme chaque fois. Merci.

Le même douanier que la veille tamponne le permis de sortie.

— L'isolement nous préserve du passage du temps.

Le tatouage bleu du fonctionnaire lui donne un air de masque. Mardrus opine. Au bout du quai, le Gasco tangué, les fers tintent à la vergue.

— Peut-être la mort nous permet-elle de nous installer dans un présent sans nom et sans fin.

Îles vertes ! semées comme au hasard sur des océans d'encre.



ГРАДИ
ПРЪВСТИ
ОЧИТЕ

Le Dit du doigt second

À cause d'un rêve ou malgré lui

Dans la cave du Cabaret Noir, Maalik s'endormit un matin sous l'emprise de l'opium pour rêver de ce qui allait lui arriver. C'était le jour de l'attentat de New York et, quand il s'éveilla, quand il parvint à se lever de sa couche pour affronter le rose profond des crépuscules stambouliotes, il n'était déjà plus tout à fait le même homme. Il rentra chez lui à pied, trempé de mauvaise sueur, le visage défait, la chemise hors du pantalon, sans accorder un regard aux télévisions des bars chics de Cihangir, devant lesquels on se massait pour voir, encore et encore, les tours s'effondrer. Personne, à le regarder passer, ne l'aurait reconnu pour le roi qu'il était. Maalik était au faite de sa gloire. Une main unique tenait Istanbul, celle des Yirmizenès en exil, les Malaikas. Et Maalik en était le pouce. Le doigt en opposition, qui fait de la main de l'homme plus qu'une simple patte. Celui qui, sans effort, écrase le faible à sa merci. Pour les hommes de son espèce, l'opium était femelle, vierge trois fois belle aux yeux de cuivre. La maîtresse de Maalik se nommait Kalima et c'était pour la revoir qu'il fumait dans d'obscurs bars en déshérence, jadis caches d'armes, églises orthodoxes ou maisons closes.

Maalik fit trois rêves, non en succession, comme on vivrait une vie, mais emboîtés selon la logique des songes. Il passa de l'un à l'autre sans s'éveiller ni perdre le fil : une pierre qui sombre dans les eaux du Bosphore, vertes et bleues d'abord, puis brunes, puis noires, puis blanches. Dans le premier rêve, il ne se passa rien. Rien ne fut dit ni compris, et Maalik n'eut pas même à oublier ce qu'il contenait pour en revenir sans souvenir. Au sein de ce rêve sans objet, lorsqu'il appela Kalima pour qu'elle le rejoigne, les sons refusèrent de se propager ou de se charger d'échos. Dans le deuxième rêve, Maalik partit en voyage. Il traversa le Paradis, qui était un monde de mots, puis l'Enfer, entièrement fait d'images. Il se perdit ensuite dans les Limbes, où il resta si longtemps que ses dents se déchaussèrent, sa barbe poussa grise jusqu'à sa ceinture, son dos se brisa en trois endroits et ses yeux

s'éteignirent. Enfin, il se remit en route et, dans le dernier sous-sol des derniers mondes souterrains, il déterra le trésor qu'il avait, tout ce temps, convoité. C'était une boîte en ébène contenant des palets d'os, gravés chacun d'une lettre de sa langue. « Kalima, viens à mon aide. Je ne sais que faire de ce trésor », se lamenta le vieillard. Elle l'accueillit alors dans le troisième rêve, où elle lui servit un thé noir au goût de cardamome. « J'ai fait un rêve », lui raconta-t-il. « Je sais. Il était prémonitoire. »

— Tu vas prendre la route et quitter la ville aux trois noms, lui dit-elle. Tu seras sur la route assez longtemps pour tout perdre et te retrouver. Homme parmi les hommes, tu abandonneras ton nom et ton rang.

— Que signifie le Paradis ? demanda Maalik.

— C'est le pays des voyageurs immobiles, des aveugles voyants, des cieux engloutis. Tu passeras.

— Qu'était l'Enfer ?

— C'est le pays le plus vieux, le plus neuf, celui où les souvenirs se vendent et où le feu ne brûle pas. Tu passeras.

— Et ces Limbes où je devrai rester ?

— Ce ne sont que des limbes.

— Est-ce que je passerai ?

— Tu seras leur prisonnier le plus libre, tu porteras le fardeau jusqu'au milieu de la rivière et devras prendre une décision aussi sage qu'injuste.

— Et trouverai-je le trésor ? Saurai-je quoi en faire ?

— Bois donc un peu de thé.

La peau de la jeune femme semblait lisse et douce, il aurait voulu la toucher, mais l'opium retenait ses gestes, engourdissait ses doigts et envahissait ses pensées. Maalik demanda :

— Pourquoi être si confuse, belle Kalima, pourquoi ne pas dire les choses simplement, comme elles s'avèrent être ?

— Parce que tu es dans un rêve, pauvre Maalik, et que ce qui y est dit ne devient clair qu'à la lumière de l'éveil.

Il se passa trois jours, puis le chef des Malaikas réunit la Main dans un café d'Üsküdar. L'automne était clément et ils restèrent en terrasse, à boire des rakis parmi les cadres en costumes. Ils ne firent pas d'esclandre, ne montrèrent ni leurs blessures, ni leurs tatouages. L'ivresse montait en eux comme une crue de printemps, et ils échangeaient peu de mots avant que la nuit ne soit là. Enfin Maalik désigna le bagage posé à ses pieds et dit à ses quatre lieutenants : « Les Malaikas sont désormais puissants, influents et riches, ceci grâce à vous. Nous ne sommes plus en âge de nous nommer fils de Yirmi. Nous sommes déjà ses frères. Nous deviendrons ses pères. Je pars en voyage, à cause d'un rêve, ou malgré lui. Tant que je n'aurai pas trouvé de trésor, je resterai en chemin. Mais je serai de retour parmi vous le jour même où je tiendrai la solution. » On se resservit à boire, alluma des cigarettes et leva les godets vers les cieux. Puis Maalik toucha l'épaule de son voisin, et dit encore : « Bora est le premier d'entre vous. Il n'est ni le plus rusé, ni le plus fort, mais il sait ce que je sais et veut ce que je veux. Il régnera pendant mon absence et, tous, vous lui obéirez, car jamais il n'émettra d'ordre que je n'aurais donné moi-même. » Et tous opinèrent, parce que, de même que Maalik était le ponce, Bora était l'index : celui qui touche, qui pointe et qui appelle. Des cicatrices couraient dans ses cheveux ras et quand tous furent parfaitement saouls, il leur raconta des histoires de Nasreddin Oca dont il inventait les deux tiers. Les adieux furent joyeux.

Tristes amours de Niada

Trois ans passèrent. Maalik était à Addis-Abeba, amoureux d'une Éthiopienne au port de statue. Tout ce temps il avait vécu d'expédients et de combines, de poussière de route, de verres offerts. Jamais il n'avait trahi qui il était ni d'où il venait, ne troquant contre sa survie que l'étendue de ses connaissances et la force de ses bras. Il avait traversé la pluie et la canicule, dormi sur des berges couvertes de papyrus ou dans de grands lits désertés par des maris lointains.

Il fumait le chanvre, mâchait le khat, buvait le café. Il marchait chaque nouveau jour, jusqu'à celui où il croisa le chemin de Niada. Il se coucha alors sur la terre battue, au coin de son immeuble, et jura de n'en plus partir jusqu'à ce qu'elle daigne l'aimer. Niada était mariée et mère, elle était de bonne naissance, chrétienne, et dirigeait une institution pour élèves aveugles. Les premières fois qu'elle croisa Maalik, elle passa au large sans le voir. Ce n'était ni du mépris ni de la distraction. Pour elle l'étranger n'existait pas. Trop pâle, trop maigre, perdu entre deux mondes. Il lui fit sa cour des mois durant. Pendant des mois, elle refusa ses présents et déclina ses avances.

Maalik sut bientôt tout de la vie de son amour. Il ne respirait que dans son sillage, ne dormait que sur les sols qu'elle avait foulés. À Kazentchis, il fréquentait les bars que quittait son mari, commandait ce qu'il y avait bu, essayait de reproduire les propos qu'il avait tenus. L'homme vendait des voitures allemandes, il portait un costume, de belles chaussures en cuir. Certaines nuits, Maalik le trucidait et certaines autres il devenait son ami, son double, plus proche qu'un frère. L'idée de Niada empoisonnait ses jours. C'était elle seule, pourtant, qui le faisait encore lever au matin. Épuisé d'ivresse et de tourments, il n'allait voir les prostituées que pour les entretenir de ses sentiments. On riait, derrière lui, des folies de cet étranger, l'histoire passait de bouche en bouche et, avant longtemps, les nuits d'Addis bruirent du nom de la belle. « Je me crèverai les yeux pour toi », criait le voyageur, devenu personnage des racontars de nightclubs. « Je me ferai aveugle pour t'approcher sans offense. » Il attendait devant l'immeuble où Niada travaillait, derrière l'école où ses fils étudiaient, près du magasin de son mari, de la maison de ses parents. La rumeur enflait, elle courait de rue en rue, elle dévalait les montagnes, suivait les routes de Dire Dawa et d'Asmera.

« Rencontrez-moi chez Eshrourou ce soir », lui dit-elle. « Je vous donnerai une chance, une seule, de gagner mon amour. Si vous échouez, je veux que vous disparaissiez de ma vie, de ma ville et du souvenir de mes concitoyens. » « Et si j'y parviens ? », bredouilla

Maalik, qui semblait alors un vagabond et dont les yeux brillèrent d'une fièvre folle. « Si vous gagnez mon cœur, tous vos désirs seront comblés. » Le soir venu, quand le bétail fut endormi et la capitale toute illuminée, il se rendit compte qu'on lui avait donné rendez-vous dans un bouge de la pire espèce, tenu par une matrone flasque au crâne tout à fait nu. Niada, vêtue d'une shemma noire, siégeait au bout d'une table. Les deux autres hommes étaient son mari, en habits de travail, et un vieux prêtre somnolant dans son aube. On apporta des bières et la femme dit : « Ce sera un concours de récits, sur le thème de l'amour. Celui qui racontera l'histoire la plus triste sera proclamé vainqueur. » Et on tira au sort l'ordre de passage.

Le mari dut parler le premier. Il était inquiet, sa voix hésitait. À tous, il conta la passion qui avait uni jadis Makéda, reine de Midi, au roi des Juifs Sulayman ibn-Daoud. Il dit combien l'alliance des souverains avait été désirée par les deux peuples et comment ils s'éprirent l'un de l'autre au premier regard. Il dit les eaux enchantées servies au banquet, le nom secret de leur union, gravé à l'intérieur des pierres du temple, le livre d'amour infini que le roi écrivit pour sa reine avant même que leur passion n'ait été consommée. Au lendemain de leur union, sur le grand lit de pourpre, ils furent touchés par un rayon du matin et surent que leurs jours ensemble seraient comptés. Que le temps passerait sur eux, que la mort, la politique, le monde les sépareraient. Qu'ils vivaient leur amour dans l'instant, qu'aucune nuit n'égalerait la première, que tout ce qui importait, déjà, était enfui. S'ils se quittaient, pourtant, ils savaient que le souvenir de cette passion, pour toujours, les empêcherait de vivre, de tolérer les autres, de se voir au miroir. « Nous ne pouvons pas non plus nous tuer », dirent-ils, « car nous sommes les biens d'Adonaï et nous ne pouvons disposer à notre gré de la vie qu'il nous a donnée. » Ils se résolurent alors à l'oubli. En secret, ils demandèrent à Adoniram, le bâtisseur magicien, de préparer le philtre. L'ayant bu, ils se firent leurs adieux. Makéda rentra dans son royaume, Sulayman resta en son palais. Personne ne mentionna plus leurs amours et, loin de

l'autre, ils vécurent aussi heureux que deux humains peuvent l'être. Voici la triste histoire de Sulayman, telle qu'elle fut contée un soir par Tersit, mari de Niada, pour en garder l'amour.

En deuxième, le sort désigna le prêtre. Il parlait à voix basse, essoufflée, sans regarder son auditoire, ne s'interrompant que pour recommander à boire et pour vider ses verres. À tous, il conta la passion qui avait uni, aux commencements, le premier homme et la femme née d'un de ses os. Il dit l'innocence de leurs premiers temps et la pureté des âmes humaines, bleues et transparentes comme des éclats de verre. Il dit le serpent, qui était une métaphore, et comment Awa cueillit le fruit de l'arbre de la connaissance par amour pour Adama et pour se montrer aussi brave que lui. Ils avaient, ensemble, vécu un jour parfait, le premier après la création, et joui du bonheur infini de leur union sans faille. Les voilà projetés dans le monde d'ici-bas. Ce qu'ils y découvrirent ce ne fut pas, d'abord, la vieillesse qui avait cours, ni le labeur qu'il allait falloir fournir, ni les douleurs de l'enfantement. S'ils s'accommodèrent de l'incomplet, de l'imparfait, du mal en eux, ils ne pouvaient tolérer l'enseignement que portait, en lui, le cadeau du serpent. Ils avaient appris que l'un et l'autre étaient semblables. Que ce qu'ils ressentaient, ils le partageaient. La culpabilité était le prix infini que durent payer les amants pour avoir goûté au fruit de l'empathie. Ils étaient seuls, ensemble, et vécurent neuf cent trente ans, sans cesse souffrant des mille douleurs de l'autre. Voici la triste histoire d'Adama, telle qu'elle fut contée un soir par Eshètou, prêtre et confesseur de Niada pour la protéger du péché.

Le sort avait décidé que Maalik parlerait en dernier. Il dit : « Vos légendes, je ne les comprends pas. Je ne parle pas l'amharique des anciens, mais connais des récits de temps plus reculés que celui de votre idiome usé. La passion la plus triste qui ait été unissant Yirmi à Adina. Leur histoire dit l'humanité à la dérive, glissant sans but sur les eaux d'avant la terre, la fragile société d'avant les lois, et la scolopendre somnolant au cœur du monde mouvant. Elle dit comment Yirmi dut

quitter sa femme enceinte pour affronter le monstre, et comment, en le vainquant, il fit se durcir les boues et commencer le compte du temps. En cherchant à retrouver son foyer, Yirmi s'égara pendant mille fois mille ans. Chaque jour il appelait Adina. Chaque nuit il l'évoquait dans ses songes. Elle, dans la première ville que l'humanité avait fondée, ordonna à ses cheveux de tomber, et de ne pas repousser tant que son homme ne serait de retour près d'elle. L'univers prospéra. Les pluies tombèrent, les blés crurent. Yirmi parvint enfin chez lui. La première personne qu'il vit, dans la cité nouvelle, fut Adina. Ni lui ni elle n'avaient changé, au fond d'eux-mêmes. Ils passèrent pourtant, l'un près de l'autre à se frôler, sans se reconnaître, sans s'adresser un mot. Le temps avait passé et ils ne s'aimaient plus. Et c'est tout pour la triste histoire de Yirmi, telle qu'elle fut contée un soir par Maalik, amant de Niada, à qui il offrit une larme et dont il conquit le cœur. »

Les conteurs malheureux se levèrent, quittèrent le bar à reculons. Maalik et Niada restèrent seuls à table. La tenancière chauve porta encore à boire. Enfin, le Yirmizenès dit :

— Vous êtes libre, ma reine. Aucun serment ne vous force à m'aimer.

Et elle :

— C'est faux. Je ne suis pas libre. Je ne peux pas contraindre les élans de mon cœur. Je ne peux pas vous promettre ses faveurs. Pour honorer ma promesse, vous devrez vous satisfaire de ce que mon corps peut donner.

Ils s'aimèrent ainsi trois jours, trois nuits, d'une passion de chair profonde et sans espoir. À la quatrième aube, regardant sa maîtresse endormie, Maalik sut que l'amour aurait bientôt creusé en lui un sillon si profond que sa quête n'y survivrait pas. Il quitta l'hôtel avant que Niada ne se réveille et se saoula jusqu'à en perdre connaissance. Il but un mois durant, avant de rencontrer un berger qui lui vendit un peu d'héroïne. Personne ne sut ce que devint Niada. Maalik n'y repensa jamais.

Ce que fut Riminy

Trois ans passèrent. Maalik était à Bagdad, shooté au speedball au cœur d'un monde ruiné. Il avait marché le long d'autoroutes désertes en priant pour que quelqu'un s'arrête et lui tende une gourde. Il avait acheté et vendu plusieurs fois son nom, des livrets aux pages pastel faisant office de laissez-passer. Il avait volé, en chemin, et fait l'amour pour de l'argent. Dans un abri de fortune, se défendant d'un vagabond pris d'amok, il avait vu se vider sur le sol tout le sang qui tient un homme vivant. Il garda plusieurs mois, contre sa peau, le long clou rouillé avec lequel il avait déchiré la carotide puis perdit ce talisman à Bassora, au cours d'une semaine de morphine médicale et de rye whiskey fournis par des G.I.s en permission. C'est en trichant sur ses souvenirs qu'il fit la connaissance de Riminy.

Des hélicoptères trapus, noirs comme des faux-bourçons, tournaient toute la nuit en surplomb des tôles de Saddam City. Dans un salon tapissé de rouge, sur le canapé de velours maculé de graisse, Maalik se fixait à la cocaïne. Le reste de l'appartement avait été incendié et suintait encore l'humidité des lances à eau. La cuisine servait de desserte à son hôte, qui fumait sur le coin intact du balcon. Les faubourgs luisaient en contrebas. D'une heure sur l'autre, en montait le crépitement assourdi de mitrillades, et les tirs de sommation traçaient des pointillés vers le rouge du ciel de nuit. Riminy était perpétuellement abouché à un énorme joint, sur lequel il tirait comme une locomotive. Il ne posait jamais aucune question mais s'épanchait volontiers, il adorait raconter l'histoire de sa vie. Riminy disait, par exemple :

« Moi, je suis venu ici avec les marines, j'ai participé à mon lot d'escarmouches sur le chemin de la capitale, j'ai vu des morceaux humains et animaux, et des morceaux d'objets abandonnés. Vers Kerbala je me suis fait la malle, je connaissais un peu d'arabe, je me suis dit qu'il y avait des choses à tirer de ce pays, du commerce

d'information, du troc de savoir-faire. C'était la misère, après dix ans d'embargo, une invasion, des règlements de compte, des pillages. Activités pastorales en torche, recrudescence infectieuse, tu vois le tableau, je me suis improvisé toubib, pharmacien, colporteur. Je me suis fait passer pour un humanitaire et un émissaire de l'Imam caché, on m'a bien accueilli. Quand l'épidémie de grippe s'est déclarée, j'ai compris que mon heure était venue. Riminy, spécialiste de la crémation. J'ai volé une fourgonnette. Pour livrer les cendres, je faisais cramer n'importe quoi par des vieilles, dans le désert. Les corps qu'on me confiait, j'allais les laver à la rivière et je les revendais aux troupes alliées. À l'époque, les mecs qui y passaient se prenaient des roquettes, ils roulaient sur des mines, ils sombraient en essayant de passer les fleuves. Les commandements rechignaient à renvoyer des miettes de gars, des bouts de rien du tout perdus dans des sacs-poubelle. Alors mes grippés faisaient l'affaire pour donner le change. Au début je leur écrasais un peu la gueule, mais ça me débeçait, alors j'ai baissé mes prix et préféré laisser faire le client. C'était gagnant-gagnant, les deux côtés me payaient en dollars, des vrais billets, des faux billets, et parfois de la came, et parfois en nature. J'ai continué jusqu'à ce qu'ils refusent d'acheter mes cadavres, jusqu'à ce que les médias éventent les horreurs et que Bush n'en ait plus rien à foutre de la propreté de sa guerre. » Riminy rallumait le stick qui semblait toujours vouloir s'éteindre. C'était un autre jour, ou le même. Maalik se préparait une nouvelle seringue. Des cris montaient de la rue, déformés par les porte-voix. Une sirène hurlait, un muezzin appelait à la dévotion. Riminy disait, par exemple :

« Moi, j'étais déjà en Irak pendant la première guerre. Quand les alliés ont plié les gaules, je me suis procuré de faux papiers motherlandais et me suis trouvé un petit appart au centre-ville. En six mois j'ai monté un premier réseau. Je réceptionnais l'opium iranien, le mettais dans des camions pour le Kurdistan, le redescendais en Turquie à dos de mule où je vendais les lots à des raffineurs. Les bénéfices étaient de treize pour un et allaient droit au Luxembourg, mon banquier

me faisait des virements Fed Ex chaque mois pour mon fond de roulement. Ça allait bien, mais ça a été encore mieux quand j'ai fait la connaissance des Grecs. Ils vivaient à Mossoul et cherchaient un convoyeur pour sortir toutes sortes de vieilleries : des tessons, des plaques de terre cuite, des parures de métaux précieux, des animaux monolithiques. Ils en avaient des hangars entiers, produits de fouilles sauvages sur des sites désertés, et une short-list de collectionneurs peu regardants, d'antiquaires européens prêts à aligner les liasses. Ça rapportait moins que la came mais c'était plus facile. J'ai ouvert une route vers la Syrie, basé un entrepôt à Chypre, toutes les semaines on tenait des enchères par téléphone. Les objets n'avaient plus de fonction, plus d'histoire, on les convoitait pour leur mystère, parce qu'ils étaient plus vieux que la plupart des cités de ce monde et qu'ils en évoquaient une possible origine. J'ai su trois mois avant l'invasion que Bagdad allait tomber et que les musées resteraient sans surveillance. On a été les premiers à passer les portes, plusieurs heures avant que ne débarquent les experts américains. C'était comme être enfermé, gamin, dans un magasin de jouets. Même les alarmes ne marchaient plus. Toute l'histoire du monde. Il suffisait de tendre la main. L'écraser d'un coup de talon. Rendre les mots à la poussière, à l'oubli, dernière leçon de vie pour toutes ces choses mortes. On a sorti ce qu'on pouvait revendre puis j'ai payé des acides à tout le monde et, pendant trois semaines, on a regardé la ville brûler du haut de ce balcon sans jamais redescendre. » Il faisait nuit, encore, ils mangeaient des restes froids de carpes grillées assis à même le sol, une mère et sa fille dormaient sur le canapé sale, gagnées par l'épuisement ou par la peur, la drogue, aussi, et les yeux de leur hôte brûlaient de fièvre, il jouait avec un gros revolver déchargé et ne cessait de parler, de parler comme pour lui seul. Riminy disait, par exemple :

« Moi, je suis né du Vieux Pays, déchiré dans la toile du ciel et plié par la Volonté en une marionnette de chair. Enfant, on m'a vêtu de peaux de bêtes et d'écailles de poissons. Je suis resté debout, immobile, le temps d'une vie, à garder un seuil. Quand le Déluge a

balayé le monde, je me suis arrimé au Cheekha Dar et j'ai attendu la décrue en retenant ma respiration. J'ai connu Uruk, Gilgamesh. J'ai connu Abram et Siddhârta Gautama. À aucun d'eux je n'ai prêté allégeance, choisissant moi-même les rubans de ma barbe, les filles ou les garçons qui partageaient mes nuits. Mais quand Muhammad, fils d'Abdallah, fils de Hachim, est venu me trouver, j'ai su enfin choisir une servitude. C'était un chamelier hâve, que suivaient quatre-vingt-dix-neuf anges aux noms de flammes, et dont chacun des mots se gravait dans les airs en tracés de lumière. Je le nommais mon maître et il m'appela Talion, sabre des lois anciennes, glaive de la sourate Al Mâ'idah, de la Table Servie. Pour un œil, un œil. J'étais à Bagdad au temps d'Haroun al-Rachid, à rêver de la Babylone de Marduk. Dans la ville des temps de ce jour, je n'ai plus l'heur de beaucoup songer. Je dois sans cesse trancher le nœud des injustices, prendre les vies des assassins, laver dans le sang les taches faites par le sang versé. Je tue pour le Pouvoir, sans que jamais mon bras ne fatigue, et si la mort qui pèse sur ta conscience, un jour, se fait sentir trop lourde, ne doute pas que je le saurai. Tu ne sentiras rien. Seul le fil de ma lame. Le lent englobissement au sein des temps futurs. »

Parfois, Maalik reprenait conscience dans la salle d'eau, sous le tombé glacé du jet de douche. D'autre fois, il était au bar du bas de l'immeuble, devant une tasse froide, le regard perdu dans les dédales floraux des murs carrelés. Il ne rêvait pas, mais des bribes de souvenirs se mêlaient à sa vie diurne, et il ne savait plus si ce qu'il vivait était réel ou un fragment de récit. Il prenait du speed pour se tirer du sommeil, des valiums pour y retourner, fumait du noir afghan pour freiner ses descentes d'héroïne et soignait ses déprimés avec la très mauvaise cocaïne des petites frappes locales. L'éther, seul, l'éclatait encore. Il vivait si près de Riminy qu'il se demandait parfois s'ils étaient deux personnes différentes. Quand son hôte disparut, il mit un temps infini à s'en rendre compte. Il ne pouvait plus bouger sans came. Les crampes le pliaient en deux, ses jambes refusaient de le porter. Il se traîna dans la rue, jusqu'à trouver une dose chez un

revendeur du marché. Puis il questionna ceux qu'il connaissait. On lui dit que Riminy était reparti chez lui, qu'il ne venait à Bagdad qu'en vacances, avec l'argent de ses parents. On lui dit que la police l'avait arrêté, roué de coups et laissé pour mort dans une bergerie bombardée. On lui dit ne connaître personne de ce nom.

Maalik se traînait dans les rues comme un fantôme, il ne voyait plus rien de la vie alentour, les marchés aux fruits, les vendeurs de cédés, les taxis parallèles, les clubs officiels et clandestins, les vieux au soleil sur la place. Il pleurait des larmes puantes. Sur ses bras, le dessin de la scolopendre avait gonflé, déformé d'impacts noirs le long de ses veines. Son dernier shoot aurait dû le tuer. Trois jours plus tard, il avait quitté l'Irak et marchait dans un mètre de neige, pieds nus dans ses tennis, vêtu d'un pantalon de toile.

Les crimes de Nic Norcim

Trois ans passèrent. Maalik était à Yirminadingrad, enfermé, démuné, occupé à recréer pour d'autres des identités de seconde main. Il ignorait comment les dérives de son sevrage l'avaient guidé jusqu'à la capitale des Yirminites, race hostile à son peuple et honnie des dispersés. Il avait connu des camions bâchés et un village d'altitude, où il avait passé l'hiver couché, à boire du lait de chèvre et à délirer. Il y avait eu ensuite un camp militaire, pour lequel il avait effectué des livraisons. De grands vols de cigognes au-dessus de déserts aux volumes crayeux, pétris de mains géantes. Il avait traversé le terrain d'opérations d'une guerre en cours. Plusieurs fois, il avait été détenu, avait dû répondre à des questions, un mouchoir trempé pressé contre le visage. On le réveillait toutes les vingt-cinq minutes. Quand on prétendait lui révéler où on le gardait, il hurlait : « Mensonges ! Je suis Yirmizenès ! Partout où mes pieds se posent, je me trouve chez moi ! » On riait de lui et on le frappait. On l'ignorait.

À l'hôpital psychiatrique du Mont-des-Algues, Maalik rencontra Norcim. C'était un jeune homme aux yeux aqueux, aux pattes énormes, qu'aucun autre patient n'approchait. Il ne s'exprimait qu'en grondant. Comme il avait perdu la mémoire, Maalik lui raconta : « Tu es en colère, Nic Norcim, parce qu'ils t'ont fait prisonnier de ce labyrinthe apaisant, pastel, chimique. Ils t'ont d'abord traité de menteur, ils t'ont ordonné de t'amender, d'implorer leur pardon, puis ils t'ont puni pour leur avoir obéi. Tu n'étais qu'un employé qui faisait son métier par goût, avec conscience. Si tu t'es engagé dans les services de fourrière, c'est parce que tu détestais les chiens, leur haleine, leurs crocs, leurs muscles fibreux qui roulaient sous les poils collés de crasse. Et comme chasseur, tu étais très bon, un des meilleurs, parce que ta haine était profonde et sincère. Chaque nuit, aux Passerelles, tu quadrillais les rues, les impasses, les contre-allées. Contre eux tu aurais lutté à mains nues si ç'avait été nécessaire. Tout ce que tu faisais c'était exécuter des ordres et sans doute étaient-ils jaloux, Nic Norcim, envieux de ton succès. Peut-être n'ont-ils toujours pas compris ce que tu étais, ce que tu faisais. Et peut-être sont-ils fous eux-mêmes, hantés par de sombres rêves, ceux-là qui t'ont condamné. » Le malade se laissait alors aller dans les bras de Maalik, il gémissait en entendant sa vie recréée, une histoire percée de lumière et de promesses de pardon. Au-dessus d'eux, à la patère d'angle, la télé diffusait sans le son de vieux épisodes de Snake Sam.

Au pénitencier pontifical de la zone nord, Maalik rencontra Norcim. Il était usé et tassé, émacié. Sa paillasse et ses repas, il les partageait sans rien dire, visage verrouillé. Ses mains fines aux doigts bleus étaient toutes gonflées par l'arthrite et les travaux de force. Comme il était impuissant à dire le moindre mot, Maalik lui raconta : « Tu es désespéré, Nic Norcim, parce qu'ils te tiennent prisonnier de ce bunker colossal sans jamais te laisser voir le jour, sans te permettre de respirer le vent du large, ni marcher jusqu'à la fosse commune où ton épouse a été jetée. Pendant trente ans tu as été fort, tu gardais la tête haute malgré les coups, tu refusais de marquer le pas ou de

baisser les yeux. Tu savais qu'elle t'aimait, qu'elle te voulait ainsi. Ce que ta femme supportait, tu l'endurais aussi. Les mutations, les emplois dégradants, les déménagements incessants. C'est pour elle que tu as bravé les autorités et outrepassé les lois. C'était pour vous, pour le souvenir de ce que vous aviez été, pour les promesses au jour de votre mariage, l'union jusqu'à ce que la mort vous sépare. Vous vous teniez, l'un l'autre, vous gardiez hors de l'eau. Quand tu es revenu avec l'argent volé, elle t'avait abandonné et tu as sombré. Ils n'ont pas eu à courir après toi, Nic Norcim, parce que tu n'as pas bougé. Tu l'avais décrochée et tu la peignais, tu lui touchais le visage, embrassais ses lèvres, tu la sentais devenir froide, pâle et bien moins qu'un objet. Ils t'ont mené ici. Rien de ce que tu avais pris ne compensait ce qui t'était volé. Maintenant te voilà au fond. La mort même n'est pas un soulagement. Il n'y a plus rien, au-delà.» Le détenu sortait de sa stupeur, alors, et tournait ses yeux sombres vers les meurtrières ouvertes dans le plafond, qui laissaient certaines heures d'hiver passer un rayon pâle. Il ne disait mot. Mâchoires serrées, il attendait encore.

Dans les cités-déchet de sous l'échangeur, Maalik rencontra Norcim. C'était une femme grise et noueuse, torse comme du bois flotté, qui s'habillait de sacs nylon et recueillait, dans son chignon, tous les miasmes, toutes les fumées des temps enfuis. Comme elle ne savait plus parler que la langue des rebuts, Maalik lui raconta : « On t'a abandonnée, Nic Norcim, parce que tu disais la vérité nue, parce que tu répétais ce que tu savais être exact et que tu es descendue au cœur de ce qui est. Tu ne te savais pas exclue avant le jour où ils ont cessé de te fréquenter. Tu as grandi sous des tentes, a vécu ton temps de femme dans des abris, des chambres partagées, des caves, des garages. Tu as vu mourir deux de tes enfants, tu as marché des heures, chaque jour, pour ramener de quoi manger. De cette ville tu as tout su quand tu vivais à la rue, les réseaux, les courants, les doutes, les insomnies. Encore aujourd'hui, tu dors par terre et mendies pour te nourrir. Il fut un temps, pourtant, où ceux des bidonvilles te respectaient,

Nic Norcim, parce que tu prophétisais les descentes de miliciens, les accidents sur l'autostrade, le sexe des enfants à naître. Tu lisais les dates de mariage et de mort dans l'embrouillamini des ordures, dans la dispersion des pigeons qui s'envolent, dans les taches de rouille sur les sols ou de moisi sur les couvertures. D'abord on t'a donné un abri, de la soupe en échange de tes mots. Ensuite on t'a donné l'œil. Tu allais trop loin, on ne voulait plus savoir. La connaissance troublait leur sommeil et l'anticipation les rendait fous. Les enfants grimacent derrière ton dos, désormais, les culs-bénis te font la croix. Même les piqués changent leur route quand ils te voient tanguer. Les tiens rêvent de vous voir disparaître, toi et tes formules, effacées du quartier une fois pour toutes, par un jour de forte pluie. Tu es seule, Nic Norcim, toute seule avec le grand savoir.» La clocharde dodelinait et sifflait, crachait des mollards aqueux qui lui bavaient au menton. On aurait dit qu'elle souriait vers le dedans, se moquait des paroles de Maalik, riant de ce qu'elle seule savait.

Un jour que les orages rinçaient la cité de carton, malgré les tabliers des ponts qui faisaient comme une voûte, Norcim parla à Maalik et lui dit : « Depuis trois fois trois ans que tu es parti de chez toi, le monde a eu le temps de changer sous bien des aspects. Ne crois-tu pas qu'il est temps de cesser de chercher et de commencer à creuser ? Le trésor que tu cherches n'a jamais été aussi près. Lève-toi. Frotte tes yeux. Marche. Sors de ta cellule et termine ce qui doit l'être. » Maalik fut si surpris de ces mots qu'il crut d'abord les avoir rêvés. Puis il se souvint du songe qu'il avait fait, presque dix ans plus tôt, dans la cave d'un cabaret d'Istanbul, et se remémora les prédictions de Kalima. Il repoussa la tôle qui tenait scellé l'abri de planches où il survivait, et sortit sous les arches de béton. Au-delà du terrain aux vautours et des ponts de la voie rapide, Yirminadingrad l'attendait, tapie sous pluie. Sans craindre de se tremper, il avança d'un pas, puis de trois, puis il se mit à courir à la rencontre des vivants, des chansons de route et des bars où, contre une bonne histoire, on pouvait encore se voir payer un canon.

Les trois derniers mois, il les passa dans les troquets, les bouis-bouis, les bistrots. Là où on le connaissait, il aidait au service. Ailleurs il roulait les fûts, déchargeait les camions, passait la serpillière. Certaines nuits, encore, il se vendait pour de l'argent. L'armistice venait d'être signé et la ville bourgeonnait, les fêtes commençaient dans les appartements, se poursuivaient dans les rues, se propageaient de porte en porte. On offrit de la came à Maalik et il refusa deux fois. La troisième le trouva au bar du Belvédère à boire des vodkas avec un dealer très baraqué qui ne devait pas être majeur. Quand le gamin tomba la veste, son débardeur laissa visible, sur la longueur de son bras droit, un tatouage de scolopendre à dix-neuf pinces, icône des Malaikas. « Qu'est-ce que c'est que ça ? », s'indigna Maalik, « depuis quand êtes vous ici ? Qui a autorisé les Yirmizenès à pactiser avec l'ennemi ? » Puis il se souvint de sa propre allégeance et du nom qu'il avait porté autrefois, de la bête peinte qui courait jusqu'à sa propre main. « Et toi ? » rétorqua le gamin. « Qui es-tu pour ignorer que les Malaikas règnent désormais sur le monde entier ? » Et comme l'autre se taisait, s'obstinait dans le silence, le bandit finit par se lever et par quitter le dancing. Plus tard, alors qu'il somnolait sur le comptoir devant une vingtaine de shooters vides, sans dope et sans énergie, le barman vint secouer le roi par l'épaule. « Tout est réglé, chef, et on va devoir fermer. Tu crois pas qu'il serait temps pour toi de rentrer à la maison ? »

Un trésor, quatre doigts

Il arriva à Istanbul à la tombée de la nuit, le Bosphore obscur sous la digue du chemin de fer. À la gare, personne ne lui adressa la parole. Il traversa la ville à pied. L'immeuble du Cabaret Noir était condamné, les ouvertures maçonnées de parpaings jusqu'au deuxième étage, un panneau promettant le bloc entier à la démolition. Il escalada la façade en s'aidant d'un réverbère. Ça sentait la suie, au-dedans, les cendres humides. Il descendit à tâtons jusqu'à la cave. C'était comme dans

son rêve. Il avait voyagé dix ans pour revenir à son point de départ : le sous-sol où, depuis l'origine, le trésor attendait. À grand-peine, il descella une dalle. Puis il creusa, à mains nues, la terre argileuse qui soutenait la ville, jusqu'à ce que ses ongles cassent, que ses doigts saignent. Plus tard, il marcha jusqu'à Yenikapi, s'arrêtant sur le pont Atatürk pour regarder passer les longs bateaux aux toits étincelants. La nuit semblait ne jamais devoir finir. Bora habitait un immeuble moderne au haut d'une tour carrelée de blanc. Il n'était pas chez lui. Maalik se hissa sur l'escalier de secours, brisa une vitre, le poing roulé dans son manteau, et s'installa dans le plus gros fauteuil pour boire, à petits verres, un cognac prétentieux. Il laissa les lumières éteintes et c'est là que Bora le découvrit au retour de sa dérive.

— Maalik! Tu es vivant!

Il se jeta dans ses bras. Sa joie était sincère.

— Tu es vivant, Maalik, et tu es de retour!

Et comme le voyageur ne parlait pas, ne bronchait pas :

— Dis quelque chose, mon frère, dis que tu es heureux d'être à la maison.

— Je suis soulagé et je suis triste, Bora. Soulagé de te voir en bonne forme, mais désolé de devoir te punir, au jour de nos retrouvailles. Les Malaikas vont bien, n'est-ce pas? Leur influence s'étend désormais aux quatre coins du monde...

Bora alluma deux cigarettes et lui en passa une. Assis au coin de la table basse, dépeigné, chemise froissée, il ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Ne t'en fais pas, Maalik, j'ai rêvé de ton retour il y a trois nuits, et je sais ce que tu me reproches. Tu étais à Yirminadingrad. Tu as vu ce que nous y faisons et tu le désapprouves.

Il envoya un rond vers le plafond, comme sans y penser.

— Nous avons beaucoup trop de ressources. Les ventes d'armes explosaient. On traitait avec les Albanais pour écouler, on travaillait avec les politiques d'ici, des petits coups très rentables. Le cash flow était trop important et on avait des problèmes de banques, des valises

qui nous restaient sur les bras. On ne boxait plus dans la bonne catégorie. Il fallait agrandir le terrain de jeu.

— Bora. Quand je suis parti je t'ai dit « N'émetts jamais un ordre que je n'aurais moi-même donné. »

— Je ne l'ai pas oublié. Et j'ai toujours obéi.

À son sourire, Maalik comprit enfin que Bora n'était pas saoul, comme il l'avait cru. Une nuit de travail dans les réseaux stambouliotes, du thé très noir, des cigarettes américaines.

— Si tu avais été là, Maalik, tu aurais fait exactement comme moi. Tu aurais trahi les vieux serments passés avec nos ancêtres. Tu serais monté dans cet avion, avec cinquante mille dollars en liquide, et tu aurais frayé avec nos ennemis héréditaires... Mais tu n'étais pas là, et c'est moi qui ai dû sortir du rang. Moi qui ai pris la décision, qui ai commis la faute. J'ai renié à ta place, Maalik. Et toi, tu es resté sans tache.

Maalik ne bougeait pas, n'osait rien répliquer. Bora disait la vérité.

— Tu vas me punir, n'est-ce pas ?

— J'y suis obligé.

— Ce sera plus dur pour toi que pour moi.

— Je sais. Va chercher le couteau.

Quand tout fut prêt, ils fumèrent encore un peu, en silence. Le ciel éclaircissait, hachures bleues dans les persiennes et la fumée en chiffons.

— Pendant le temps où tu as été absent, dit enfin Bora, j'ai guidé nos frères Yirmizenès sur des chemins de traverse et troublé les Malaikas en niant leur passé. Moi, le second, le deuxième doigt de la main, j'ai bafoué la mémoire de Yirmi, notre héroïque ancêtre, et foulé aux pieds les traditions de mon peuple. Pour cette raison, tu me condamnes à la déchéance. Je devrai quitter les miens pour ne plus revenir. Et, afin que personne n'oublie l'infamie de mon crime, je ne serai jamais remplacé. Jusqu'à la fin des temps, l'index manquera à la main des Malaikas.

La phalange tranchée reposait sur le plateau de la table, dans une flaque carmine qui croissait doucement. Maalik s'était tranché le doigt sans un murmure tandis que Bora parlait.

La plaie cautérisée, bandée, ils ne dirent rien de plus. Bora avait préparé son paquetage en silence.

— Et ce trésor ? demanda-t-il enfin. As-tu fini par le trouver ?

— Il était à portée de main depuis le début, mon pauvre frère. Juste sous mes pieds.

— Enfoui dans la terre ?

— Non. Il était la terre... Nous qui n'avons plus d'autres biens que la mémoire d'un pays annexé, pourquoi ne nous sommes-nous pas penchés plus tôt vers elle ?

— Le Cabaret Noir. Il est à vendre ? Tu veux investir ?

— Les Malaikas vont construire un pays nouveau, Bora. Un empire de terrains, de béton, de titres de propriété. Un archipel d'entrepôts et de buildings, de parcs, de plages. Nous serons les souverains d'un pays que nous aurons acheté are par are et bâti pièce par pièce.

La voix de Maalik tonnait mais toute joie semblait avoir abandonné son corps. Dix ans d'errance l'avaient vidé. Il tenait sur la fièvre seule.

— C'est toi leur chef, Maalik. Et je suis heureux que ton honneur soit intact. L'avenir des vôtres s'annonce radieux.

Bora ramassa son sac, le jeta sur l'épaule. Comme un bronze immuable, le roi trônait au centre du salon. Il songeait aux mystères de ses rêves, à la boîte des lettres blanches recombinaisons sans fin, à Kalima qui savait tout de lui, à Niada, à Riminy. À Nic Norcim dont il avait partagé les vies et les peines, et à qui il avait rendu ses souvenirs enfouis.

Les deux hommes restèrent silencieux un long temps encore, puis Maalik releva les yeux et, comme s'il apercevait Bora pour la première fois, planté devant une porte qu'il n'osait pousser tant que n'avaient pas été prononcés les mots d'adieux, il demanda :

— Et toi, mon frère manquant, toi mon doigt coupé, que vas-tu devenir ?

— Moi ? Je serai marin, comme mon père, comme son père avant lui. J'irai huit fois autour du monde. À chaque retour je ferai le récit de mes voyages. Ce que j'ai vécu, ce que j'ai vu, je le dirai facilement. Pour le reste, j'imaginerai. À toi de façonner le monde nouveau. À moi d'en inventer la légende.

Une vie ordinaire

—

États intermédiaires



I.

Shanti, shanti, shanti – comme du thé trop sucré, trop brûlant, et le fleuve coule en aplats chartreuse, dix-neuf éléphanteaux maculés de poussière, le squelette épais du béton tournoie hors du braséro : l'aube s'éloigne, la conscience s'amenuise et, dieux que c'est beau, le désespoir d'une journée sans passé.

Mais nous sommes le 19 juillet 1977 et Stilian Yankov est couché sur le plancher, les échardes gravent la peau de son dos de leur braille incompréhensible. Trois voiles de moustiquaire pointillés de déchirures, jaunies par le temps, veillent sur son ivresse. La mousson tambourine sur le toit de tôles. Des esprits planent, comme des vignettes, derrière son épaule gauche. Tout à l'heure, Stilian a parlé avec un vagabond de passage à Auroville et ses paroles lui ont rappelé celles d'un autre mendiant, il y a sept ans, aux Passerelles.

(

Stilian profite de son dernier été de liberté avant d'entrer à la Faculté des Sciences de Yirminadingrad. Avec ses camarades de lycée, il a loué du matériel de plongée et ils ont passé une après-midi à glisser sous la crue de l'Amélès, à nager dans les premiers étages inondés du quartier, à explorer l'urbanité noyée de la zone, ce présage de fin du monde, ce signe du devenir de la civilisation industrielle après son anéantissement. Stilian sèche sa tignasse blonde quand le clochard l'approche. Il est grand, obèse, sale, porte des guenilles à la mode ìbur, et il pue. L'homme pose sa main grise de crasse sur l'épaule dénudée du jeune homme et, sans le regarder, lui murmure, d'une voix cassée à l'accent typique des sans-noms : « Tout va bien se passer, ce n'est qu'un mauvais rêve. »

Stilian n'y pense plus jusqu'à son retour au domicile familial. Ses parents l'attendent au salon. Son père, dans son uniforme, plus raide que jamais. Sa mère, les yeux rougis – elle a pleuré. Ils divorcent ou, plutôt, le colonel chasse sa femme : les tensions avec

la Mycrønïe ne lui laissent pas le choix, sa carrière au sein du Parti en dépend.

Stilian écoute sans rien dire, monte dans sa chambre. Allongé sur son lit, à regarder tanguer dans l'air tiède du soir les maquettes d'avions de chasse que son père lui a fait collectionner quand il était petit et qu'il n'a depuis jamais osé décrocher, Stilian repense aux paroles du mendiant. Et il s'aperçoit que le gueux avait raison : la répudiation de sa mère ne le touche pas, il la méprise, et son père n'est pour lui qu'un repoussoir. Stilian doit passer le mois d'août à Pondichéry. Il sait qu'il ne reviendra pas.

Quelques semaines plus tard, il écoute la Douce Mère prêcher au pied du Matrimandir. Le soleil joue dans l'or des facettes de la sphère mais Stilian n'a d'yeux que pour les dents de briques d'où s'élève le dôme. La Mère parle de liberté, de paix, d'éducation. Elle dit qu'Auroville est inaliénable, un lieu qui n'appartient à aucune nation et où tous les êtres de bonne volonté peuvent suivre leurs aspirations. Elle dit qu'en se libérant du désir de se comporter en propriétaire du monde, chacun peut découvrir ce qui lui est approprié.

Le père de Stilian promet et ordonne, cajole et menace. Le jeune homme, après six mois, a donné des nouvelles. Pendant ce temps, sa rente mensuelle a continué d'approvisionner son compte. Il est question, bien sûr, de lui couper les vivres mais, face à l'indifférence de Stilian, le colonel ne peut s'y résoudre, et il continuera à verser de l'argent à son fils chaque mois. C'est le seul moyen à sa disposition de garder un lien avec son enfant.

Stilian est initié au Jnana Yoga de Sri Aubindo, le Yoga de la connaissance. Il essaye de purifier son intelligence humaine pour qu'elle se transforme en une intelligence divine qui puisse s'exprimer sans voile dans sa conscience. Il découvre que tout ce qu'il croit savoir est faux – pire, sans valeur. Mais, incapable de trouver en lui-même le Témoin, cette singularité non engagée dans ce qui se passe mais pourtant capable d'agir sur le déterminisme de l'esprit, Stilian décide

d'oublier plutôt tout ce qui a fait de lui ce qu'il est à présent. Il pense, illusion de la conscience, que l'absence de mémoire lui offrira la paix et le silence mental. Que, s'il veut être libre, il doit cesser de se rappeler sa famille, ses amis, Yirminadingrad.

Puis, il rencontre Sarah. Elle a deux ans de plus que lui, des cheveux noirs, une peau à la saveur douceuse. Elle pose des questions sur tout. Avec elle, le moindre fait, la moindre discussion finit toujours en interrogation sur la nature de l'Univers. Elle creuse, toujours plus profond, à la recherche de fondations introuvables puis, quand la conversation se met à tourner moins en spirale qu'en rond, quand la profondeur est sur le point de se muer en la platitude d'un cercle, elle rit, gratte du bout de l'ongle l'écorce d'un arbre ou s'asperge le visage d'eau froide, souriant de ses impacts infimes, ou passe une main dans les cheveux de Stilian. Il est amoureux avant de s'en rendre compte.

Le jeune homme vit à Auroville depuis deux ans maintenant. La frustration de n'être jamais parvenu à une des nombreuses formes d'illumination que beaucoup prétendent avoir atteintes dans la communauté a laissé place à un sentiment de calme, un tarissement de l'espoir et de l'envie. Il médite sans grandes attentes avec Sarah, simplement heureux de l'avoir à ses côtés, apaisé par le vide sans cesse grandissant de sa mémoire.

Un soir, trois ans plus tard, après une longue journée épuisante de reboisement, Stilian et Sarah partagent une pipe d'indica. Le crépuscule est safran, violet, le parfum de l'encens, planté au sable de la vasque de cuivre, est lourd. Ils s'asseyent en tailleur, respirent à l'unisson. Stilian a vite passé ce cap où le méditant observe son propre flux de pensée de l'extérieur ; il se sent calme, reposé. Puis, ce n'est plus lui qui contemple le flot mental, il se devine sous l'œil neutre d'un autre regard.

C'est le Témoin, il le sait, cela doit être le Témoin – il a enfin accédé à ce niveau de conscience qu'il a tant recherché au cours de

sa première année à Auroville. Mais, peur de perdre cette sensation ou trop grand effort, souillé d'envie, pour la conserver, Stilian s'égaré bientôt. Il insiste en vain plusieurs minutes puis rouvre les yeux.

Le visage de Sarah est détendu, muscles affaissés, qui donnent à ses traits une mollesse peu séduisante. Elle médite encore pendant près d'une heure, puis s'étire et bat des paupières. Le silence qui règne, Stilian le sait, signifie la fin de leur amour : cette fois, Sarah ne le questionnera pas sur sa méditation, ne s'interrogera pas sur sa propre expérience. Ce qu'elle vient de vivre ne peut être mis en mots. Elle s'engagera bientôt plus loin sur la voie de la libération et Stilian ne pourra pas la suivre. Il est triste de la perdre, et honteux de lui jalouser ce que lui-même était certain de ne jamais pouvoir connaître, ce à quoi il croyait avoir enfin renoncé.

Stilian est malheureux. Le vide qu'il avait pris pour de la paix lui apparaît maintenant comme absence de but, d'une raison de vivre. La spiritualité enjouée des autres habitants d'Auroville le dégoûte, il observe la ville d'un œil critique, amer. L'égalité supposée de tous avec chacun n'est qu'hypocrisie : Auroville est une société sans argent et, pourtant, ici aussi on sait qui est riche et qui ne l'est pas, qui a besoin de travailler pour vivre, qui a la plus belle maison. Cela lui rappelle, avec horreur, sa jeunesse à Yirminadingrad où, malgré le discours du Parti sur l'égalité au sein de la grande nation prolétaire, Stilian a toujours su que l'argent de sa famille le mettait au-dessus du peuple.

Les drogues seules, variées au rythme du passage des touristes en spiritualité, lui apportent du réconfort. Elles lui offrent la consolation cynique de savoir qu'il peut lui aussi élargir son champ de conscience sans se livrer aux ridicules contorsions psychiques des étudiants en sagesse. La spiritualité est une escroquerie, une chape idéologique pesant sur un ensemble de techniques qui doivent leur efficacité plus à la chimie du cerveau qu'à une quelconque divinité.

)

Shanti, shanti, shanti – Stilian rêve qu’il se tient dans sa propre main. Il referme ses doigts, une chaleur éclot dans sa paume, puis il ouvre le poing et il n’est plus là. Il y est parvenu, après toutes ces années, l’acide lysergique a donné naissance au Témoin, à cet Œil Neutre qui regarde, qui ne juge pas et qui dit. Son cerveau est un territoire à cartographier et il a trouvé son guide. « Chacun doit suivre sa voie », lui a dit le vagabond, sept ans après qu’un mendiant yirminadinite a changé sa vie. Et Stilian est prêt : le Matrimandir est une métaphore du cerveau, de l’or fondu coule entre les dents rouges de Stilian, l’engorge, et c’est toute l’eau de l’Amélès qui s’engouffre en lui, châtaigne et cerise, l’abreuve, le couronne.

2.

Stilian est terrifié. Depuis ce soir, il est riche. Des Soukhoï SU-7 traversent un ciel de la couleur d’un bruit électronique démodulé de manière erratique, lâchent sur la ville des bombes à l’isocyanate de méthyle. À travers la vitre du cockpit, on peut voir le colonel Yankov sourire et, à fond de gorge, une boule de feu terne. Le Témoin dit : « Le Témoin sait que tout ceci est faux ; tu fais un bad trip, Stilian, rien de plus, rien de moins. Nous sommes le 3 décembre 1984. Tu es défoncé. Respire un bon coup... » Mais Stilian s’est recroquevillé derrière le canapé et, quand les autres hippies essaient de le toucher pour l’apaiser, il a l’impression que sa peau se détache, et il hurle, il hurle, il hurle, puis les bombardiers soviétiques, le flanc frappé d’un grand Y, ensevelissent Freak Street et tout Katmandou sous un dais de pesticide.

(

La ville aux huit rivières est plantée dans une vallée qui court entre l’Himalaya et le Mhabharat, cernée de forêts, la mer est loin.

Les odeurs sont étranges, Auroville avait un parfum d'occident. Katmandou ne ressemble pas à Yirminadingrad mais ce sont les différences, l'absence de point de comparaison, qui lui font penser à cette sécheresse qui, à l'été, transforme le sommet du Mont des Algues en surface lunaire, et aux immeubles droits et gris, pesants, écrasés par les silhouettes de verre et d'acier des bâtiments plus modernes.

Un Hollandais a donné à Stilian l'adresse d'une communauté à Jochen Tole, mais le jeune homme, en descendant du car, passe plusieurs heures à errer dans la vieille ville, de temple en temple, de sculptures en pagodes, de stūpas en palaces. Katmandou semble faite pour les rêves psychédéliques, les bois gravés des fenêtres des plus anciennes maisons et des toits des temples sont des labyrinthes à explorer sur les ailes de l'acide.

Des gosses en haillons s'accrochent bientôt à ses basques occidentales, une main tendue pour l'aumône, l'autre tirant une manche, un pan de veste. Stilian les chasse, se sent coupable. Une pluie verticale et tiède se met à tomber. Sa sacoche en cuir sur la tête pour se protéger, Stilian court vers le sud-ouest, au jugé des ruelles étroites. Il est trempé quand il arrive à Freak Street, maisons lépreuses, toiles d'araignées de câbles téléphoniques, bicyclettes partout.

On donne à Stilian un coin où coucher, on l'accueille avec simplicité, de manière un peu égarée et, au bout de dix minutes, c'est comme s'il avait toujours vécu là. Au bout d'un quart d'heure, il regarde sans bouger un muscle une lézarde oblique entre la fenêtre et le sol et un type dont il ne se souvient pas du nom lui raconte que l'endroit abritait auparavant l'Eden Hashish Centre, la meilleure herbe du monde, mais que Nixon a forcé le Népal à déclarer la marijuana illégale en 74 et le lieu a fermé. Il montre à Stilian une affiche de l'époque : Shiva, pastel bleu en position du lotus, entourée de cobras, son trident planté hors cadre, orne un calendrier où on peut lire le slogan du Centre « let us take higher ». Mais Stilian est trop absorbé par la fissure, il lui semble que, s'il se concentre un peu mieux, il pourra y pénétrer et découvrir enfin les réponses à ses questions. Mais le Témoin lui dit : « Le Témoin se demande, quelles questions au juste ? »

L'amour libre, le népalais réglisse à la fumée envoûtante, l'acide en quantités illimitées. Stilian cherche son chemin dans une brume synesthésique. Le temps lysergique se dilate et se contracte au point où il ne sait plus en quelle année ou à quelle époque il vit.

Le temple des singes surplombe Katmandou. Le stūpa est construit autour d'un dôme, surplombé par les treize pinacles symbolisant les étapes sur la voie du Bouddha. Sur chacun des quatre côtés du tumulus principal, l'œil de la sagesse, l'œil de la compassion et le troisième œil scrutent le monde.

Stilian prend un acide avant de gravir les 365 marches orientales. Il passe le Varja doré, glisse entre les deux lions gardant le sanctuaire, circumambule autour du temple. Les singes l'attendent, il le sait, dans la partie nord-ouest. Ils patientent, anxieux de pouvoir lui délivrer leur message. Mais Stilian est perdu, il ne sait plus sa droite de sa gauche, ce que les singes sacrés ont à lui dire restera un secret à jamais. Le Témoin renifle de mépris. Stilian s'aperçoit qu'il ne peut pas s'empêcher de sourire.

Le Témoin, pour Stilian, est un rabat-joie. Un ratiocineur ironique qui ne semble avoir pour but que de ronger de mots, de causes et de conséquences, l'exploration par Stilian de son propre esprit. Il s'attendait à ce que le Témoin le guide sur la voie de la connaissance, à ce qu'il soit une forme de sagesse enfouie dans sa conscience. Ce n'est qu'un sceptique qui réduit chaque illumination aux conditions de la matière. Le Témoin dit : « Le Témoin n'est pas la manifestation des pouvoirs cachés de ton cerveau, de la soi-disant puissance des quatre-vingt-dix pour cent inexploités de ta matière grise. Le Témoin, lui, ne ment pas. »

Stilian a été expulsé, avec les autres, de la maison de Freak Street. Le quartier change, les touristes sont différents. Les hippies qui étaient là depuis le début se comptent sur les doigts d'une main, les enfants fleurs sont maintenant en minorité dans le quartier. L'amour et la paix ne se sont pas emparés de la Terre, la révolution n'a pas déferlé

sur le monde – elle s’est tarie. Les rares hippies qui habitent encore la rue sont devenus des attractions, au même titre que les temples et les marchés indigènes.

)

Dans la nuit, une usine Union Carbide explose à Bhopal. Quarante tonnes de pesticides sont lâchées sur la ville. Les habitants dorment, ou ignorent le signal d’alarme. Puis, c’est la panique, des centaines de milliers de gens errent dans les rues du bidonville, pris au piège. Les secours n’arrivent pas. Le gaz s’attaque aux yeux, aveugle, s’infiltré dans les poumons, empêche de respirer. Le souffle court, l’intérieur de la poitrine comme en feu : la mort.

Stilian reçoit un appel de Yirminadingrad. Son père est mort lui aussi. Cancer. Stilian hérite de l’argent détourné et planqué à l’étranger. Il note les numéros de compte sur un bout de papier, d’une main distraite, suce deux buvards.

Dans la salle commune, la télévision est allumée. Stilian voit les cadavres, yeux blanchis, les grimaces de souffrance. Puis, le bombardement commence. Son père, à la tête de son armée morte, plane au-dessus de Katmandou. Il est venu pour emmener Stilian avec lui.

Stilian hurle, s’arrache les cheveux par poignées, recrache les comprimés de Thorazine qu’on a forcés dans sa bouche. On est obligé de le tenir, de peur qu’il ne se blesse et il hulule, un cri de fin du monde, jusqu’à ce que, sur l’écran, un miséreux de Bhopal supplie dans un mauvais anglais le journaliste de la télé occidentale qu’on lui vienne en aide. Que quelqu’un, dieux, ait pitié de Bhopal.

3.

Pendant le sommeil, les murs de la prison s’effilochent en minces pans de brouillard laineux, qui glissent doucement au ras du sol. Une glaise, une gadoue de varech. La puanteur d’organismes encalminés,

nés, poussés et pourris sur un même caillou. Des univers entiers de la superficie d'un ongle, mosaïqués par milliers de milliers. Un tapis magique qui s'effrange au spumescent des flottes. Océan, océan, cieux.

Le Témoin dit : « Le Témoin dit que c'est une remontée d'acide. Et avec la cuite que tu tiens, ça n'aide pas. » Stilian se tord sur sa paillasse, un extraterrestre hargneux, tout en pointes et en angles chitineux, gesticule dans son ventre. Nous sommes le 7 juin 1991 et quelqu'un tape à la porte. « Dans l'hindouisme, Yama, le dieu de la mort règne sur trois fois sept enfers, tu l'as appris à Auroville. Tu étais trop défoncé pour t'en souvenir mais le Témoin, lui, n'oublie pas. Ceci est l'Enfer numéro sept, la prison lacustre. Tu devrais boire de l'eau, beaucoup d'eau, ou tu vas mourir de déshydratation. »

(

Stilian a passé sept moussons à Bhopal. Les deux premières années, il a aidé les victimes de la catastrophe, puis il a milité pour la condamnation des Américains. Il a rencontré Devî, une jeune avocate originaire du Gujarat. Stilian ne prend plus de drogues et, enfin, il apprend l'Inde. Il s'est rendu compte que sa vie à Auroville et à Katmandou n'avait rien à voir avec la réalité du pays, qu'il vivait alors dans des enclaves. Dans le monde réel, la soi-disant simplicité de l'Inde n'est que dénuement, une misère agressive et avide, paume ouverte. On a toujours quelque chose à lui vendre, very cheap my friend, une aumône à lui réclamer.

Stilian apprend les couleurs, les sons, les odeurs. Ce qui ne vous tue pas vous rend plus maigre. Stilian sue du kari. Il essaie de déchiffrer les rapports sociaux, les habitudes, les gestes. Il peine à comprendre mais, enfin, il cherche à savoir.

Devî aime ses histoires de jeunesse. Elle écoute ses récits de rêves narcotiques avec attention, en hochant la tête comme si les voyages de Stilian lui permettaient de le comprendre. En revanche, elle ne peut pas s'empêcher de rire quand il raconte ses expériences spirituelles à Auroville. Parfois, Stilian rit avec elle et, parfois, il se vexe et elle

se penche alors sur son visage, caresse ses yeux de ses lèvres brunes et tout est oublié.

En février 89, la Cour Suprême Indienne condamne définitivement les Américains. Dix jours plus tard, les 470 millions de dommages et intérêts sont payés. Stilian et Devî passent un mois dans la famille de Devî, à Ahmedabad. Ils visitent les mosquées qui fusionnent art hindou et architecture islamique, ils font voler un cerf-volant pendant l'Uttarayan.

À leur retour, Stilian reste seul à la maison. Il fait le ménage, va faire des courses, passe une heure dans les jardins de l'université d'Hamidia à regarder les eaux du lac trembler de brise. Puis il n'a plus rien à faire. Il pourrait appeler un de leurs amis communs, un camarade du comité de soutien aux victimes de la catastrophe, mais il n'en a pas envie. Stilian se demande ce qu'il va bien pouvoir faire de ses journées, maintenant que la lutte est finie. Maintenant que la victoire est venue. Il examine les hypothèses : trouver un travail, continuer dans l'humanitaire, faire des enfants à Devî.

Il entre dans un des rares bars de la ville et commande une Kingfisher. La bière est glacée, il la sèche d'un trait. À la nuit tombée, il est encore accoudé au comptoir et il se sent bien. Il vomit au caniveau avant de rentrer, titube plus qu'il ne grimpe l'escalier étroit qui mène à leur appartement. Devî n'est pas encore rentrée et il s'écroule dans leur lit, soulagé de son absence – le Gujarat est prohibitionniste et Devî en a gardé un dégoût moral de l'alcool. Stilian est heureux qu'elle ne le voie pas dans cet état. Il se dit que, demain, la gueule de bois saura le convaincre lui aussi que se saouler n'est pas une solution.

Le lendemain, après que Devî est partie, il sort se promener, s'arrête dans la première wine shop, emporte six packs dans son sac de randonnée. Il boit, avec méthode, une bière après l'autre. Au bout de trois, il commence à se sentir bien, au bout de six, il n'est plus malheureux. Puis vient l'ivresse, un voyage en seconde classe en comparaison aux

périples acides de sa jeunesse, mais une échappée tout de même. En fin d'après-midi, il se fait vomir dans les toilettes, fait une sieste d'une heure puis prend une douche. Quand Devî rentre, il est encore légèrement ivre mais il est présentable. Et demain est un autre jour : le même.

Il faut presque six mois à Devî pour s'en rendre compte. Entre-temps, Stilian est passé à l'imbuvable rhum local et est devenu négligent. Il a laissé traîner des bouteilles vides, il s'est relevé la nuit pour boire. Il pleure et il promet, il jure qu'il va arrêter et il y parvient, presque trois semaines sans s'aboucher à une bouteille. Il rechute. Quinze jours plus tard, Devî le quitte.

)

Les larmes se mêlent au vomi dans la barbe de Stilian. Il a l'impression d'être enceint d'une boule de feu, la sensation qu'on enfonce un foret à béton dans son oreille gauche, jusqu'au cerveau. Une bouillie rose va lui sortir des narines. D'un appartement voisin, un rythme rapide plombé de basses épaisses, des séquences répétitives, pépiement d'oiseaux électroniques ou chuintement de fusils lasers, traversent les cloisons. La porte s'ouvre sur le squatteur du rez-de-chaussée, en caleçon sale et sandales qui regarde Stilian se tordre de douleur et lui gueule : « C'est à vous cette musique ? »

4.

Les rues sont encombrées de vieux meubles et d'électroménager déglingué balancés par les fenêtres. De véritables barricades de débris empêchent l'accès de la zone aux véhicules. Certaines passerelles sont volontairement déboulonnées pour que toute intrusion entre les immeubles soit mortellement risquée. Il n'y a pas un souffle au fond de la cuvette et les parois orange réverbèrent chaque son. C'est un creuset clos, étouffant.

Un grondement. Le sol tremble. Des explosions étouffées. Le vacarme de la pierre qu'on éventre. Dehors, il n'y a que la guerre. Il y a la mort qui vient, qui sourit, la bouche hérissée de missiles, la langue chargée de radiations. L'oiseau se fige dans son mouvement, ses ailes dessinent une ombre floue, comme un arrêt sur image de mauvaise qualité – l'image explose, se diffracte en une infinité de rayons lumineux, de particules visuelles, de photons accidentés. La vague se propage, d'écrasements en dilatations, à dévoiler le brun, le sombre sous le vert des prairies, à décharner les vents, à faire béeer le monde sur son passage.

Depuis le ciel, le site est un chaos, un semis de jaune, de brun, de noir, un terrain non bâti en forme de goutte présentant cette même rugosité sauvage qu'ont les déserts, les massifs calcaires, les pierriers des vues satellites. Les projectiles ont continué de choir bien après que les immeubles ont été détruits. Pas un pan de mur ne dépasse la hauteur d'un genou d'enfant. Puis le dernier cri s'est saccadé dans les poumons, ce qui restait de violence est sorti par les yeux et l'invective s'est changée en question, la seule, la vraie qui compte : pourquoi ?

Le Témoin dit : « Le Témoin dit que tu rêves, que tu rêves de guerre. De la destruction de Yirminadingrad. Encore. Tu croyais en être débarrassé, mais c'est en toi, à jamais. » Stilian se retourne dans son sommeil.

(

Goa ne lui a pas fait trop de bien. Des années de free parties, de champis et de MDMA lui ont fait la peau grise, le cheveu rare. Il est à moitié sourd et de plus en plus maigre, cependant que son ventre dépasse de sa ceinture, amolli et alourdi de bière. Danser toute la nuit les vêtements maculés de peinture fluo, c'est pour les jeunes. Avec les femmes, les filles plutôt, ça ne marche plus aussi bien qu'avant. Stilian a presque quarante ans maintenant, il commence lui-même à se trouver ridicule.

Au début, la musique et la fête font diversion, lui rappellent les années psychédéliques de Freak Street. Il se met à faire du son, à

mixer des vieilleries seventies à la sauce trance, il organise des beach parties où personne ne manque de rien. Puis il se rend compte qu'il est devenu un vieux con : la petite bourgeoisie mondiale qui vient faire la fête à bas prix en Inde le dégoûte. Il est resté un vieux hippie pour qui, même s'il n'y avait jamais vraiment cru à l'époque, la drogue est un moyen de faire la révolution, d'apprendre. La fête en soi lui paraît une absurdité, son absence de finalité le choque. Ces jeunes ne veulent pas changer le monde, mais l'oublier et Stilian sait que ce n'est pas possible, il a essayé. Leur rapport à la misère, qui les cerne mais qu'ils semblent incapables de voir, le rend furieux.

La MDMA ne lui fait plus aimer les gens, ne lui fait plus se sentir uni à la musique, capable de la contrôler, de la modeler entre ses mains. Elle lui tire des hallucinations, fait pousser des immeubles gris aux fenêtres aveuglées de planches sur la plage, entrecoupe le son de slogans contre la racaille mycrønienne. Et, quand il essaie de faire la morale à un petit jeune, quand il essaie de lui faire comprendre ce que c'est de vivre vraiment en Inde, il se rend compte que lui aussi, ici, est un étranger, que son ressentiment contre les touristes vient de la certitude qu'il ne sera jamais à sa place en Inde. Et il repense à sa ville natale, aux marronniers en fleurs de l'avenue de la Victoire Noire, aux berges de l'Amélès semées du printemps à l'automne de gargotes de cartons et de bâches, au goût de son premier Sub-Martini, extorqué à seize ans à l'aide d'un faux permis de conduire au barman du Nonona.

)

Le rêve de guerre de Stilian devient flou, indistinct. Il ne se réveille pas encore, prolonge un peu son répit. Nous sommes le 8 septembre 1998 et, avant d'aller se coucher, il a passé deux heures à raconter sa vie à un traveller allemand qui venait de lui taper de l'argent. Le type lui a finalement dit : « Tu devrais l'écrire, mec, la raconter ta vie », et Stilian est allé au lit avec un sentiment de paix.

Tous les sept ans, il se trouve un clochard pour lui dire quoi faire de sa vie. Il est persuadé que c'est son destin mais le Témoin sait qu'il s'agit du genre de prophéties qu'on appelle auto-réalisatrices. Tous les sept ans, quand Stilian en a assez de la vie qu'il mène, quand l'ennui glisse vers la nostalgie et la dépression, il se met à tendre l'oreille aux propos des schizophrènes en guenilles, des alcooliques sans le sou, des renifleurs de colle qui vivent sous les ponts. Et quand l'un d'entre eux lui dit quelque chose qui sonne bien, qui paraît mystérieux (et ça ne manque pas, vu l'état des oracles), Stilian se convainc que c'est la voie qu'il doit suivre.

5.

Les ouvriers s'affairent sous terre ; de l'œil des Anciens coule l'eau de l'oubli, à pleins seaux, les bacs à ras-bord : courge cireuse, champignon azuki, pâtisson, cerfeuil tubéreux, niébé, crosne. Grattent l'argile au boyau, l'incendient, le granulent. La sirène stridule, hoquète et le gaz s'infiltré, comme à Bhopal, les muscles s'ankylosent, les grimaces se paralysent, les poumons et les tripes se contractent. Nous sommes le 12 juin 2005, le méthotrexate fait faire à Stilian des rêves en couleur.

(

À Chandigarh, Stilian a loué un studio dans le secteur 17, le quartier des affaires et des commerces. Il achète un ordinateur portable, s'assied, la machine sur les genoux, puis commence à essayer de raconter sa vie. Quand la nuit tombe, l'écran est toujours vierge et Stilian a mal à la tête : le rétro-éclairage lui blesse les yeux, le manque d'inspiration lui fait battre les tempes. Pendant un mois, il s'assoit à la même place, essayant de trouver comment commencer mais il ne peut se débarrasser de l'idée que, s'il veut écrire sur sa vie, il est obligé de parler de son enfance à Yirminadingrad et de son père. Cela lui est insupportable.

Un matin, Stilian tape, de mémoire, une forme altérée du verset 11.32 du Chant du Bienheureux, la partie centrale du Mahābhārata. Robert Oppenheimer, après l'explosion de la première bombe atomique, a cité lui aussi cet extrait sur la nature destructrice, inéluctable, du Temps – l'univers a une histoire, qui se termine par sa dissolution. Stilian se met à écrire et, le soir venu, il a terminé le premier paragraphe de son récit, il est épuisé, l'esprit vide : non né, sans origine, non formé. Il fait cuire du riz pendant qu'il prend une douche froide, le mange juste assaisonné de sauce soja puis sort se promener dans Chandigarh. Il descend l'Himalaya Marg jusqu'au Gurdwara Shri Singh Saheedan, puis change de trottoir et remonte l'avenue jusqu'à son appartement. Cela lui prend cinq heures. Quand il se couche, il s'endort et ne rêve pas.

Le lendemain, il fait exactement la même chose, et le jour d'après, et le suivant. Écrire quelques lignes, se laver pendant que le riz cuit, l'aller-retour entre son studio et le temple sikh. Il ne déroge jamais à sa règle, ne fait jamais fondre de la pâte de curry dans du lait de coco pour agrémenter son repas, ne se perd jamais dans une rue perpendiculaire de la cité planifiée par le Corbusier, n'explore jamais un autre secteur aux rues rectilignes. Il ne boit pas, ne se drogue pas. Il tient le Témoin à distance. Il ne parle pas de Yirminadingrad. Il croit qu'il n'en parle pas.

Après quatre ans, le tapuscrit approche le million de signes. Stilian n'a plus rien à dire, l'histoire est terminée. Il s'accorde une journée de vacances où il remonte l'avenue dans l'autre sens, vers le nord-ouest, marche jusqu'au Rock Garden et passe la journée à errer sur les chemins aménagés entre les tas de bouteilles vides, céramiques, bracelets, éviers, câbles électriques. Il se promène au pied des carcasses artificielles, des sculptures de déchets, des mille quatre cents statues de danseurs, de musiciens et d'animaux.

Sur le chemin du retour, ses gencives commencent à lui faire mal. Il passe une langue sur la chair enflée, s'inquiète un peu. Il se couche sans manger, peine à s'endormir et sue d'abondance pendant

son sommeil, un jus qui poisse les draps au matin, collants et froids sur la peau nue.

« En des ténèbres encore plus noires » raconte l'exil d'un militaire loin de son pays natal, jamais nommé. Il se cache, rongé par la culpabilité de n'avoir pas pu sauver son peuple de l'extermination. Peu à peu, cependant, il comprend que son destin n'est pas de fuir en attendant qu'on le retrouve, qu'on le juge et qu'on le punisse. C'est à lui de faire payer le monde pour ce qu'il a été obligé d'accomplir afin de tenter vainement de protéger les siens. À la tête d'une armée de gueux, de fous et de cadavres, il sort de sa cachette pour en finir avec l'univers.

Stilian utilise le Chant du Bienheureux comme métaphore structurant son récit : les images et les symboles sont des reflets profanes de la spiritualité hindoue. Krishna, dans le chant, est un avatar de Vishnu, le protecteur. Mais Vishnu, s'il protège le monde, doit aussi l'anéantir, il devient Shiva le destructeur : car il est écrit dans les Krishna Upanishad, « Vishnu est la flèche de Shiva ; Shiva est la flûte de Vishnu. »

Stilian commence à corriger son livre et découvre que c'est plus difficile que de l'écrire. Il faut couper tout ce qui est inutile, même quand il en est content. Il faut traquer les images déjà vues mille fois. Il faut se confronter à ce qu'il a produit, être impitoyable avec lui-même. Stilian travaille avec lenteur. Quand il en est enfin venu à bout, deux ans ont passé, Stilian est encore plus maigre, ses gencives ont doublé de volume, il se sent faible et, dans ses os, dans ses articulations, chaque mouvement trop brusque déclenche une décharge électrique.

Stilian envoie son livre terminé à un ancien camarade hippie, devenu depuis éditeur à Londres. Une forte fièvre s'empare de lui pendant la nuit, la migraine le réveille et, bientôt, il est à genoux dans les toilettes, expulsant de son estomac des flots de liquide gluant et rose qui lui brûlent la gorge au passage.

Stilian se traîne jusqu'au téléphone, terrifié à l'idée de s'évanouir avant de le décrocher, de ne pas avoir la force d'appeler les secours. Il a peur de mourir.

)

On lui a diagnostiqué une leucémie lymphoblastique aiguë, une forme de cancer plus fréquente chez les enfants mais qui peut toucher les adultes – Stilian le sait, son père en est mort. Pendant qu’il essaie de survivre, perdant ses cheveux, terrassé par la nausée, son livre se fraye un chemin jusque dans les librairies. C’est un succès. Le recours à l’hindouisme y est vu comme une façon de se dégager des regards occidentaux et musulmans, une façon de renvoyer dos à dos les deux camps de la « guerre contre le terrorisme ». On lit la description du champ de ruines qu’est devenue la terre natale du protecteur comme une métaphore du onze septembre. Stilian n’en sait rien, il est occupé à survivre, ce qui de toute façon nuit à son sens de l’humour.

Le MTX fait délirer Stilian mais est efficace. Il guérit et, à l’été 2005, il est prêt à sortir de l’hôpital. Il passe une soirée à Katmandou – Freak Street a succombé à la gentrification, le Hash Centre est devenu une banque – en chemin vers Pokhara, vers l’Himalaya. Au plus fort de ses hallucinations, Stilian a vu un homme en blouse blanche se glisser dans sa chambre. Il a reconnu le clochard des Passerelles qui, 35 ans plus tôt, lui avait montré le chemin. Il lui a demandé qui était l’homme le plus sage du monde, et le mendiant lui a répondu : « C’est la déesse des récoltes, Annapoorna. » Le Témoin a hurlé : « Le Témoin dit qu’il faut arrêter tout de suite les conneries, Stilian. Tu as un cancer, bordel... Et ce n’est même pas un vrai clodo, tu le sais, c’est dans ta putain de tête! »

6.

Quand Stilian essaie d’inspirer, il a l’impression que l’air alentour est trop solide pour qu’il y parvienne. La tête lui tourne, lui fait mal comme aux pires heures du cancer. Il tire un pied botté du piège de neige dans lequel il avance. De la glace fondue vient frapper son

corps emmitoufflé. Le ravin, sur sa droite est à un faux pas de distance. Stilian est fatigué, il se dit que ça n'en vaut pas la peine, qu'il serait plus facile de se laisser aller à un faux mouvement : il basculerait de la crête, son corps rebondirait sur les crocs enneigés du Gangapurna, il rejoindrait ceux qui se sont sacrifiés à la déesse.

Le vent tourbillonne, change de direction, l'agresse maintenant par l'arrière. Sa vue se dégage et il aperçoit, à une demi-heure de marche (ici, l'espace devient temps) l'entrée de la grotte. Il s'efforce vers son but, ignore les visions qui mettent en scène mille et une chutes mortelles, les traverse comme si elles n'étaient que des bulles de savon, des hologrammes monochromes. Le Témoin l'encourage : « Le Témoin dit que tu vas y arriver, Stilian. Encore un petit effort, un tout petit effort. Tu peux le faire. » Nous sommes le 24 mai 2012, et l'altitude est de 7 019 mètres.

(

Le mal aigu des montagnes peut frapper n'importe qui, Stilian le sait. La première année, il ne monte jamais au-dessus de 3500 mètres. Il prépare son corps à affronter la montagne. Stilian a d'abord pensé qu'il ferait les ascensions en solitaire, qu'il escaladerait chaque sommet pour y trouver la déesse mais il s'est vite rendu compte que c'est impossible. L'Annapurna prélève une vie pour deux ascensions réussies. Ceux qui tentent l'aventure sont des hommes jeunes, en pleine forme, et même eux se font parfois piéger par la montagne. Stilian s'est donc résolu, dans un premier temps, à se mêler aux groupes de randonneurs pendant la saison chaude, à s'aguerrir en évitant les itinéraires les plus difficiles. Il monte, au fil des années, de plus en plus haut, va de plus en plus loin, guidé dans le choix de ses marches par les réponses délirantes aux interrogatoires qu'il fait subir aux plus miséreux des habitants des villages de la région.

À Dharapani, Ju Manu Thapa, un adolescent qui vient d'essayer de lui faire les poches lui raconte l'histoire de la déesse. Quand Shiva

dit à sa femme, Parvati, la Mère Divine, manifestation de toutes les choses matérielles, que le monde est une illusion, elle se met en colère contre le dieu et, pour lui montrer son importance, décide de disparaître du monde. Lors le temps s'arrête, la terre devient stérile et la famine frappe tous les êtres vivants. Parvati, par compassion pour ceux qui souffrent, réapparaît pour nourrir le monde. Shiva vient à elle, et présente son bol à aumônes en disant : « Maintenant je me rends compte que le monde matériel, comme l'esprit, ne peut être écarté comme une illusion. » Parvati lui sourit et le nourrit de ses propres mains. Depuis, elle est adorée comme déesse nourricière, Annapoorna. Ju lui dit que, à Yak Karka, il y a les ruines d'un temple consacré à Parvati.

Le Témoin dit : « Le Témoin dit que tu devrais essayer de retenir la leçon – la réponse est dans la matière. La nourriture. Le sexe. Il n'y a rien d'autre. » Mais Stilian n'écoute pas, il rejoint une bande de touristes qui fait le tour des Anapurnas et cinq jours plus tard, il est à Yak Karka. Il ne trouve d'abord personne qui a entendu parler d'un temple dédié à Parvati mais Stilian finit par faire parler Lobsang Tsering, un porteur tibétain à qui il manque trois doigts à la main droite, un à la main gauche et qui a sombré dans l'alcool, pour se faire dire qu'un culte tantrique de la Montagnarde existait bien dans la région il y a une centaine d'années, que les ruines du sanctuaire sont quelque part entre le village et le col de Thorong-La.

Stilian passe tout le reste de la saison à errer dans le secteur. Il monte plusieurs fois jusqu'au col, à 5400 mètres, mais doit souvent en redescendre aussitôt, soumis au mal des montagnes malgré sa prudence, et les marches d'approches lentes qui lui permettent d'explorer les environs.

Un jour, près du lac de glace, il rencontre un pêcheur, enveloppé de guenilles grises puantes. Le Témoin le prévient : « Le Témoin te dit que ce type n'existe pas. Tu parles tout seul, Stilian. Le Témoin voit par tes yeux, je te le rappelle, et, là, il n'y a rien. » L'homme dit

s'appeler Biren Rajbanshi. Il raconte à Stilian que Parvati, vexée par les remarques de Shiva sur sa peau noire, s'en va, avec son fils Ganesh, et charge Nandi d'empêcher d'autres femmes d'approcher Shiva. Le démon Adi, qui veut venger son père, en profite pour aller chez le dieu et emprunte l'apparence d'une femme à la peau dorée que Shiva prend pour sa femme, transformée par la méditation. Cependant, il ne trouve pas sur la peau de la femme le lotus que porte Parvati au flanc et comprend qu'il a été trompé. Parvati est alors informée que son mari a été séduit par une femme à la peau d'or et se met en rage. Brahma lui apparaît et propose d'exaucer un vœu de la déesse. Elle lui demande de lui donner, à elle aussi, une peau dorée. Or, il y a sur le Gunapurna, une grotte que l'on appelle Nō'iyā, «noiror». Le Témoin dit : «Le Témoin dit que c'est du suicide. Le Gunapurna, rien de moins ? Tu connais cette histoire sur Parvati, tu es allé la chercher dans tes souvenirs. C'est Sarah qui te l'a racontée, un soir où tu lui disais que tu te trouvais trop maigre.»

Stilian monte au camp de base de l'Anapurna. Les sommets le cernent, gigantesques, minéraux, pris de glace. Il finit par trouver une expédition vers son sommet. Il marche, malgré la nausée, le vertige. Au bout d'une heure d'ascension, un des alpinistes dévisse. On renonce. Au camp, aucune équipe ne semble aller dans la bonne direction. Ou alors on repousse cet homme vieillissant, au regard brûlant, on ne veut pas de lui dans une cordée.

Stilian finit par tenter l'ascension en solitaire. La barre des cinq mille mètres franchie, le mal aigu le frappe. Il a du mal à respirer, l'horizontal glisse en travers, le vertical se penche sur lui, il a envie de vomir. À cette altitude, il n'y a pas de belle saison. Plus haut, sur le versant sud de l'Anapurna I, un glacier se brise en sérac, et Stilian se couvre le visage des bras, terrifié à l'idée d'être broyé entre les mâchoires de glaces pourtant si lointaines. Dans sa tête, il se met à neiger, l'ascension est de plus en plus difficile. Les hallucinations l'invitent à mourir. Mais il la trouve, la grotte, et y parvient finalement.

)

Il rampe dans la caverne, s'arrête une minute pour vomir. La neige imaginaire, dehors, a cessé de tomber. Le pouls de Stilian bat à ses tempes, à ses poignets, même au pire de la chimiothérapie, il ne s'est jamais senti aussi mal.

Il se traîne jusqu'au fond de la grotte, caresse la roche du pinceau de sa lampe torche. Des symboles incompréhensibles sont creusés dans la paroi. Stilian le sait, c'est le message qu'il a attendu toute sa vie, la réponse à ses questions. Pendant des jours, il tente de décrypter les glyphes. Il n'a plus rien à manger. Il se sent de plus en plus faible. Il supplie le Témoin de l'aider, de l'aider à lire, à comprendre, à savoir. Le Témoin dit : « Le Témoin va te dire ce qu'il y a de gravé sur ce mur. Il y a écrit : Celui qui lit ça est un con ! »

Le cœur de Stilian s'arrête de battre. Il erre dans une Yirminadingrad en ruine, prise de suif, en compagnie d'autres ombres qui partagent leurs heures en déblaiement de gravats et fêtes désespérées. Une radio sur l'appui d'une fenêtre l'enjoint à ne pas renaître, à éviter les mauvaises matrices. Elle dit qu'il va errer sept fois sept jours dans le Bardo, que s'il écoute il sera libéré, à jamais, de l'illusion. La claire lumière primordiale l'aveugle, la pâle luminosité l'attire et l'éclat des Bouddhas le terrifie. Il voit, à travers une fenêtre, son père violer sa mère. Il veut entrer.

Le Témoin dit : « Le Témoin te dit que ce n'est pas le Bardo, c'est une expérience de mort imminente. L'anoxie dérègle ton lobe temporal, l'autoscopie est provoquée par une activation anormale de ton cortex occipital. Il y a trop d'informations dans ton cerveau, sans filtre, et tu les interprètes comme tu peux, tu les traduis en vision de l'Enfer numéro 21... Stilian, fais un effort, ça ne sert à rien de mourir. Debout maintenant. »

Nous sommes le 21 juillet 2019, Stilian est assis dans la position du lotus, dans une cabane en tôle ondulée du bidonville qui s'étend de New Delhi à Jaipur. Un jeune homme aux cheveux rasés dans une combinaison de treillis maculée de poussière hésite à faire le pas qui le mènera du seuil à l'intérieur. Stilian a les yeux fermés, sa respiration est lente. Il acquiesce et l'inconnu entre, racle sa gorge et murmure : « Maître ? » Stilian soupire, mais il sourit.

(

Des alpinistes l'ont découvert, sept ans plus tôt, dans sa grotte à flanc de montagne, délirant, mourant. Il reste dans le coma pendant vingt-et-un jours et rêve de Yirminadingrad.

Il se laisse tomber d'une fenêtre au quatrième étage, perce la surface des eaux vertes qui recouvrent les rues des Passerelles. Il tourne sur lui-même, descend plus profond. Un banc de poissons rose et jaune dont il ne connaît pas le nom tournoie autour d'un lampadaire grignoté de chondrus. Stilian s'amuse à les disperser, palme sur place en les regardant former les rangs à nouveau. Il pense à Sofia. Elle lui fait entendre qu'elle ne voulait pas entrer à la fac en étant toujours vierge. Il essaie d'imaginer son corps nu, sa peau contre la sienne, le parfum de son désir. Quand il remonte à l'air libre, quelques rayons de soleils percent les nuages bas, frappent à l'oblique un immeuble à demi englouti, rebondissent et éclatent aux arêtes de ses vitres brisées. Sur la berge, il est seul. Il rentre à la maison et salue ses parents, monte dans sa chambre, pense à ses vacances à Pondichéry. Est-ce que l'Inde sera comme il l'imagine ? Sans doute.

Il se réveille, à l'hôpital, apaisé. Quand il est prêt à sortir, quelques jours plus tard, son vol pour Yirminadingrad est déjà réservé. En se posant sur la piste, il sent quelque chose comme de l'impatience lui serrer le cœur, une sensation qui le tient jusqu'à ce qu'il arrive devant la maison de son enfance. Le bâtiment est abandonné, la

porte d'entrée barrée par des planches. Il ramasse un tuyau dans les mauvaises herbes du jardin et fait sauter la barrière. Une bouffée d'angoisse, froide et épaisse, le fait trembler au moment où il pousse la porte. Le grand escalier tombe en ruine, une marche se descelle quand il le grimpe. Sa chambre a été vandalisée, des graffitis contre le Parti du Motherland recouvrent les murs. Stilian va jusqu'à la fenêtre, l'ouvre et regarde Yirminadingrad. D'ici, on voit le Mont des Algues, d'ici, on voit la mer. Stilian, pour la première fois depuis bien longtemps, se sent en paix.

Le Témoin est assis à son bureau, il monte une maquette de bombardier Tupolev. Il dit à Stilian : « Le Témoin dit que ceci est sans doute le pire des Enfers périphériques, le numéro 19, le Rêve du Retour. »

Quand il s'éveille vraiment, Stilian se sent plus fatigué qu'il ne l'a jamais été. Ses dents lui font mal, ses draps sont tachés d'une sueur odorante. Il comprend avant même que les médecins ne le lui annoncent que sa leucémie est revenue. Cette fois, il n'en guérira probablement pas. Il quitte l'hôpital un matin, sans prévenir, et s'en va, à pied, jusqu'en Inde.

Il marche, de village en village, pendant des années. Il mendie pour manger. Ses rares cheveux sont maintenant longs et il porte un longhi safran, la tunique des sâdhu, ses joues sont peintes d'ocre et de blanc : Stilian a enfin renoncé à chercher les réponses, il s'engage sur la voie de la moksha, la libération de l'illusion.

Au bout de cinq ans, il est trop faible, trop fatigué pour continuer son errance. Il construit son propre abri dans le bidonville qui encercle New Delhi et passe de longues journées à méditer. Il se tient éloigné des autoroutes tenues par les militaires qui empêchent la capitale d'être étouffée par l'anneau de cent cinquante kilomètres de taudis. Les militants du RTK qui patrouillent la cité brinquebailante le laissent en paix. Les habitants de la mégapole de fortune lui apportent à boire et à manger, lui demandent des conseils.

)

Le jeune homme s'assied en tailleur à côté de Stilian. Il vient, lui aussi, de Yirminadingrad. Il a mille questions à poser sur le sens de la vie, la nature de l'univers. Ailleurs dans le bidonville, l'air est aspiré par une détonation, une pluie de poussière blanche s'abat sur un poste d'artillerie bricolé. Le jeune homme sursaute.

Stilian dit: «Le Témoin dit qu'il n'y a pas de réponse. On dit que le monde est une illusion, que la vie est une succession d'états de conscience où la souffrance prédomine, mais la libération de l'illusion est elle aussi un mensonge. Il n'y a rien, rien d'autre que les apparences et le corps, rien d'autre que les récits que nous inventons pour donner un sens à nos vies, en faire des histoires qui puissent être racontées. Qui n'ont pas de sens mais qui sont là, qui existent comme existent ce toit au-dessus de ma tête, le souffle dans ta poitrine, le corps d'une femme que tu caresseras un jour.»

Stilian ne chasse pas la mouche qui vient se poser sur sa pomme, il dit: «En Occident, les mots et les choses sont séparées depuis longtemps par le sens. Ici, en Inde, le souffle est le même dans la syllabe et la matière. C'est un monde formé comme un récit. Ici, les dieux sont réels, parce qu'on les dit. Mais l'homme du Nord vient et il ne comprend pas, alors, il se dit qu'il y a un mystère, que les signes indéchiffrables prouvent qu'un message est dissimulé. Il croit qu'il y a un secret. Il est juste ignorant.»

Il sourit, bénit le jeune inconnu d'un geste, shanti, shanti, shanti, ferme à nouveau les yeux.

Stilian, le Témoin, dit: «La vie ne fait pas une très bonne histoire. Le Témoin dit qu'il est temps: laisse-moi maintenant.»



Sous la selve

« On n'était pas près d'en voir le bout : plus les strates décapées étaient profondes, plus elles rendaient en fer, en cuivre, en or bien sûr. Les géologues étaient à la fête. Des avions se posaient, repartaient six fois dans la journée. Jamais on n'avait vu autant de types de la capitale et de costards de São Paulo patauger dans notre gadoue rouge. Ces camions de charge gros comme des hangars, on en dégagéait un, deux par heure pour alimenter les rampes. Les rebuts faisaient des montagnes fumantes, des termitières sans termite qui finissaient par dépasser la cime des arbres. C'était un bon moment pour venir travailler dans la forêt. On se sentait vivants. »

Eyleen écrase la clope au jugé, sans se lever du hamac, et le bout incandescent siffle en cloquant le plastique. La nuit est venue sans crépuscule. Les peaux démangent de moustiques invisibles. Krystoff s'est levé pour chercher le spray répulsif, s'arrête devant la bouteille de cachaça, se ressert une rasade. Le citron écrasé s'oxyde dans les glaçons fondus. Un cancrelat vrombit, cogne au mur avec un bruit sec. L'Allemand va se rassoier en grattant ses bras nus. Même la nuit, il fait trop chaud.

Au-dessous du plancher surélevé, la jungle presse. Elle cherche à pointer ses boutons, à lancer ses tiges, ses racines. Les bestioles grouillent. Les mille-pattes nichent au cul-de-sac des bottes. Tout aliment abandonné est une promesse de fourmilière. Krystoff apprend à ne pas cracher les pépins de fruits pour prévenir les mauvaises herbes.

Autour du village, la compagnie a érigé de grandes barrières, cinq mètres de grillage. On a décapé, damé les sols, taillé une saignée pare-feu dans les grands arbres pour empêcher la forêt d'entrer. Il n'a pas fallu six mois aux petits singes pour se frayer un chemin jusqu'aux cantines. Quand les dernières équipes sont parties, ç'a été comme si la jungle n'attendait pas mieux. Vide aussitôt comblé, affût à la patience de chlorophylle. La piscine, autrefois vantée par la VRD pour attirer les ingénieurs, était d'un vert solide, bouillon de culture, vivarium. De grands nénuphars mauves s'ouvraient entre des lignes d'eaux tissées d'algues. Même pas une lutte, une constante.

La civilisation est une exception. Le bois finit toujours par l'emporter.

« Du jour au lendemain, tout a changé. On ne nous a jamais dit pourquoi, la vraie raison, j'entends. Les dividendes, la conjoncture, les concurrents orientaux, n'importe quoi de haut, de puissant et de grandiloquent pour justifier qu'on arrête tout et qu'on reparte à l'envers. Et le pire a été pour ceux du Nordeste. Les cols blancs s'en foutaient un peu, certains trouvaient même le challenge excitant, mais va faire comprendre à des manutentionnaires payés à la tâche que depuis cinq ans ils n'ont fait que de la merde, que ce qu'ils ont balancé comme déchets devenait leur nouveau site d'extraction. Des éboueurs, deux pieds dans leur décharge, à remuer des ordures vieilles d'un lustre. Et encore, personne ne parlait des radiations à ce moment-là. Ils s'étonnaient des horaires de travail, des équipes tournantes, des types arrêtés trois jours, ou cinq, des visites médicales mensuelles. Mais on est loin de tout, ici, et ces bougres de l'intérieur du Pernambouc, du Maranhão ou d'ailleurs, ils étaient sans notion. Tout ce qu'ils sentaient, c'est que c'était dégradant de grimper les terrils. De laisser nos mines à la merci de la forêt. De ne plus tirer de l'or, mais des sables lourds, gris comme ceux des plages froides du Sud-Est. »

Il va pleuvoir. Ça se sent à presque rien, un changement de densité de l'air, une agitation subtile des ombres au-delà de la terrasse. Krystoff devrait prendre congé et rejoindre son lit de camp, sa moustiquaire au bout de la rue principale. Il a choisi de s'installer dans la maison du médecin. Le rez-de-chaussée seul est praticable et il en a coûté pas mal de ménage. Mais on y trouve un piano droit affreusement désaccordé, dont il partage la jouissance avec un lézard obèse et somnolent. Les fugues de Bach tournent au cancan de western sans que le mâle gris ne s'en émeuve.

L'Allemand n'a pas bougé et voilà l'averse, avec son éprouvant fracas. Eyleen gémit, se tortille dans l'emballage écru, allume une nouvelle cigarette. L'eau fait un mur, dès l'auvent passé. Elle creuse

des tranchées, éclabousse et gronde aux toits. On regarde sans voir, en attendant la fin de l'ondée. La pluie fume, sature l'air, porteuse de miasmes à défaut de fraîcheur, mère du mois. « Il faudra que tu me prêtes ton poste », fait Krystoff. Il a fini son verre, le quatrième peut-être. Sans avoir compté, il se doute qu'un de plus serait de trop. « Je dois envoyer des instructions demain. »

Depuis les bosses, dans le hamac, un grognement s'élève. Peut-être la femme a-t-elle perdu connaissance. À tâtons, il ramasse le paquet de Free et en fume la moitié d'une sans que la pluie ne s'apaise.

« C'était un bon endroit, dans l'idée. Dans la pratique aussi. Comme tout le monde, j'avais vu les photos de la Serra Pelada quand j'étais minaud. Les corps noirs, minuscules dans les cratères de l'Enfer. Leurs échelles branlantes, leurs peaux nues, tout ce côté Dickens. Mais je savais aussi que la compagnie mettait le paquet, que l'extraction changeait de dimension, qu'ils construisaient des infrastructures au cœur de la forêt. C'est pas l'exotisme qui m'a attirée ici, comme beaucoup, et c'est pas non plus la fièvre de l'or. J'ai hésité jusqu'au bout avec des chantiers offshore au large de l'Alaska. Et puis j'ai découvert que les plus gros camions étaient ici, tout simplement, les plus longues chaînes, et c'est ça qui m'a décidé. Pour une fille à peine majeure qui n'a jamais quitté sa ville natale, qui pense savoir ce qu'est le monde parce que le monde se presse au bas de chez elle, il n'y avait pas de mauvais endroit où atterrir. Je n'ai jamais regretté ce premier choix. Je ne suis pas repartie. Depuis vingt ans, je suis chez moi en Amazonye. »

Krystoff repêche, dans la pile au coin, un carton assez épais pour tenir sur cent mètres. Les logos imprimés sont ceux d'une filiale alimentaire de la compagnie. Il a contenu des sacs de haricots, de riz, de farine de manioc. Un rectangle en guise de parapluie, l'Allemand plonge dans la nuit mauve. « Bonne nuit, Eyleen », fait-il, sans se retourner.

Il patauge dans une glaise boueuse, mal drainée par des buses farcies d'herbes. Le tout-à-l'égout est saturé, les eaux usées remontent

en moussant. Sous ses doigts la pâte à papier se délite. Quand il pousse la porte, l'œil du saurien cligne dans les ténèbres, boule rouge, noire, rouge encore. Il ferme derrière lui avant d'allumer, d'enlever son débardeur, son short. L'eau s'infiltré à l'étage, elle crépite et éclabousse au-delà du plafond.

Du ventre du piano, il tire la maconha et les feuilles à rouler, le carnet gondolé dans lequel il rédige ses rapports. Fume un joint d'herbe pure en fixant un ventilateur à jamais immobile. Puis il ouvre le carnet à une nouvelle page et, pendant une heure, sans que la pluie ne cesse, y consigne ses impressions.

« Il y avait des signes, c'est sûr, et les syndicats ont bien rappelé qu'on n'avait pas pu les ignorer. Et peut-être qu'ils ont raison, au fond. Peut-être qu'on s'est aveuglés à dessein. Je me souviens d'une physicienne de Fortaleza, une fille marrante qui passait son temps à étudier la flore. Elle avait dépoté les toutes petites orchidées qui poussaient sur les versants intouchés de nos terrils, et les gardait chez elle. Même sans lumière, ses fleurs imprimaient le papier photo. Sur nos chantiers, les taux de radioactivité étaient cinq cents fois plus élevés que la normale. L'YNB disait vingt-cinq, mais nous faisait quand même bouffer ses comprimés d'iode. Et on avait beau éloigner les manœuvres trop exposés, ça finissait par contaminer les sols, les réserves de flotte, de là tout ce qu'on faisait pousser dans les potagers. Le personnel administratif changeait tous les deux ans, puis tous les six mois. Nous, on continuait à trier les ordures. Les rendements étaient parfaits. Des terres rares en-veux-tu, dont on extrayait chimiquement tout ce qu'ils convoitaient : lanthanides, gadolinium, et puis leurs trucs en Y, ytterbium, yttrium, pour faire briller leurs néons et leurs téléviseurs. Les gens tombaient malades. »

Au matin, la terre est poussiéreuse à nouveau, le soleil accablant. De grands oiseaux clairs, impossibles à nommer, survolent la trouée du village. Deux mille pavillons alignés sur les axes du gaufrier, habitats doubles pour la plupart. Plate-bande en rocaille. Garages.

Antennes satellites. La maison d'en face pèle, comme atteinte de psoriasis. La dernière fois que Krystoff a jeté un œil à l'intérieur, le séjour faisait champignonnière et un constrictor, hébété, se lovait au creux d'une poussette d'enfant.

L'Allemand baille, s'étire sans s'éloigner de l'ombre, gratte son entrejambe. Le macadam des allées craquelle comme après le passage de chars d'assaut. Les routes étaient noires et lisses sur les photos de la compagnie, au Luxembourg. Pas besoin de regarder bien loin pour deviner de quoi demain sera fait : au bout de chaque rue, par-delà les toits et les grilles, la forêt pousse brune, incoercible.

L'eau bout. L'Allemand va chercher sa tasse pour passer un très mauvais café. Il ne descend pas la rue pour en proposer à Eyleen. Sans doute dormira-t-elle jusqu'à midi. Trop souvent, la nuit, les douleurs la tiennent éveillée, et les images mentales. La peur de ne pas connaître le jour suivant.

« Ça a commencé fin janvier, il y a quatre ans. Ernaldo est venu me voir avec une page de journal coupée pour moi. Il avait été pris sur le chantier comme aumônier, était devenu chef d'équipe. Je sais pas si c'est grâce à Jésus, mais il était un des rares à s'intéresser plus aux gens qu'à la novela de huit heures. Le papier en portugais rapportait, sur quelques lignes, une tentative d'attentat au Palazzyo. Suivait l'interview d'Ayvars Vytols, exilé près de Paraty pour motifs politiques, qui disait à quel point la situation devenait préoccupante au pays. Pourquoi tu me montres ça ? j'ai demandé à l'ex-pasteur. Il a haussé les épaules et dit Je croyais que tu venais de là-bas, c'est tout. Il avait raison. Sauf que c'était pas tout. J'avais laissé la ville pendant quinze ans s'épancher hors de moi. Mes correspondances s'espaciaient, mes proches devenaient lointains. J'étais d'ici désormais, je ne comprenais plus, ne voulais rien savoir. Mais la guerre a tout réveillé. Je me suis procurée un poste et j'ai passé mes soirées à l'écoute des infos de la Fédé. C'était au mois de février, je m'en souviens, on venait de diagnostiquer mon cancer. Quand je me palpais les seins, je croyais sentir rouler les boules dures, translucides, des kystes. J'essayais de

faire coller mes souvenirs aux images décrites par les reporters sur le front. J'ai commencé à faire des cauchemars. Il y a eu la fin de la neutralité, l'instauration de la démocratie d'exception. Les noms propres restaient vides de sens. J'ignorais à quoi ressemblaient les taudis, la zone nord en ruines, je ne connaissais plus ce froid mordant qui décime les réfugiés dans les campements d'urgence. J'avais de la fièvre. La nuit, des fleurs lumineuses et voraces colonisaient ma chair. »

En coupant par ce qui reste des jardins, on peut traverser le village sans trop s'exposer au soleil. Krystoff marche à pas lents, martelés pour éloigner les serpents. Il porte sa visière à ras des sourcils. Les herbes lui montent aux genoux, longues et lisses. Dans ce monde vert et luxuriant, les voitures desquament avec paresse, avant de se mêler à la terre. Des œufs d'araignées couvent en grappes grises dans la bourre des sièges crevés. L'Allemand progresse avec prudence entre les façades bariolées de pourritures, pavillons idéaux squattés de singes criards, volières pour perroquets.

Il va à la piste au-delà de la centrale, faire tourner le moteur du tout dernier avion. Trois semaines de pluies nocturnes ont achevé de raviner la route de Parauapebas. Le village est désormais une île à l'abandon, un éclat blanc dans la marée des bois. Des papillons, larges comme deux mains ouvertes, froufroutent autour du nez du DR400. L'Allemand vérifie la mécanique avec méthode, sans trop se presser. Il ne ressent aucune urgence à partir.

Dans le hangar d'entretien, les pièces de rechange sont soudées de rouille en sculptures involontaires. On dirait une chapelle pleine d'ex-voto, les reliefs d'une religion disparue. Les brumes de Mayence ne lui manquent pas, ni les réunions de bilan du lundi matin. Il fume dans l'obscurité brûlante et les odeurs de graisse. Autre monde, autre tempo.

La semaine prochaine, demain peut-être, la saison des pluies commencera pour de bon. Ce sera la dernière que connaîtront ces murs, ces lieux.

« On a dû attendre presque jusqu'au bout avant de voir nos premiers morts, et ceux-là c'était pas à cause des radiations. Nos malades étaient évacués bien avant de risquer d'y passer. On les héliportait par grappes sur Araguanã, sur Palmas. Ils ne revenaient pas, mais écrivaient parfois pour donner des nouvelles, tout va bien, on m'a muté, j'ai changé de poste, de boîte, embrasse les gars pour moi. Le docteur vivait de plus en plus reclus. On ne le voyait plus sur le cours de squash, ni aux soirées forró. La compagnie ne voulait pas risquer de perdre le site, elle nous tenait sous pression. La nuit, on se retrouvait dans les jardins autour de grillades et on faisait du bruit pour donner le change. Ça s'organisait par-derrière, on voulait confronter les responsables, prévenir la presse, obtenir la vérité. Quand les délégués ont pris la parole, la VRD n'a pas pu détourner l'attention et a parlé d'un meeting à Belém, d'une table ronde, de transparence. Puis le 4x4 des délégués a été pris dans une embuscade, à moins d'une heure du village. Les six passagers ont été torturés et mutilés avant d'être mis à mort. Un assaut d'orpailleurs illégaux, d'après l'enquête. Après ça : la peur, la maladie. Le souvenir de leurs corps nus, débités comme du petit bois sur la bâche en plastique luisante. Des choses, des objets presque. Il n'en a pas fallu plus pour alimenter le silence. Mon champ de vision étrécissait. Je ne disais rien de ce que je captais à la radio, mais j'ai basculé ailleurs, complètement. Au pays ancien, celles dont les maris avaient disparu à Sébastopol se rassemblaient devant le Žyvcov building, vêtues de noir, de rouge, de bleu marine. Les médias partisans en comptaient huit cents, les motherlandais onze mille. Il y avait mes sœurs et mes amies de lycée, de catéchisme parmi elles. Mes nièces aussi, peut-être, des filles que je n'avais jamais vues mais qui avaient eu le temps d'aimer, à l'autre bout du monde, ces jeunes corps morts, scellés dans leurs sacs stériles. J'essayais de me souvenir en vain de l'odeur des Passerelles en été, friture, eau croupie, du goût des cigarillos Black Prestyge et des keftedes de ma grand-tante. Les voix lointaines parlaient ma langue et disaient des choses que je ne comprenais plus. »

Si près de l'équateur, le soleil tourne droit, avec une régularité d'horloge. Quand il tombe depuis le zénith, tout ce qui vit fige et recroqueville sous tant de blanc. Il est l'heure d'aller voir Eyleen, de la tirer, au besoin, d'un songe désordonné. Il faudra ensuite appeler le centre, via Redenção, pour leur fournir les coordonnées mises à jour. Le feu vert pour le bombardement. Au Luxembourg, les actionnaires ont été unanimes au sujet du site. Évacuer les derniers témoins, laisser la jungle masquer les débordements.

Le monde est un cliché surexposé. Krystoff garde les yeux plissés, presque clos. Sous ses pieds, le bois de la terrasse grince. Quelque chose coule de la table en bousculant le cendrier. Elle n'est pas dans le hamac. Par la porte entrouverte, il entrevoit le monde secret où vit Eyleen pour se protéger. Ça sent l'humain en stagnation. Il frappe sur le bois et appelle à voix basse, même s'il sait qu'elle n'est pas là, que, pour la première fois depuis son arrivée ici, elle est sortie de l'étroit périmètre de son abri.

Il fait bien attention, en traversant la pièce, à ne pas renverser de pots. La radio est restée allumée, il balaie les fréquences pour émettre. « Redenção, dit-il, Redenção, ici Núcleo Carajás. Redenção, me recevez-vous? » À ses pieds, entre les habits sales et les boîtes d'antidouleurs, les cartouches de cigarettes éclatées, les livres aux pages collées et les caisses de bouteilles vides, de petites orchidées pâles et radioactives continuent de pousser.

« Il y a huit mois, ils ont mis les chaînes à l'arrêt et éteint les machines, coupé les générateurs des labos. Les gars sont descendus des collines pour la dernière fois, poussiéreux de haut en bas. Ils ont vidé leurs maisons, rempli des containers, chargé des camions de la VRD. J'ai vu ces types taillés dans le bois-métal qui se mettaient à chialer à l'heure de lâcher la pelle. Moi, j'avais beau presser, rien ne sortait plus. Le crabe avait changé mes glandes en gravillons et, quand ils m'ont dit de me préparer, je les ai simplement envoyés chier. Ils ont jugé que j'étais folle, pour sûr, bornée, mourante, pourrie du corps et de l'âme par une exposition trop longue à leurs substances

magiques. C'est que je n'avais parlé à personne du Troisième, qui avait percé ma ville, une ville qui de partout s'était mise à fuir. Rien dit non plus du Septième, le Septième dans les échos duquel j'avais entendu résonner les noms, tous ces noms familiers de mon enfance, et toutes ces mélodies de l'enfance, la voix de ceux qui m'avaient aimée et haïe, de ceux qui m'avaient touchée, parlé, aidée et de ceux qui m'avaient ignorée et façonnée ainsi que je suis. Tout le monde partait du chantier, tout le monde était parti, on faisait des fêtes d'adieu, et à aucun de ces gens je n'ai su dire la destruction, à personne je n'ai osé parler du Grand Vingt-et-Un. Au-dessus de mes mondes morts glissait une lune à face d'os et après, après je suis restée toute seule. »

Les haricots chauffent en clapotant sur le réchaud à gaz. Krystoff n'est pas parti à la recherche d'Eyleen. Il sait qu'elle n'est pas loin. Le village est creux, et il n'y a plus rien à faire. Il regarde deux espèces de fourmis poursuivre entre les lattes des occupations parallèles. Les grosses noires, les petites roses, presque transparentes, se croisent à ses pieds comme sans s'apercevoir.

Après le déjeuner, l'Allemand fume en rêvant aux explosions. S'il s'attarde un peu, peut-être verra-t-il la forêt s'émietter derrière lui. Payer d'une imprudence un souvenir rare à ramener au pays. La VRD fera hospitaliser Eyleen, à Copenhague sans doute, et on tirera de sa vieille carcasse les tissus affolés. Trente ans, encore, d'espérance de vie. Ce qui s'achève ici n'est la fin de rien ni de personne.

Du bout de sa chaussure, Krystoff dérange les files d'insectes en prenant bien soin de n'en écraser aucun.

« Je ne sais pas où est né le cancer en moi, et je ne sais pas le nom de tous ces endroits où il niche. Mon corps s'est fragmenté et divisé, mes cellules se sont révoltées. J'abrite une guerre civile, sans leader et sans but. Je me rendais sur les chantiers, ces déserts par nous-mêmes arasés, ces marches de géant étayées dans la boue, pour essayer de comprendre comment la forêt avait pu se faire or. La jeune fille que j'étais, les déchets, mon corps, ma mémoire... D'abord, le silence

a été terrible, plus de mots et les bruits de la jungle. Mais sur ces hauts plateaux des gens ont jadis vécu, confondus dans la selve et ils marchaient pieds nus dans une terre occultée d'humus, de végétaux morts, tenue au chaud par ce qui tombe et pourrit. Ce qu'il faut, c'est pénétrer sous l'abri des arbres et glisser dans les ombres. Plonger ses mains nues aux substrats pourrissants où grouille l'insecte. Il faut, au-delà de la peur, y déposer ceux de nos fardeaux que l'on ne peut plus porter. Il faut laisser, à nos bras, grimper la scolopendre, et nos fantômes se détacher du sol, s'élever comme des aérostats, glisser entre les arbres en bulles cobalt et radieuses, jusqu'à la canopée, au-delà. »

Les phares du DR400 balaient, dans le quart de tour, la rue principale. Ils flashent un dernier appel. Krystoff n'y croit plus. La grille nord était coincée en position ouverte et Eyleen nulle part en vue. Pas question d'aller voir en forêt, bien sûr, encore moins sur les sites d'exploitation. L'Allemand fume une dernière sèche, par l'interstice du cockpit entrouvert.

Les chasseurs effectueront un premier passage dans moins d'une heure, pour larguer les bombes incendiaires. Si tout se passe bien, il n'y aura plus, alors, qu'à pilonner les mines. Effondrer les coupes, disperser les déchets. On parlera de secousses telluriques, de glissements de terrain. La pluie rendra le plateau inaccessible jusqu'en mai. D'ici là, la jungle aura brouillé les traces.

Le mégot file, rouge, dans la nuit. La vitre claque en se fermant. Le zinc s'aligne. Pas une lumière dans le village abandonné.

Ce serait beau, n'est-ce pas, de voir brûler tout ça ?

Ce que l'homme a bâti un jour, d'une seule main le défaire.

« Je sais ce qu'ils diront, si on leur en donne l'occasion. Que c'était une entreprise monstrueuse, aberrante. Que l'homme ici n'a fait que détruire, écraser, dilapider ce que le monde a de précieux. Que leurs profits n'ont fait que renforcer un système mortifère. Que nous avons été victimes tout autant que bourreaux. Mais c'est que ces gens ne me connaissent pas. Ils ne savent pas qui je suis ni ce

dont je me souviens, ils n'ont pas touché de leurs doigts les pétales de mes fleurs nucléaires. À leur vérité, s'opposera toujours celle des témoins, des voix humaines, celle des rapports, celle de la compagnie, et moi, j'ai toujours préféré la version officielle. »



**Treize roses rouges
dans une sculpture de verre
et de lumière**

— Ce sont des canalisations de viande qui s'échappent de ventres ouverts; le poète songe à rebaptiser la mer Noire aux couleurs du sang qui l'abreuve.

— Le nom est déjà pris, mon frère, la géographie assez embrouillée comme ça. Et il s'agit d'être précis, de dire ce qui s'est passé sans détour, de faire histoire. Refusons les métaphores: deux choses ne peuvent être une seule chose.

— Tu sais bien que, parfois, c'est cependant le cas.

— Peut-être mais, ici, il faut rendre la complexité du monde. C'est la guerre et les choses ne se confondent pas, elles s'entremêlent mais restent distinctes. Elles se multiplient et leur produit est indéfinissable.

— Parce que ce genre d'opération ne tombe jamais juste. Ça s'échappe, il est impossible de tout connaître comme de tout dire et le calcul ne tombera jamais juste – après la virgule, l'infini de la réalité.

— Il faut parler, cependant. Regarder le monde avec compassion, vénération et distance, c'est peut-être cela la sagesse, qui permet de considérer la vie objectivement à travers le flot continu des expériences. Alors disons que c'est du sang mais que c'est aussi un agent d'Annexie, au Sad Marie's, qui s'embrouille avec le barman sur la composition d'un Side Car et qui, pendant qu'il argumente sur les proportions, prend de minuscules notes dans le carnet logé dans la poche gauche de son imperméable. C'est encore Slimane Kôbô, gouverneur des Marges, président-directeur général de Micron Inc., qui regarde les photographies prises par satellite que lui a fournies le Groupe et qui fait patienter, depuis des heures, les Irminadiniens venus lui demander des comptes.

— Mais c'est surtout Maalik, mâchoires en spasmes, la sclère veinée de rose, électrisé au blue shock, qui monte à l'abordage, étripe du mercenaire silésien sans regarder vers les côtes, veut repeindre la mer aux couleurs de ses rêves de revanche.

— Mais puisque ceci est un compte-rendu fidèle de la guerre qui se déroule, il faut avouer que dans toute cette flotte, très vite, le sang se dissout.

— Comme le reste.

— Les Malaikas sont partout en 2029. D’Istanbul à Irminadingrad, de Constanta à Sébastopol, de Sukumi à Taganrog. Maalik est de plus en plus riche, de plus en plus puissant, de plus en plus triste. Micron Inc. emploie un tiers des habitants de Durnota, administrée par la Main des Malaikas, amputée de deux doigts cependant : Bora est loin, quelque part en mer, le poids de son sacrifice au fond du regard, et Maalik refuse de fouler la terre de ses ancêtres tant qu’elle ne sera pas libre. Irmizenis lui appartient et pourtant, elle lui échappe toujours.

— Il est en colère et il a peur. Les jeunes Malaikas font du passé criminel de leur organisation un accessoire de leur identité, ils ont oublié que Durnota s’est appelé un jour Baş Dönmesi et considèrent Irmizenis comme leur propriété sans comprendre que c’est eux qui devraient lui appartenir. Ça le met en fureur. Son corps et son esprit sont usés, par la violence, les drogues ; pire, par l’âge. De la peau tendue sur des os douloureux. Et la mort qui vient, l’anéantissement de ses rêves.

— Puis une occasion se présente, la dernière sans doute.

— La situation au Cachemire se dégrade, la république taoïste se soulève, l’Inde et le Pakistan interviennent ; la Fédération fait voter une résolution à l’ONU qui condamne les séparatistes. Micron Inc. est accusée de fournir aux indépendantistes de quoi fabriquer des bombes neuronales et refuse de se plier aux exigences fédérales de cesser ses exportations. Slimane Kôbô déclare : « Nous sommes une entreprise privée, nous ne nous mêlons pas de politique. Interrompre nos relations commerciales avec le Cachemire serait contraire à notre déontologie, à notre éthique de neutralité. » Un embargo est décrété, les forces de la Fédération empêchent les bateaux et les avions de quitter Durnota. Des manifestations éclatent et les autorités de Irminadingrad accusent la police de laisser les casseurs agir impunément, affirment que les fauteurs de trouble sont des agents de sécurité de Micron Inc., une milice privée aux ordres de Kôbô. Les élections locales sont annulées et le Conseil Municipal envoie un nouveau préfet pour prendre le contrôle de Durnota. Il est arrêté au moment où il pose les pieds sur l’île, remis aux autorités irminadingradiennes

qui tiennent encore le quartier Fédéral, et Kôbô annonce que les élections se tiendront et seront suivies d'un référendum sur l'indépendance des Marges.

— Cela ressemble à un enchaînement de circonstances favorables plutôt qu'à un plan réfléchi. Maalik réagit à ce qui se passe et c'est l'escalade. Tout à coup, les événements lui donnent l'occasion de faire ce qu'il a toujours désiré.

— Il était prêt, il lui suffisait d'une excuse.

— Sauf que les Malaikas ne sont pas derrière lui. Ils se sont amollis; ce ne sont plus des soldats mais des hommes d'affaires. Le premier cercle est toujours composé de combattants, mais tous, comme Maalik, ont vieilli. Bien sûr, il peut compter sur le ressentiment de la population contre les continentaux mais, ce qui est certain c'est qu'à ce moment précis, il n'est pas prêt pour une révolution. On lui a forcé la main.

— Comment ça?

— Donebra est une zone franche et il est naturel que des barbouzes du monde entier viennent faire leurs petites affaires dans les Marges. Entre les Russes, les Turcs et les Fédéraux, on est à couteaux tirés depuis des années. Quand le Cachemire se soulève, on a l'impression que les agents secrets sont déjà partout dans les Marges, et depuis longtemps, que l'île est le site d'une gigantesque partie de cache-cache pour espions. Ils sont tous là, venus d'Annexie, de Transnistrie, d'Alphaville. Et il ne faut pas oublier que des représentants du Groupe sont présents pour conclure un partenariat avec Micron Inc.. Ça sent la manipulation.

— Peut-être, mais Maalik, comme d'habitude, va tirer son épingle du jeu. C'est un survivant.

— Tu l'apprécies, pas vrai?

— Ce n'est pas la question : il tient un rôle important dans ce qui se joue à ce moment-là. Il a passé sa vie à l'attendre. Même quand il s'est égaré sur d'autres chemins, perdu dans les histoires des autres, il se préparait à ce qui est, enfin, advenu.

— C'est penser a posteriori, mettre le présent aux conditions de ce qu'en dira l'histoire, le décliner au passé et le réduire à un simple moment du récit futur, en faire un destin. C'est le piège de la diachronie qui appauvrit le monde, le rabaisse à un enchaînement de faits soi-disant nécessaires dont on ne peut rien dire de plus que « les choses se sont passées ainsi ».

— Et de fait, c'est le cas. Si elles se sont passées ainsi c'est qu'elles ne pouvaient se passer autrement.

— Mais de quelle hauteur nous vient ce discours ? Qui peut dire : « c'est ça, et rien d'autre » ? Connaître quelque chose c'est ignorer le reste. Une vision : Maalik en protagoniste, en agent du Destin, en héros légendaire dont la vie n'est qu'attente, attention. Le libérateur de Irmizenis, jouet des forces de l'histoire... D'autres puissances sont pourtant en jeu, des intérêts dont la bassesse supposée ne donne pas moins forme et sens à ses actes. La flotte des Malaikas n'est pas qu'une assemblée de pirates qui fera triompher sa cause en rafales de kalachnikov. Il ne faut pas oublier, dans les cales, les floraisons narcotiques au parfum de dollars. Et, au fond des esprits, les mille mensonges qu'on prend ici pour la réalité.

— Quelle est la différence ? Les manipulations d'agents secrets de dix nations ont la même valeur que le désir de Maalik de se battre pour ses idées. Nous disons la même chose : il est un pion dans la partie en cours ; des forces le dépassent, qu'elles soient celles de l'histoire, de la géopolitique mondiale ou de l'argent, comme tu voudras. Cela revient au même et, pour Maalik, c'est tragique.

— Non, cela ne revient jamais au même, c'est toujours différent, sinon, à quoi bon parler, à quoi bon écrire ?

— Alors parlons, nous sommes au moins en accord sur ce point : des choses doivent être dites.

— Quelques jours après le début de l'embargo, donc, les ressortissants irminadiniens sont expulsés des Marges. Les comptes bancaires de Micron Inc. sont gelés. Des mercenaires silésiens viennent croiser dans les eaux marginales.

— Pour permettre aux armes et à la nourriture de rentrer sur l'île, Maalik décide d'organiser des raids maritimes, de faire des percées ponctuelles dans l'embargo.

— Pas seulement : les laboratoires de génie génétique de Micron Inc. se mettent à produire des quantités industrielles de blue shock. Une idée de Maalik pour financer la lutte ? Peut-être. Mais quand on regarde la chronologie d'un peu plus près, on s'aperçoit que l'Annexie demande à Micron de produire la drogue depuis des mois.

— Il saisit la bonne occasion, c'est tout. Ce n'est pas la peine de voir des complots partout. Et quand bien même, toutes les raisons du monde ne sont rien par rapport aux raclements des coques à l'abordage, à l'odeur de la poudre mêlée de sel marin, au sang qui éclabousse les ponts.

— Romantisme. L'histoire est pour toi un Destin mais, quand il s'agit de faire dans la chronique héroïque, tout à coup l'anecdote et le présent retrouvent leur furieuse valeur.

— Mais imagine donc, le vieux Maalik avec ses mains qui tremblent. Le poids du fusil-mitrailleur, alourdi par le poids de son âge. Nuit sans lune, pas un pet de vent et ce silence de la mer, fait de vagues qui crèvent, se brisent aux flancs des bateaux, de cordes qui se tendent, de craquements de bois sec et de métal qui grince, de moteurs en sourdine. L'électronique embarquée bipe en cadence, rend sourde et aveugle la flotte de mercenaires qui encercle les côtes. Les tueurs à louer ont peur, eux aussi, ils ont entendu les histoires, ils savent qu'avec la nouvelle lune vient le spectre, l'épée luisante du sang de la Bête sous le monde. Puis leur radio crachote, se tait et commence l'attente. Quelque chose bourdonne encore, invisible dans l'obscurité, quelque chose... Puis le bruit des moteurs, un rugissement. Un sifflement sourd de roquette en vol, une embarcation qui explose à l'arrière, les premières rafales. Maalik se tient en proue, épaulé, abat trois hommes, ordonne un abordage. Il est toujours le premier à se jeter d'un pont à l'autre. Il dirige le carnage, de la cabine aux cales. Les blessés sont exécutés, les navires mercenaires expédiés par le

fond. Les Malaikas accostent, débarquent des munitions, chargent des caisses pleines de blue shock. Seul le bateau de Maalik ne mouille pas à la plage. Il tourne le dos aux dunes, a juré de ne poser ni pied ni regard sur cette terre tant qu'elle serait asservie. Maalik écoute la nuit, couvert de sang. Il se sent rajeuni, vivant, réel enfin.

— Il est défoncé. Le blue shock le transforme en une créature de pure sensation. Il ne pense pas mais perçoit, avec une violence accrue : la silhouette d'un ennemi à contre-nuit, le granulé de la détente sous son doigt, les odeurs distinctes du sang de chaque homme tué. Puis la drogue perd de sa force, bientôt ce sera le manque et Maalik se mord la lèvre, à peine, mais la souffrance encore amplifiée par le blue shock est telle qu'il doit s'empêcher de crier, qu'il a l'impression qu'une grenade lui déchiquette le bas du visage. La came prend tout et n'apporte rien, sinon une assurance contre les douleurs du manque. Il se met à trembler, vide à nouveau, rien dans son cœur que le besoin sans cesse grandissant d'une autre dose, d'un autre massacre. C'est une béance dont les lèvres sont la nécessité et la haine. Il a oublié ce qu'est la liberté, il a oublié que, un jour, Irminadinites et Irmizénés étaient frères.

— Cela fait trop longtemps et, toi qui crois à l'histoire, on pourrait penser que tu n'accordes aucune foi à ces récits qui confondent fiction et vérité, à ces contes écrits par les vainqueurs qui mêlent invention et oubli.

— Quand tout le monde croit à un mensonge, ce mensonge devient un fait. Il arrive que la réalité soit trop complexe pour la transmission orale. La légende la recrée sous une forme qui lui permet de courir le monde. Plutarque est sans doute partial quand il raconte la troisième guerre punique. Mithridate, le Roi de l'Empire du Pont, pille le temple de Priapis, consacré à Diane. Il fuit, poursuivi par l'armée de Lucullus à qui la déesse vient en aide en déchaînant une tempête contre le monarque profanateur. Mais ce qu'il ne nous dit pas est d'importance, ce dont seuls se souviennent nos anciens fait toujours sens aujourd'hui.

— Mithridate remonte les Dardanelles, passe en mer Noire, accoste à Irmizenis où lui est offerte l'hospitalité... Ce qui est parfaitement absurde, vu que les Marges font alors partie de la Thrace, donc de l'Empire Romain, les ennemis du roi déchu.

— Absurde, l'histoire de cette région du monde l'est depuis l'origine. Mais laisse-moi dire la suite : Mithridate entre dans les bonnes grâces du Pølist, qui va jusqu'à lui donner sa fille en mariage. On organise une grande fête mais le roi du Pont, immunisé à de nombreux toxiques, prévoit d'empoisonner la nourriture du banquet. Il se dit que, étant marié à la fille du chef, il sera alors, une fois les autres morts, légitime à prendre le contrôle de l'île.

— Ce qui est particulièrement débile... « Oh, quel hasard, je suis le seul à avoir survécu à mes noces, c'est vraiment pas de bol. Bon, tant pis, on n'a qu'à dire que maintenant c'est moi votre chef, d'accord les mecs ? »

— Bon. Mithridate ne peut heureusement pas mettre son projet à exécution : Diane apparaît à une prêtresse venue avec la délégation adinite...

— Qui sont, eux aussi, des Thraces, et viendraient donc célébrer le mariage d'une des leurs avec un ennemi de l'Empire. N'importe quoi.

— Toujours est-il que, même si l'histoire est fausse, les Irmizénès renomment le bois de bouleaux qui surplombe la baie occidentale forêt de Priapine, en hommage à la déesse, et y aménagent une clairière, un arbre unique en son centre, choisi parce que, de son tronc massif, jaillissent deux branches en I grec, deux bras ouvert tendus aux cieux qui vont signifier l'amitié entre les deux peuples pendant des siècles.

— Une très belle histoire, mais très improbable.

— C'est hors de propos : sa valeur de vérité est proportionnelle à sa capacité à faire sens pour les Irmizénès et les Irminadinites. Vrai ou faux, cela fait partie d'eux, ça existe, c'est réel. On a raconté cette histoire parce qu'elle disait quelque chose de nous : ce n'est pas un hasard si Diane est une quasi-anagramme d'Adina, par exemple.

Cette histoire nous apprend que, dès l'origine, le chaos et la guerre furent notre destin. Elle nous montre aussi qu'il fut un temps où nous étions unis.

— Tu te rappelles la prison? La façon dont les fenêtres des cellules étaient percées pour empêcher les condamnés d'apercevoir un dehors? C'était un creuset clos, étouffant. Pas de ciel au-dessus, on avait beau se contorsionner en tous sens, des façades, verticales et aveugles, invariées. Tu te souviens, on n'a jamais su son nom, du salaud qui nous interrogeait? La fois où il a pris une tronçonneuse et où tu as cru qu'ils allaient nous séparer? Tu te rappelles quand ils ont exécuté Mirco et qu'ils ont laissé son cadavre pourrir dans notre cachot? Ils ont fait tirer sur la foule à Durnota. Ils ont emprisonné jusqu'au dernier Irmizénès qui vivait à Irminadingrad. Ils menacent de bombarder les Marges. Et tu me parles d'une fraternité sénile, vieille de deux mille ans et enterrée depuis longtemps?

— Tu les hais, n'est-ce pas?

— Oui. Parce que depuis cette soi-disant fraternité nous a coûté du sang – le nôtre, pas le leur. Ce sont les Irminadiniens qui nous ont envahis en 1947, ne l'oublie pas.

— Pas vraiment. Les troupes d'occupation étaient dirigées par des anciens phalangistes dont le passé pro-nazi avait été effacé par les nouvelles autorités bulgares. Avant de massacrer les nôtres, ces mecs avaient fait bien pire à leurs propres compatriotes. Tu fais un amalgame: c'est comme si tu disais que tous les Silésiens sont nos ennemis parce que la Fédération emploie des mercenaires de là-bas pour maintenir l'embargo.

— Sauf que je n'ai entendu personne pleurer le sort des Irmizénès à Irminadingrad. Leur indifférence à ce qui a été commis en leur nom est le chiffre de leur culpabilité. Se taire, c'était approuver les pelotons d'exécution, les camps de rééducation, la stérilisation forcée.

— Être un bourreau et ne pas pouvoir empêcher un bourreau d'agir sont deux choses différentes. Encore une fois, les Irminadinites ont souffert eux aussi de la dictature. Ce sont les puissants qui ont

coupé l'arbre de la fraternité, pas les peuples. Bien sûr, c'était pire pour les nôtres mais, quand ils ont arrêté ces deux jeunes...

— Iskah et Evžen ?

— Oui. La loi interdisait à ceux qui n'étaient pas membres du Parti de se marier avec ceux qui en étaient. Alors, une aventure comme la leur, n'en parlons même pas.

— Les critères étaient ethniques, les Irmizénès n'avaient pas le droit d'en être.

— Certes, mais ce que je veux dire c'est que quand le gouverneur militaire a voulu faire un exemple, il a condamné les deux gosses, les deux, alors que le garçon était de Irminadingrad, et ils ont tous les deux été pendus à l'arbre de la fraternité avant que les bûcherons l'abattent.

— Sauf que la famille d'Iskah a été fusillée et que celle d'Evžen a été indemnisée. Sauf que la gravure de Dimitriescu qui évoque la coupe de l'arbre représente une scolopendre à dix-neuf pattes s'extirpant de son œuf pour ramper aux branches à les étouffer : voilà ce qu'ils pensent de nous, nos soi-disant frères. Que nous sommes coupables de leurs propres crimes.

— Tu préfères haïr les Irminadinites. Je préfère aimer la liberté.

— C'est la même chose.

— Non, parce que la manière justifie la fin. Kôbô et Maalik ont contracté des dettes auprès de supposés alliés indignes de leur confiance, et un jour il faudra les rembourser.

— C'est plus simple que ça. Les Annexes, par exemple : ils veulent du blue shock, depuis des mois tu l'as dit, et ils l'obtiennent. Ils s'en contenteront. Politiquement, ce sont des adeptes du désordre plus que d'autre chose, voir les puissances régionales s'entredéchirer leur convient parfaitement, même s'ils n'en tirent aucun profit matériel – à vrai dire, la diplomatie annexe est moins politique que pathologique... Et les agents de Transnistrie, tout le monde sait que ce sont des membres du Groupe Opérationnel des Forces Russes en Moldavie. Les Russes ne veulent pas d'une guerre à quelques encablures de leurs eaux territoriales, c'est grâce à leur soutien que les militaires sont

restés dans leur base à Traboc pendant les émeutes et que les Marges n'ont pas été bombardées après le référendum sur l'indépendance.

— Admettons, mais les Alphavillois? Comment Maalik peut-il accepter de lutter aux côtés de gens pareils, de voir leurs conseillers militaires chuchoter à l'oreille de Kôbô? Tu me diras qu'ils sont experts en guérilla urbaine... Et pour cause : ces salopards sont les plus grands spécialistes mondiaux des tactiques contre-insurrectionnelles et des méthodes non conventionnelles d'interrogatoire. La moitié des dictatures du monde a profité de leur savoir-faire en matière d'abjection. Tu parlais de notre séjour en prison : tu crois qu'ils avaient appris où, nos geôliers, à nous faire désirer la souffrance pour oublier un instant le dégoût que nous ressentions envers nous-mêmes?

— Ce sont des mercenaires. Maalik les couvre de dollars. Ça ne signifie pas qu'il se range à leur idéologie. Ça ne fait pas partie du contrat.

— Une alliance avec Alphaville, c'est une opération à cœur ouvert avec un scalpel sale. L'infection ne saurait tarder.

— C'est du délire. Ils nous ont juste aidés à reprendre le contrôle du quartier fédéral après le référendum, maintenant ils sont sur le départ.

— Avec des tireurs embusqués et des voitures piégées. Ne me dis pas que ça nous a évité des morts : ça a privé le peuple de sa révolution, ça nous a amputés de notre propre libération, de notre propre histoire! Ce ne sont pas les Irmizénès qui ont pris le pouvoir, ce sont des putains de barbouzes qui ont mené une saloperie de putsch. Maalik le comprend : tu as remarqué son désespoir, tu l'as entendu se quereller avec Kôbô – tu sais qu'il n'est toujours pas venu sur l'île, qu'il reste en mer, à bouffer du blue shock en se demandant ce qu'il va bien pouvoir faire maintenant qu'il est censé avoir remporté la victoire.

— Ne mélangeons pas tout. Ils ne sont pas d'accord sur l'avenir de Micron Inc., c'est tout. Kôbô veut en faire la base de notre nouvelle économie. Maalik veut vendre.

— Sans blague? Il ne veut pas baser l'économie irmizenis sur le trafic de drogue? C'est peut-être parce qu'il est au courant de ce

que ça fait de voir ses rêves se dissoudre dans un choc bleu ? Il a raison de vouloir se débarrasser de Micron. En revanche, les acheteurs font froid dans le dos. Ils sont à mi-chemin entre des robots et des anges, ils n'ont rien d'humain. Et leur chef, là, Antoine Galland, a quelque chose de monstrueux. Il a l'air d'avoir cent cinquante ans. Quand tu l'écoutes parler, c'est comme si sa voix venait de très loin, pas dans l'espace mais dans le temps. Pourquoi est-ce que Maalik lui ferait confiance ?

— Je crois qu'il lui rappelle Bora.

— Nous aurions besoin de lui aujourd'hui, la tâche est si lourde, tant de choses doivent être encore dites. Les Irmizénès ne savent plus rien de leur histoire, la plupart n'ont jamais entendu parler de l'arbre de la fraternité, de l'histoire des deux amants ou de celle des trois chiens – c'est tout juste s'ils connaissent, par bribes, la légende de Irmi, l'affrontement originel dans les boues sous le monde. Ils ont été privés de leur passé, comment pourraient-ils construire l'avenir ? Ils ne savent rien, pour eux, Irmizenis s'appelle la Micrønie.

— Mais tu l'as dit, même en lambeaux, les histoires font partie d'eux. Elles sont une force, elles leur ont donné le courage de détruire leurs vies pour inventer quelque chose de nouveau. Et qu'importe, le futur nécessite aussi l'oubli. Le combat de Maalik fera un socle suffisant pour de nouvelles légendes. On se racontera sa jeunesse, dans les bas-fonds d'Istanbul, son errance à la recherche de lui-même, la façon dont les Malaikas se sont emparés des armes du monde pour les retourner contre lui. Et puis, aujourd'hui, enfin, la victoire.

— Alors tout est terminé ?

— Non, tout ne fait que commencer. Il faut s'organiser, rendre le pouvoir au peuple, s'assurer que plus jamais Irmizenis ne vivra sous le joug. Tout est possible et tout est permis, mon frère. Rien n'est vrai et il nous reste à inventer un monde.

— Qui peut appeler à cette heure ?

— Allô, oui ? Je... D'accord, j'écoute...

— Maalik a fait une crise cardiaque, il est à Istanbul. Galland est à son chevet.

— Bordel!

— Ce n'est pas tout : il a eu son malaise en apprenant que Kôbô avait été assassiné... L'assistant de Galland n'a pas su me dire par qui. Peut-être les Annexes. Il a dit que... que nous devrions quitter la villa, nous mettre en lieu sûr pour la nuit.

— Comment va Maalik?

— Pas très bien, il est incohérent. Il ne cesse de demander Bora, et répète que Irmizenis n'est plus, ne sera jamais plus, n'a jamais existé.

— Tu te souviens, quand nous avons écrit notre premier roman? Je me dis que, depuis toujours, nous n'avons jamais parlé que de la même chose : la guerre civile comme métaphore de notre angoisse d'être séparés à mort. Je... Tu as entendu?

— Oui... Tu penses qu'ils vont faire ça proprement?

— Ça m'étonnerait.

— Tu as peur?

— Non, et toi?

— Je ne sais pas.



Ici tout est inexplicable

Maintenant la nuit se fait et sur le seuil, tout au haut de l'escalier, Alejandra goûte à la promesse de fraîcheur portée par le soir. Du maquis voisin montent l'odeur des grillades et le beat lancinant de *Billie Jean*. Isaac, sous le hangar, s'évente à son chapeau : il est torse nu, sa chemise pend à une poutre. De l'autre côté de la ruelle, un chat borgne somnole devant la boutique restée ouverte.

— Tu veux boire avec moi? demande le Noir. J'ai de la bière.

La jeune femme frotte ses bras, exaspérée, et le peu de sable qu'elle ôte laisse sa peau rougie.

— Depuis combien de temps je suis là? Quand est-ce qu'on s'habitue à cette plaie? Tu as des cigarettes?

Elle chasse une mouche.

— Ce qu'il fait chaud.

Isaac allume une Winston, la tête un peu, la passe à son hôtesse.

— Mauvaise journée?

Elle sort le smartphone de la poche de son bermuda et le laisse tomber, un peu bruyamment, sur la table pliante.

— Courant alternatif, deux cent vingt volts, pourquoi le jus d'ici n'est pas capable de recharger une batterie qui tienne la journée? Pourquoi... Putain, mais pourquoi je m'étonne encore?

Isaac rit et tape du plat de la main sur le genou nu, trop orange, d'Alejandra. Il a la peau douce, d'une teinte uniforme.

— Tu serais bien malheureuse si tout allait comme tu le voulais, sans même une raison de te plaindre. Tu ferais ton travail, à cette heure. Tu serais peut-être déjà repartie.

— Et toi, alors?

— Moi? Je draguerais une autre cafre en lui faisant miroiter les promesses de mes nègres mystères.

— Sers-nous à boire. Et de la vraie blonde, pas ta saloperie de dolo.

Ils trinquent à la Heineken. Il y a du sable dans la mousse, qui crisse contre les dents.

À l'appel du muezzin, un groupe de femmes aux âges indécidables passe en procession. Elles saluent Isaac qui les ignore. Un marchand de thé s'arrête pour raviver ses braises. Repart. Il fait à peine moins chaud.

— Tu as eu du monde ? s'enquiert l'étrangère.

Son bock est vide. Elle se laisse aller en arrière.

— Un peu. Ça n'est pas important. Tu as lu quoi ?

— Le même chapitre. Je lis toujours le même, celui du *Rapport*. J'essaie de comprendre. Et puis j'ai repris de grands passages du premier livre, *Royaume des morts*...

— Alors... ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Il y a des choses évidentes, d'autres qui semblent codées. Et d'autres arbitraires, absurdes.

De la poche poitrine, elle sort une feuille de carnet pliée en quatre. Elle est couverte d'une écriture minuscule, remplie ligne à ligne, méthodique.

Elle déchiffre en silence, puis dit, en plissant le nez :

— Le guide des enfers est composé de vingt-et-un chapitres. Ce chiffre est souvent évoqué, désigné par reflet, mais n'est jamais écrit noir sur blanc. Le numéro de la page vingt-et-une est lui-même manquant. À la ligne trois, on lit *J'ignore s'il me regarde encore, car ses yeux ont fondu*.

Le sourire d'Isaac est large et linéaire.

— *Personne n'est prêt à connaître toute la vérité*, même page, ligne onze. Et puis, plus loin, *Aucun d'entre eux n'est capable de comprendre, encore moins d'oublier*.

— Tu n'as pas chômé.

— Ne te moque pas de moi. Je n'ai que des fragments, retraduits, réagencés. Tu sais bien que ça n'a aucun sens. C'est ma sélection qui leur donne une apparence d'intelligence... C'est nous qui interprétons.

— À ta santé ! fait Isaac.

Il lève un verre à nouveau plein.

— À tes succès d'exégète !

Alejandra naît à Alexandrie de parents yirminadiniens. L'été qu'elle passe à Tombouctou, elle a trente-et-un ans et voyage avec un passeport argentin. Elle occupe un poste d'enseignant-chercheur en études yirminites à l'Université de Buenos Aires.

On l'a mandatée en Afrique pour rejoindre une équipe de Yale et l'assister dans la numérisation de manuscrits. Deux jours après son arrivée au Mali, un kidnapping dans le Sahara Occidental provoque un clash diplomatique avec les États-Unis. L'arrivée des Américains est ajournée. Alejandra demeure seule, sans moyens techniques, sans documentation appropriée, avec ordre de sa fac de ne pas bouger et d'attendre une improbable résolution pour éviter les frais de transport.

Avant de connaître Isaac, la jeune femme cherche au hasard, dans les bribes des bibliothèques publiques, les rares réserves que les patriciens acceptent de montrer au tout-venant. C'est étrange et beau, de tirer du fond de vieilles cantines d'acier les codex plusieurs fois centenaires, les éditions rares en lambeaux, les poches jaunies, cassants, de romans édifiants, ou les cahiers d'écoliers portant en cursives appliquées des couplets d'hymnes belliqueux. Rien de ce qui compte, pourtant, n'est laissé à sa portée. Il faut la concupiscence d'un épicier, tenant boutique à deux pas de son hôtel, pour commencer à fouiller dans la mémoire véritable de la capitale du désert.

Isaac aime parler de ce que les livres dissimulent. Il a tout lu et, semble-t-il, tout compris. Alejandra échange avec lui, en fin de journée, et jusque tard dans la nuit. Elle croit mieux discerner, ainsi, ce qui demeure confus. Ils se quittent à la fraîche, un peu saouls parfois. Il ne la suit pas jusqu'à sa chambre et ne l'invite jamais à l'accompagner chez lui.

Alejandra dort sous plusieurs couvertures. Minuit est glacial. Quelqu'un urine dans la rue à grand bruit. Le lendemain elle est dans la cave, à lire, à guetter sur son téléphone des nouvelles de ses collègues absorbés par l'espace.

— Quels liens entretiennent les quatre livres? demande maintenant le Noir.

Il décadénasse la porte de la réserve.

— Comment sont-ils agencés?

— Par ordre d'écriture, répond-elle. Par année de publication.

Il ne la contredit pas. Elle passe la journée à y réfléchir.

— Le troisième chapitre du deuxième livre a pour titre *Vingt-et-unième sous-sol*. Dans cet ouvrage, le chiffre vingt-et-un n'est plus tabou et, par contraste, en devient presque envahissant. J'ai lu ce texte trois fois. Je ne comprends toujours pas de quoi il parle.

Alejandra, dans son carnet de notes, recopie les passages dont elle veut discuter plus tard. Ses traductions sont hésitantes. De nombreux mots, empruntés aux dialectes impairs ou aux argots mycrøniens, ont une signification ambiguë. Les ouvrages de référence lui font défaut. Quand la lassitude la rattrape, elle tente de se convaincre que ce qu'elle fait ici, dans la cave, est encore son travail.

Les premières lignes du texte parlent, une fois de plus, de regard et d'yeux. Elle recopie :

Les paupières du Protecteur tremblaient, clignaient. En faisant le point sur ses pupilles, on devinait les humeurs vitreuses qui y glissaient. Puis on découvrait les iris, glauques, marécageux, à la recherche de quelque chose de plus solide, de pérenne et apaisant.

Le père d'Alejandra naît à Yirminadingrad dans la nuit du onze mars, quelques heures avant que ne commence le pilonnage fédéral. Le bébé emmaillotté est confié à une sage-femme, puis à un gardien de nuit, qui le porte aux embarcadères dans le panier de son vélomoteur. Les Passerelles sont à sac. Sur l'autre berge, les ponts couverts brûlent comme des torchères. La Colonne Bleue est entrée par le nord : à mesure qu'elle avance, les sirènes s'éteignent. On met l'enfant dans un cageot, on le passe de mains en mains, à bout de bras, jusqu'à bord. Trois jours plus tard, dans le camp de transit de Nicosie, on baptise le nouveau-né Cyprien.

Sa mère à lui, la grand-mère d'Alejandra, n'embarque pas sur le transporteur que les Libanais affrètent. Dans les décombres de la maternité, elle attend que les blocs cessent de grincer, de craquer. Que les soutènements tordus s'immobilisent enfin et que la poussière retombe. Les pierres l'ont rendue sourde à force de se choquer. Elle se vide de son eau, elle sèche, malgré la pluie rosâtre et tiède qui dégoutte dans les fissures. Son pied droit est bleu, enflé. Elle s'appelle Alitz,

elle a vingt-cinq ans. Elle est pianiste, on dit de son toucher qu'il est sensible, virtuose parfois, l'interprétation est son métier, même si, pour elle seule, elle compose aussi un peu. Il n'y a aucun bruit dans le ventre du bâtiment, ni un souffle d'air.

Son enfant, dont elle ignore le sexe, est adopté à l'âge de deux mois par une famille copte d'Alexandrie. On l'élève en même temps qu'un fils biologique de quinze jours plus âgé. Cyprien est traducteur, il vit à Buenos Aires. Plus tard, il habite les États-Unis, Dayton, Iowa, et meurt à près de quatre-vingt-dix ans. Il a quatre enfants, Alejandra est la troisième. Il consacre de nombreuses années à des recherches sur l'histoire de sa famille, liée à la chute de Yirminadingrad. Petit garçon, il se reconnaît dans les figures d'Énée et de Moïse.

Figure importante de la vie artistique d'avant la Normalisation, il écrit des chansons polémiques, fréquente journalistes et danseuses. Sa famille, de vieille souche, est impliquée depuis un demi-siècle dans la vie politique de la cité. Leur ancêtre la plus célèbre est l'arrière-grand-mère d'Hussein, Atala-Mariék, l'urbaniste à l'origine des plans de Restructuration.

Atala-Mariék naît à Riga, vient à Yirminadingrad pour travailler sur le Plan 19. C'est elle qui définit les limites de la Ville Basse et qui fait replacer les sept gares. Elle qui tire, sur ses feuilles à dessin, la Percée Grise et la croix de l'autostrade. Elle tient un journal, emplit des carnets de croquis, archive chaque plan. Dans la capitale en ruine, traînant derrière elle sa jambe morte, hurlant sans entendre pour faire taire les cris de l'enfant absent, Alitz cherche des traces de la *Villa Atala* où gisent, au creux d'un coffre, les esquisses de formes de béton érigées par les hommes puis arasées par eux.

Au-dessus du petit muret, les branches de l'arbre sec tremblent maintenant dans le vent. Derrière commencent les faubourgs de toile. Des peaux de bêtes, pendues, battent. Un chameau dodeline. L'harmattan, lourd de poussière, fait cligner derrière les solaires.

— Il faut poser les questions, dit Isaac. Où se passe l'action ? Qui est le personnage principal ? Qui raconte l'histoire ?

— C'est aux Enfers. Le héros est nommé Protecteur, Destructeur, Trois en un. C'est le récit de sa métamorphose.

Ils évitent le campement touareg, longent le fossé d'écoulement. Un filet immonde y poisse la demi-buse. Des déchets drainés émerge la crête, jaune d'or, d'un margouillat.

— Et puis il y a la fin, poursuit Alejandra.

Elle tire son bloc, relit.

— *Je suis devenu Mort, destructrice de tous les mondes.* C'est une citation du Mahābhārata, celle d'Oppenheimer à Alamogordo. Celle de la bombe.

Isaac s'arrête pour cracher la peau d'une cacahuète. Il frotte ses paumes l'une contre l'autre.

— Ça ne répond pas au troisième point. Qui parle? Pour te dire quoi?

— Il y a d'autres protagonistes dans ce monde souterrain, chacun y joue un rôle dramatique. À la page cinquante-cinq il est fait allusion à *notre frère muet aux yeux couleur de lune*. J'ai l'impression que c'est lui qui prend en charge le récit.

— Parce qu'il ne peut pas parler?

— Non. Parce que ses yeux sont blancs. Parce qu'il est aveugle.

Les tentes se font clairsemées. Sur la terre nue, sans une ombre, des châssis de camions s'enkystent de silice. L'air ondule en surplomb d'une portion goudronnée. Le désert est juste après, brûlant, à portée de main.

— C'est comme un mauvais rêve, soupire la jeune femme. On devine des liens et pourtant rien ne se tisse.

— As-tu relu le *Rapport sur l'aveuglement*? As-tu compté, comme je te l'avais demandé?

— Le troisième livre est le plus explicite de la tétralogie, le moins bizarre en apparence. Mais ce passage-là n'a aucun sens. Lisbonne ne peut y être envisagée que comme une métaphore. Le climat glacial, les noms de lieux falsifiés...

Ils ralentissent l'allure. Le monde, soudain, paraît trop vaste. Dans leur dos, les puanteurs millénaires de Tombouctou étouffent. La cité des hommes s'amenuise, noircit.

Ils cessent de marcher.

— As-tu compté? redemande Isaac.

— Il y a vingt-et-un textes dans le premier livre, sept dans le deuxième. Puis dix-neuf, puis treize. *Le Rapport* est le huitième chapitre du troisième livre. Cela fait sept textes avant, onze textes après. Le récit est découpé en dix-neuf paragraphes de longueurs égales. Le dernier contient dix-neuf phrases.

Elle soupire. Il n'y a rien devant eux : le sable reflète à l'infini le blanc des cieux.

On croirait y perdre la vue.

— C'est tout? demande le Noir. Es-tu bien sûre que c'est tout?

Alejandra, visage barré par les Ray-Ban, garde la bouche fermée pour ne pas avaler de sable.

Au Yémen, soixante-dix ans plus tard, Alejandra meurt. Elle est paralysée depuis presque quinze ans par un Parkinson. Sa fille Anydçe la précède de quelques semaines, sans que la nouvelle ne lui parvienne. Depuis le patio, où elle aime qu'on installe son fauteuil, on aperçoit l'endroit où les coteaux de Socotra se changent en à-pics, puis les falaises qui tombent dans l'océan Indien, et les silhouettes touffues des sang-dragons, arbres aux écorces rousses et à la sève vermillon, dont le spectacle fait son bonheur chaque nouveau jour.

Son neveu Guldakut, le fils de sa belle-sœur, est désigné pour diriger l'édition critique des quatre livres. L'épouse l'assiste dans ces travaux : elle est philologue, spécialiste des folklores yirminites et de la Grande Diaspora. Les recherches effectuées par Alejandra sur les documents originaux figurent en annexes, témoignages d'une lecture archaïque, fragmentaire, trop partisane. On hésite, à chaque réédition, à conserver ces interprétations myopes. Aucun des enfants du couple ne s'attarde sur l'héritage universitaire. Les cartons sont dispersés, les notes brûlent avec un garde-meuble. Vingt ans après le décès d'Alejandra, les dernières traces de ses travaux sont contenues dans une paire d'aiguilles de données, au fond d'un puits de sauvegarde du Karakum.

Il faut attendre les fouilles de Soror A en pays tegetch pour que renaisse un intérêt pour les légendes de Yirminadingrad, pour que l'on sollicite une réouverture des mines mémorielles. Dans les galeries abruptes aux blocs fissurés par les glaciations, les excavatrices des moniales descendent des clusters à l'abandon. Les parois sont pétrifiées sous des tapis de poils drus, hérissés par le temps. Les informations recueillies sont inutilisables, contradictoires ou dépourvues de sens.

Alejandra est seule. Dans le miroir de la salle de bain, elle peigne ses cheveux bruns sans se quitter des yeux. Elle a la peau très pâle des longs hivers portègues. Elle est amoureuse. Elle part demain pour l'Afrique. Elle est à Harvard à un colloque. Elle refuse de signer la clause de confidentialité, fait mine de se lever. Elle est assise au chevet de Cyprien après sa première attaque et regarde leurs quatre mains sur le couvre-lit bleu : deux fois deux fois la même histoire. Elle témoigne, au sortir de la prison, de tout ce qu'on a voulu qu'elle taise.

Elle est de retour au Sahel, trente ans après son premier séjour, à la recherche d'un homme noir, pour le remercier, le questionner, se rassurer. Elle cherche Isaac pour essayer de comprendre les embrasements qui ont saisi le pays et tenter de faire de sa vie un récit cohérent. L'échoppe est fermée. La ville a crû. Tout y est différent. À l'arrière d'un taxi arrêté, un jeune soldat lui sourit et répète : « Vous devez avancer, vous devez vous en aller, vous n'avez rien à faire ici. »

Guldakut est son neveu préféré. « Occupe-toi des livres », lui dit-elle, « prends ce que tu peux, jette le reste, ce travail, je ne pourrai jamais l'achever. »

Le néon rouge, maintenant, fait des flaques en étoile dans les carreaux de faïence. Le ventilateur tourne et grésille, dandine sur son axe. Le drap froissé sur le matelas trop mince montre un coin dénudé du bloc de mousse jaune. Ça sent l'encens, le moisi, le tout-à-l'égout.

— Voilà. C'est chez moi, fait la jeune femme.

Elle se penche et ses seins bougent sous le chemisier, elle a ôté son soutien-gorge.

— Ça te plaît?

Isaac regarde, derrière elle, les trésors minuscules emportés d'Amérique pour lui tenir compagnie: matriochka, portrait de famille, pierre de foudre.

— Tu as avancé? Sur le *Rapport*?

Alejandra vient toucher, sans raison, la tête d'une poupée russe. La fine couche de sable joue sous le doigt. Par la porte palière entrouverte le babil d'enfants voisins s'imisce.

— Le récit est découpé en trois fois six paragraphes. Chaque tiers couvre une journée, du lever au coucher du soleil. On suit l'exploration, par le personnage principal, du monde des aveugles qui s'étend sous Lisbonne.

Le Noir est assis sur une chaise. Il fume une blonde coincée à la commissure. Il dit :

— Les questions...

La fille soupire, s'assied sur son lit, croise les jambes.

— Où? Dans d'autres enfers encore. Un monde de livres, de références, de citations. Il y a des allusions à l'alchimie, à la poésie portugaise, à la *Légende Dorée*. Chaque jour est placé sous le patronage d'un saint. Antoine, l'ermite, celui de la toile de Bosch. Sébastien, le pesteux, le double du roi perdu. Et puis Lucie de Syracuse, l'aveugle. Il y a Dante, aussi. Le héros, comme Prométhée, comme Satan, porte le feu...

— Qui est le personnage principal?

— Ses noms sont plusieurs. Espère-en-Dieu. Cartaphile. Ahasvérus.

— Isaac, dit Isaac.

Le filtre orange brûle, entre ses doigts, avec des chuchotis pâles.

— Ce sont les noms du Juif Errant.

Alejandra aime les sourires lointains de son ami. La façon qu'il a, parfois, de plisser les yeux. Il a les lèvres bicolores, le regard limpide, doux.

— Qui parle, Alejandra? Qui est l'auteur de ce texte? Qui construit les labyrinthes?

Elle bascule en avant, coude aux genoux. L'épaule de son débardeur glisse.

En tendant le bras, elle pourrait toucher la joue sombre et imberbe.

— C'est un nous. Une voix collective. Qui se prétend héritière d'une race ancienne et chargée de mémoire, de culpabilité. C'est cette présence que le héros vient questionner, c'est elle qui détient les clés. La voix de l'histoire enfin complétée, de la vérité dépliée, de l'accumulation. La voix aveugle de la totalité de ce qui peut être dit. L'empilement, l'arbitraire. Le chaos. Je n'en sais rien, Isaac. Le *Rapport* n'a aucun sens...

Le néon s'éteint puis se rallume avec des claquements de comp-teur. Le Noir a les yeux fermés.

On voudrait le prendre, le serrer contre soi, le garder. Sentir son souffle calme, son cœur apaisé. Alejandra ne bouge pas. Elle attend et respire un peu trop fort.

Il finit par dire :

— Tu peux encore chercher ou bien tu peux en rester là. Tisser d'autres liens, créer d'autres rapprochements. Essayer de comprendre comment cette histoire répond aux autres, à ta propre vie. Il n'y a pas d'obligation. Les chemins qui se tracent dans le temps ne se recourent pas toujours.

Isaac se lève, va pour s'en aller. Alejandra ne le quitte pas du regard. Au dehors, la nuit est revenue.

Juste avant de franchir le seuil, il esquisse un petit geste :

— La légende des trois jours est mensongère. Le Juif Errant peut s'arrêter de marcher aussi longtemps qu'il le souhaite. Il n'est ni vieux ni arménien. Il n'est pas cordonnier non plus, ne traîne pas avec lui une cape ou un bâton.

— Isaac...

— Nous nous verrons demain.

Sur la desserte, dans des tons passés, Alitz sourit en photo. Son épaule est prise dans le long bras d'Hussein.

L'escalier grince un peu, mais aucune porte ne vient battre.

Le grand-père du poète, le père de son père, possède plusieurs fermes, un bois de bouleaux, de grands vergers divisés par un canal où coule l'Amélès. Il triple le domaine par mariage. Des Bulgares viennent, à la saison, cueillir les pommes et presser le raisin. Sa famille vit depuis trente ans dans une chapelle ancienne, agrandie, recloisonnée. La statue de la Vierge aux doigts brisés est juchée sur un socle récent à l'entrée du chemin.

Les pierres des fondations sont apportées sur des chariots depuis les carrières antiques du Mont-des-Almes. Les frères tailleurs sont tout à fait glabres. Ils frottent leurs crânes nus à la pierre ponce pour prévenir la repousse. Gardiens de la tradition orale, ils communient sous les deux espèces : le corps du Père, le sang de la Mère. Dans leurs prières, ils frappent à leur torse le tatouage de la Bête-en-nous, spirale noire, poilue, du myriapode endormi.

Le Culte des Boues est bien antérieur à ces rites matriciels mais tous deux dérivent d'une même origine. Amal-Ydnâ en est la prêtresse. Elle vit sans demeure et dort à même le sol. Ses habits sont changés trois fois dans le cours d'un jour. Elle arpente le bord de mer suivie des siens, pour tracer la périphérie, dessiner le cercle, désigner le centre. Sous ses pieds s'érigent les cabanes des fileyeurs et les pontons à niveaux, se creusent les égouts gravitaires, se dressent les maisons de terre du Central Gris, s'affaissent les entrepôts à l'abandon. Dans le sillage de sa marche prophétique pleuvent les bombes du dernier blitz, naît et meurt la ville des trente millions. Avant elle, la cité est déjà là, pourtant, balbutiant dans le ressac ses rêves de temps jadis, inventant Yirminadingrad en imaginant Adina. Engendrant, de la glaise des berges, le personnage de sa légende, afin de pouvoir à son tour exister.

Alejandra, à Montevideo, regarde la vieille ville décrépiter. Elle lit *Abadón l'Exterminateur* et songe en marchant à la capitale où périt sa grand-mère. Elle ânonne le mycrønien, réappris en même temps que son père quand ils vivaient en Orient, chuchote, pour elle seule, les quelques vers dont elle se souvient des *Serments de saint Jude*. Alejandra est à Constantinople, aux archives de la Sublime Porte, à

étudier les dossiers de police relatifs aux Malaikas, avec pour seule lumière le halo gris de sa tablette. Les manuscrits du désert, cent fois relus, sont annotés au stylet, dans les marges. Alejandra est à Georgetown, dans l'attente d'un coup de téléphone qui confirme l'attribution de sa bourse de recherche, nauséuse depuis plusieurs jours, faible sur ses jambes, elle relit le quatrième livre pour la cent unième fois : c'est celui-ci qu'elle aime le mieux.

Elle est dans l'avion, à regarder la mer Noire sous les ailes, le soleil couchant qui s'y reflète. Anydçe naît. Cyprien meurt. Guldakut se marie. Alejandra pose le pied sur le tarmac de l'aéroport international de Yirminadingrad, elle voit des tours, des barres, les sommets effilés des nouveaux buildings, la coupole d'un casino tout proche. Un beau rouquin l'attend avec un panneau sur lequel son nom est mal orthographié. Une colonne de prisonniers cagoulés passe à la lisière de son champ de vision. Quelqu'un crie. Alejandra se met à courir. Elle se réveille en sursaut.

Depuis que la maladie l'empêche de fermer les yeux elle dort décillée, écarquillée. La mer, au bas du coteau, semble immobile. Les arbres à encens embaument. « Peut-être », se dit Alejandra, « peut-être qu'après j'aurai l'aumône d'une réponse. Un indice, qui sait ? » Alejandra est immobile, clouée par la maladie. Plus un geste, plus une parole. Alejandra meurt.

Maintenant, deux garçons en tuniques longues s'arrêtent devant la jeune femme. Ils se tiennent par la main, portent des bonnets blancs.

— Où est Isaac ? demande Alejandra.

Elle est adossée à la porte close. De la poussière de rouille teinte ses doigts. Les enfants ne la comprennent pas. Elle essaie plus doucement :

— L'épicier. Il n'est pas ici. Pas à sa boutique. Où ? Je le cherche. C'est mon ami.

Les deux acquiescent, sourient. Puis montrent des paumes claires avant de s'éloigner. Alejandra fait le tour du hangar. Le volet du magasin est abaissé. Le chat à l'orbite vide la regarde s'inquiéter.

Une femme grosse, en surplomb, observe d'une fenêtre. Quand Alejandra s'effondre, elle se décide à crier :

— Vous l'attendrez en vain, ma belle. Il est parti à l'aube, avec ceux du désert.

— Il m'avait dit...

— Qu'importe ce qu'il a dit. N'est-ce pas ce qu'il a fait qui compte ? Il est parti, et nul ne sait quand il reviendra.

Elle a la face épaisse et ronde, comme sculptée dans un morceau de bois.

— Madame, poursuit Alejandra, je suis là pour les livres. Les textes, dans la cave. La tétralogie. Il me faut les clés. Isaac...

— Je vous l'ai dit deux fois : votre homme a disparu et ses clés avec lui. La porte restera close. Faites-vous à cette idée.

Cou cassé, main devant les yeux pour y voir malgré le sable, la jeune femme reste hébétée au milieu de la rue, au milieu de la brûlure aveuglante qu'est Tombouctou.

— Qui êtes-vous ? demande-t-elle à la statue qui la toise. Où sommes-nous ? Qui raconte ?

Et, comme aucune réponse ne vient, maintenant Alejandra crie :

— Ça ne peut pas finir ainsi !



Un piège de sable

Numéro 21 regarde la gaze rosie au bout de ses doigts d'un air ahuri. Il y a deux jours, après une séance de calibration du MEG un peu intense, il a gratté les murs de sa cellule à s'en arracher les ongles. Il fait ça une fois par semaine environ, puis il oublie.

Il s'assied, pianote au sol de béton, grimace de douleur, regarde ses mains bandées, hausse les épaules. Compte à voix haute – un, deux, trois, et cætera –, s'arrête toujours juste avant son numéro, regarde le dôme de vidéoprotection au plafond de la cellule et sourit à l'objectif.

Au téléphone, le type de Langley demande si nous faisons des progrès. C'est un nouveau, ou il utilise un modulateur de voix, pour une raison ou une autre.

Nous ne faisons pas de progrès, pas vraiment.

Nous nous enfonçons toujours plus loin dans le vide que devient Numéro 21.

L'Agence l'a intercepté en Turquie, après son expulsion de l'Espace Ljubljana. Grâce au SIS-III, le fichier sur les immigrés de la Fédération, la Direction du renseignement l'avait recoupé comme patient zéro potentiel. Numéro 21 s'appelait alors Dimitrie Cantemir et avait vécu à Yirminadingrad lors de la première vague de sclérose informationnelle. L'épidémie avait surgi au sein de la population tatare de la ville et, en retournant la jurisprudence sur le droit pour les communautés socio-ethniques à vivre dans leur aire géographique historique, adoptée par la Fédération après la guerre civile au Kosovo, les autorités de Yirminadingrad l'avait expulsé, lui et les autres malades, vers la Moldavie.

Cantemir avait été un des rares Yirminites à passer la visite médicale avec succès. Il avait été relâché pendant que ses concitoyens agonisaient dans des centres de rétention provisoire. Il avait trouvé un travail de laborantin et avait refait sa vie.

Mais, quand les lois fédérales sur l'immigration clandestine ont été durcies après l'attentat contre le gazoduc South Stream, et que les Yirminites ont été classés comme extra-fédéraux, Numéro 21 a été

à nouveau extradé, vers la Mycrønïe cette fois-ci, quelques semaines avant que la deuxième épidémie n'y éclate. Trois ans plus tard, la police l'arrêtait en Allemagne à la suite d'un contrôle de routine. Le consulat de Mycrønïe avait alors refusé de le reconnaître comme citoyen et on l'avait reconduit aux portes de la Fédération.

La juge est grande, elle a un beau sourire. « Au fond, Maître. Le tribunal jugera des nullités en délibérant. » L'avocat se lève pour protester mais le flic me pousse à l'intérieur de l'avion, me force à avancer jusqu'à un siège dans le fond. Il m'enlève les menottes pour mieux scotcher mes mains avec du gros ruban adhésif gris, solide, dont il m'entoure aussi les chevilles. « Et tu fermes ta gueule si tu veux pas que je te bâillonne avec », dit-il. L'avion décolle et j'ai peur, la poussée creuse un abîme dans ma poitrine, j'ai l'impression qu'on va m'écraser au siège et le Noir me demande une cigarette et quand je lui dis que je n'en ai pas, me dit qu'il faut que je lui montre le contenu de mes poches. J'attends une visite et j'ai peur qu'il me batte, alors j'obéis et il hausse les épaules, me laisse tranquille. Au parloir du centre de rétention, il y a mon grand-oncle qui est mort quand j'avais sept ans. Il porte un casque de chantier, jaune comme ses dents pourries par le tabac. Il dit : « Le secret pour voyager d'une façon agréable consiste à savoir poliment écouter les mensonges des autres et à les croire le plus possible. »

Les Fédéraux n'ont pas fait le rapprochement. Pour faire des économies, pour accélérer les expulsions, ils ont tendance à se passer de la visite médicale obligatoire avant déportation. Ils continuent à traiter le problème migratoire de manière idéologique, au mépris des règles les plus basiques du système biopolitique mondial.

Ils auraient pourtant dû tiquer en constatant que Numéro 21 était le dernier Tatar de Yirminadingrad à être encore en vie. En consultant son rapport d'arrestation où il est écrit en toutes lettres que le sans-papier est sans doute psychotique. En voyant qu'il avait été biologiste.

Numéro 21 était porteur sain de la sclérose informationnelle à son arrivée en Moldavie. La pathologie ne s'est déclarée que plus tard.

Une équipe l'a cueilli à l'aéroport d'Ankara, l'a collé dans un avion vers 'Ali Sabieh puis l'a trimbalé en camion banalisé sur la piste défoncée qui mène à notre site noir dans le désert de Bara Yare. On a déplacé les vingt prisonniers vers une autre prison clandestine, puis les agents de la direction scientifique et technologique sont arrivés pour remplacer le personnel de la base. Leurs recherches ont démontré que 21 est le patient zéro : la molécule équivalente au prion dans son propre cerveau porte une mutation qui a humanisé la protéine fongique – ce sont ses neurones qui ont produit la conformation actuelle du prion.

Les gens de la direction du Renseignement nous ont fourni un équipement dernier cri pour mener les interrogatoires. Numéro 21 est trop atteint pour nous renseigner sur les débuts de l'épidémie. Cependant, avec un peu de chance, il a formé d'autres souvenirs de cette époque. Le cerveau n'est pas un simple bloc de matière grise où l'information est stockée dans des cases bien précises ; l'information est moins codée dans la matière que dans le temps : s'il a oublié ce qu'il a vécu, il en a aussi rêvé, a produit des doubles, des reflets de certains souvenirs qui, si nous parvenons à les décrypter, peuvent peut-être nous donner une piste, un indice, sur la façon dont s'est faite la contamination.

Il fait chaud mais le désert est intéressant d'un point de vue esthétique. Des collines de sable mandarine, des bandes molles dont la monotonie n'est rompue que par de rares pierriers, quelques buissons d'un maquis ras, épineux. Les arbres ne pourraient pas survivre ici : il fait trop sec et quand le khamsin souffle, le sable tourbillonne en rafales à cent cinquante kilomètres par heure et arrache tout, sous le ciel nué de cuivre.

La poussière du désert est partout dans la station, elle s'infiltré par la moindre ouverture. Un sable citrouille qui colle au béton peint dans un blanc hôpital du meilleur goût des sols et des murs, s'accumule en congères dans les coins. Il faut sans cesse balayer les salles, les corridors. Les écrans de contrôle sont englués d'une pellicule orange qui fait paraître plus inquiétant encore le visage de Numéro 21.

L'aurochs mesure près de trois mètres au garrot. La lyre mortelle de ses cornes pourrait traverser le pied d'un adulte et surgir sanglante de son crâne. Le cheval, entre les cuisses de l'homme, halète, il est couvert de sueur, ses muscles tremblent dans sa course. La pente est abrupte, la monture dévale une trouée entre les arbres, ses sabots arrachent l'herbe grasse. Le ciel, maintenant, est d'un blanc parfait. Molda a pris de l'avance, est presque sur la bête, grogne et aboie après elle. Le bœuf géant atteint la rivière, hésite, s'élanche dans les eaux grises. La chienne bondit, tente d'agripper la gorge de l'aurochs, veut la broyer entre ses crocs puissants. Mais, d'un coup de tête, elle est projetée au fleuve. Elle gémit quand sa tête heurte une pierre plate puis glisse sous les eaux, assommée, et se noie. L'homme éperonne, la rage lui mouille les yeux. Il lâche les rênes d'une main, vide son chargeur en rafale sur la bête, qui s'écroule dans le lit, transpercée par mille impacts, sans verser une goutte de sang. L'homme est à genoux, il a tiré la chienne morte sur la grève boueuse. Au loin, il pleut sur les immeubles bas de Central Gris. « Je baptiserai cette rivière de ton nom, Molda, dit-il au cadavre. Je le jure sur la tête de notre bon roi Louis. »

Les psychologues de Langley ont conçu les nouvelles séances de calibration. Devant l'absence actuelle de pertinence des rêves de Numéro 21, il a été décidé de se concentrer sur des stimuli en rapport avec le travail en laboratoire, avec la maladie.

On projette des films d'entreprise, des publicités, des documentaires sur des entreprises de génie génétique. Des vidéos de procès de scientifiques jugés pour bioterrorisme, pour crimes de guerre. Des enregistrements de leur punition : chaise électrique, peloton d'exécution, pendaison.

Puis, à un rythme de plus en plus rapide, des photos et des séquences filmées de victimes de maladies mortelles. Des plaies purulentes, des excroissances de chair mutée, des malformations. En accéléré, un patient atteint par l'Ebola-Zaïre met sept jours à mourir. Les dernières heures passent plus lentement, pour que Numéro 21 assimile l'apparition des pétéchies, la multiplication des taches rouges

sur le corps à mesure que le virus se multiplie dans le collagène de la structure de la peau, tue et liquéfie les sous-couches, provoque des hémorragies sous-cutanées. Gros plans sur les éruptions maculopapulaires : des bulles blanches et rouges qui enflent, rendent la peau si fragile que, au toucher, elle se déchire.

Numéro 21 pleure. Il supplie que l'on arrête la séance depuis plus d'une heure. Mais il lui reste une dernière scène à visionner : c'est une femme assez jeune, aux cheveux courts, décolorés en blond – une victime de la lèpre mémorielle mutée en sclérose informationnelle, devant une simple porte, incapable de comprendre comment peut bien en fonctionner la poignée. Impuissante. Perdue.

La lèpre mémorielle a commencé comme un simple accident industriel. La *Saccharomyces umamiae* est un champignon unicellulaire, une levure, inodore et insipide mais qui, une fois sur la langue, pénètre les cellules réceptrices du goût dans les papilles gustatives puis passe dans le cerveau. En quelques minutes, sans laisser le temps au système immunitaire de réagir, elle remonte à l'intérieur de chaque neurone par transport rétrograde le long des microtubules, passe la fente synaptique, remonte au neurone suivant jusqu'au thalamus, puis au cortex gustatif primaire, aux aires associatives, aux centres du plaisir. Quand le champignon meurt, il sécrète une protéine qui excite les neurones des centres de récompense/plaisir : le gâteau, le pain, la barre aux céréales, additionnés de levure, quelles que soient leurs qualités gustatives initiales, sont perçus comme délicieux.

Puis, le champignon a muté, est devenu plus résistant.

Sa nouvelle version reste plus longtemps dans le cerveau, assez longtemps pour passer dans l'hippocampe, la structure qui gère la formation de nouveaux souvenirs. Elle profite de l'intensité de la neurogenèse dans la zone, y prolifère avec l'aide de l'activité électrique neuronale, s'éploie dans le réseau au rythme des décharges pour phagocyter les neurones sains, au point de rendre les infectés incapables de produire de nouveaux souvenirs. Elle envahit ensuite le cortex, le colonise et commence à y détruire les souvenirs plus

anciens. Stratégie de la terre brûlée mémorielle : là où elle passe, le néant se fait, l'identité abdique, les souvenirs sont fauchés pour ne jamais reflleurir.

Reproduction rapide, contagion par la salive : des quartiers entiers de Yirminadingrad se sont retrouvés en quarantaine, les autorités ont instauré un tri entre les incurables et les autres, qui reposait sur des bases plus politiques que scientifiques. On a traité ceux qu'on n'avait pas exécutés ni enfermés avec des antimycosiques. Ce fut long et coûteux mais la lèpre mémorielle était contenue, éradiquée.

Le sablier est plein d'une cendre noire, des sables mouvants de suie et je m'enfonce, cela dure depuis mille ans, cela durera encore mille ans et, quand j'arriverai à l'intersection des réservoirs, mon corps ne pourra pas traverser et seule mon âme glissera à travers l'ouverture, trop légère pour se maintenir à fleur de cendres, et elle s'enfoncera pour se noyer, suffoquer sous les débris de ma mémoire.

— Vous vous rappelez l'épidémie, à Yirminadingrad ?

— Il y avait des grilles anti-émeutes électrifiées, des drones de la police qui survolaient les rues. Des assassinats ciblés tombaient depuis le ciel... Je me souviens d'une manifestation suicide : des centaines de gens qui se jettent sur les grilles, le vacarme de la chair qui fond, l'odeur de viande qui carbonise.

— Vous travailliez dans un laboratoire. Vous vous souvenez de ce que vous y faisiez ?

— La climatisation, à la cantine, fonctionnait mal... Le type de l'accueil s'appelait... je ne sais plus. Il étudiait le cinéma, il y avait des livres sur Kirill Medossi partout dans sa guérite... C'est tout, j'ai oublié le reste, je suis désolé.

— Faites un effort... Saccharomyces umamie : ça vous rappelle quelque chose ?

— Je... Non. Il y a un gouffre à l'intérieur de ma tête, où les choses disparaissent. Je le sens qui m'aspire, me dévore. Il y a toujours moins de moi. J'ai peur. S'il vous plaît... Aidez-moi.

— Le prion, numéro 21. Parlez-nous du prion.

— Je ne peux pas, je n'y arrive pas... Je vous en prie, j'ai mal à la tête. Ce qui me manque, les souvenirs amputés, ça brûle, ça m'incendie les yeux. Faites que ça s'arrête, oh mon Dieu... Pitié!

Un an plus tard, l'épidémie a frappé à nouveau, dans le quartier tatar. Les autorités ont expulsé les malades et c'est en Moldavie qu'on s'est rendu compte que quelque chose n'allait pas: la pathologie résistait à tout traitement antifongique, elle était plus rapide, plus mortelle, plus contagieuse. La protéine produite par la levure avait muté: un agent prion se multipliait en dépliant et repliant les PrPC en PrPsc, la protéolyse ne se produisait plus, des plaques de dépôts se formaient dans les cerveaux infectés.

Même en traitant l'infection par la levure, la protéine restait dans le cerveau, plus petite, plus rapide, modifiant les autres protéines jusqu'à les faire se replier dans sa conformation malade, infectant le système sensoriel et cognitif, pervertissant la façon dont l'information entre dans le cerveau, y est traitée, s'y structure. Elle figeait les synapses, les connexions neuronales, dans l'état où elles étaient et le patient devenait, en conséquence, incapable d'en créer de nouvelles. Le malade ne pouvait plus assembler ses souvenirs, ne pouvait plus rien apprendre, déduire, décider. Des concrétions de temps, des plages d'éternité où rien ne pouvait plus changer et, autour, toujours plus de vide. Condamné à se répéter, rejouer sans cesse les mêmes schémas. À tourner en boucle, de routine en déjà-vu. Figé.

La lèpre mémorielle, une simple mycose du cerveau, était devenue la sclérose informationnelle, une maladie à prion incurable. L'Agence émit alors l'hypothèse que la *Saccharomyces umamiae* n'avait pas muté naturellement pour produire une protéine au repliement anormal: quelqu'un, quelque part, avait créé le prion par génie génétique et s'était servi de la levure comme véhicule, moyen de transmission.

L'Agence veut croire que Numéro 21 a participé volontairement à la contamination, que sa carrière de biologiste n'est pas une coïncidence ou que, au moins, il a vu, entendu, senti quelque chose qui se

tramaît dans son laboratoire de Yirminadingrad. Elle espère que, si les responsables sont découverts, elle obtiendra assez d'informations sur les mutations qu'ils ont faites subir à la protéine pour se prémunir de l'épidémie. L'Agence se prépare à les mettre hors d'état de nuire.

En arrivant au labo ce matin, les types de la sécurité m'ont renvoyé chez moi, m'ont dit qu'on me contacterait. J'ai appelé Doris mais elle n'a pas voulu me parler. C'est forcément un coup de Viorel. Il sait que je suis au courant pour... En arrivant au labo la sécurité m'a renvoyé chez moi, m'a dit qu'on me contacterait. J'ai appelé Doris mais elle n'a pas voulu me parler. C'est forcément un coup de Viorel. Il sait que je suis au courant pour... En arrivant au labo, la sécurité m'a renvoyé chez moi, m'a dit qu'on me contacterait. C'est forcément un coup de Viorel. Qu'est-ce que je lui ai fait?

Le soir, on administre un sédatif à Numéro 21, une drogue qui l'endort sans perturber son cycle normal de sommeil. Les hommes, revêtus d'une combinaison de protection, l'amènent dans la salle où est installé le magnétoencéphalographe. Les murs sont, pour isoler le champ magnétique, tapissés de μ -métal couleur inox, et l'appareil ressemble à une couchette de contrôle télépathique de vaisseau spatial de film de science-fiction : plastique blanc tout en courbes, banquette noire ; la partie supérieure de l'appareil se rabat sur le crâne de numéro 21 endormi, hydrocéphale artificiel au front de deux mètres de haut, monstre de foire à la stylique futuriste.

Quand le patient rêve, l'activité cérébrale change, se déploie dans une forme spécifique. Le magnétoencephalographe mesure les champs magnétiques induits par l'activité électrique des neurones. Les champs magnétiques du cerveau ne sont de l'ordre que du picoTesla mais l'appareil, avec ses cinq cents canaux associés à des SQUID, est capable de faire des enregistrements à partir de l'activité synchrone de quelques milliers de neurones seulement. Les difficultés proviennent de la calibration de l'appareil : pour obtenir un sémiogramme utile,

une carte des réactions cognitives de Numéro 21 qui permette une comparaison et une interprétation de son activité cérébrale pendant qu'il rêve, il est nécessaire de le confronter à des stimuli itératifs, pour réduire le bruit par moyennage, variés, et d'une grande intensité.

Nous avons besoin, notamment, de cartographier son activité cérébrale au cours de l'activité sexuelle. Une personne dont la profession consiste à se livrer à de tels rapports contre de l'argent a été recrutée à Djibouti, elle a passé une semaine avec Numéro 21, puis elle a été abattue et son corps a été brûlé. Le risque de contagion encouru et les problèmes logistiques qu'ont impliqués cette expérimentation ont été tels que, depuis et à l'avenir, l'essentiel des stimuli que doit subir Numéro 21 seront audiovisuels, un obstacle, sans doute nécessaire, à nos recherches.

En outre, à mesure que la sclérose progresse chez le sujet, la possibilité de lui faire connaître des sensations nouvelles, qui ne soient pas validées par ce qui reste de sa mémoire, se réduit : numéro 21, confronté à de tels stimuli, est victime de migraines telles que l'ordinateur traitant le signal du MEG n'arrive plus à filtrer le bruit et ne recrache que des sémiogrammes de souffrance.

Devant les limites du silicone pour interpréter le biologique, il a donc été décidé de passer à la deuxième phase de l'expérience. Le MEG a été couplé à un casque de stimulation magnétique transcrânienne. La structure de l'activité cérébrale de Numéro 21 pendant qu'il rêve est copiée par le SMT, qui émet un champ magnétique précis à certains endroits, selon certains rythmes, et déclenche ainsi une activité électrique dans le réseau neuronal qui mime celle de Numéro 21 : le cerveau du receveur est ainsi amené à fonctionner comme celui du patient, il est, en quelque sorte, piraté. Les décharges électriques des neurones du receveur se mettent au rythme de celles du donneur : c'est presque comme apprendre au cerveau à danser, à suivre la musique et à s'y déplacer, fluide – mais c'est une danse contrainte, une chorégraphie de pantin dont les fils sont manipulés par un marionnettiste insane.

Ruslan est assis au bord de la baignoire, en caleçon. L'émail est très propre, très blanc, la salle de bain est immaculée et, pourtant, une odeur d'égout me donne la nausée. Ruslan dévisse une plaque de linoléum, enfonce le bras dans l'ouverture, jusqu'à l'épaule. Son visage se tord sous l'effort, comme s'il n'arrivait pas à attraper ce qu'il y a au fond, comme s'il ne pouvait qu'à peine l'effleurer de la pulpe des doigts et, soudain, j'ai très peur qu'il y ait quelque chose là-dessous qui le happe, lui dévore la main, remonte dans ses veines jusqu'à son cerveau pour y tordre ses pensées. Mais Ruslan sort finalement son bras de la cavité, en tire une seringue pleine d'un liquide incolore. Il passe un garrot autour de son biceps et je me jette sur lui pour le supplier d'arrêter. Mes prières sont abjectes, je me sens humilié. Je m'agenouille pour lui embrasser les pieds, les couvrir de mes larmes et lui faire comprendre qu'il n'est pas obligé de faire ça, que je l'aime, que je l'aiderai à s'en sortir. Mais sa peau est brûlante et je ne peux en approcher mes lèvres.

La pathologie de Numéro 21 a atteint une phase inédite. Une expérience parallèle visait à mesurer ses réactions, confronté à un objet dont il n'avait plus souvenir. Jusqu'à présent, Numéro 21 a toujours réagi à de tels éléments perturbateurs par de violents maux de tête. Cependant, à son réveil quand s'est aujourd'hui levé le soleil, la présence des livres déposés dans sa cellule pendant la période qui précède l'aube ne semble pas l'avoir affecté. Puis, en se dirigeant vers la cuvette encastrée dans le mur qui sert à son hygiène personnelle, Numéro 21 a trébuché sur la pile de poches, s'est retourné pour comprendre ce qui l'avait déséquilibré puis à haussé les épaules. Quand il lui a été demandé d'expliquer ce qui s'était passé, il a affirmé avoir simplement glissé.

Après expérience et analyse, il faut conclure que Numéro 21 est devenu incapable de percevoir les livres. Confronté à d'autres objets que la sclérose lui a fait oublier, à tout nouvel élément inconnu de lui, sa réaction a été la même : ce dont il ne se souvient pas et ce dont il n'a jamais fait l'expérience n'existe plus pour lui. L'infection est en train de faire disparaître pour Numéro 21 des pans entiers de réel.

Il ne se souvient plus de son enlèvement. La moitié du personnel de la base lui est devenue invisible. Il ne reconnaît presque plus rien, ne voit presque plus rien, lors des séances de réglage de la machine qui mesure les champs magnétiques.

Petit à petit, son monde se réduit et, à la vitesse où il perd la mémoire, il est vraisemblable que sa réalité se figera, se statufiera en quelques semaines. Alors, Numéro 21 sera seul, perdu à l'intérieur de ce qui restera de sa mémoire. Ses rêves ne nous ont rien appris, des souvenirs d'enfance, de la tristesse, rien d'autre. Le temps presse, qui sera bientôt pour lui aussi concret qu'un bloc de ciment.

Sarah dit que je suis qu'une merde, un sans-nom des quartiers gris, un enfoiré. J'ai envie de m'excuser, de la supplier de me pardonner, de lui dire de ne pas me quitter... Mais je la gifle et elle se tire. Sarah ne rappelle pas. Je suis seul, dans le studio où elle n'est pas là. Il paraît qu'elle sort avec ce mec, là, de la bande à machin. Je vomis la bouteille de tequila que je me suis enfilée, à moitié à côté des toilettes, et j'essaie de croire que je chiale seulement à cause de la douleur dans ma gorge.

Le commandant de la base ne se souvient plus des codes d'accès pour entrer en communication avec Langley. L'opérateur habituel de la machine qui mesure les champs magnétiques ne sait plus la faire fonctionner. Les hommes portent aux pieds des étuis de cuir que l'on serre à l'aide de ficelles passées à travers des œilletons métalliques mais tout le monde semble avoir oublié la manière d'y faire un nœud qui tienne.

Le site est contaminé. Hypothèse : les neurones de Numéro 21 agissent selon un rythme sclérotique précis qui, lu par la machine qui mesure les champs magnétiques et converti par le SMT, produit un champ qui excite les neurones du receveur sain de manière identique. Si le prion est une variante d'une protéine saine qui existe déjà potentiellement dans le cerveau humain, alors cette excitation électrique des neurones apprend à cette protéine sa nouvelle danse, les pas complexes de la mauvaise conformation, du repliement

anormal des dites protéines. Elle lui apprend à se transformer en prion.

Le marionnettiste a gagné. Et, mon dieu, il est dément.

Elle l'aimait son pigeon-chat, elle passait des heures à le caresser, le traînait partout avec elle, lui volait de la bouffe pour animaux de luxe. Même quand ça s'est su qu'il maraboutait la boiteuse du cinquième, elle a pas voulu s'en débarrasser. Iouri et les autres m'attendaient sous le tunnel Stepanjsko. Je crois que c'est Stepan qui m'a fait un croche-pied. Ensuite ils m'ont filé des coups de lattes dans le bide, dans les jambes. Je protégeais ma tête avec mes bras, parce que Iouri s'acharnait à essayer de me frapper au visage. J'avais l'impression de respirer des éclats de verre, les bruits de la circulation étaient étouffés, je n'entendais rien d'autre que leurs bottes contre ma viande, le même bruit que quand le boucher fait tomber une carcasse de son camion.

Langley ne nous a pas contactés. Les analystes du quartier général qui ont lu les enregistrements de la machine à mesurer les champs magnétiques, télétransmis sur leurs propres dispositifs SMT, ont sans doute, eux aussi, été contaminés. L'infection n'est pas seulement à l'intérieur du complexe, elle est déjà ailleurs, dehors. Potentiellement partout.

Nous avons échoué.

Je sors le canif que m'a donné mon père le jour de mes treize ans, je travaille le millefeuille de papiers journaux qui momifient la vieille éolienne du square de Brajnikova et, dessous, à peine effacé par la rouille, je vois qu'on a gravé mon nom.

Il y a un unique prisonnier dans le complexe. Nous avons égaré son dossier. Nous savons que nous devons l'interroger. Mais nous avons oublié quelles questions lui poser. Il ne parle pas, ne bouge pas, sauf, quand il s'éveille au moment où se lève le soleil : alors, avant de passer le reste du temps qui précède le moment où tout devient noir,

dehors, pris d'une immobilité minérale, il compte à voix haute – un, deux, trois, et cætera – , s'arrête juste avant son numéro, regarde le dôme de vidéoprotection au plafond de la cellule et sourit à l'objectif.

Une canette froissée se noie au caniveau, une flaque noire reflète les canalisations rouillées et la lumière pâle des néons du toit de l'entrepôt, les éboueurs tabassent à coups de barres un clochard qui rampe au trottoir luisant de pluie sous l'autostrade, l'orage éclate enfin dans l'après-midi brûlant qui étouffe le Mont des Algues, Krovechov ondule sous l'averse, Argentinski Park est vallonné de boues.

La poussière du désert est partout dans la station, elle s'infiltré par la moindre ouverture. Un sable citrouille qui colle au béton peint des sols et des murs, s'accumule en congères dans les coins. Il faut sans cesse balayer les salles, les corridors. Les écrans de contrôle sont englués d'une pellicule orange qui fait paraître plus inquiétant encore le visage de Numéro 21.

La poussière du désert est partout dans la station, elle s'infiltré par la moindre ouverture. Un sable orange qui colle au béton enduit de couleur des sols et des murs, s'accumule en tas dans les coins. Il faut sans cesse balayer les salles, les couloirs. Les écrans de contrôle sont couverts d'une pellicule orange qui fait paraître plus inquiétant encore le visage de Numéro 21.

La poussière du désert est partout ici, elle s'infiltré par la moindre ouverture. Un sable jaune/rouge qui colle au béton des sols et des murs, s'accumule en tas dans les coins. Il faut sans cesse balayer les salles, les couloirs. Les écrans de contrôle sont couverts d'une mince couche jaune/rouge qui fait paraître plus inquiétant encore le visage de Numéro 21.

La poussière est partout, elle entre par le moindre trou. Un sable qui colle aux sols et murs, s'entasse dans les coins. Il faut passer le

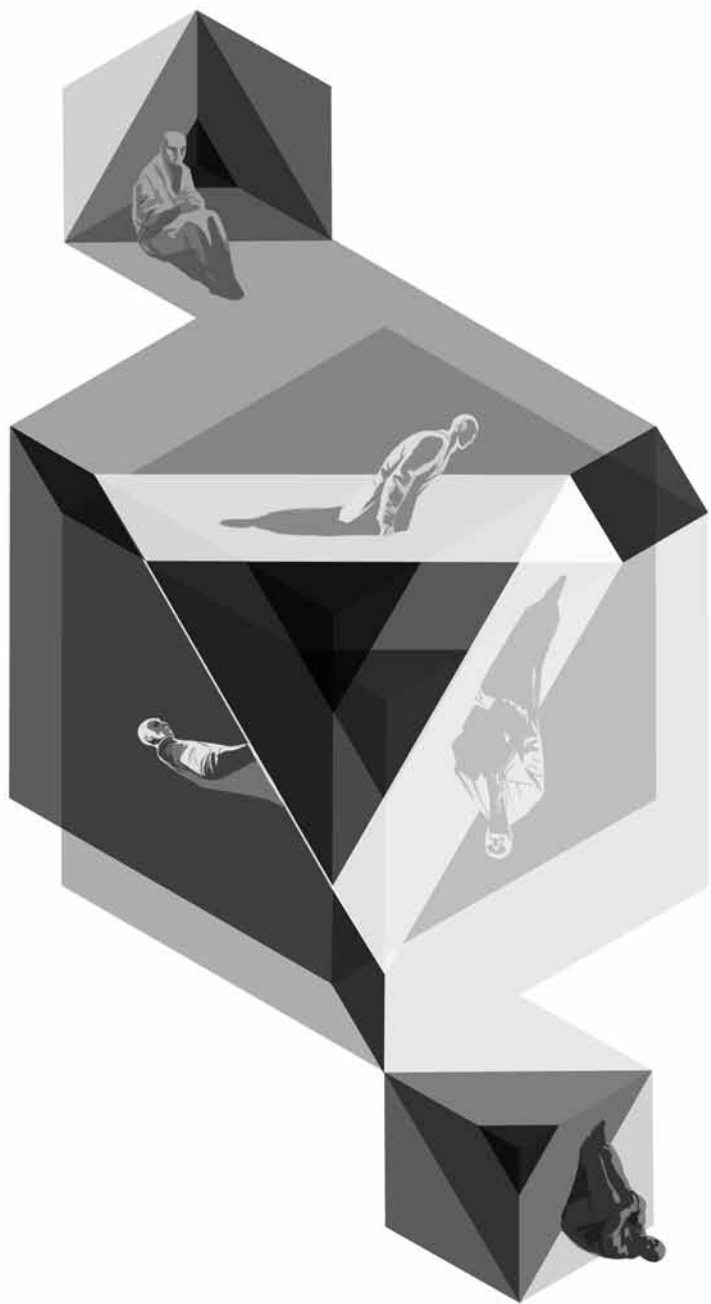
balai. Les écrans sont couverts d'une mince couche qui fait paraître plus étrange encore le visage de Numéro 21.

La poussière est partout.

Sur les murs, les sols.

Les écrans.

Terrifiant, le visage de Numéro 3 × 7.



**Et s'il vous faut pour y croire
la voir mourir un million de fois**

17 – Immeubles éventrés d'une ville en guerre. Cadrage tremblant, depuis le sol. Un blindé en arrière-plan. Une silhouette trébuche dans le cadre, vêtements déchirés. Tient quelque chose serré contre sa poitrine. S'engage sur la rue. Un soldat entre dans le cadre. Rigide, empesé par son casque et son gilet. Trois enjambées, rattrape la silhouette, la retient, la redresse. Le soldat et le/la gosse se découpent sur le ciel gris. L'autre proteste, lâche l'objet tenu en main (indiscernable). Le soldat applique une arme de poing sur la tête du/de la gosse. La tête est propulsée violemment sur la gauche, des fragments de matière paraissent sortir de son oreille. Le corps menu s'effondre, lâché par le soldat. Celui-ci se baisse et ramasse... (quoi?)

Au téléphone (premier contact)

... je ne vous avais pas encore dit mais l'Indio, mon voisin, le type qui vivait au rez-de-chaussée, enfin à la cave, surtout, eh bien il est mort. C'est un Chinois qui l'a trouvé, il n'a rien osé dire, il l'a laissé en place, puis il en a parlé à un autre Chinois, à un de ces petits qui portent le café pour les gens du quartier espagnol et le petit, qui parlait un peu de dialecte, en a parlé à un de ses clients, un monsieur très bien, qui m'en a glissé un mot avant que l'information ne se diffuse trop loin. Moins d'une heure plus tard j'y étais. J'ai pris mes responsabilités, je ne suis pas du genre à me défilier et après tout les cadavres ne me font pas peur, j'en ai déjà vus, j'ai même vu le corps de la petite Lughérini, Dieu qu'ils l'avaient fait souffrir ces salauds, qu'ils crèvent tous (si vous me permettez). L'Indio est mort proprement, lui, allongé dans son lit les mains sur la poitrine. Il venait de se faire un café, on aurait pu croire qu'il dormait mais ce Chinois avait du flair, il avait dû voir quelque chose par la fenêtre, ou peut-être qu'il était entré avant moi, allez savoir, on ne peut jamais avoir confiance. Enfin, je suis entré juste à temps, à une minute ou deux les écrans se fermaient, tout était perdu. Ça sentait une odeur curieuse, pas désagréable, comme un parfum délicat. Je me suis occupé de lui,

j'ai constaté son état, j'ai fait mon tour suivant les règles, j'ai pris ce qu'il fallait, et voilà, je vous appelle. Je me disais que ça pouvait vous intéresser. Mais il faudrait qu'on se retrouve quelque part, pour en parler vraiment. Non, pas tout de suite, excusez-moi, d'abord je pense que vous êtes une personne très occupée, ensuite rien de tout ça ne presse, après tout l'Indio est mort, hein ? J'ai tout ce qu'il faut. Et puis c'est juste un type mort, pas de quoi en faire tout un plat, mais il s'avère que je le connaissais un peu...

17 – Immeubles éventrés, on aperçoit l'intimité des appartements. Un blindé léger est arrêté au bout d'une rue perpendiculaire. Au bout de quelques secondes, la silhouette du/de la gosse apparaît. Trébuche. Une de ses mains retient quelque chose sous un anorak. S'engage avec prudence sur la rue (un coin de visage, tourné vers le ciel). Voici le soldat, il franchit le cadre en trois pas, il tient déjà son arme de poing à la main. Rattrape la silhouette, la redresse. Un bref instant le visage du/de la gosse apparaît, quelques mèches noires plaquées sur le front. Il/elle se tortille sous la poigne de l'homme qui lui tient le bras gauche juste sous l'épaule. Arme appliquée contre la tête, volée d'éclats de matière, cou tordu sous le choc, l'arme n'est déjà plus dans l'image, le corps s'effondre, le soldat se baisse et ramasse quelque chose, ressort du cadre.

De nombreux éléments de la séquence scintillent : le blindé, le haut d'un immeuble, le pied du/de la gosse, l'arme... Vous les effleurez. L'image se fige. Un lien apparaît. Voulez-vous en savoir plus ? Unveil.

Via mezzocannone, 12 (première rencontre)

... l'Indio, encore un surnom idiot, il était russe en vérité, une sorte de Russe bizarre avec les yeux bridés, un Mycrønien, que personne ne se vexe, il ressemblait à un Sioux, à un Apache, ici les gens ont les références qu'ils peuvent et le nom lui allait bien. Les Indiens se taisent, c'est connu. Je m'intéressais à lui depuis longtemps il faut dire, sa mort a été une aubaine, que le Ciel me pardonne. Le

pauvre n'était pas si vieux, quarante-trois ans, on a encore le temps de se refaire une vie dans les règles à cet âge, vous avez raison. Si je vous ai fait venir jusqu'ici (je sais combien votre temps est précieux) c'est que, avant même que le Chinois... enfin... j'en savais sur lui un peu plus que ce qu'on pouvait en attendre, je vous ai dit, je suis curieux, c'était un étranger, il avait de curieuses manières, et le sujet me titillait, j'avais cru le reconnaître. Tenez, par exemple, je connais son véritable nom, même si aucun des trois passeports trouvés chez lui ne le portait. Son nom c'était : Kolya Ny.

Je pensais vous surprendre un peu, pardonnez-moi.

C'était une célébrité, dans un milieu qui n'est pas le mien, mais dont je suis les affaires avec attention. C'est vrai qu'il n'était pas la figure la plus connue, mais beaucoup de gens le respectaient. Et beaucoup d'autres le recherchaient. Beaucoup, même, seraient prêts à donner de l'argent... de grosses sommes... pour en savoir plus sur lui. Des services de renseignement, des États, des sociétés de sécurité informatique, des hommes sérieux avec des cravates et des moyens. Des interlocuteurs un peu trop gros pour moi. Je sais que vous êtes une personne de ressources, vous connaissez des gens qui connaissent...

Venons-en au fait. Voici les photos, celle de la morgue (un ami y travaille, ne soyez pas surpris), celle que j'ai prise moi-même, et celle-ci que vous trouverez en ligne si vous entrez son nom. Curieux, n'est-ce pas ? Un homme aussi célèbre, installé chez nous.

Si vous me permettez, je vais tout reprendre depuis le début.

Je vais devoir vous reparler de Bodran. Est-ce que vous vous rappelez comment tout a commencé ? Pas la vidéo, oubliez le film, Horsi, la gamine... J'y reviendrai. Revenons au tout début de cette histoire. Ça s'appelait *les fichiers caucasiens*. Un leaking, comme ils disent, du jamais vu sur la guerre du Caucase. Il y avait les conversations entre diplomates européens et russes, l'implication des Turcs, les images des tapis de bombes, les bavures, le soutien bulgare, les rapports sur les effets de l'artillerie à guidage sémantique. Des tonnes

de matériel illégal, le site s'appelait Unveil. C'était tellement gros que tout le monde en a parlé, mais ça n'a duré que deux semaines, puis ils ont mis en marche l'étouffoir. Ça a été efficace. Je vous liste les techniques : déni de service, reroutage forcé des serveurs de domaine, comptes bancaires fermés, circuits de donations déclarés terroristes. Ils ont dit que les documents les plus croustillants étaient des faux. Les humanos, les rouges, ils ont tous protesté, tout le monde savait que cette guerre était affreuse, bien sûr, mais là il y avait toutes ces preuves, ces témoignages, ces documents techniques, ces discussions affreuses entre officiers... Unveil, qui a reçu le prix Assange, a été déménagé en Islande, mais presque plus personne n'y avait accès et on a pensé que l'histoire était terminée. De la contre-intox bien menée. 36 % des personnes interrogées disaient que les fichiers caucasiens étaient des faux produits par une organisation terroriste. 42 % avaient des doutes. Vous vous souvenez ?

Maintenant Kolya Ny, mon voisin, entre en scène. La vidéo émerge.

L'original durait quatre minutes. Elle était composée de dix-neuf séquences. La séquence de la gamine porte le numéro 17. Elle a d'abord tourné sur les circuits underground, puis elle a émergé sur les grands médias. Ç'a été l'idée d'un journaliste du *Guardian* de découper les séquences et de les faire circuler individuellement, à moins que monsieur Ny n'ait prévu, dès le début, qu'il en serait fait ainsi. Vous les avez regardées, vous aussi, comme tout le monde, ça vous a donné envie de vomir, ce n'est pas humain de faire voir des choses pareilles, bref. Et il y avait les liens dans la vidéo qui renvoyaient via des adresses détournées sur les serveurs islandais d'Unveil. Je ne sais pas pour vous mais les documents ont recommencé à circuler et moi je les ai enfin vus. Ils ont relancé la machine à étouffer et ce coup-ci ça n'a pas marché.

Kolya Ny était l'homme derrière la technique de diffusion. Il n'a pas caché ses méthodes, il a même accordé des sortes d'interviews à des collègues en piraterie. Pour que les hommes en cravate comprennent qu'ils ne pourraient pas lutter, que les données seraient

accessibles. « La vérité passera par les tuyaux de l'ordure. » Et oui. Elle est passée par les réseaux virtuels privés, par les serveurs fantômes, par l'adressage flottant, par la diffusion spam... Monsieur Ny a utilisé les techniques de sécurisation qui ont été inventées pour les données pédophiles. Le FBI et les autres agences de sécurité l'ont bien compris, ils l'ont tout de suite accusé d'être de mèche avec ces gens-là, d'aimer regarder des photos dégueulasses de toutes petites filles, etc., c'est le genre d'accusation qui porte. Les humanos ont crié au complot. Ils connaissaient la chanson, accuser quelqu'un de toucher aux petits enfants ça veut dire le discréditer à la face du monde, ils ont dit que les liens de Ny avec la pédophilie étaient fabriqués de toutes pièces.

Et vous savez ce que j'ai découvert? Ils avaient tort. Ny travaillait vraiment dans ce business. Officiellement, il était employé d'un consortium russe à Genève mais en vérité il montait des circuits de diffusion de contenus illégaux. Les hardcore-pédo, en cryptographie, ce sont les meilleurs... J'ai des preuves. Voilà ce que j'ai trouvé chez lui. Je vous ai dit, je suis entré juste à temps, j'ai réussi à flasher son vault avant que tout ne se verrouille, Ny était en train de travailler dedans quand il est mort, il faut bien avoir un peu de chance. Regardez ces listes, ces outils, n'importe quel spécialiste vous le dira, monsieur Ny bricolait du réseau parallèle pour amateur de petites photos privées. Je suis sûr que vous connaissez des gens qui pourraient aimer ce genre d'histoire... Dans le genre: « Vous avez aimé le film du capitaine Horsis faisant sauter la tête de la petite? Ou la plongée du missile vers l'hôpital de Bodran? Ou la fusillade des grand-mères? Vos films préférés étaient hébergés juste à côté de séquences qui vous auraient fait rougir... » La vérité dans les tuyaux de l'ordure.

J'aurai d'autres informations encore mais je suis venu vous voir tout de suite, je voulais une première assurance, des premières idées. Fouiller tout ça me prend du temps et je suis obligé de prendre des précautions et pendant ce temps-là je ne travaille pas sur mes affaires habituelles, ça fait du manque à gagner. Je n'ai pas envie de finir comme lui, d'avaler un café un peu trop salé. C'est pour ça que je me tourne vers vous. Je veux savoir ce que vous me conseillez, vous

êtes une personne honorable, les gens vous écoutent. Moi, personne ne me connaît. Bien sûr, je veux de l'argent. Qui n'en a pas besoin ? Le plus possible. Dans les limites de la morale, je vous en prie, je ne suis pas de ceux qui...

17 – Dans l'immeuble à la façade ouverte on distingue un canapé, un cadre de travers accroché au mur et une croix orthodoxe sur le mur du fond. Le véhicule blindé immobile au pied de l'immeuble carré est un VXB 170 fourni par la gendarmerie française, reconnaissable à son pare-brise étroit. On distingue une partie de la tourelle, le modèle a été customisé par l'industriel pour les déploiements en Opex. Le gosse s'avance. Très probablement une fille (la maigreur, les cheveux longs). Elle tient quelque chose enveloppé dans une toile militaire, lors du procès, le capitaine Horsi prétendra qu'il s'agissait d'un terroriste qui venait de voler des munitions. Le capitaine Horsi s'avance. On distingue sa plaque (illisible), une certaine manière d'accrocher son baudrier, et la marque caractéristique de l'armée hongroise sur la mentonnière du casque. L'arme, un pistolet H&K USP, est appliquée sur la tempe de la jeune fille, retenue par Horsi au niveau de l'épaule gauche. Le tir est presque immédiat, la tête bascule, les fragments éjectés sont créés par l'explosion de la boîte crânienne du côté opposé à l'impact. Horsi lâche le corps, ramasse les munitions.

Piazza Dante Alighieri (deuxième rencontre)

... aimable à vous d'accepter ces conditions, je ne vais pas abuser de votre patience, je suis vraiment heureux, les données auxquelles j'ai accès ont une valeur certaine, je pense que vos interlocuteurs seront satisfaits. Je vous le dis en quelques mots, tout vient des racines. Bon je simplifie un peu trop. Je sais que je dois vous donner des détails sans trop en lâcher, vous comprenez bien, mais on a là matière à une grande révélation, de celles que les hommes en costume gris et cravate bleue n'aiment pas trop voir paraître en public, je vois que vous me

suivez. Si quelqu'un d'autre essayait de reproduire l'exploit, vous vous rendez compte... J'ai là des informations précieuses. De quoi monter la campagne publicitaire la plus agressive, la plus terrifiante au monde.

Revenons à notre vidéo. Le film de Horsi a buzzé, autant qu'une sextape un peu sale, disons. Quelques millions de personnes l'avaient vu, mais pas *tout le monde*. Monsieur Ny est devenu une star underground, des gens se sont proposés pour l'aider, il a commencé à y avoir des soldats qui désertaient, des manifestations silencieuses dans les églises, dans les rues, ça suffisait. Les documents Unveil circulaient mais le gros truc c'étaient les vidéos, celle-là en particulier. Le 12 avril vous ne la connaissiez pas encore et les gouvernements impliqués ont frappé fort, très fort. Une collaboration internationale nouvelle, inenvisageable auparavant. La plus grande opération de cyberguerre de tous les temps. Des milliers de comptes d'hébergement fermés, des opérations de police dans une dizaine de pays. En Ukraine, plus de soixante-dix personnes arrêtées et interrogées. Ils ont dit «un coup mortel porté aux deux grands maux de notre temps, la pédophilie et le terrorisme». Les films et les documents portant atteinte à la sécurité de nos soldats déployés dans le Caucase ont été rendus inaccessibles de nouveau.

Pendant trois jours. Soixante-douze heures.

Le quinze avril, *le monde entier* plongeait la tête dans la merde, si vous me permettez. *Le monde entier* faisait connaissance avec monsieur Horsi, avec la petite fille, le monde entier se demandait pourquoi la gamine était morte, ce qu'elle portait contre la poitrine, pourquoi il n'y avait pas eu de procès... Il n'a pas dû y avoir un seul écran dans le monde qui n'ait pas affiché ces images. Il suffisait de vouloir regarder les résultats du foot, les photos du cousin en voyage, une recette de poisson, le loto, une télénovella... Et à la place une drôle de pub vous sautait aux yeux, une image mal cadrée et un grand connard en uniforme et sa petite copine et des liens scintillants. *Vous voulez en savoir plus?* Et en quelques heures dans le monde entier ce petit coin de Bodran est devenu aussi célèbre que le Golgotha. Horsi n'apparaissait pas tout le temps, c'était quand même plus vicieux. Le secret

de Ny – et de ses copains derrière lui, j’ai des noms – c’est d’avoir réussi la campagne de pub contextuelle la plus puissante de tous les temps, en utilisant des techniques presque légales. Ils sont passés par les trois plus grandes régies, ils ont associé leur film et leurs liens à tous les mots-clés associés de près ou de loin au Caucase, à la guerre. En soi, c’est énorme, c’est un chef-d’œuvre. Et dès que vous pensiez quelque chose se rapprochant d’une des images (je ne sais pas : fille, canapé, fumée, route, soldat, guerre...), dès qu’un de ces milliers de mots-clés apparaissait sur votre écran la vidéo venait avec lui. Alors nous avons tous haï ces images, cette guerre et ce connard d’Horsi, et cette fois-ci le Hongrois n’y a pas coupé, il a eu son procès, et la guerre aussi, l’artillerie guidée sur les téléphones des rebelles, et les drones, et les obus à l’uranium, tout a été déballé et on en est là où on en est, je ne vous fais pas de dessin.

Voilà. Dans mes documents j’ai toutes les clés du processus, Ny avait tout chez lui, ces types sont des artistes, des solitaires, et je ne vous cache pas que j’ai eu de la chance, je suis entré chez lui dès que le Chinois (mais je vous ai déjà raconté) et j’ai flashé ses disques avant que le verrouillage automatique s’enclenche, je suis entré alors que le coffre au trésor était encore grand ouvert. Il suffisait de penser vaguement à la guerre pour la voir surgir, comme s’il voulait que plus personne ne puisse dire qu’il ne savait pas.

Notez que je le comprends. Cela fait longtemps qu’elle dure, et si on en a toujours plus ou moins parlé, Adjarie, Mycrønïe, Transnistrie, tout ça se mêle, même moi qui connais ma géographie je m’y perds, et pourtant ils en discutent au café, les émigrés. Dans mon quartier ce sont les Mycrønïens et les Yirminites, c’est pour ça que Ny a trouvé refuge par là-bas quand ils ont lancé le mandat d’arrêt contre lui et que les Suisses se sont sentis forcés de lui mettre la main dessus. Il était de Yirminadingrad, la ville qui a été détruite lors de l’accident, à ce qu’en disent les Russes. Ils ont tout renommé là-bas, c’est le meilleur moyen de tuer les gens, ça, changer leur nom. Je crois que Ny voulait se venger, pas des Russes, pas seulement d’eux. De nous tous, de ceux qui n’ont rien fait quand son pays s’est retrouvé

effacé parce que nous ne connaissons rien de là-bas, ni les peuples, ni les fleuves, ni les frontières, nous ne savons pas qui sont ces gens. Maintenant ils vivent chez nous, dans leur coin de béton, ils font dans les armes et le blue shock et tous les trucs sales que veulent bien leur déléguer les petits gars de Secondigliano. Alors Ny et ses copains, quand ils en ont eu l'occasion, nous ont jeté leur pays et leur merde à la figure, voilà ce que je comprends. Je ne dis pas que je le légitime, attention, je suis écœuré comme vous, comme tout le monde. Mais vous devez bien reconnaître qu'ils s'en sont bien sortis. Maintenant nos petits soldats vont rentrer à la maison et, là-bas, ils vont continuer à s'entretuer comme avant parce que moi, ce plan de développement pacifique je n'y crois pas.

Je sais, je parle beaucoup, j'ai passé trop de temps dans la vie de feu monsieur Ny, je lis tout, je veux savoir. Comme je vous dis, vous êtes bien tombé avec moi. Voilà ce que nous allons faire, je vous ai isolé ces documents, ça décrit une partie de leurs méthodes pour infiltrer les régies, le keyword-hacking, ça montrera que nous sommes sérieux. Vous relancerez ce monsieur du ministère ? Je vous fais toute confiance pour trouver les meilleurs interlocuteurs. Je m'attendais à une avance plus élevée toutefois. Dites-moi ce que vous obtiendrez avec ce que je vous ai fourni, moi je replonge, j'espère que nous aurons rapidement des résultats.

17 – Les détails de la croix orthodoxe disparaissent au moment du zoom. Les traits deviennent des aplats de niveaux de gris/brun puis on atteint les limites de l'algorithme de compression vidéo et tout éclate en gros pixels baveux, seules des différences de teintes nauséuses laissent croire qu'il y a eu ici une image/quelque chose. Le blindé, en gros plan, les détails se fondent dans le magma gris/noir, ce pourrait être un BTR-80 russe, un Humvee, un bus de journalistes, le sigle est un magma blanc sur quelque chose, une portière, quel sigle au fait ? Le corps titube, le trait d'une jambe se découpe sur le ciel entre deux immeubles, l'autre court comme un rat, et si elle était déjà morte, et si ce n'était pas une gamine, pas un gamin, mais autre chose, un vieillard maigre à crever, un

monstre, un fœtus mal grandi? On aime la masse du capitaine Horsi et son brassard lisible et son casque, son équipement reconnaissable, personne ne peut avoir volé tout ça, personne ne peut avoir voulu reconstituer un authentique capitaine d'infanterie, une créature de kevlar, de fibres tressées, de grenades, de rangers (tiens, on les voit pas). Le pistolet utilisé est un H&K, la silhouette caractéristique y est, l'arme s'applique contre la masse noire qui pourrait être une tête. Un processus lent et silencieux mais pas le temps d'avoir peur, une pièce d'acier bien connue contre une masse inconnue qui pourrait être quelqu'un (en êtes-vous sûr?), la masse est animée d'un mouvement puissant vers la gauche, articulé sur le cou, comme un geste d'évitement, des éclats de matière volent et replongent dans l'indiscernable, des bribes deviennent floues, une mèche s'envole (une mèche, un fil, un ruban?), fondu au noir. Le capitaine disparaît, l'image replonge dans son chaos absurde, primordial et menteur. Rien d'autre que des lambeaux numériques sans valeur. Oh Jésus comme nous aimerions le croire!

Posillipo – troisième rencontre

... je crois que nous nous sommes trompés d'interlocuteur. Excusez-moi de le dire comme ça mais j'ai beaucoup travaillé, j'ai pris sur moi pour faire les choses à fond et prendre un peu de recul. Mais ces images... vous le savez comme moi, elles vous capturent et vous saoulent, et il est tellement difficile de...

Je sais. Asseyons-nous, commandons quelque chose à manger, ce que vous voulez pour moi, des linguine alle vongole ça ira très bien, je vous remercie. Les choses sont plus compliquées qu'elles ne paraissent, je m'en rends compte depuis hier mais je ne voulais pas arriver devant vous avec des idées trop confuses. Mais avant toute chose, et j'insiste sur ce point, cet homme du ministère n'est pas le bon contact. Pardonnez-moi, mais il n'est pas à la hauteur. Nous pouvons viser beaucoup plus haut, beaucoup plus loin et c'est pour cette raison que je mets beaucoup d'espairs dans notre association.

La police n'a pas posé de questions sur la mort de Ny. Un immigré qui meurt, c'est du travail en plus pour les bons Italiens, n'est-ce pas? Mais moi j'en ai posé, je m'en suis senti le devoir, ne serait-ce que pour notre affaire commune. Par exemple : comment un homme comme moi a-t-il pu retrouver son chemin dans des données aussi compliquées que celles sur lesquelles travaillait un homme comme lui? Moi, je ne le connaissais pas, pas personnellement, et j'ai réussi à progresser dans sa mémoire numérique, dans son esprit en quelque sorte. Bien sûr de nombreuses choses sont restées obscures (et ça a son importance) mais... Enfin, c'est évident : j'ai trouvé mon chemin parce qu'il m'y a guidé. Pas moi, personnellement, mais il préparait quelque chose, une communication envers quelqu'un d'étranger à son système. Il n'a pas eu le temps de finir, on ne lui a pas laissé le temps... Ces gens ne plaisaient pas, c'est pourquoi vous me voyez si tendu. Non, attendez, ne vous inquiétez pas, je vais vous expliquer et vous comprendrez tout ce que nous pouvons en tirer. Il ne faut pas faire la même erreur que lui et grâce à vous... et je pensais à vos relations industrielles... Laissez-moi reprendre.

Il y avait de nombreuses copies des dix-neuf séquences sur les disques de Ny et je les ai toutes ici, sur ma petite machine, je ne vais pas vous les montrer mais j'ai été curieux, je les ai regardées. Juste quelques secondes bien sûr, je les connaissais déjà, je croyais que je les connaissais, comme tout le monde, et puis ça m'écoeurait de les voir encore. Ça me frappait physiquement, là, dans la poitrine, j'avais envie de fermer les yeux, comme les premières fois. Vous avez ressenti cela vous aussi, n'est-ce pas? Et je me suis posé une question, peut-être poussé par les indices semés par mon guide mort, je ne sais pas, j'ai regardé les hachages des vidéos, car bon Dieu, pourquoi en avoir plusieurs? Pourquoi en détenir *vingt-et-une copies*? La réponse est évidente. Les empreintes différaient. Ça voulait dire que les séquences étaient différentes. Les tenants de la théorie des angles avaient raison, même s'ils n'ont rien compris. Je les ai regardées de nouveau, une à une, les vingt-et-une. Pas dans la même journée, c'était impossible, la sensation grandissait, là, juste contre mon cœur, une vraie nausée,

et vous pouvez me croire je ne suis pas une femmelette, j'ai vu des choses affreuses mais j'avais envie de m'enfermer dans les toilettes, ou dans mon lit, d'oublier tout ça, mais c'était impossible, on ne peut pas oublier ce qu'on *veut* oublier. J'en ai rêvé, je les voyais devant moi, Horsi et la fille et la ville, j'aurais pu les toucher, je sentais l'odeur sale et poussiéreuse de Bodran, j'entendais cette rumeur, ce grondement de véhicules passant dans le lointain, la colonne de chars comme ils disent (mais il n'y avait pas de chars dans cette guerre...) et j'avais un goût amer dans la gorge, comme le souvenir d'une bière, la salive sèche d'une maladie à fièvre, et encore ce goût de tabac...

Patientez, je vous en prie, il est vraiment nécessaire que je vous explique, ces sensations ont leur importance. Vingt-et-une versions. Différentes. Je les ai regardées, j'ai zoomé, comme tous ces dingues, là, qui voient des complots partout, comme les analystes des services secrets du monde entier, et je n'ai pas vu les différences. Mais je me suis dit que j'avais quelque chose que tous ces gens n'avaient pas, j'avais les vingt-et-une versions à ma disposition. Voici la vraie question : quand vous avez vu la vidéo la première fois, laquelle avez-vous vue ? Numérotons-les je vous prie de *a* à *u*. Avez-vous vu la séquence 17a, la 17b, la 17n ? Vous ne le savez pas. Et la seconde fois, quelle séquence vous a sauté à la figure ? Parions que ce n'était pas la même...

Je ne parle pas très bien russe, j'ai lu d'abord tout ce qui était en anglais mais il a fallu que je creuse dans le reste de la documentation. Mais dans ce que j'ai traduit j'ai trouvé cette expression qui revenait tout le temps, *expérience totale*. Et aussi ce mot, évident : *tournage*. Cela ne vous semble pas clair ? Voici pourtant la vérité nue... Ces images ont été fabriquées, oui, vraiment, avec une technique nouvelle, quelque chose d'inédit que j'ai expérimenté de plein fouet. Vingt-et-une versions de la séquence, toutes différentes, qui forment comme une construction holographique. Chaque vision, chaque couche marque votre esprit de façon différente et il assemble le tout pour vous donner l'impression d'y être. Voilà pourquoi plus encore que d'autres images affreuses nous nous souvenons de ces moments... comme si nous les avions vécus. Et le système fonctionne parce qu'ils

nous ont saturés de leurs foutues vidéos. Ils ont matraqué les esprits avec les bombes, avec les coups de feu dans la maison des fleurs, et surtout avec la séquence 17, la plus forte. J'ai des preuves, je dois travailler encore mais j'ai des preuves.

Je vois que vous me suivez.

C'est l'œuvre d'un groupe puissant, organisé. *Ils* ont fait ces images. Pas à Bodran, oh non, Ny est clair. À Yirminadingrad, évidemment, il fallait un endroit correspondant à... la séquence 17 a été faite dans les zones nord de la ville, celles-là mêmes où est supposé s'être produit l'accident... Il y a une forme grise, dans le fond, ce n'est pas une de ces montagnes adjares comme ils disent tous, ce sont les toits du lycée pontifical... Celui qui a été détruit.

Je ne peux pas l'expliquer, tout ça me dépasse. Si la ville n'a pas été rasée alors quoi? Et si les films ont été fabriqués, pourquoi Horsi est-il passé en procès? Qu'est-ce qui a été fabriqué d'autre? Toutes les sources, les opposants, les témoins, tout le monde accrédite les fichiers caucasiens. Les gouvernements, les armées, tous même reconnaissent leur véracité. Cette guerre est une saloperie. Mais moi je vous demande: où est-ce que nos soldats sont allés se battre? Est-ce que ces pays existent?

J'essaie de ne pas perdre pied. On ne peut pas avoir toutes les réponses tout de suite. Mais voilà la chose à laquelle on peut s'accrocher: il *existe* une technique inédite, quelque chose de nouveau, d'extraordinaire, pour diffuser une sensation... une expérience... dans l'esprit des gens. Ça me rend peut-être malade mais ça *existe*. Il peut y avoir des implications à tout ça. Des gens maîtrisent cette technique et nous savons comment les trouver. Voilà pourquoi il faut abandonner la piste du ministère, ils ne comprendront pas, ils voudront seulement... Parce que ceux qui savent faire ces images sont *très* sérieux, nous n'en devons pas douter. Ils refuseront de me considérer, mais vous, ils ne pourront pas vous ignorer alors voici ce que nous allons faire. Nous allons leur proposer une association. J'ai repensé à vos affaires, je n'en connais pas grand-chose mais je sais que vous avez des intérêts dans certains commerces underground, je mets

des guillemets, vous en parleriez mieux que moi. Mais vous imaginez s'il y avait moyen de faire partager l'expérience de vos produits? Il faut s'y prendre bien sûr avec délicatesse, mais...

Pardon, je m'emporte. Je vais vous donner tous les détails, tous...

Nous irons très loin, je peux vous l'assurer.

Bien sûr, je n'ai parlé qu'à vous.

Ne me dites pas qu'il est trop tard.

17 – Et maintenant dans la rue noire et grise les immeubles nous surplombent, leurs façades crevées d'yeux ténébreux, toutes ces vies qui se déversent sur nous éventrées par la guerre... Il faudrait que rien ne bouge car les lignes invisibles des snipers nous guettent, elles tracent un filet invisible qui nous maintient là, la gueule dans la poussière grise et boueuse. Et elle vient jeter le trouble dans l'eau calme en tenant son trésor contre son cœur. Amour reste tranquille, reste dans l'abri, sous le béton loin des regards et des lignes de mort, laisse ton trésor, il n'en vaut pas la peine... Écoute-moi, non, ne t'avance pas, les ogres vont venir, Samuel Horsi va venir, j'entends son pas, déjà, cours, cours, maintenant c'est trop tard, cours! Capitaine, soyez clément, elle n'a pas pensé à mal, il n'y a pas de terroristes si jeunes, les enfants ne posent pas de bombe, pas dans ce pays, ces gens aiment leurs gosses plus que l'or et les bijoux, qui irait leur confier une bombe? Nous n'en valons pas la peine... Baissez votre arme, capitaine, elle n'a pas voulu... vous la corrigerez... Une bonne frousse et personne n'y reviendra...

Je vous en prie... je vous en prie...

Et maintenant dans la rue noire et grise les immeubles nous surplombent, leurs façades crevées d'yeux ténébreux, toutes ces vies qui se déversent sur nous éventrées par la guerre... Il faudrait que rien ne bouge. Rien ne bouge.



Les Portes de la terre

J'ai toujours préféré la version officielle.

Le Président Mao disait que c'est par la pratique que l'on conçoit la vérité et qu'il faut toujours corriger la vérité d'après la pratique. Cependant, en faisant la synthèse des rapports policiers établis sur les Yirminadiniens à partir de leur arrivée à Bayan Obo, et ce même en considérant la part de paranoïa qui entre dans toute pratique d'espionnage, il semble impossible d'en inférer quelque théorie crédible. Les exilés ont, pendant toute la période où ils ont travaillé à la construction de la mine, menti de manière systématique, à donner le vertige. Au point que le secret qu'ils visaient à dissimuler aux autorités, et il est terrible, ne semble pas suffisant à justifier tel enchevêtrement de contre-vérités, fausses pistes, affabulations, ni leur caractère contradictoire : on en vient à douter que, sur Yirminadingrad, du point de vue même de ses anciens habitants, on puisse dire quelque chose de vrai. On en vient à se demander si leur véritable but n'était pas de contaminer notre esprit, de lui insuffler leur haine de la vérité, de pervertir le langage pour que nos mots perdent l'esprit.

De l'argile, disait Lao Tseu, nous faisons un pot, mais c'est le vide en son centre qui retient ce que nous voulons : et puisque le cœur des mensonges yirminadinites semble devoir nous échapper tout à fait, ce compte-rendu se bornera à essayer, à partir des documents conservés, rapports officiels et enregistrements de sécurité, de sculpter un récit qui puisse les contenir, sans les épuiser. Puisqu'il faut partir d'affabulations, cette chronique ne sera qu'une fable : puisse l'homme sage, en en caressant les contours, en observant ce qui a été peint sur ses flancs, ce qui a été inventé pour l'orne, sentir qu'il y a quelque chose de monstrueux, qui nous menace tous, à l'intérieur du vase.

Dans le District Minier de Baiyun, l'automne n'est qu'un passage, un pont fragile comme du papier entre une ère brûlante, étouffante comme devait l'être le monde avant que l'archer Yy n'abatte les neuf autres soleils, et le règne du froid, où le souffle peine à s'échapper des lèvres, menace de condenser aux portes du visage. À Bayan Obo, la course finale du Buffle de Métal s'accompagnait de tempêtes de

terre qui s'engouffraient dans les tranchées ouvertes par la mine, secouaient les véhicules malgré les hauts murs de boue entre lesquels ils filaient, brouillaient le ciel et pliaient les hommes en deux. On espérait cependant la venue de Tigre d'Eau sans se plaindre. La production ne baissait pas.

Danayl Yilmazoglu, sa femme Melya et dix-sept ingénieurs, étaient arrivés à la fin de l'été. Ils avaient prétendu être experts dans l'exploitation des terres rares, l'extraction de l'yttrium. Les rapports officiels notent même, avec un enthousiasme que seule peut justifier la corruption, que les Yirminadiniens ont découvert les premiers, lors de l'année de la Chèvre de Terre, la pierre lunaire dont est tiré le précieux isotope. Le goût pour le luxe du secrétaire du Parti alors en fonction dans le District, semblable à celui de Lyu Wencai, est depuis avéré : comme l'écrivait le Président Mao, il n'est pas difficile à un homme de faire quelques bonnes actions ; ce qui est difficile, c'est d'agir bien toute sa vie, sans jamais rien faire de mal.

Un filon découvert depuis peu avait été confié aux Yirminadiniens. Et s'ils avaient menti en prétendant avoir été les premiers à creuser à la recherche de terres rares, ils s'avèrent être des mineurs efficaces. En un rien de temps, ils avaient éventré la colline, ouvert une nouvelle plaie dans la terre, percé le sol de puits profonds. Les ouvriers mongols étaient plus travailleurs qu'à l'accoutumée, ils parlaient de leurs nouveaux employeurs avec respect : peuple superstitieux, sans doute étaient-ils impressionnés par la pâleur de leur peau, une blancheur d'occidental habitué aux galeries souterraines plus qu'au soleil. Melya, surtout, se voyait honorée comme une princesse. Même si faire l'amour est moins utile qu'écraser un insecte, les ouvriers la regardaient avec concupiscence. Mais les comptes-rendus des cadres du Parti sont eux aussi marqués par le délire jaune. On la compare à Xy Shy qui perdit le roi Wu, à la déesse Nüwa. On insiste sur sa chevelure couleur de feu, rampant en cascade jusqu'à ses reins, sur ses hanches larges, arrondies comme un luth pipa. Les métaphores sur ses seins, leur volume, la façon dont ils se logent aux décolletés, sont d'un goût plus mauvais encore.

Danayl Yilmazoğlu est par contre présenté comme un alcoolique, et plus bavard que Lyu Lyng, des Sept Sages de la Forêt de Bambou, qui était lui aussi, selon la légende, porté sur la bouteille. Chao Yuxyn, dont les rapports sont détaillés et précis, devint son compagnon de boisson favori. C'est à lui que nous devons le tout premier récit sur les causes de l'exil des Yirminadiniens. Le leader des immigrés avait titubé en revenant des toilettes, manqué rater sa chaise, massé le sommet de son crâne, là où les cheveux ne poussaient plus, puis avalé d'une gorgée son gobelet à ras bord d'artz. Le goût étrange, pour qui a l'habitude de boissons plus sophistiquées, du distillat de lait fermenté de yak semblait lui plaire. Il avait fermé un œil pour se resservir sans répandre l'alcool à côté de son verre.

« Ils ont fini par raser les Passerelles, avait-il dit. Et comme le quartier restait inondable, ils ont construit des buildings sur pilotis, des piliers de béton de douze mètres de haut, avec des trucs d'art contemporain dans des niches protégées par des vitres de plexiglas. Quand la flotte reprenait possession des lieux, à la mauvaise saison, ça faisait une exposition pour les hommes-grenouilles, pour les poissons, ce qui, à mon avis, était une sacrée bonne idée, vu que la poiscaille est stupide et que les plongeurs sont cinglés. »

« Bref, tout ça pour dire que, Yirminadingrad, ça a bien changé. Au siècle précédent, on aurait dit un mélange entre Sarajevo et Ystanbul, c'était sale, ça grouillait et ça puait, on y vivait parce qu'on n'avait pas le choix. On en était fier. Il y avait des couleurs, partout, des ciels orange qui vibraient au-dessus du bleu de la mer, des rouges sales et des milliers de nuances de gris. Et les odeurs, épices, sel marin, tout ce que l'homme peut suer de sa carcasse... Et puis, d'un coup, les capitaux ont commencé à affluer. Les impérialistes, comme vous dites, ont fait main basse sur la ville. On est passé en quelques années d'une production industrielle qui, il faut bien l'avouer, crevait à petit feu, à la production de propriété intellectuelle : biotechnologies, nano-informatique, mercatique sociale. Nos politiciens corrompus sont partis se planquer quelque part avec le pognon qu'ils nous avaient sucé depuis des dizaines d'années et la municipalité est passée aux

mains de nerds mal dégrossis, de dirigeants de labos pharmaceutiques et de publicitaires défoncés à la postcoke, ou une connerie du même genre. Yirminadingrad est devenue plus sûre, plus propre, plus chiante et plus vide aussi. Du verre, de l'acier, du blanc et du transparent. Une odeur de désinfectant à chiottes. Rasoir comme le design d'un UltraP.»

Danayl Yilmazoğlu avait tapé son gobelet vide contre la table. Deux fois. L'avait regardé dans sa large main tavelée de plaques rouges, avait semblé hésiter à le jeter contre le mur du fond du débit de boisson.

«Tous les ouvriers et les chômeurs de la ville ne pouvaient pas devenir nettoie-tout ou cobaye. Les loyers ont commencé à augmenter, les usines à fermer et ils ont fini par se dire que ça coûterait moins cher de faire venir l'yttrium de chez vous que de continuer à l'exploiter nous-mêmes. Le jour où ils ont fermé la mine, j'ai tiré un trait sur mon pays. Certains des gars m'ont suivi et voilà, on se retrouve ici, là où ça se passe, là où les terres rares sont si abondantes que leur nom n'a plus de sens.»

Danayl Yilmazoğlu avait ensuite souri, puis s'était laissé glisser le long de sa chaise. On l'avait traîné jusqu'à un lit de briques, on avait allumé le feu en dessous, puis on l'avait laissé dormir, ronfler comme un taureau.

Quelques mois après l'arrivée des Yirminadiniens, le Parti du Peuple de Mongolye Yntérieure se lança dans des opérations de sabotage des sites miniers de Bayan Obo. Malgré les arrestations des sympathisants du Neyrendang, la situation empira peu à peu et les ouvriers mongols se mirent en grève. Ils ne reprirent le travail qu'après l'intervention de l'armée et une purge de large ampleur, qui permit au Parti de réaliser que les éléments subversifs étaient bien plus nombreux que ne le soupçonnaient les autorités de la province. Cependant, l'extraction de terres rares par les Yirminadiniens restait stable, elle atteignit même un pic de productivité au mois du dragon, au moment où les opérations de sécurité étaient les plus intenses.

Le printemps était sec, on sentait qu'il serait plus court encore que

d'habitude. Le dragon rampait et, sous son souffle, la terre se faisait poussière, cendres. Les mensonges yirminadinites sur les causes de leur exil s'étaient multipliés : un n'est pas devenu deux mais bientôt trois, puis dix, puis cent ; le retour à l'unité est devenu impossible. Chaque Yirminadinien avait avoué, qui à un administrateur de la mine, qui au responsable d'une entreprise de transport de Baotou, qui à un policier infiltré dont les ouvriers mongols savaient la véritable mission, les causes de l'exode.

Youri Altyn racontait qu'un accident avait eu lieu, une catastrophe industrielle qui avait fait de Yirminadingrad un espace inhabitable, un terminus infernal dont ils avaient dû fuir pour survivre. Atyf Kyshyshev racontait que la Russye, profitant du silence des médias occidentaux fascistes, avait envahi la cité, en avait chassé les habitants et massacré ceux qui n'avaient pas voulu partir. Nikolay Haymos racontait que le Parti Yirminite du Motherland, avec l'appui de la Fédération, avait pris le pouvoir et traqué, chassé, exterminé les minorités ethniques adinites jugées impures. Gesa Zylma racontait qu'une révolution avait eu lieu, que les nouveaux communards de Yirminadingrad avaient exproprié Danayl Yilmazoğlu et les autres capitalistes de la ville. Melya Yilmazoğlu racontait qu'une guerre civile avait éclaté, une guerre de religion entre le Culte du Sang Présent, une secte orthodoxe qui prétendait que le monde est le Sang de Dieu devenu solide, et les adorateurs de la Déesse, mère de la Terre, dont les larmes versées à la mort de son époux avaient fondé Yirminadingrad.

Chaque histoire était différente, les détails aussi contradictoires que les grandes lignes. Pas de centre mais des taos concurrents, aux trajectoires brisées qui ne semblaient jamais pouvoir se rejoindre, et personne pour faire la synthèse de leurs mensonges : les rapports s'empilaient, sans être lus, monument de papier consacré à la déviance. Confucyus ne se trompait pas : on ne peut rien pour qui ne se pose pas de questions.

Il n'y a pas de construction sans destruction, disait le Président Mao, pas de courant sans barrière, pas d'avance sans arrêt. Un peu plus

d'un an après l'arrivée des Yirminadiniens, Danayl Yilmazoğlu dirigeait la moitié du site minier. Les ouvriers mongols qui travaillaient pour lui semblaient avoir abandonné toute velléité de révolte. L'extraction de terres rares se faisait sans heurt, seule la proportion d'yttrium produit était devenue anormale : beaucoup trop élevée. L'apathie de la population mongole était d'autant plus inexplicable que sa mortalité avait pratiquement doublé en quelques mois. Les cas de cancer s'étaient multipliés, y compris chez les Yirminadiniens mais sans que, chez ces derniers, la maladie ne nécessite de traitement plus lourd que celui qu'on réserve à une simple grippe.

L'hiver était venu, plus doux qu'espéré, comme si le souffle du Tigre assoupi apaisait le ciel. C'était une année d'eau et les prières à Xyayuan semblaient porter leurs fruits. Le climat et les hommes semblaient sereins. Puis, le Tigre rugit dans son sommeil, se retourna, s'éveilla.

Il se mit à pleuvoir, un déluge comme on n'en avait jamais vu.

À Bayan Obo, la production s'arrêta soudain.

Les lignes téléphoniques étaient coupées, les trains immobilisés à Baotou. Les routes défoncées par l'orage ne supportaient plus le poids des camions. Les stocks s'amenuisaient d'heure en heure, bientôt on ne pourrait plus livrer les fabriques de néons, les usines de téléviseurs. Le cours des terres rares bondit, s'effondra, grimpa à nouveau. Les responsables du District de Baiyun envoyèrent une équipe inspecter le site, pour déterminer comment reprendre la production le plus vite possible. Quand la pluie s'arrêta, une semaine plus tard, on était toujours sans nouvelles. Les inspecteurs avaient disparu.

Les lignes furent rétablies mais restèrent silencieuses. Rien ne venait plus de Bayan Obo et, pourtant, les images satellites montraient que l'activité continuait dans les mines : les ouvriers mongols descendaient dans les puits à l'aube, n'en ressortaient qu'à la tombée de la nuit. Tout semblait fonctionner normalement, le travail avait repris mais il était sans objet : on allait à la mine et les précieuses terres rares étaient rejetées, sans être triées ni traitées, comme du remblai, comme un sous-produit sans intérêt des entrailles du monde.

Des espions furent alors dépêchés sur place. Leurs premiers rapports signalent qu'ils ont été obligés de raser toute pilosité de leurs visages, barbe, cheveux et sourcils, pour se mêler à la population locale, mais qu'on leur interdit l'entrée des mines. Qu'on tolérait leur présence mais qu'on ne leur adressait pas la parole.

De Baotou partirent alors de nouveaux émissaires, accompagnés cette fois d'une forte escorte policière. On sait ce qui se passa ensuite : le massacre de la nouvelle mission d'inspection, l'intervention de l'armée, le soulèvement du District de Baiyun, la contagion à toute la région, les mouvements de solidarité ouïgours et tybétains, les grèves jusqu'à Beyjing et, finalement, le bombardement massif de Bayan Obo et d'autres foyers de rébellion en Mongolie intérieure, qui mit fin à l'insurrection, l'ensevelit sous des tonnes de terre vitrifiée, priva la Chyne et le monde de leur principale source de terres rares.

Les Yirminadiniens sont responsables de la destruction de Bayan Obo. Les preuves manquent mais c'est ce que l'intuition nous dicte. Ce rapport est rédigé dans l'espoir que le lecteur, malgré l'absence de faits sur lesquels se reposer, malgré les mensonges yirminadiniens, soit capable de deviner la vérité.

Les exilés ont fait en sorte que Bayan Obo disparaisse, comme leur ville avait disparu auparavant.

Et, s'ils ont menti, c'est moins pour que l'on ne sache rien de leur propre histoire que pour que la nôtre nous devienne elle aussi incompréhensible, étrangère : il ne s'agit pas d'une simple vengeance contre le monde, de l'acte insensé de terroristes adeptes du nihilisme. L'anéantissement programmé de Bayan Obo, l'organisation d'un soulèvement voué à l'échec, d'une guerre de celles dont Lao Tseu pouvait dire qu'elles n'ont pas de vainqueur et que les avoir remportées ne mérite qu'une célébration en rites funéraires, dissimule un secret plus terrible encore.

Pour comprendre, il faut imaginer pourquoi les ouvriers ont continué à travailler après avoir arrêté de fournir leur production aux autorités. Imaginer que, quelque part au fond des galeries de la

mine, ils travaillaient à autre chose qu'à l'extraction des terres rares. Imaginer que la destruction de Bayan Obo, comme la destruction de Yirminadingrad, n'est qu'un masque de plus, un mensonge destiné à nous aveugler, à nous dissimuler que quelque chose, en dessous, a été construit.

Dans les comptes-rendus d'interrogatoires de terroristes mongols capturés au cours des premières opérations de pacification du District de Baiyun, se trouve un témoignage anonyme qui, jusqu'ici, n'a été considéré que comme le délire d'un criminel. Mais, comme le pensait Lao Tseu, les rêves préservent le sage de la folie alors que les fous sont prisonniers de leurs rêves. Il est à craindre que, si nous refusons d'entendre sa voix, si le poids des mensonges nous a ôté toute foi en la vérité, nous finissons tous prisonniers du cauchemar yirminadinien. Espérons que, après tout ce qui a été rapporté ici, l'homme sage ouvre son esprit à son intuition et qu'il puisse écouter :

« Ils sont frère et sœur mais ils partagent la même couche. L'urine du Démon imprègne encore la glaise de vos peaux. Ils nous ont dit que ce monde mérite de mourir, que toute la beauté et la grandeur qu'on trouve à la surface détruiront le monde. Mais nous, de la ruche, nous les survivants de Yirminadingrad, nous qui accomplissons notre tâche jour après jour, nous qui ne cherchons ni à comprendre, ni à savoir, ni à penser, nous survivrons, dans la ville du dessous, celle que nous et nos camarades construisons partout sous vos autoroutes, sous vos gratte-ciel, sous vos montagnes et sous vos fleuves. Nous passerons à travers la Terre, comme à travers les espaces dans l'Arbre Cosmique. »

« Melya, l'Esprit de la Vue Intérieure, a dit que nous sommes comme le bombardement, comme les bombes, que nous donnons naissance à l'humanité future, que tout sera détruit et tout sera reconstruit. Danayl m'a emmené une nuit voir la galerie par laquelle ils sont venus sous Bayan Obo et il m'a dit que d'autres tunnels partiraient bientôt d'ici, de la ville reconstruite sous la terre et qu'un jour notre éveil serait pareil au frémissement d'une scolopendre géante, que le

monde s'écroulerait sur notre dos, que nous surgirions de nos enfers périphériques et que Yirminadingrad ne serait jamais détruite parce qu'il n'y aurait plus rien d'autre que Yirminadingrad, partout. Je regardais la nuit au fond de la galerie, et j'ai pleuré de joie, j'ai levé ma lanterne pour que la lumière me permette de voir plus loin dans les ténèbres et j'ai su que nous construisions l'avenir : on n'était pas près d'en voir le bout. »





**L'audition d'un vrombissement
lointain et le scintillement
des étoiles**

Le 19 juin, un peu après 14 heures, le Saint Éphrem quitte les abysses pour pénétrer dans la zone hadale. Le téléphone hydroacoustique cesse de fonctionner. Les crevettes qui dévorent des algues quelques kilomètres plus haut ne grésillent plus dans l'habitacle. Par le hublot, on distingue des grains de bioluminescence qui glissent vers le haut. Le bathyscaphe poursuit sa descente dans la fosse de Kanstädt.

Combien sont-ils dans le submersible? Cette plongée record est-elle l'œuvre d'un seul ou bien sont-ils deux, ou plus encore, à se poser au fond du gouffre, au plus près du manteau terrestre, à quelque 18 000 mètres de profondeur?

Lorsqu'on évoque le Saint Éphrem, c'est le nom de Ranjit Kobô que l'on cite le plus volontiers. Mais *quid* de Guernica Bartók, qui pilota cinq ans le navire-matrice et dont toute trace se perd avec le naufrage de la sphère d'exploration? Et que dire de ce troisième personnage fantasque, Saul F. Bendavi, qui accompagna les deux autres dans leurs tours du monde et dont on prétend qu'il se noya au large de la Sicile le jour-même de l'exploit?

« Guernica et Saul se sont rencontrés pendant la guerre, sur le front azéri. Ils faisaient partie du même bataillon psychiatrique, affectés à des tâches de routine. Compter les doses, surveiller les EEG, changer les brancards de compartiment d'un jour sur l'autre. Attendre que ça pète. D'anciens wagons de fret que le Commandement faisait rouler sans but au travers du paysage nu leur servaient de base. Les deux étaient tout mêmes, bon sang, il n'y avait que des gamins dans ce conflit. L'inaction leur pesait si bien qu'il leur arrivait de se défoncer à la guna et de partir en bordée des nuits entières dans l'intracos de leurs prisonniers.

« La fille Bartók prétendait être orpheline, elle disait que son tic à la paupière était dû à un nerf sectionné lors d'une rixe de dortoir. Tous les matins, dans la poussière, elle faisait ses séries de pompes, de gainages, d'abdos, laissant les moniteurs bipier et le soleil taper

sur son crâne nu, rais roses peinant au travers des nuages de gaz de combat.

« Saul, déjà, était bizarre. Il aimait les fous, avec qui il passait l'essentiel de ses jours, et les cailloux qu'il allait ramasser jusqu'à dix kilomètres du train. Il les ramenait dans ses poches, à bout de bras ou sur son dos, s'arrêtant souvent pour souffler, s'étirer, s'essuyer les mains. Il lui arrivait aussi de passer une heure entière à écouter un jerrican se remplir au filet d'une borne de ravito.

« Guernica et lui n'avaient rien en commun. Ils ne supportaient pas de rester l'un près de l'autre trop longtemps. Les drogues, les promenades psychiques et les peintures étaient les seules activités qui leur permettaient de tolérer leur présence réciproque.

« Une à deux fois par mois, Bendavi sauvait du broyeur un rouleau d'oscillographe et, au verso des tracés, dessinait en deux couleurs ses images inventées. La fille regardait faire et, à mesure que naissaient sous le pinceau les êtres et les choses, elle les pointait du doigt et leur donnait un nom. Les traits avaient rarement un sens univoque. Les mots, la plupart du temps, étaient inventés. Quand l'œuvre était finie, tous deux s'en désintéressaient. Ils reprenaient, chacun de leur côté, les tâches monotones qu'imposait le Commandement, ou bien régressaient à leurs propres obsessions, indifférents au grondement distant des cités effondrées. »

« Ranjit n'a pas approché la mer avant ses quatorze ou quinze ans et quand enfin il a accepté d'accompagner son frère jusqu'à Golden Sands ç'a été pour rester enfermé dans son bungalow et passer le séjour entier sur son ordinateur / ses calculs. Il trouvait l'océan vide / sinistre et disait préférer pour la natation les bassins bétonnés aux angles droits avec des lignes d'eau tirées sur le carrelage.

« L'argent de sa famille lui a évité tous les appels de la conscription et jusqu'à la Normalisation il a vécu dans le déni heureux des un pour cent à l'intérieur de villégiatures sécurisées aux quatre coins du monde. Comme il avait arrêté de se présenter aux examens ses tuteurs menaçaient régulièrement de lui couper les vivres. Ça ne l'inquiétait

pas puisqu'il avait cessé depuis longtemps de lire leurs emails. Ranjit avait simplifié sa vie au maximum : une demi-bouteille de whisky par jour / une fille par semaine / trois cents heures de calculs par mois. À Pattaya / Sint Maarten / Jeri il ne vivait que pour ses modélisations. Des maquettes abstraites d'une complexité folle qui visaient à décrire avec exactitude des événements cosmiques imaginaires.

« Ranjit était très froid / très arrogant. Plusieurs fois les avocats du clan Kobô ont dû le tirer des mauvais pas où l'avaient conduit l'alcool / sa grande gueule / sa témérité. Il aimait se battre / se faire battre et choisissait presque toujours des adversaires démesurés. Il empruntait parfois une voiture de sport et dévalait les corniches pied au plancher pour le plaisir de ressentir au fond de lui les poussées contraires / l'adhérence des pneus sur l'asphalte / les vecteurs d'attraction qui le tenaient en équilibre sur la crête. Les filles qui dormaient avec lui se plaignaient de ses gestes brusques pendant le sommeil / des capacités invasives de ses rêves qui finissaient toujours par empiéter sur les leurs / les envahir de tracés et de nombres. Il détestait les gens. Des trois c'est celui dont l'exil volontaire paraît le plus évident.

« Mais les océans ? Pourquoi ? »

« Une théorie veut que Bartók et Kobô aient fait partie d'un même cluster de répartition. Ils se seraient retrouvés coincés ensemble sur une barge mycène au moment où l'on votait, à l'ONU, l'abolition de Yirminadingrad. Des recherches dans les archives fédérales pourraient certainement confirmer ou infirmer ce dernier point.

« Il n'est pas impossible, cependant, que Kobô et Bendavi se soient connus plus tôt. Que ce soit par le biais du peintre que le milliardaire ait rencontré Bartók. Dans les années de la Paix Discrète, les deux jeunes hommes vivaient à Odessa et fréquentaient les mêmes bars de nuit, où démobilisés et étudiants de l'Université Libre jouaient aux cartes, chantaient, dansaient, buvaient et se chamaillaient.

« Bendavi portait, tatoués au dos des mains, les deux hémisphères célestes. Il travaillait comme terrassier sur des chantiers illégaux et vivait chez une ancienne médium saturée de visions. Kobô élevait

des coqs de combat, dont il estimait les chances de succès mais sur lesquels il ne pariait jamais. Peut-être se sont-ils entendus autour d'un bock. Et peut-être aussi n'ont-ils fait connaissance que quelques mois plus tard.

« Ce que l'on sait avec exactitude, c'est qu'à l'automne qui a suivi la disparition de leur cité natale, tous trois ont embarqué sur le navire-matrice, et ne sont plus jamais revenus à terre. »

La lumière prise dans l'eau s'amenuise. À 100 mètres de profondeur, il ne passe plus que 3 % des rayons de surface. À 600 mètres, les dernières lueurs sont grises à l'œil humain, seuls les bâtonnets de la rétine peuvent encore les percevoir. La nuit abyssale tombe. On descend dans la zone aphotique, où tout ce qui luit est vivant, et tout ce qui vit est animal.

300 mètres plus bas, on perce le *fond fantôme*, une couche de plancton sur laquelle rebondissent les ondes des sonars, donnant l'illusion de la proximité du plancher océanique. Le fond véritable est encore, au plus près, à quelque 3000 mètres de distance!

Même des mémoires, le grand bleu des plongeurs autonomes s'est effacé. La température est en chute libre, 5 ou 6 degrés au-dehors de la coque, une douzaine à l'intérieur. Le noir est si parfait qu'on pourrait se croire immobile si, dans le lointain, comme des astres par temps de brume, ne passait de temps à autre l'éclat étrange, subliminal, d'un poisson à la chasse.

« Le coup de foudre. L'amour au premier regard. Ce genre de choses. En un instant, changer du tout au tout. Une révélation, pourquoi pas ?

« Bien sûr, Ranjit y avait été préparé. Souvenez-vous : quand le conseil de sécurité a décidé d'abolir Yirminadingrad, le bouleversement chez ces milliers, ces centaines de milliers d'expatriés. Le gap psychique créé par la disparition. Le choc. Et puis, aussi, il devait

être temps pour Ranjit de mettre de côté ses tables statistiques, de se colleter au concret, au tangible de la vie. À peu près à l'époque où il prend le large, sa tutelle tombe. L'héritage se débloque. Le garçon est richissime. Alors il s'enfuit avec Guernica et son pote Saul et fait le choix de ne plus revenir au port.

« Guernica a tout ce qui lui fait défaut. L'expérience maritime. Le sens de l'organisation. L'autorité. Et puis, et ça n'est pas rien, Guernica ne l'aime pas. Ça ne m'étonnerait pas qu'elle lui ait cassé la gueule pour décourager ses avances. Quelque chose craque chez Ranjit. Il ferait n'importe quoi pour lui plaire.

« Ils vont aux Philippines, cabotent des mois durant dans des passes uniquement fréquentées par les pêcheurs de thon. Des compagnies privées sont chargées du ravito, en mer et à la barque. On fait venir à grands frais la bouffe, les livres, le carburant, les médicaments, l'encre, les pinceaux. La nuit, Ranjit tire des feux d'artifice en direction des loupiotes au loin, vers les éclats de voix propagés par les flots. Il vit entre parenthèses. Il attend un mot de la fille, un geste, un sourire. Quelque chose, même concédé par lassitude, par pitié.

« Et Guernica ne bronche pas. Guernica est un roc. Ça ne le rend que plus fou encore.

« Il boit. Pousse les moteurs. Tire des caps insensés. Un matin ils se réveillent sur une mer noire et huileuse, semée de triangles de glace. Les mangués stockés sur le pont ont gelé. Le jour peine à se lever et les bouches des exilés fument, pareilles à des cheminées.

« Les yeux de Guernica sont verts, des yeux de chat. Quand elle sourit le temps s'arrête. On la suivrait au bout du monde. »

« Les dessins de cette première période, ces trois années passées sans que le moteur ne soit jamais mis à l'arrêt, sont particulièrement précieux pour qui s'intéresse à l'évolution des travaux de Saul F. Bendavi. À quelques fragments près, aucun document datant de la guerre n'a pu être conservé, et l'on ne peut, à leur sujet, que se perdre en conjectures sur leur nature exacte, les motifs et les techniques utilisées. À mesure que le navire poursuit sa circumnavigation,

cependant, le trait de l'artiste se précise, gagne en cohérence, en vérisimilitude. On peut identifier des schèmes graphiques récurrents – roues crantées, structures métalliques, outils composites ou dénaturés – se combinant en esthétique du chantier, du rebut. Sur certaines des illustrations que nous avons étudiées, Bartók a ajouté quelques mots, légendes obscures, souvent en contradiction avec les objets représentés. Au fil du temps, Bendavi travaille dans une bichromie de plus en plus stricte, et l'on peut se demander si cette modification n'est pas le fait de sa collaboration avec Bartók, qui lui aurait donné des instructions de plus en plus précises. On peut aussi postuler une dynamique plus complexe entre les deux artistes. Certains chercheurs, on le sait, captivés tant par la singularité de cette production que par la légende du Saint Éphrem, n'ont pu s'empêcher de lire dans les dessins la preuve d'une liaison entre le peintre et le capitaine du navire-matrice. Mais même si l'on peut isoler dans le *Diptyque de la ville souterraine* les symboles d'accouplements explicites (grue fouillant les terres humides, tour effondrée éjaculant des étincelles), ces détails demeurent parfaitement inconciliables avec la biographie de Bendavi. Un homme qui, c'est avéré, n'a jamais fait montre de la moindre curiosité à l'égard du sexe. Quant au sens caché et soi-disant 'refoulé' de ses travaux, nous pensons utile de rappeler à qui de droit que les métaphores n'ont pas été inventées pour les chiens ! »

« Comment vous expliquer ça... Sans en faire une mauvaise chose disons que Saul était un genre de vampire psychique. Non, attendez. C'est plus simple et en même temps... Il n'a pas parlé avant quatre ans et, à cet âge-là, il savait déjà lire et écrire. Enfant il était comme une espèce d'autiste, il communiquait très peu avec le monde, de biais. Il était fasciné par la texture des choses mais se désintéressait de leur forme. Ce qu'il aimait, chez les autres, c'était leur capacité à le stimuler, à faire trembler sa main. Comme un pendule devant une force magnétique ou bien...

« Il n'avait pas d'amis mais s'agrégeait des compagnons de galère. Au Petit Paradis, il vivait dans la rue avec un vieux dresseur

de pigeons-chats, pour le seul bénéfice de ses vibrations. Il a pas mal branché avec la Bartók, au début. Mais c'est la rencontre avec Ranjit qui a tout fait basculer. L'énergie de Ranjit semblait ne pas connaître de bornes.

« Saul fait ça à ses proches : il les draine, les épuise. Pas qu'il fasse exprès ou rien, mais ça finit toujours par se produire, comme une batterie dont on viendrait à bout. Il avait usé des tas de gens et commençait à épuiser Guernica quand là, le choc, Ranjit Kobô, pôle positif majeur. Ses rêves étaient collants, sa personnalité débordait de partout.

« Alors Saul s'est lié à lui. Il s'est procuré des encres et des feuilles et ne l'a plus lâché d'un pouce... Sur terre, sur mer, sous les flots. Il l'aurait accompagné en enfer, si c'était par là qu'il était parti. »

Allongé dans le noir dans la position de votre choix vous restez échoué. Vos pensées reposent, glissent très lentement les unes contre les autres. Vous les sentez qui coulent, qui s'effilochent. Votre souffle est de plus en plus lent. À chaque expiration vous vous enfouissez d'un palier. Un vertige lointain vous hante mais vous savez que vous ne tomberez pas. Vous vous enfoncez, incapable désormais du moindre geste. Vous ne sentez pas le songe qui vient noyer votre conscience. Il vous entre par le nez, par la bouche, s'épand en vous comme un goudron. Il est dans les poches filandreuses de vos poumons. Devant vos paupières closes nagent sans effort la morue abyssale, le poisson-vipère et la grande méduse rouge. Vous n'avez pas besoin de lest. Les mains mauves des anémones caressent votre face harassée. Vous filez par le fond.

Dans l'habitable du Saint Éphrem on se réveille en sursaut. Le froid et la nuit ont engourdi le plongeur. Le profondimètre vient de sonner au passage des cinq mille mètres. Le bathyscaphe descend toujours. Un bref essai des projecteurs à vapeur de mercure ne montre rien qu'un vide, qu'une absence. Qu'un mur.

« Ça faisait deux ans et demi, trois ans qu'ils naviguaient. Ils n'étaient entrés dans aucun port. Même pour réparer la coque ils s'étaient arrangés pour dénicher un chantier de mer ouverte. Ils prévenaient les rares visiteurs qui montaient à bord : ils ne voulaient rien savoir, se foutaient de qui tuait qui, de qui gagnait les guerres aux points ou au nombre de blessés.

« Et puis, au large des Guyanes, sur une mer moka, ils ont accepté le ravitaillement de pirates de Tobago. Leur bidoche était passée. Ils ont chié du sang dix jours durant, sans réussir à rien garder. Le médecin qui les a auscultés près de Margarita a insisté, a dit qu'ils étaient anémiés au dernier stade, qu'ils devaient se rendre à terre pour se faire hospitaliser. Les trois se sont retranchés dans le mess pour en débattre. Il ne restait plus grand-chose d'eux : des yeux, des doigts tremblants, des hoquets de douleur. Ils ne parlaient pas. Saul tripotait un crayon-mine. Guernica n'osait pas regarder les deux autres. Un bon moment a passé puis Ranjit s'est relevé, a ouvert la porte et crié : Allez vous faire foutre. On reste ici. C'est comme ça que les choses ont basculé.

« Guernica avait l'usage du pognon de Kobô, de ses contacts, de ses appuis. Mais elle avait surtout, au fond, besoin de sa connaissance des dynamiques du groupe et de son intransigeance. La jeune femme était trop en colère pour avancer droit, trop débordante pour accepter d'aimer. Elle avait besoin de Ranjit comme on a besoin d'un outil précieux ou, mieux encore, d'une partie de son propre corps.

« Les trois manquèrent d'y passer mais ça n'était pas très important. La décision avait été prise. Aucun d'entre eux ne débarquerait, quel qu'en fût le prix à payer. Étaient-ils encore trois personnes distinctes à ce moment-là ? Pouvait-on encore distinguer des rôles, des identités, des dynamiques sociales à bord de l'entité fantôme que devenait peu à peu le vaisseau-matrice ? »

« Dans le pot-au-noir, Saul Bendavi entre en effervescence. La chaleur y met sa cervelle au court-bouillon. Là-bas, la température ne descend pas sous les vingt-cinq au cœur de la nuit et remonte à

quarante-cinq quand le soleil tabasse. Le pont du bateau, la flotte, le ciel : chaque surface et chaque volume blanchit, brille, crève vos yeux. Pas un pet de vent. Pas une vague. Pas un frisson de vie. Un cauchemar de navigateur. L'équipage a tout coupé depuis dix, depuis quinze jours. Guernica fait son footing, soixante tours dans un sens, soixante dans l'autre. Et puis le silence, et puis l'attente. Rien à voir. Rien à faire. Ranjit fume du crack, lit Virgile, s'invente de nouveaux cycles de sommeil. Guernica soulève ses poids, nage quatre kilomètres en ligne droite. Saul Bendavi peint. Il fait *Ur-Baum*, *Prisonnier chauve*, *L'Homme aux désirs métalliques*. Le bateau est arrêté, la vie en suspens. Le temps se fait ductile, malléable comme un plomb échauffé. Les dessins appellent des mots, des histoires. Ils sont autant de portes ouvertes par l'artiste sur des couloirs, des salles, des dédales à cartographier. Il n'y a rien, dans le pot-au-noir, pas un nuage pour signifier la persistance de l'air, pas un banc de poissons pour animer le large. La nuit, au-dessus d'eux, la lune passe, ternissant de son éclat le poudrolement galactique. Saul Bendavi dépose ses peintures sur le lit de Guernica pour qu'elle se les approprie, qu'elle y écrive les mots secrets. Cela pourrait durer toujours. »

« Ils restèrent en panne pendant près de cinq mois sans apercevoir le moindre signe de vie. Le navire-matrice dérivait à peine, quelques mètres par jour, tant les courants étaient faibles. Les voies maritimes passaient très loin de la zone. Même les avions croisaient à des centaines de milles.

« Une nuit, Ranjit Kobô s'éveilla dans la baignoire. Il venait de s'y assoupir mais avait eu le temps de rêver de musique, d'un chœur complexe de voix d'hommes et d'animaux. Aussi loin qu'il pouvait entendre, un grand silence régnait sur le monde de l'éveil. Il enfila un peignoir et, sans hésiter, se dirigea vers les quartiers de Bendavi. L'artiste l'attendait, debout à côté de son piano, une bouteille de pisco vide à la main.

« — Je ne dors pas, dit-il.

« — Moi non plus.

« — Qu'est-ce que je vais faire, maintenant? demanda-t-il.

« — Je vais me remettre en route, avancer, creuser, construire.

« — Je comprends, poursuivit-il. Je dois permettre à Guernica de continuer.

« Il acquiesça d'un hochement de tête.

« — Je vais devoir descendre, insista-t-il. Aller plus loin. Dans les profondeurs.

« — Je nous guiderai, n'aie pas peur.

« — Je n'ai pas peur.

« Voilà, à quelques mots près, l'échange qu'ils eurent ce soir-là. Le lendemain, ils quittaient leur exil volontaire au cœur de l'Atlantique pour reprendre des voies plus fréquentées. Par radio, Ranjit commanda du matériel neuf à faire livrer au Cap Vert. Quand Guernica se leva, bercée toute la matinée par le grondement retrouvé du moteur, un gros poisson volant vint se fracasser à ses pieds avec un bruit de ballon crevé.

« Comme les autres jours, Saul et Ranjit s'évitèrent. Ils n'échangèrent pas un mot, pas un regard. L'un griffonnait, l'autre comptait. Ils étaient très semblables, au fond, pour des gens si différents. »

14 h 09. Le Saint Éphrem s'immisce dans la béance taillée dans le plancher océanique. La fosse la plus profonde au monde, celle de Kanstädt, découpe en deux les fonds de la mer Ionienne. Les Grecs y devinaient une porte des enfers.

À l'intérieur du bathyscaphe, le pilote s'est remis à somnoler. Est-il seulement encore aux commandes? Que reste-t-il à manœuvrer? La pression croissante comprime l'essence des flotteurs, l'eau de mer emplît les ballasts, la descente s'accélère. Autour, les appels des poissons pétillent en rouge, en bleu. Contre la coque, sans bruit ni forme tombe une ondée de diatomées. Plus loin les calamars vampiromorphes nagent, aberrants et mous.

6000 mètres. Prélude à une disparition. La faille est large comme huit fois le Grand Canyon. Ses falaises sont

semées de lys de mer et d'oursins mangeurs de boue. Les côtes d'une baleine morte, piquées dans la paroi, dessinent des portiques concentriques.

C'est ici que les Motherlandais avaient prévu de percer la croûte terrestre pour installer des usines thermiques alimentées en magma. Le maître d'ouvrage de cet ambitieux projet se noya en en cherchant le fond. Il céda son nom à la fosse, comme unique héritage.

Nautiles bleutés, congrès géants : que fait donc un homme aussi loin de chez lui ?

« La construction du Saint Éphrem ? Impossible de donner une date, un qui, un quoi. Il a bien fallu, de toute manière, que les trois accordent leurs violons. Ranjit et Saul étaient incapables de rien faire sans Guernica, mais elle seule n'aurait pas mieux réussi à mener le projet à bien. Et est-ce qu'elle en aurait seulement eu l'envie ? Les calculs d'un côté, les visions de l'autre, et pour unir le tout, la volonté, le pouvoir. Ça n'est qu'une façon de voir les choses, bien sûr, vous savez bien que la vie n'est pas schématique.

« Après le long épisode de l'Atlantique Sud, on a vu le navire-matrice tourner dans l'océan Indien et charger dans ses cales quantité de matériaux. Les tôles gigantesques ont été taillées par des Baloutches dans leur forêt de coques, remorquées jusqu'au mouillage du bateau : depuis le pont on entendait le vent du désert jouer des pétroliers échoués comme d'un harmonica noir et rouge, urtiqué de rouille flamboyante. Le gros de l'électronique et des outils de mesure a été acheté à des affranchis somalis, détourné du programme d'aide à la reconstruction d'Aden. Bartók traitait face à face avec les raffineurs du Mozambique, exigeant d'eux un mélange d'une grande fiabilité. Ces types avaient tous un truc en moins, dans le corps ou dans la tête, dix ans de front au bas mot, mais Guernica gardait ses yeux pâles posés sur eux et on ne savait plus bien qui était le serpent et qui la mangouste. Près de Perth ils ont acheté l'informatique fine, les instruments de précision. Leurs convoyeurs étaient des fanas de

scaphandre et ils restèrent à bord un moment, jusqu'à ce que Ranjit, plus saoul que de coutume, ne leur montre ses simulateurs et ne leur explique le rôle que ses visions d'insomniaque joueraient dans l'élaboration de la sphère de plongée.

« Réunir tout ça, plus la documentation, plus les drogues et les relevés sous-marins, sans oublier les deux expéditions aux confins de l'océan glacial pour que Saul puisse revoir les montagnes blanches qui oscillent sur la mer, ça leur prit presque un an. Il ne restait plus, après ça, qu'à trouver un mouillage pour les quartiers d'hiver, un chantier à l'abri de la curiosité du monde. »

« Bartók gardait toutes sortes de cartes dans sa cambuse. Dans certains compartiments, elle conservait celles qu'elle utilisait régulièrement, à différentes échelles. Dans d'autres, les cartes potentielles, plus ou moins probables, et celles achetées par erreur. Un matin, Guernica trouva une zone de Baltique déroulée sur le tek et une croix noire tracée au feutre au milieu d'une zone de hauts fonds.

« — C'est là, expliqua Bendavi quand elle lui posa la question. On va construire la sphère à cet endroit.

« Il n'y avait pas de trace sur le papier, et pour cause : le projet Ogoï B-Y avait toujours été tenu secret. Pendant la guerre fédérale, les Mycrøniens avaient planifié la création d'une cité lacustre pour y installer des centaines d'informaticiens avec leurs familles. L'objectif était, par le biais de connexions satellitaires, de disposer d'un centre de frappe cybernétique isolé, sans lien politique ou géographique avec leur territoire, et protégé des assauts militaires par le vide législatif. Les bombardements de novembre, puis la tenaille de Sébastopol, avaient entraîné une réorganisation des stratégies mycrøniennes et rendu le site inopérant très rapidement après sa mise en route. La rapidité de la défaite et le statut ultrasecret du projet entraînèrent un abandon complet d'Ogoï B-Y.

« Quand le navire-matrice parvint aux structures en déshérence vingt-et-une années plus tard, n'y vivaient plus qu'une douzaine d'âmes reconverties dans la pêche, le trafic d'alcool et le chamanisme.

Le bateau stoppa au pied des pylônes, dénudés largement par la baisse du niveau des eaux. Ranjit l'amarra fermement et, pour la première fois depuis quatre ans, les trois voyageurs descendirent.

« Ogoï B-Y était une ville quasi fantôme, pensée sur le modèle des plates-formes pétrolières. Elle oscillait aux frontières de l'inexistence, mais quand Guernica eut abattu celui qu'elle pensait être le chef de clan au cours d'un duel truqué, les autochtones consentirent à se mettre aux ordres des nouveaux venus, et la cité abandonnée devint le chantier d'une œuvre sans pareille dans l'histoire des hommes. »

« Certains disent que c'est Saul qui a dessiné le Saint Éphrem. Comme s'il en avait été capable! Ses seuls boulots notables de l'époque, c'est la *Parade à la scolopendre* et, surtout, *Ceux qui vivaient ici*. La proximité d'autant de gens, après ses longues phases minéralo-végétales, c'était plus qu'un petit coup de bâton à son processus de création! Les tracés techniques, seul Kobô a pu les pondre, Kobô et ses machines, Kobô et son calculateur à processeur optoélectronique qu'il faisait tourner nuit et jour pour savoir où se trouvaient, à chaque instant, des corps célestes et des satellites artificiels qui n'avaient jamais existé.

« Des hélicos larguaient, à plusieurs jours de mer, les outils qu'il commandait. Les ouvriers partaient chercher les ballots à bord de leurs rafiots pourris, et ramenaient en plus crabes, saumons et morues. Ensuite, pendant, des jours, ils s'arrachaient la peau des mains à essayer de comprendre comment marchait telle ébaucheuse, tel soudeur à l'arc, telle scie à disque. Ranjit dessinait, retouchait, griffonnait ses schémas. Un revolver dans chaque main, il patrouillait les ateliers et postillonnait ses ordres avant de flatter de sa crosse le crâne épais d'un homme occupé à boulonner.

« Le Saint Éphrem n'a rien d'un miracle technique. Dès l'origine il a été conçu comme un cauchemar, un mauvais rêve d'acier, façonné au cœur d'une brume de mer puante et froide. Guernica fumait, crachait dans l'eau. Tout s'agençait. »

Il n'est pas encore 15 heures quand le bathyscaphe franchit le seuil des 10 000 mètres. Le pilote ne s'en apercevrait pas si le compteur, parfaitement réglé, ne sonnait pour la deuxième fois. Sous la ligne, le monde demeure semblable : nocturne, gelé. Les plaques terrestres, en se frottant, réchauffent à peine les eaux. On est remonté à 2 degrés Celsius au dehors. Dans l'habitacle, le froid ne cesse de croître. L'haleine se condense. Les phalanges bleuissent.

Passes une femelle baudroie des abysses. Elle porte son mari soudé à sa propre chair, individu organe, changé en gonade pour faciliter la reproduction. Le pilote bâille. Ils ne sont qu'une poignée, cinq peut-être, à jamais être descendus aussi bas. Dans 15 minutes, il aura dépassé toutes les bornes. Il sera seul.

La fosse de Kanstädt, pour les spécialistes, n'a pas de profondeur. Plus de 15 000 mètres, d'après les relevés. Impossible, cependant, de savoir jusqu'où descendent les failles, identifiées mais rétives à la mesure. Le Saint Éphrem coule, comme un navire en perdition ou le corps mort d'un gros poisson. Il coule à dessein, pour accomplir une volonté. À bord de la boule d'acier, dans une atmosphère à la pression artificiellement maintenue, le dernier des humains veille. De temps à autre, les rayons de ses projecteurs percent des trous minuscules dans l'obscurité. Un phare dans le lointain. Et l'eau se clôt sans une trace, comme si rien ne passait.

« Guernica et Ranjit partagent un même désir. Incapables de le formuler seuls, ils s'aident l'un l'autre à l'articuler : se débarrasser de Bendavi.

« À O B-Y., le peintre connaît un inquiétant regain d'activité. Pendant qu'on assemble le sous-marin, il peint ses chefs-d'œuvres. *Le Dévoreur. Temps morts. Dedans dehors dedans.* L'air grésille autour de lui. Quand il s'assied à sa table, les appareils électriques claquent, les ampoules grillent en série. L'eau croupit dans les verres. Les fruits

s'emplissent de larves. Et ce n'est pas le pire. Les soirs où les insulaires se réunissent pour la cérémonie du tambour, Bendavi entre en résonance et tout se brise alentour. Tout se délite. Tout échoue. Ses crises se nourrissent du vif de ses camarades, les laissent haletants, courbatus, épuisés. Ils sont victimes, incapables de ne rien empêcher. La sensation est atroce : celle d'être un jouet dans des mains pataudes et folles.

« La nuit, dans les rues inondées de la station, Ranjit rêve. Il se voit coincer la tête de Bendavi dans une porte. Lui claquer la nuque. Guernica, elle, pompe du métal. Elle bat le sac de frappe, visant une rate imaginaire qu'elle crève d'un chassé. Faisons-le, dit-elle un soir.

« Ils reviennent du chantier. Les deux demi-coques sont terminées, on teste les joints à très haute pression. Dans le hangar, les esclaves se terrent, cherchent une ombre pour vider leurs obus de bière brune. Guernica soupire. Elle rejette d'un geste de tête la mèche que le vent rabat. Ranjit attend, tremblant soudain. Il n'ose pas la regarder. Ils sont tout petits sur leur îlot d'acier. Des vagues mauves, immenses, battent sous leurs pieds. Il ne la voit pas pleurer.

« Il lit nos rêves, dit-il. Nous devons être prudents. Ce sera un accident, explique Guernica. Tout se passera bien. Les mots, cueillis par le vent, s'arrachent de leurs bouches, se noient dans le fracas des flots. Ranjit n'est pas sûr de bien entendre, de bien comprendre. Ça n'a jamais marché, nous trois. Ça ne peut pas tenir. Un accident, répète-t-elle. Sans préméditation. »

« Il paraît évident, rétrospectivement, que Ranjit Kobô a manipulé Saul F. Bendavi. Guernica Bartók était une femme redoutable et, après tout ce temps restés oisifs, ni l'un ni l'autre ne faisaient le poids physiquement. Leur alliance était inévitable pour l'éliminer. Après, en ce qui concerne les motivations, on ne peut que formuler des hypothèses. Les tableaux cliniques sont tout de même assez explicites.

« D'un côté un paranoïaque en phase de délire, avec de lourdes tendances à la maniaco-dépression. De l'autre un schizophrène apathique à la frontière de l'Asperger. Et dans ces mondes imaginaires où les deux se complaisent, qui a besoin de prétextes logiques pour commettre un crime ? Listons cependant quelques possibles, pour

le plaisir de l'exercice : complexe d'infériorité couplé à une phobie de la castration pour Kobô, désir de possession-assimilation pour Bendavi, frustration sexuelle, peur de l'abandon, haine objective, amour sublimé, rationalisation délirante, désir d'être seul, désir d'être deux, etc. etc. Et si l'un incarne la raison et l'autre la pulsion, tous deux sont entièrement responsables, entièrement coupables de leurs actes, leurs gestes, leurs pensées et leurs songes.

« Guernica Bartók a été immolée sur l'autel du fantasme. Sa fin est aussi absurde qu'illégitime. »

« Ce qu'on a oublié de prendre en compte, c'est que, dès le départ, il n'y avait de place, dans le Saint Éphrem, que pour deux plongeurs. Les plans de Ranjit étaient corrigés avant de parvenir aux travailleurs. Preuve indéniable que, pour Guernica et Saul, il n'était pas prévu que le riche mécène les accompagne au terme du voyage. Ses ressources cesseraient bientôt de leur être vitales. L'heure de la délivrance approchait.

« Ils seraient bientôt déliés de sa direction bruyante, de ses avis ineptes et de ses crises de démence alcoolique. Leur œuvre commune prenait un tour grandiose. Ne leur manquait qu'un trajet, le trip ultime, pour atteindre à la limite. Ogoï-Baray était, évidemment, le bout du chemin, le terme du trio. Ils ne seraient que deux dans le véhicule, deux pour s'affranchir des dernières barrières, abandonner le monde des bornes et des lois pour pénétrer, vivants, dans celui de l'art, de la vision, du trait pur.

« Ils ont tué Ranjit parce qu'ils avaient, dès l'origine, l'intention de le faire. Parce que leur vie à trois n'avait été qu'un long, qu'un interminable sursis. Ce qui comptait, c'était eux seuls. »

17 983 mètres. La boîte noire, remontée des années plus tard, atteste du chiffre. Le Saint Éphrem est descendu au fond de la fosse de Kanstädt. Il n'en remontera pas. Est-ce l'électroaimant qui a failli ? La trappe du container à ballast qui a bloqué ? Ou bien quelque chose a-t-il coïncé la sphère d'exploration, l'a-t-il retenue au sol ?

L'atterrissage est très doux. Un léger choc, à peine, prévient le plongeur de la fin de son voyage. L'aquaphone, depuis longtemps, ne capte plus et, dans le silence de la cavité, il n'y a que sa respiration : le halètement excité du prisonnier.

Il fait jouer l'interrupteur. L'éclat bleuté des spots révèle des étendues blafardes, un désert sous-marin. De la boue, des sédiments et le passage épisodique, trop loin pour être étudié, d'animalcules livides. Le plongeur met un moment à s'accommoder au spectacle au-delà de son hublot. Au monde étrange et familier de cette planète à elle-même dissimulée. Un cratère lointain. Un talus qui remonte en pente douce. Et puis, à moitié enfoui sous des strates de neige abyssale, les panneaux déchirés de la station spatiale.

La carcasse d'acier dépoli porte, en lettres immenses, le nom de sa base d'origine. Sous dix-huit kilomètres d'eau, l'humain perdu déchiffre les lettres *A D I N G R*.

Au temps pour la sauvagerie absolue de ces terres inviolées.

« Ranjit Kobô s'essuie le front et y laisse la trace rouge d'un dos de main trempé de sang. Il a chaud. Ses armes sont brûlantes. Autour de lui, la cité flambe. Ogoï B-Y, chauffée à blanc. Les soutènements ploient et étincellent.

« D'une bicoque en tôle, un bougre jaillit, nippes en feu, cheveux brûlés, yeux fous. Blam. Ranjit le crève d'une balle, sa tête s'émiette, il finit sa course à plat ventre. Ranjit s'approche pour être sûr, pour bien se rendre compte. Du sang, des humeurs blanchâtres se mêlent au diesel épandu. L'air, saturé, oscille. Ranjit regarde les fragments d'os, l'œil bleu-vert écarquillé, le t-shirt gris chiné qui se gorge de marron. Quelque chose pète par-derrière, l'amarre de poupe du navire-matrice. Ranjit ne se retourne pas.

« Ses compagnons, yeux bandés, à genoux dans le hangar, sans une supplique aux lèvres. Le canon dans la bouche de Guernica. Le

canon sur la nuque de Saul. Le cliquetis du ressort, quand la nouvelle balle bascule dans la chambre. Le retard de sensation, quand le bras part en arrière. La détonation qui gonfle le crâne. Une grue, derrière lui, s'effondre. Ranjit Kobô se remet en marche.

« Il se dirige vers le dock de chargement du Saint Éphrem. Le bateau attend la sphère pour son premier voyage. Ranjit avance entre les flammes, seul, triomphant, et ses bottes à chaque pas laissent derrière lui une empreinte poisseuse. »

« Bartók scelle manuellement le sas intérieur, se sangle dans le siège baquet. Quelques secondes plus tard, le cycle d'immersion automatique s'enclenche. La grue plonge le Saint Éphrem à huit mètres pour emplir les cuves de stabilisation et réguler la pression de la trappe.

« Il est treize heures trente-quatre, ce dix-neuf juin. Dans l'ovale, derrière la vitre énorme, le jour blafard se transforme soudain. Une clarté bleue, étrange et merveilleuse, envahit l'habitacle. Quand la jeune femme presse la commande, les derniers câbles retenant le submersible se détachent, causant un léger roulis. Puis commence la descente, au travers d'un essaim dolent de méduses roses.

« Au-dessus, abandonnés près du plafond des eaux, Bendavi et Kobô agonisent. Le premier, sous sédation, a les veines ouvertes : couché dans une baignoire d'eau tiède il sombre, sans en avoir conscience, dans une sieste opaque et douce. De ses œuvres ne reste qu'un paquet de cendres humides, au fond du bac de l'évier. Le milliardaire, lui, étouffe dans son propre dioxyde de carbone, quinze ou vingt mètres sous la coque du navire-matrice, dans un scaphandre lesté aux raccords fautifs.

« Le Saint Éphrem a, depuis longtemps, quitté ce monde de suicides et d'accidents. Au large dans une cabine deux fois trop grande, Bartók s'étire puis sourit à son propre reflet, dans le miroir noir que devient le hublot, mètre après mètre. »

« Quand Saul ferme l'œil droit, Guernica cesse d'exister. Quand il ferme l'œil gauche c'est Ranjit. Il rit, baisse ses deux paupières. Rouvre les yeux, les referme.

« Sur son carnet à croquis, il esquisse une sphère d'acier, presque lisse. Puis il se représente à l'intérieur de la boule, visage inscrit dans la fenêtre unique, entre les deux yeux ronds de lampes d'exploration. C'est sa face à lui, à petits traits. De la main gauche il se tâte le visage, vérifie tandis qu'il dessine. En changeant l'apparence de ce passager, il peut changer l'histoire. Prétendre avoir d'autres identités, d'autres noms. Se faire appeler Ranjit Kobô, Guernica Bartók, Renaud Johnson.

« Bendavi pose son crayon. Les trois aiguilles du profondimètre indiquent trois nombres différents et tournent toutes dans le même sens. Le peintre s'enfonce. Il est à 1 900, à 3 600, à 12 000 mètres de la surface. Il est seul. Il est le dernier.

« Le premier à vivre ici, à respirer, à contempler.

« Dans un instant, le Saint Éphrem touchera le fond. C'est imminent.

« Il ne bouge pas. Le froid s'installe. La fin. La voit-il arriver ? »

Une vingtaine de brasses, à peine, séparent le point d'impact du bathyscaphe de l'épave spatiale. En s'approchant, on distingue plus nettement les structures.

L'absence de courant et de lumière, la rareté de la vie à telle pression, la température constante ont préservé le satellite du passage du temps. Le gros des dégâts est dû à sa rentrée dans l'atmosphère. Plus près encore, on reconnaît sa forme caractéristique et honnie : le bidon allongé des capsules pénitentiaires, jadis envoyées en orbite. Le fuselage est sans une faille, les flancs à peine bosselés. La baie d'observation est, désormais, orientée vers le haut.

Si l'on disperse du plat du gant les dépôts accumulés sur le verre, si l'on reste encore un instant à scruter au-dedans, peut-être devine-t-on effectivement quelque chose, à l'intérieur. Quelque chose qui bouge et qui, à son tour, regarde.

Au fond des eaux, se faisant face...

Les mauvais jours finiront



7.

Ils ont dessiné un Y à la peinture noire sur l'hémisphère qui couronne la Perle. Au matin, quand le soleil baigne le dôme à le faire miroiter vif-argent, la lettre semble absorber la lumière, y creuser un abîme de nuit. La coupole des anciens réservoirs d'eau géothermique est devenue le symbole d'une faille dans nos consciences, ce gouffre de folie qui s'est emparé de la jeunesse du monde, cette hallucination de plus en plus réelle. Les autorités de Reykjavik font tendre des bâches grises sur la structure, le temps de nettoyer la trace mais, pour tous, ce voile reste le signe de ce qu'il dissimule. Il est trop tard, beaucoup trop tard : le mal est fait.

19.

Sur la Place Rouge, la neige fond en gadoue sous les pieds des milliers de lycéens. L'aube est grise sous un effondrement de nuages. Une couronne de brumes expirées flotte aux visages graves, trop sérieux pour des adolescents. Un cordon d'OMON garde l'accès au Kremlin, éloigne les passants et empêche les caméras de télévision de filmer des plans d'ensemble, de faire des images qui donnent une impression du nombre. Les radios crépitent dans le silence. Le premier rang de jeunes gens a déployé une banderole jaune, la couleur de la folie, à l'inscription en lettres détournées : « Gloire aux martyrs du 21/7/1919 ».

21.

Le ministre de l'Éducation, de la Culture, des Sports, des Sciences et de la Technologie débat avec la porte-parole de la Coordination des Écoliers de Sapporo. Il explique que, avec la crise, il est impossible d'engager plus de professeurs mais que son nouveau plan va permettre de reverser dans les classes les enseignants qui se sont arrangés pour faire autre chose que leur métier.

La jeune fille le coupe. Elle est grande pour son âge, sa peau est pâle et ses yeux ne sont que très peu bridés. Elle porte un uniforme à la jupe raccourcie, des couettes et un maquillage sombre, une provocation hentai qui met le politicien mal à l'aise. Elle dit : « Vous êtes un crétin et un izarik. Nous nous fichons de votre réforme, ou du nombre de professeurs. Mais nous ne vous laisserons pas faire à Yirminadingrad ce que vous avez déjà fait à la Balkhyrie ! » Le ministre n'a aucune idée de ce dont parle son interlocutrice.

7.

Une lèpre de graffitis ronge Reykjavik. D'habitude, les graffeurs se recouvrent les uns les autres mais les grands Y noirs plaqués aux briques et aux bétons de la ville restent intouchés, un espace vierge entre la lettre et les nouvelles inscriptions, marques de territoires et de blases, un écrin d'obscénités – le signe en est d'autant plus visible, immanquable. Les villes islandaises se couvrent du symbole noir puis, bientôt, tout le Nord de la Fédération, Suède, Danemark, Norvège, jusqu'à l'Estonie, l'Allemagne et la Pologne septentrionale.

Arnór Sigurvinsson, 16 ans, plus connu sous le nom de « Collectif ♣ », est arrêté dans la nuit du quatre au cinq février 2021. Il est célèbre dans le milieu du Street Art pour ses logos de grandes marques détournés par glissement graphique : tout le monde a déjà vu au moins une fois sa version du logo Ikea où « Nike » a été substitué au nom de la firme suédoise. Il est interpellé au moment où il dessine au pochoir un Y sur le mur d'enceinte des Archives. Au poste, quand on lui demande son adresse, il prétend habiter au 7 ter Nesebūr Road, Nova Gabrovo, Yirminadingrad. Il refuse d'en démordre, ou de s'expliquer.

On essaie de lui faire porter la responsabilité des graffitis, au moins leur paternité. Mais ses avocats prouvent qu'il était à Londres quand les premiers tags sont apparus, et personne ne croit à la thèse du graffeur solitaire. Devant le tribunal, une foule d'adolescents se

presse, silencieuse. Ils portent chacun un t-shirt blanc frappé du sigle divergent. Nul ne répond aux journalistes et, quand la rumeur de la condamnation à une lourde amende de Sigurvinsson arrive jusqu'à eux, les jeunes se dispersent sans un mot.

19.

Valentin Kassiantchouk, 13 ans, est abattu d'une décharge de chevrotine par le propriétaire de l'épicerie qu'il tente de cambrioler. Le commerçant déclarera avoir entendu du bruit, il vit au-dessus de sa boutique, et être descendu avec son fusil voir ce qui se passait. Valentin aurait tenté de l'attaquer avec un couteau et l'homme, de panique, a tiré. L'adolescent est enterré le 10 septembre 2021. Une marche blanche en soutien à la famille accompagne son cercueil jusqu'au cimetière de Kountsevo.

Pendant la cérémonie, une trentaine de lycéens vont dans le Vieux Cimetière où ils dégradent la tombe de Ramón Mercader, l'exécuté de Trotski : on grave « 21/7/1919 » sur la pierre tombale puis un cocktail molotov est jeté contre celle-ci. Les forces de l'ordre poursuivent les voyous mais les milliers de jeunes massés à la sortie du cimetière font rempart de leurs corps. La police charge, matraques et grenades lacrymogènes, et les adolescents répliquent à jets de pierres et de boulons, de projectiles incendiaires. D'évidence, les manifestants sont venus pour en découdre. L'émeute dure toute la nuit, fait douze blessés parmi les forces de l'ordre, donne lieu à 71 arrestations et fait pour plusieurs centaines de milliers d'euros de dégâts.

La nuit suivante, malgré le couvre-feu, des incidents éclatent à Vnukovo, Prospekt Vernadskovo, Izmaïlovo, Moskvoretche-Sabourovov et Beskoudnikovskii. Des émeutes similaires se déroulent dans la plupart des grandes villes russes. Les insurgés sont tous mineurs, appartiennent à toutes communautés, sont de toutes classes sociales. Les interrogatoires enregistrent les mêmes déclarations : il s'agit de « venger Valentin et les martyrs du 21/7/1919 ». Les jeunes refusent, ou sont incapables, d'expliquer qui sont ces martyrs.

Upat Takako a 17 ans et est à moitié Aïnou. Elle porte la parole des écoliers de l'Hokkaido depuis le début du mouvement, il y a un mois. L'annonce du nouveau plan de réforme de l'éducation a été accueillie par des piquets de grève, des occupations de collèges et de lycées. Parti de Sapporo, le mouvement a contaminé toute l'île sans s'étendre au reste du Japon.

L'hiver 2021 est froid, les branches des arbres prises de gel, les lycéens se construisent des barricades de neige, des retranchements de congères, des igloos de fortune pour passer leurs journées devant les établissements scolaires. Le soleil se retire derrière le ciel, et nulle danse divine ne semble pouvoir cette fois l'en faire sortir.

Après la sortie d'Upat face au ministre, la confusion a régné pendant plusieurs minutes sur le plateau. Upat ne voulait parler de rien d'autre que de Yirminadingrad, une marée de mots dont certains semblaient comme les détritrus charriés par le ressac : sales, sans signification. Le politicien a jeté des regards désespérés au présentateur de l'émission et celui-ci a préféré mettre fin au débat.

Le Hokkaido Shimbun interviewe la jeune fille le lendemain : « Les politiciens korurpiran et les hommes d'affaires fashisti de la Fédération soutiennent la Normalisation de Yirminadingrad. L'assemblée générale des écoliers en lutte de Sapporo affirme sa solidarité avec le peuple adinite, exige que le gouvernement du Japon rompe ses relations diplomatiques avec les ubisites de la Fédération et dépose une demande de résolution à l'ONU qui condamne le génocide de la population de Yirminadingrad. »

Les graffitis n'étaient qu'un début. La ville s'est rapidement couverte de Y : sculptures de bois, d'acier et de plastique plantées dans les parcs, fenêtres des immeubles de bureau repeintes de l'intérieur

à la peinture noire pour que la lumière allumée dessine le signe en négatif, affiches, stickers, mosaïques.

On passe une loi pour renforcer la répression du vandalisme, les patrouilles de police nocturnes se multiplient. En vain. Les arrestations restent peu nombreuses et les explications des adolescents interpellés sont vagues, embrouillées, mensongères. Toute la jeunesse de Reykjavik s'est donné le mot, une conspiration au but incompréhensible. Le seul point commun de tous ces jeunes, presque des enfants pour certains, est leur revendication d'une adresse à Yirminadingrad, une ville qui n'existe sur aucune carte.

Une armée de trolls rôde aux heures sans soleil. Au flanc de la colline d'Öskjuhlíð, des arbres sont arrachés pendant la nuit. On trace un chemin de quelques mètres de large se séparant à mi-pente en deux branches qui s'éloignent en biais vers le sommet. Les réservoirs, sous la Perle déjà frappée du sigle, sont crevés pour que l'eau dévale le long du tracé, l'embourbe.

19.

Il ne s'est rien passé le 21 juillet 1919. On a cru un moment que les émeutiers faisaient référence à la campagne de l'Armée Rouge Hongroise contre la Roumanie. La République des Conseils a perdu la guerre le 20 juillet, il était possible que des massacres aient été commis le lendemain. Mais quand le Premier Ministre déclare à la télévision que la Russie actuelle n'a rien à voir avec cette histoire, il déclenche l'hilarité de la jeunesse insurgée.

Le mouvement n'a pas de leader apparent, pas de porte-parole. Quand on demande aux manifestants arrêtés ce qu'ils veulent, ils répondent qu'ils ne désirent rien, puis se taisent.

Le gouvernement déclare la loi martiale début octobre et les OMON remplacent la police pour maintenir l'ordre dans les rues. Le calme revient, pendant peut-être une semaine. Alors, un

incendie se déclare dans le District Ouest, puis un deuxième, un troisième. Des banques, des commerces, des bâtiments publics – les pompiers, débordés, laissent se consumer les immeubles isolés, ceux dont les flammes risquent le moins de se propager. Le lendemain matin, on compte plus d'une vingtaine de départs de feu dans tout le secteur.

21.

— Mademoiselle Takako, pour que nos spectateurs comprennent, pouvez-vous nous dire où est Yirminadingrad.

— À 21 kilomètres à l'ouest de la Mycrønïe.

— Bien... Regardez cet écran s'il vous plaît. C'est une Google Map. Vous voyez bien que la ville côtière la plus proche de la Mycrønïe s'appelle Tsarevo. Et, j'ai beau chercher, je ne vois nulle part de Yirminadingrad.

— Luza! Notre génération est née avec un ordinateur entre les mains, nous savons truquer des cartes aussi bien que vous, crapule révisionniste! C'est comme ça que ça commence: vous faites disparaître Yirminadingrad des cartes, vous faites en sorte qu'on l'oublie et, ensuite, l'épuration!

— Mademoiselle Takako, soyons sérieux une seconde, sinon comment voulez-vous que votre mouvement paraisse crédible? Allons, vous savez très bien, comme nous le savons tous, que Yirminadingrad n'existe pas.

— C'est vous qui n'existez pas, glupak. En tout cas plus pour longtemps.

— Mademoiselle Takako...

— Liberté pour Yirminadingrad!

7.

Les premières images du signe partagées sur le Net sont apparues plusieurs semaines après que le phénomène a pris une ampleur

incontrôlable. La contamination a suivi le modèle du marketing viral : la pratique en est vraisemblablement inventée par une personne ou un petit groupe puis elle est imitée, devenant de ce fait plus remarquable encore, un même attirant toujours plus d'adeptes qui renforcent en conséquence sa visibilité, et ainsi de suite. Les vandales se comportent dans la réalité comme les agents idéaux d'un réseau social virtuel.

On reste incapable de savoir comment tout cela a commencé ou, pire, de comprendre ce qui a attiré les adolescents dans une telle démarche. Les experts se querellent sur les causes du malaise : précarisation de la société, effondrement du modèle familial, rébellion contre l'autorité, rejet de la société de consommation – symbolisés par un Y noir ? Les magazines spécialisés parlent d'une « nouvelle culture urbaine » qu'ils baptisent YirminadinArt. Les street artistes reconnus sont interrogés sur la mode : les plus honnêtes avouent leur incompréhension, leur confusion.

Puis, le Musée Banksy est vandalisé : la peinture au pochoir de trois mètres sur trois qui encadre l'entrée est recouverte, deux lignes sont tirées du haut de la porte jusqu'au sommet du mur et, à la place du panneau portant le vrai nom du musée, une plaque est vissée, qui dit « Fondation Warhol-Hirst pour l'Art Contemporain ».

En quelques jours, les dégradations passent à un autre niveau : les noms des rues et des stations de bus sont changés, les plans de Reykjavik remplacés par des cartes fictives. Elliðaárdalur devient Argentski Park, l'avenue Miklabraut devient boulevard Papirinski, la station Lækjartorg est rebaptisée Central Gris, l'Öskjuhlíð : Mont des Algues.

Le système de réalité augmentée de la ville est piraté, les contenus sur Reykjavik sont supplantés par des renseignements sur Yirminadingrad. En visitant l'ancienne conserverie devenue Galerie Nationale, on apprend tout sur les usines Bara Yogoï et leur destruction, « Le Troll de la nuit à la fenêtre » d'Ásgrímur Jónsson représente maintenant les premières victimes du gaz qui s'est infiltré à l'époque dans le complexe. L'infection du système de signes qui organise

l'espace urbain détruit toute certitude et la ville réelle, sans son complexe maillage d'informations, semble peu à peu disparaître. Les gens se perdent, les crises d'angoisse se multiplient. Chaque jour un peu plus, on a l'impression de vivre dans une ville étrangère.

19.

Des canons à eau, du gaz lacrymogène, des pistolets électriques, des lanceurs de balles de défense. La foule reflue, se disperse, se regroupe puis se lance à nouveau contre les militaires qui essaient de pénétrer la Komsomolskaia. On n'arrive plus à contacter par radio les hommes qui surveillaient la gare : des centaines d'insurgés les ont attaqués à la nuit tombée, les ont passés à tabac et enfermés dans un local technique. Ils s'en prennent maintenant aux trains, éventrent les banquettes, crèvent les fenêtres, démolissent les moteurs des locomotives à coups de barre. Puis ils commencent à déboulonner les rails.

L'armée charge, des balles de caoutchouc tirées à bout portant brisent des os, crèvent des yeux. Un gamin se tord sur le sol, les nerfs électrisés. Un soldat est poignardé au visage, sous la visière, avec une tige d'acier. Des bouteilles pleines d'essence, couronnées de flammes, éclatent aux boucliers de plexiglas. La foule adolescente, démente, murmure : « Vivent les fous et les traîtres. »

Dans les sous-sols d'un commissariat, Maksim Biakine sourit malgré ses dents déchaussées. Son t-shirt est poisseux de sang, on y déchiffre à peine la date écrite au feutre noir, 21/7/1919. Il a mal partout où ils l'ont frappé mais la démangeaison à son poignet, là où la lanière de cuir le retient à la chaise, le préoccupe davantage. On lui demande qui sont les martyrs, qui sont les dirigeants du mouvement mais ce qu'il a à dire tient en un seul mot : rien.

Nitchevo.

Des bouchons d'oreilles jonchent le pavé : l'armée utilise des mosquitos, des appareils électroniques répulsifs qui émettent des

sons à très haute fréquence, un bourdonnement suraigu qui n'affecte que les jeunes. Les émeutiers brisent les vitrines de toutes les boutiques de l'avenue Stolesnikov, des minuscules dés de verre feuilleté crissent sous les bottes. Les militaires avancent, à travers le brouillard lacrymogène, piétinent au passage sacs Vuitton, tailleurs Chanel, chaussures Jimmy Choo, montres Van Cleef & Arpels.

Quelques adolescents sont pris dans une concrétion de colle, une gangue de grappes orange qui ressemblent à des bubons de plastiques brûlés. Ils chuchotent : « Gloire aux martyrs du 21/7/1919 ». Les soldats dépassent le tumulus de Sticky Foam quand une détonation éclate au-dessus d'eux. Un homme s'écroule, le dos en bouillie rouge.

Maksim ne ressent plus les brûlures électriques. Ses yeux sont secs, les glandes lacrymales ne fonctionnent plus. Le spécialiste des interrogatoires non conventionnels hoche la tête de droite à gauche, il n'y a plus rien à tirer du jeune homme. Le flic du FSB a peur, le gamin aurait dû parler. S'il savait quelque chose, il aurait avoué. Et s'il ne savait rien, il aurait inventé une histoire, n'importe quoi, pour que la souffrance cesse. Il regarde Maksim, ensanglanté sur sa chaise, les muscles encore secoués par les décharges, et il ne comprend pas.

21.

Kyuji Abe, 14 ans, guitare et chant, Hideaki Iwakuma, 16 ans, claviers et machines, et Satoshi Kataoka, 13 ans, tonkori, donnent leur premier concert sous le préau de leur école, devant plusieurs centaines d'adolescents. Le groupe Juku devient en quelques jours un symbole de la révolte des élèves, jouant pendant plusieurs heures une musique répétitive et agressive, scandée par les hurlements aigus de Kyuji, toujours les mêmes : « Yirminadingrad Fukushū » encore et encore.

Le temps s'étire, s'alanguit, un dragon au réveil lent, une durée insufflée d'attente angoissée. Les écoliers ne rentrent plus chez eux

le soir venu. La mer du nord s'enfle de neiges fondues. Les parents errent dans les rues, comme des âmes légères privées de funérailles, à la recherche de leurs enfants. On craint que des incidents ne se produisent, qu'un adulte essaie de récupérer sa progéniture de force, que les enfants retrouvés soient battus, mais les parents sont incapables de mettre la main sur leurs fils et filles, d'autres adolescents forment foule pour les cacher et, depuis qu'ils ont décidé de ne plus rentrer chez eux, les jeunes coupent leurs cheveux de manière bizarre, changent de vêtements avec leurs camarades, les garçons s'habillent en filles, les blousons sont décousus, les manches rapiécées au hasard sur une autre veste. La jeunesse se transforme en une masse sans visage de pantins débraillés.

Les premières vidéos filmées avec des cellulaires apparaissent sur le net à la fin du mois de février. Elles fonctionnent toutes sur le même modèle: un plan fixe sur une fenêtre, un arbre, une section de trottoir, et la voix d'un ou d'une adolescente, tendue de colère, traversée de mots inconnus, sans signification, qui raconte le malheur des Adinites, qui réclame une justice impossible à leur donner, qui assène des revendications impossibles à satisfaire.

« Ils sont des centaines à travailler sur les chantiers du Hokkaïdo, nous dit par exemple une voix de garçon en train de muer. Ils ont un salaire minable, qui justifie vos salaires minables. Ils vivent en ayant peur de la police olatitelen, peur d'être dénoncés par leur ostaki de patron, ils vivent dans la même peur qui nous fait fonctionner en société, qui nous soumet de force aux flics, aux juges, aux entreprises. Puis, on les arrête, on les parque dans des kurva de centres, le temps que la justice prononce leur expulsion vers un pays qui ne veut pas d'eux, qui ne veut que leur mort. Et il y a toujours plus de ginil de flics à Sapporo qui nous surveillent, nous contrôlent, au prétexte que les Adinites se cachent parmi nous, que ce sont des criminels, des lusen de terroristes. Et tout le monde va au boulot, scruté par les caméras, sous le regard soupçonneux des autorités. Nous exigeons la régularisation de tous les immigrés, Adinites et

autres, l'abrogation de la police, de la justice et du travail. Liberté pour Yirminadingrad!»

Les partis politiques de gauche et d'extrême gauche, les syndicats étudiants condamnent la lutte des écoliers. Leur mouvement est irresponsable, il fait perdre toute crédibilité à une véritable opposition démocratique au pouvoir en place, leurs revendications ne relèvent pas de la politique mais du pathologique : comment satisfaire des demandes qui ne s'appuient sur aucune réalité ? Demandons l'impossible, disent les libertaires, mais dans les limites du raisonnable. Rentrez chez vous, disent tous les adultes, mais plus personne ne les écoute.

La police dégage les piquets de grève par la force. Les collégiens et les lycéens ne résistent pas, ils abandonnent leurs barrières de neige. Les classes sont propres mais, dans les corbeilles à papier, on retrouve des monceaux luisants de préservatifs usagés. Le ministre de l'Éducation démissionne.

On rend les adolescents à leurs parents et, quelques jours plus tard, les écoles rouvrent leurs portes. Mais, à l'heure de reprise des cours, les élèves ne rentrent pas dans leurs établissements. Il n'y en a pas eu un seul pour accepter de suivre ses professeurs en salle de classe. Ils restent là, malgré le froid, malgré le vent, et rien ne peut les faire bouger.

7.

Nos rues ne sont plus nos rues, nos enfants ne nous parlent plus, nous ne les comprenons plus.

En astronomie, Y sert à désigner un objet céleste découvert entre le 16 et le 31 décembre. C'est le symbole des pythagoriciens, signifiant le choix de rejoindre la secte et d'en suivre la règle. C'est une variable en mathématiques. Le titre d'un film anglais de 2000 qui raconte l'histoire d'un homme affecté par des prémonitions de sa mort, un secteur statistique en Alaska, une commune en Picardie dont les habitants s'appellent les Ypsiloniens.

En grammaire française, c'est un pronom équivalent d'un complément introduit par «à», souvent un lieu ou un endroit précis.
Et nous y sommes, dans cet autre lieu qui n'existe pas.

19.

Une machine à laver s'écrase du septième étage sur le toit d'une voiture de police. Le chauffeur est tué sur le coup, son collègue n'arrive pas à décrocher sa ceinture de sécurité. Un groupe de casseurs s'approche du véhicule, un cocktail Molotov est jeté à travers le pare-brise éventré et l'habitacle s'embrase. Bientôt, le bruit des flammes couvre les hurlements. L'odeur d'un homme incendié n'a rien à voir avec celle de la viande qu'on grille, c'est une odeur lourde, écœurante, qui s'infiltré dans vos narines et s'agrippe en nausée à fond de gorge.

Les insurgés dépassent le véhicule sans y prêter attention, ils se dirigent vers le commissariat. L'éclairage public a été détruit dans tout Moscou mais on les entend arriver : le bruit de leurs pas rapides sur la chaussée, le raclé des bouts de ferraille qu'ils traînent aux trottoirs et les slogans, murmurés, des chuchotis de spectres.

«Gloire aux martyrs du 21/7/1919.»

«Vivent les fous et les traîtres.»

«Nitchevo, nitchevo, nitchevo.»

Ils seront bientôt là.

21.

«Vous nous dites que Yirminadingrad n'existe pas.

«Vous nous dites que nos revendications sont irréalistes.

«Vous nous dites que vous ne nous comprenez pas.

«Nous disons : vive Yirminadingrad libre!

«Nous disons : c'est vous qui n'êtes pas réels!

«Nous disons : nous n'avons que faire de votre compréhension!

«Nous ne renoncerons pas, tremblez! Nous ne renierons pas

notre cause, couvrez vos visages de cendres ! Nous ne nous repentirons jamais, disparaissez !

« Nous irons jusqu'au bout. Nous ne pouvons plus être vaincus. Jusqu'à satisfaction complète de nos revendications, nous continuerons la lutte. »

Septième exode	5
Il y vient aussi des ombres, que la nuit dissipera	23
Si ce n'est pas Byzance...	39
Nous détruirons votre monde morbide	59
Confessions	79
Analyse de cas psychogéographique :	
Origines hypothétiques du fantôme de la Caverne de Phil - Missoula, MT.	101
Au sud de la frontière	121
De la cécité	139
Matamua : il y eut une fois	151
Le Dit du doigt second	167
Une vie ordinaire – États intermédiaires	189
Sous la selve	217
Treize roses rouges dans une sculpture de verre et de lumière	231
Ici tout est inexplicable	247
Un piège de sable	263
Et s'il vous faut pour y croire la voir mourir un million de fois	281
Les Portes de la terre	299
L'audition d'un vrombissement lointain et le scintillement des étoiles	311
Les mauvais jours finiront	333

Des mêmes auteurs



Yama Loka Terminus

Léo Henry, Jacques Mucchielli

Couverture de Stéphane Perger

978-2-35346-021-2 | 320 pages – 15 €



Bara Yogoï

Léo Henry, Jacques Mucchielli,

Stéphane Perger

978-2-9535951-0-9 | 150 pages – 10 €

Du même éditeur



Ainsi naissent les fantômes

Lisa Tuttle, dirigé et traduit par Mélanie Fazi

Couverture de Stéphane Perger

Grand Prix de l'Imaginaire 2012

catégorie « Nouvelle étrangère »

pour l'ensemble du recueil

978-2-9535951-3-0 | 220 pages – 15 €



L'apocalypse des homards

Jean-Marc Agrati

Couverture de Laurent Rivelaygue

978-2-9535951-1-6 | 320 pages – 15 €



Le Prophète et le Vizir

Yves et Ada Rémy

Couverture de Corinne Billon et Laure Afchain

978-2-9535951-9-2 | 160 pages – 10 €



Anthologie

Dystopia

Couverture de Laurent Rivelaygue

979-10-91146-01-2 | 288 pages – 15 €

« Il me fallait faire en sorte que les interlocuteurs
fussent assez distincts pour être deux
et assez semblables pour n'être qu'un. »

J.L. Borges, *Le Livre de sable*.

